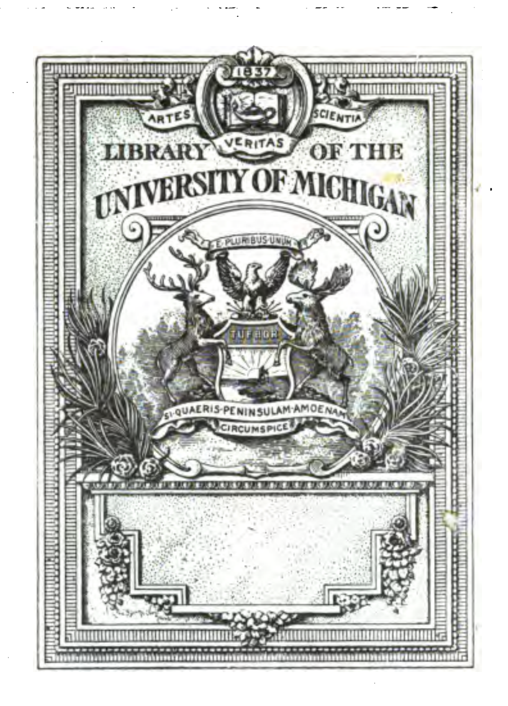


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



LA GAULE

POÉTIQUE.

Imprimerie de J. Tastu,
Rue de Vaugirard, n. 36.



La Gaule POÉTIQUE

Par

M. DE MARCHANGY.

4e Édition.

TOME SECOND.

PARIS.
BAUDOUIN FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
RUE DE VAUGIRARD, N. 36
F.-M. MAURICE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DES MATHURINS-SAINT-JACQUES, N. 1.
1824.

LA

GAULE POÉTIQUE.

SECONDE ÉPOQUE.

ONZIÈME RÉCIT.

CHARLEMAGNE.

La fortune, démentant son inconstance ordinaire, demeura long-temps fidèle à la maison de Pepin d'Héristal[1]. Ce grand homme en avait reçu d'éclatantes faveurs : maire du palais, tuteur d'un roi, il était roi lui-même par sa puissance. L'Austrasie aimait ses lois, l'Allemagne s'humiliait devant ses drapeaux, et l'on

[1] Pepin, aïeul de Pepin, roi de France, surnommé d'Héristal, du nom d'un palais qui lui appartenait aux bords de la Meuse, à une lieue de Liége, où l'on trouve encore le bourg d'*Héristal*.

redoutait pour ses descendans les revers qui trop souvent font expier la prospérité; cependant il donna le jour à Charles Martel qui surpassa la gloire de son père, en repoussant de nos rivages les Sarrasins jusque-là victorieux; et lorsque le bonheur de ce dernier semblait ainsi menacer ses neveux et moissonner leur avenir, voilà qu'aussi célèbre, et plus heureux encore, le hardi Pepin, son fils, ajoute à l'héritage de ses ancêtres la couronne de France que laissent échapper des rois pusillanimes, les palmes que Rome vengée décerne à ce rapide vainqueur d'Astolphe et des Lombards, les trophées qu'il remporte sur les Bavarois et les Saxons[1], et la dépouille des lions que cet autre Alcide immole dans l'arène aux yeux de sa cour étonnée[2].

Mais tel était l'honneur toujours croissant de cette tige féconde en nobles rejetons, que Pepin qui, par ses titres personnels à l'immortalité, n'avait pas besoin d'un éclat étranger, reçut cependant son plus beau lustre de son héritier, et la postérité ne crut pouvoir mieux faire son éloge qu'en inscrivant sur sa tombe: *ci-gît le père de Charlemagne.*

[1] Ann. Metens. — Chron. Sigeb.

[2] Mézeray, Abrégé de l'Hist. de France, t. 3, p. 389.

A ce grand nom de Charlemagne se réunissent toutes les merveilles de l'histoire, tous les prestiges de la fable et tous les genres de célébrité.

De même qu'un phare placé au milieu des ténèbres, pour rallier à sa lumière les nations turbulentes et barbares, Charlemagne s'élève au-dessus de ses prédécesseurs, de ses contemporains, de ses descendans, et paraît sur les limites qui séparent les temps anciens des temps modernes comme pour être vu de tous les âges. Créé, non pour son siècle seulement mais pour tous les sièles, son génie, qui jette tant de rayons dans la nuit de l'ignorance, n'est point éclipsé par le flambeau de la civilisation actuelle; et si ce héros vivait de nos jours, il serait encore Charlemagne [1].

La gloire des époques postérieures n'a pu distraire de ce monarque notre admiration et nos hommages. Nos conquêtes sacrées, et nos augustes malheurs sur les rives de l'Oronte et du Jourdain, les carrousels, les joutes où nos

[1] Sa politique, dit Mably, doit servir de leçons aux rois qui règnent sur les peuples et dans les temps les plus éclairés. Observations sur l'Hist. de France, t. 2. — *Voyez* à la fin de l'ouvrage la note première du onzième récit.

chevaliers ceints d'écharpes galantes, et couronnés de fleurs allégoriques, accouraient au signal des hérauts d'armes, et brisaient des lances en l'honneur des dames, animés par leur présence; ces jeux sous l'ormel, ces cours d'amour, où les souverains et les princesses venaient se confondre avec de simples pastourelles et des bacheliers sans renom, pour écouter à la clarté des flambeaux la lyre du Troubadour et les fabliaux du Trouvère! Ni les mémorables victoires de Bovines, de Fornoue, de Marignan, d'Agnadel, de Fribourg, de Marsailles, ni toutes les palmes des Philippe, des Charles et des Louis, tous les lauriers des Duguesclin, des Nemours, des Bayard, des Dunois et de la vierge amazone, ni les délices de nos beaux-arts, la grâce et la politesse française, ne peuvent, dans le long cours de tant de règnes fameux, faire oublier aux enfans des muses ce qu'ils savent de Charlemagne? Ils se rendent de tous les siècles vers ce prince immortel, pour contempler en un seul héros le roi des Français, l'empereur des Romains, le vainqueur des Lombards et des peuples germaniques. C'est près de lui que les poëtes et les romanciers cherchent les sujets favoris de leurs chants; c'est à lui qu'ils attribuent,

comme au plus digne, les institutions de la chevalerie, des tournois, de la pairie [1] et des armoiries [2]. Leur imagination, se réfugiant sous l'autorité d'un si grand personnage, croit rendre vraisemblables les faits les plus incroyables, en y mêlant le nom magique de Charlemagne; et dans ce siècle de prodiges

[1] Legrand d'Aussy (Notices et Extr. des Mass., t. 5, p. 106) a pensé que les douze pairs ne furent institués que depuis l'an 1204 environ jusqu'en 1212; c'est une erreur. Les historiens, les critiques et les poëtes placent l'origine de la pairie dans le commencement du XIIe siècle. Il est du moins certain qu'elle n'a pris une forme régulière que sous les premiers successeurs de Hugues Capet. *Voyez*, entre autres, Boulainvilliers, Hist. de la pairie de France, t. 1, p. 21, 25. — Fauchet, Orig. des Dignités, p. 492, recto. — Dictionn. des Français, t. 3, p. 263. — Robert Wace, Rom. du Brut, Mss. de Cangé, n° 27, olim 69, ou anc. fonds, n° 7525, folio 115, recto, col. 2 et 3. — Des Pairs de France et de l'ancienne Constitution française, par M. le président Henrion de Pensey.

[2] Cette opinion est erronée; mais il suffit qu'elle ait été professée par plusieurs écrivains, pour que le poëte puisse l'adopter en poésie. *Voyez* la Chron. attribuée à l'archevêque Turpin; la meilleure édition est celle qui a été donnée par Schardius, Francfort, 1566, in-folio. — Les diverses opinions rapportées par Favin et le P. Ménestrier.

et de merveilles ils croient pouvoir accréditer leurs fables, et parler naturellement des fées, des enchanteurs et des génies[1]. Ce monarque sublime, placé au milieu des fictions et des prestiges, les colore et les embellit comme le soleil qui teint de pourpre et d'azur les nuages dont il est environné.

Les fastes d'aucun pays n'offrent l'exemple d'un souverain qui eût sur sa nation une influence comparable à celle que Charlemagne exerça sur la France, et l'on peut dire sur toute l'Europe que, dans son essor, ce grand homme parut entraîner avec lui hors du chaos obscur où elle était plongée[2]. Le bonheur de ses sujets, leur civilisation, leur célébrité, en un mot, tous leurs avantages furent si bien les émanations de son vaste génie, qu'avant et après lui on ne trouve dans nos tristes contrées

[1] *Voyez* les Extraits des Rom. qui concernent Charlemagne dans la Bibl. univ. des Rom., juillet 1777, octobre, novembre et décembre 1777, février, mars, avril, juillet, novembre et décembre 1778.

[2] Egas. Bull., *Hist. univ. Par.* — D. Rivet, Histoire littér. de la France, t. 4. — Duchesne, t. 2. — Andrès, *dell'Origine, progressi e Stato attuale d'ogni Letter.*, t. 1, p. 101. — Hist. de l'Académie des Sciences, t. 5, p. 327. — Mably, Observ. sur l'Histoire de France, t. 2, liv. 2.

que ténèbres, barbarie et confusion [1]. Ce n'est que dans le cercle de son règne qu'éclatent les brillantes prospérités qui alors excitaient l'envie du monde entier.

Avant et après lui, nos pères ne se distinguaient pas encore des Goths, des Vandales, des Huns, et de tous ces peuples éphémères qui jonchaient de leurs débris les champs de l'Occident, et qui, nés pour la destruction et le carnage, se hâtaient d'accomplir leur sanglante destinée, en passant sur la terre avec la rapidité d'un orage. Point de discipline, point d'honneur militaire, point de mouvemens généreux parmi nos soldats farouches que l'ardeur du pillage entraînait seule dans les combats.

Mais sous le règne de Charlemagne, un sentiment national épura leur courage; leurs drapeaux, tant de fois sanglans et victorieux, acquirent à leurs yeux quelque chose de vénérable et de sacré; enfin, les Français commencèrent à tenir compte d'un si beau nom en voyant leur roi réprimander ceux d'entre eux qui s'éloignaient des coutumes du pays,

[1] Mabil., Act. Bened., t. 3, p. 2. — Coint. An. — Duchesne, t. 2. — D. Rivet, Hist. littér. de la France, tom. 4.

et s'enorgueillir de tout ce qui pouvait distinguer les Français des autres peuples[1].

Avant et après Charlemagne, l'ignorance la plus profonde abrutit nos ancêtres[2]. Etrangers aux principes élémentaires des connaissances les plus utiles, à peine les plus instruits d'entre eux surent-ils épeler les prières du chrétien[3]. Les nobles signaient leurs engagemens, grossièrement rédigés par un clerc, avec le bout de leur gant trempé dans l'encre et appliqué sur le parchemin. Ils scellaient avec le pommeau de leur épée les actes qu'ils défendaient avec la pointe de cette arme, en disant : *Voilà ma loi.*

Mais sous le règne de Charlemagne, les sciences et les arts expirans furent recueillis dans le palais de ce prince, et refleurirent parmi la pourpre et les lis[4]. Il appela de l'Italie, de l'Angleterre et de l'Hybernie, de

[1] *Eginh. in Vitâ Carol. magn.* — Mézeray, Hist. de France, t. 1, règne de Charlemagne. — Cordemoy, Daniel et Velly, en leur Histoire.

[2] Conc., t. 6, p. 1780. — Beccense Chronic., *in Capite append. ad oper. B. Lanfr.*, Paris, 1648. — Glab., l. 3, c. 9. Egas. Bul., *Hist. univ. Paris.*

[3] Conc., t. 6, p. 1780. — Duchesne, t. 2, p. 76, n° 8. — D. Rivet, Hist. littér. de la France, t. 4, p. 6.

[4] *Eginh. in Vitâ Carol. mag.* — Alcuin, *epist.*

doctes personnages capables de seconder ses desseins[1]. Il fonda de toutes parts des écoles publiques[2]; et en même temps qu'il rassembla à grands frais des livres grecs et latins échappés au naufrage des lettres[3], il fit chercher aussi les cantiques de David, les chants guerriers des Celtes[4], et les hymnes religieux de l'église[5]; en sorte que la France, après un stupide et morne silence, écouta tour à tour, en ses concerts, les lyres d'Homère, de Virgile et d'Horace, la harpe du roi prophète, les sistres des lévites, et les chants de nos bardes et de nos fatistes. Ces voix célèbres de tous les âges et de tous les lieux semblaient ainsi se ranimer pour solenniser les institutions savantes de Charlemagne, qui furent jugées dignes, par quelques historiens,

[1] Mabil., An., l. 24, n° 78, l. 26, n° 86. — *Monach. Engol., in Vitâ Carol. mag.*

[2] Bal Cap., t. 1, p. 201, 203, 237.

[3] D. Rivet, lieu cité. — Andrès, *Luog. detto,* t. 1, p. 101, *ed altre.* — Duchesne, lieu cité.

[4] *Eginh. in Vitâ Carol. mag.*

[5] C'est Charlemagne qui introduisit en France le chant grégorien. Ce monarque se plaisait beaucoup à entendre des hymnes d'église et à lire saint Augustin. *Voyez Eginh. in Vitâ Carol. mag. — Monach. Engol., in Vitâ Carol. mag.* — Baillet, en ses Vies des Saints.

d'être considérées comme l'origine de l'université et de l'académie[1].

Les Français dont la force faisait le droit, suivaient une législation barbare. Au lieu de balances, leur sauvage Thémis n'avait qu'un glaive et des tortures[2]; elle ordonnait le combat entre ceux qui lui demandaient justice; la superstition et la crédulité dictaient ensuite ses décisions. Sous son règne, Charlemagne substitua, aux duels judiciaires, le serment sur l'autel[3], et par-là sut honorer à la fois l'homme et la divinité. Il ordonna que son palais fût ouvert à toute heure à quiconque lui demandait audience[4], et il se faisait gloire d'être le premier juge de

[1] Quelques auteurs ont fait remonter l'origine de l'université aux institutions de Charlemagne. Je pense que cette opinion est peu fondée. *Voyez*, au surplus, ce qu'ont dit pour et contre Egas. Bull., t. 1, p. 91. — Pasquier, Rech. de la France. — D. Rivet, t. 4, p. 10, etc. — Voltaire, Ann. de l'Empire, t. 1.

[2] *Pact. Leg. Sal.* — Lois des Lombards, des Visigoths, etc. — Cordemoy, Hist. de France, t. 1.

[3] Fleury, Hist. ecclés., t. 10, l. 49, p. 595. Sur le serment de la croix, v°. *Gloss.*, Du Cange, *voyez* crux. — Baluz., capit.

[4] *Eginh. in Vitâ Carol. mag.*, c. 24. — Capit., l. 3, c. 77. — Hincmar, *de Ord. Pal.*, c. 13.

sa nation. Ses capitulaires, qui embrassent, dans les moindres détails, tout le système social[1], sont des chefs-d'œuvre qui eussent ajouté à la renommée des Théodose et des Justinien. On y voit ce sage monarque, à mesure qu'il civilise ses peuples, agrandir leur législation, et multiplier les institutions nationales, veiller à la fois sur la prospérité de ses provinces et sur la culture de ses fermes, partager à ses sujets la dépouille des pays vaincus, et régler avec l'économie d'un père de famille les dépenses de sa maison.

Le culte était profané par de bizarres, de superstitieuses cérémonies, restes impurs de l'idolâtrie qui, après avoir inondé la Gaule, y croupissait encore en quelques endroits; la religion ouvrait son sanctuaire à la licence, et la dépravation entrait de toutes parts dans les monastères déréglés, où régnaient l'ambition, l'envie, la débauche et tous les vices du monde[2]. Charlemagne s'appliqua à réformer ces nombreux abus par ses exemples et ses écrits; sa munificence rehaussa l'éclat des

[1] Baluz. Capit. — Mably, t. 2, l. 2. — Montesquieu, Esprit des Lois, l. 31, c. 18 et 19.

[2] Boniface, epist. 132 et 182. — Labbe, *Bibl. nov.*, t. 1, p. 429. — Mabillon, *Act. Bened.*, t. 3.

solennités de l'église par des chants sublimes, des pompes augustes et des trophées consacrés au dieu des victoires.

D'après tant de vertus et de qualités différentes, on voit à combien de titres ce souverain captive l'admiration des peuples qui contemplent en lui un Cyrus, un Périclès, un Numa.

L'historien et le panégyriste peuvent louer successivement dans Charlemagne le conquérant, le législateur, le fondateur, le prince éclairé, le prince administrateur [1].

Comme conquérant, ils le montreraient agitant ses drapeaux sur les cimes des Alpes et des Pyrénées, dans les campagnes d'Italie, sur les bords du Rhin, de l'Oder, du Veser, du Danube et de la Vistule, passant vingt fois du nord au midi [2], et soumettant à ses armes l'Aquitaine, la Catalogne, la Lombardie, l'Itatalie, la Souabe, la Bavière, la Franconie, la Saxe, la Hongrie, la Transilvanie, l'Istrie, la Dalmatie, une partie de la Pologne, en un mot, presque toutes les contrées qui composaient l'empire d'Occident [3], refaisant à lui seul

[1] Eginh., *loc. cit.* — Baluz., Capit.

[2] Eginh., *in Annal. et in Vitâ Carol. mag.*

[3] Eginh., *Ibidem.*

cet illustre empire qui, sous les Romains que sa conquête immortalisa, fut l'ouvrage de tant de siècles et de tant de héros.

Tous ces exploits électrisent d'autant mieux le poëte, qu'ils sont mêlés à une sorte de merveilleux consacré par les annalistes : c'est *la bataille du Torrent*, ainsi nommée, parce qu'au moment où les Français, dévorés d'une soif mortelle, allaient plier devant l'ennemi, une onde limpide roula tout-à-coup ses flots miraculeux dans le lit desséché d'un ancien torrent[1] : c'est *le combat des Boucliers ardens*, ainsi nommé, parce qu'au siége de la forteresse d'Eresbourg, où les Saxons se défendaient avec fureur, on crut voir des pavois enflammés et des glaives lumineux se heurter, se croiser dans l'air, tonner sur les remparts d'Irminsul, les incendier et les détruire[2].

Comme législateur, on montrerait Charlemagne, tantôt convoquant l'assemblée générale de la nation dans le champ pacifique ouvert à tous les citoyens, et délibérant avec eux sur les intérêts de l'État et sur les lois les plus convenables à sa prospérité, tantôt pré-

[1] Pour perpétuer ce miracle, on frappa une médaille avec ces mots : *Saxonibus ad torrentem devictis.*

[2] *Annal. Metens, Pettav., Tillian., Loisel.,* etc.

sidant les conciles assis sur un trône au milieu de trois cents évêques, foudroyant les hérésies d'Elipand, de Félix Urgel, et démontrant avec éloquence les vérités de la religion chrétienne.

Le considérant comme fondateur, on dirait comment Charlemagne réunit sous les mêmes lois et sous le même sceptre tant de pays éloignés, tant de peuples différens de mœurs, de langage et de religion, et comment, de tous ces élémens qu'on eût crus incompatibles, il forma un tout plein d'harmonie, sur lequel il posa sa couronne. C'est sans doute pour offrir l'emblème de cet ensemble inconcevable, que les peintres et les sculpteurs représentent Charlemagne portant, dans l'une de ses mains, un globe surmonté d'une croix; et certes, si le génie de ce héros autorisait cette fiction énergique, sa taille majestueuse, la noblesse de tous ses traits, sa force prodigieuse [1], tout concourait également, dans son extérieur imposant, à l'entourer de ce prestige utile aux rois, et de ce merveilleux, attribut des êtres surnaturels que Phidias sut donner au Jupiter d'Olympie.

[1] Eginh., *in Vitâ Carol. magn.* — Poet. Saxon, *de Gest. Carol. magn. apud D. Bouquet*, t. 5.

Enfin, l'historien et le panégyriste, envisageant Charlemagne comme administrateur et comme prince ami des lettres, pourraient lui appliquer tout ce que Fénélon fait dire à Mentor dans ses entretiens avec Idoménée sur les moyens de rendre un état heureux et florissant.

Mais si tous les genres de gloire qui appartiennent à Charlemagne, fournissent de belles divisions à l'écrivain méthodique et profond, et donnent aux émules des Robertson et des Voltaire un sujet comparable, pour l'importance, à l'histoire de Charles-Quint et au siècle de Louis XIV, combien le poëte et le peintre, qui parcourront ce règne abondant, n'y trouveront-ils pas de sujets heureux, d'épisodes intéressans, de traits sublimes, d'accessoires enchanteurs, qui leur seront indiqués en partie dans les récits suivans! Quel intérêt n'inspireront-ils pas, soit qu'ils montrent Charlemagne, après mille victoires, couronné, à Rome, empereur d'Occident, alors qu'un peuple enthousiaste, balançant dans l'air des palmes et des lauriers, proclamait un roi français successeur des Titus, des Antonin et des Trajan; soit qu'ils le montrent, dans l'intervalle de deux victoires, choisi, comme le plus élo-

quent des hommes, pour être l'arbitre entre les rivalités des musiciens d'Italie et des citharèdes français, qui engagèrent devant lui une lutte mélodieuse [1]? Soit qu'ils le peignent assis pendant la nuit sur les tours silencieuses, étudiant les astres, donnant des noms aux vents et aux mois [2], et se faisant comme un empire dans l'espace étoilé, plus étonnant sans doute quand, avec ses seules connaissances, il créait ainsi l'astronomie, que ne l'étaient les philosophes de la Grèce faisant leurs doctes observations sur le mont Ida et sur la colline Lycabette [3].

Quel sujet plus digne de la lyre et du pinceau que la cour de Charlemagne remplie de héros chevaleresques et de princesses amoureuses, dont les gracieuses aventures délassent du récit des conquêtes! Mais, plus que tous les autres prodiges de son règne, la vie privée

[1] Monach. Engolism., *in Vitâ Carol. magn.*, an. 787. — Velly, Hist. de France, t. 1, p. 413. — Le jugement qu'il rendit fut *que le chant romain était sans doute supérieur à tout autre, parce que la source était toujours préférable aux ruisseaux*. Peut-être ce prince lettré était-il alors inspiré par cette pensée d'Ovide : *Gratius ex ipso fonte bibuntur aquæ.*

[2] Eginh., *in Vitâ Carol. magn.* — Alcuin, *Epist.*

[3] Scalig., *de Emend.*, l. 2, p. 72.

de ce monarque a droit de nous intéresser. Qu'on aime à voir ce chef d'un empire immense, lui dont les victoires avaient comblé la France de richesses, lui dont les mains libérales distribuaient un or glorieux aux pauvres d'Europe, d'Afrique et d'Asie [1]; lui dont les largesses appelaient à l'éducation de ses sujets les savans des autres royaumes, et dont la magnificence élevait de toutes parts d'utiles monumens [2]; qu'on aime à le voir, simple et modeste en ses vêtemens, s'asseoir avec sa famille, à une table frugale, dont la reine, son épouse, réglait elle-même la dépense, et se livrer sous les berceaux de ses jardins à l'éducation de ses enfans!

Cependant, si Charlemagne, comme particulier, était le plus simple de ses sujets, il savait s'entourer de splendeur quand il s'agissait de représenter la nation française, de célébrer de glorieux anniversaires, d'exercer l'hospitalité envers des princes, de consoler d'illustres captifs, de tenir des cours plénières, ou de confondre l'orgueil et l'arrogance des étrangers. Les contes des Mille et une Nuits,

[1] Monach. Engol., *in Vitâ Carol. magn.* — Eginh., *in Vitâ Carol. magn.* — Velly, t. 1, p. 426.

[2] Monach. Engol., *in Vitâ Carol. magn.*

les poésies des Orientaux, n'ont rien de comparable, dans leurs récits fabuleux, à la description que font nos meilleurs historiens de la réception de l'ambassade de Nicéphore. Les envoyés de cet empereur, avant d'arriver jusqu'à Charlemagne, traversèrent quatre salles immenses et magnifiquement parées. Dans la première, ils virent le connétable sur une espèce de trône, environné de mille seigneurs vêtus de drap d'or. Les Grecs voulurent se prosterner; lorsqu'avertis que ce n'était qu'un des officiers du roi, ils passèrent dans la seconde salle, où ils se méprirent encore en voyant le comte du palais avec une réunion superbe. Il en fut de même dans la troisième et la quatrième salles, où le grand maître de la table et le grand chambellan siégeaient avec un appareil fastueux. Confondus de tout ce qu'ils voyaient, les ambassadeurs parurent enfin devant Charlemagne. Entouré de vingt rois, il étincelait du feu des pierreries. La beauté de ses traits et la majesté de sa personne achevèrent l'émotion et la surprise : les Grecs tombèrent à ses pieds, et craignirent de lever les yeux sur cette cour éblouissante.

Ce qui favoriserait singulièrement les com-

positions poétiques, c'est que le siècle de Charlemagne leur offre un grand nombre de personnages intéressans, noble cortége du héros principal.

Tous les souverains qui parurent alors sur les trônes du monde, et qui, ayant été les contemporains, les alliés ou les adversaires du roi français, doivent figurer plus ou moins dans les chants et les tableaux que son règne inspire; tous ces souverains, par leur caractère personnel et les circonstances de leurs règnes, sont dignes des études de la poésie.

Si les regards s'étendent sur cette époque, ne sera-t-on pas surpris en effet de la gloire dont l'univers se couvrit spontanément?

Le Nord, affamé d'exploits et de renommée, voit se dérouler ses temps héroïques. Une Sparte nouvelle, fondée sur les côtes de la Poméranie[1]; de nouveaux Argonautes s'immortalisant dans la mer Baltique sur un navire d'une forme inconnue[2]; une jeunesse vaillante et nombreuse prenant les armes pour des migrations hardies, et pressentant déjà la

[1] Jomswikinga Saga, *ap. Barth.*, *loc. cit.*, l. 1, c. 5.

[2] Mallet, Introduction à l'Hist. du Danemarck, t. 1, pag. 235.

Neustrie[1]; l'épée, la harpe et les brasselets des Regner et des Harald aux cheveux d'or[2]; les fêtes d'Odensée et de Nidaros; les solennités d'Upsal; l'idolâtrie, ce culte des beaux-arts, ouvrant aux enfans d'Odin un ciel peuplé de divinités guerrières et de fées voluptueuses : tout plaira aux Muses ravies dans les régions scandinaves. Elles y verront surtout avec une admiration mêlée d'étonnement, ces contemporains de Charlemagne s'élancer des bords glacés de l'Islande, et poussés par leur audace et les tempêtes, aborder les rives virginales de la belle Amérique, découverte ainsi par ces hardis navigateurs cinq siècles avant Christophe Colomb, qui peut-être, comme l'ont pensé plusieurs savans[3], joignit à ses doctes conjectures la connaissance des vagues traditions du voyage de ces guerriers du Nord.

A cette époque, un berger, qui avait gagné

[1] Adon., Chron. — Eginh., *in Vitâ Carol. magn.* — Puffendorf, Histoire de l'Univers, t. 4.

[2] *Voyez* Jomswikinga Saga, *loc. cit.* — Worm. *Litter. runic.*, p. 197. — Mallet, Introd. à l'Hist. du Danemarck, t. 2. — Snor., Chron. Norw. — Puff., lieu cité.

[3] Jonas Arngrim, Histoire Island., c. 9, 18, etc. — Kalm, *de Itin. Prisc. Scandin. in Americ.*; Abo, 1757. — Malte-Brun, Préc. de la Géog. univers., t. 1, l. 17, p. 394. Ce fait remonte à la fin du IXe siècle.

au jeu de la course, la couronne de la Pologne [1], gouvernait cette sauvage contrée. Devenu pasteur des hommes, il les conduisait dans les sentiers de la gloire et des vertus, portant toujours les marques de sa première condition, pour ne point l'oublier.

Ce siècle laisse tomber quelques rayons sur la Russie jusque-là plongée dans l'obscurité et l'oubli [2]. Alors seulement elle se commence une histoire dont elle illustre la première page par les conquêtes du prince Olech, qui conduit ses guerriers vainqueurs jusqu'aux portes de Bysance.

Les Saxons, naguère vagabonds et sans discipline, se montrent, sous Vitikind, une nation formidable [3]; et si ce duc courageux ne put remporter la victoire, il rendit incroyable celle de son adversaire.

Alphonse-le-Chaste régnait sur les cimes mémorables des Asturies [4]; il en descend avec

[1] Puffend., Hist. de l'Univ., t. 4, p. 311 et 312. — Cromer, Hist., l. 10.

[2] Puffendorf, Introduction à l'Hist. de l'Univ., t. 4, l. 4, c. 2, p. 241.

[3] Eginh., *in Vitâ Carol. magn.* — *Annal. Metens.*

[4] Sébast. Salmatic., p. 51. — Fleury, Hist. ecclésiast., t. 10, l. 45, année 797, p. 19.

la foudre, et va porter la mort et l'épouvante aux Sarrasins qui avaient osé lui demander un tribut[1].

Les Vénitiens, s'enfuyant devant les armes de Charlemagne, abandonnent Malamocco, leur métropole, et concentrent leur puissance à Rialto, ville formée de soixante îles unies par des ponts, et qui désormais sous le nom de Venise va régner au loin sur les mers[2].

Après les règnes obscurs des Copronyme et des Léon, paraît une autre Sémiramis qui, comme cette reine de Babylone, naquit loin du trône, en approcha par sa beauté, y monta par ses crimes, et s'y fit admirer par son génie[3].

Sous Irène, Constantinople garde encore aux poëtes un reste de cette pourpre antique, de cette splendeur orientale, et de ces grands noms sonores et tragiques qui plaisaient au vieux Corneille, et qui eurent les derniers vers de Voltaire[4].

La Perse, l'Égypte, l'Arabie, et presque tout l'Orient, sont sous la domination d'Aaron-

[1] Sébast. Salmatic., p. 51.

[2] Sabellico, *Hist. Ven.*, année 809, neuvième doge. — M. Daru, Histoire de Venise, t. 1, liv. 1.

[3] Theophr. et Cedren. — *Vita S. Plat.*, c. 5.

[4] Tragédies d'Héraclius, d'Irène, etc.

al-Raschild, qui fut conquérant, et mérita néanmoins le surnom de *Juste*.

Si l'on peut ressembler à Charlemagne, nul autre ne lui ressemble autant que cet illustre califè. On trouve, dans la vie et dans la mort de ces deux souverains, des traits d'une analogie surprenante.

Tous deux avaient agrandi leur empire par les armes, et avaient imposé des tributs à une foule de potentats.

Tous deux firent fleurir les lettres, protégèrent les savans, et furent les héros favoris des poëtes et des romanciers; tous deux furent les plus fermes appuis de leur religion; tous deux partagèrent leurs États entre leurs trois enfans [1]; et la mort de l'un et de l'autre fut annoncée par des prodiges et des phénomènes [2].

Mais ce en quoi diffèrent les deux monarques est encore plus favorable pour Charlemagne que leur ressemblance même.

Aaron avait une sœur qu'il unit à Giafar Barmecide, son favori [3]; soit que sa politique

[1] D'Herbelot, en sa Bibliothèq. orient. sur Aaron-al-Raschild.

[2] *Voyez* à la fin la note 2 du onzième récit.

[3] On voit ce visir figurer dans les contes des Mille et une Nuits. Sa disgrâce est une des plus terribles que

redoutât la fécondité de cet hymen, soit qu'ayant ressenti un funeste amour pour cette princesse, que la proximité du sang lui défendait de posséder, il n'ait pas voulu qu'un autre pût jouir d'un bonheur qu'il devait s'interdire; il imposa à Barmecide la condition de vivre avec sa compagne, comme s'il n'était lui-même que son frère.

Le visir, égaré par un amour invincible, oublia cette loi cruelle, et devint époux et père. Le calife ayant découvert la naissance de son enfant, condamna Barmecide et cinquante des siens au dernier supplice.

En détournant les yeux de ce spectacle horrible, qu'on aime à contempler la clémence de Charlemagne, soit qu'il pardonne à son fils qui avait conspiré contre sa vie [1], soit qu'il unisse sa fille Emma avec Eginhard, qui avait osé s'introduire pendant la nuit dans les appartemens de cette princesse!

Et quand on voit le calife Aaron s'abandonner dans ses derniers instans aux terreurs pusillanimes du vulgaire superstitieux [2], il est

puisse offrir l'histoire des cours. *Voyez* Elm., Histoire Sarracen. — D'Herbelot, Bibl. orient.

[1] Eginh., *in Annal.* et *in Vitâ Carol. magn.*

[2] *Voyez* à la fin la note 3 du onzième récit.

beau de voir Charlemagne, calme au milieu des présages de mort, expirer en prononçant ces mots : « *Seigneur, je remets mon esprit entre vos mains*[1]. »

[1] Adrien Baillet, Vies des Saints. — Velly, Histoire de France, t. 1, p. 487.

DOUZIÈME RÉCIT.

RÉTABLISSEMENT DE L'EMPIRE PAR CHARLEMAGNE.

Bossuet indique le rétablissement de l'empire d'Occident par Charlemagne comme un des plus grands événemens historiques, et comme la fin des siècles anciens [1].

Quelqu'admirable que soit un tel sujet d'épopée, le héros est encore au-dessus. Charlemagne, comme on l'a vu, réunit en lui seul les diverses qualités de tous les autres héros des poëmes épiques. Il est roi des rois comme Agamemnon; il a le courage des Achille, l'éloquence des Nestor, la piété des Enée, la prudence des Godefroy de Bouillon, et sait rendre compatibles, avec des vertus austères, la douce sensibilité [2] qui nous attache à

[1] Bossuet, Discours sur l'Histoire universelle, t. 1, dans le Dessein général de l'ouvrage.

[2] Tous les historiens ont reconnu le goût que Char-

l'amoureux Tancrède, et le penchant qui entraînait Henri-Quatre aux genoux d'un sexe qu'il adorait.

Charles avait détrôné le perfide Didier, et vaincu plusieurs fois les Saxons, les Huns, les Bavarois, les Gascons et les Sarrasins[1]. La France, par droit d'héritage, l'Allemagne et l'Italie, par droit de conquête, étaient soumises à ce monarque; la libre patrie des Fingal et des Ossian s'honorait de le servir; Alphonse-le-Chaste se disait son vassal; les Arabes d'Espagne imploraient sa protection; l'Angleterre voyait son jeune souverain se former à la cour du grand homme; l'impératrice de Constantinople briguait son alliance, et le roi de Perse aspirait à son amitié[2].

lemagne avait pour les femmes. *Voyez* Eginhard, *Vita Carol. magn.* — Pasquier, en ses Recherches sur la France, l. 6, c. 32, p. 564. — Pétrarque, en ses Lettres familières. — Daniel, Histoire de France, t. 1, p. 556, in-fol. — Montesquieu, Esprit des Lois, l. 21, c. 18, à la fin. — L'abbé Millot, Élémens de l'Hist. de France, t. 1, p. 136, etc.

Voy. la note 1re du douzième récit à la fin de l'ouvrage.

[1] Eginh., *Vita Carol. magn.* — *Annal. Fuld.* — *Alfridus in Vitâ S. Ludg.* — Cordemoy, Hist. de France, t. 1, p. 512.

[2] Eginh., *Vita Carol. magn.* — *Monach. San. Gal.*,

Charlemagne et ses armées triomphantes goûtaient en France les douceurs du repos. Un jour que ce prince s'était égaré à la chasse, il vit dans une forêt solitaire et déserte un ruisseau dont l'onde brûlante flétrissait les fleurs du rivage. En vain il essaie de le franchir ; son coursier se cabre et recule en respirant la vapeur sulfureuse qu'exhale le ruisreau merveilleux. Le roi frappé de ce phénomène, met pied à terre, et rémonte le cours de l'eau, dont il trouve la source cachée près des superbes débris d'un palais romain. Charlemagne ayant ainsi découvert les eaux d'Aix, et séduit par le site offert à ses regards, veut dompter la nature sauvage qui règne dans ces lieux et y fixer désormais sa cour[1]. Ainsi, dix siècles plus tard, Louis-le-Grand fit sortir des marécages de Versailles des édifices pompeux et des jardins enchanteurs.

La première pensée du génie créateur de Charlemagne s'adresse à l'Éternel, sans lequel échouent tous les projets des rois : bientôt à la voix de ce nouveau Salomon s'élève pour

de Reb. Carol. magn. — *Poet. Saxon.*, l. 4. — *Annal. Metens.* — Polyd. Virg., l. 5. — Guill. de Malmes., l. 2. — Belleforêt, Hist. des neuf Charles, l. 1, p. 41.

[1] Philippe Mouske, p. 227 et suiv.

le Seigneur un temple magnifique, enrichi des dépouilles des nations vaincues, des mosaïques et des bronzes de Pise[1], des candélabres de Vérone, et des débris du palais impérial de Ravenne[2]. Les parfums de l'Orient, qui brûlaient dans les vases conquis sur les califes opulens, et les hymnes que Charles rapporta de Rome avec le chant grégorien, ajoutaient aux solennités de ce lieu sacré. Près de ce temple, la parole du monarque construisit un palais somptueux, que les étrangers venaient admirer, et dans lequel les souverains de toutes les nations, leurs suites et leurs ambassadeurs, ainsi que les grands officiers de la maison du prince, trouvaient de spacieux asiles et de vastes jardins[3]. Dans un bassin intérieur, d'où jaillissaient les gerbes d'une onde échauffée en de secrets canaux[4], cent personnes pouvaient goûter à la fois le plaisir du bain, et nager ensemble sans s'ap-

[1] M. Miéville, Voyage dans l'ancienne France, t. 2, p. 28.

[2] Monach Egol., *in Vitâ Carol. magn. ap. Ches.*, t. 2. — Monach. S. Gal., l. 2, c. 9.

[3] Eginh., *ib.* — Hinc., *Ord. Pal.*, art. 27 *et seq.*

[4] Alcuin, *de Carol. magn.*, tom. 2, Coll. Chesn., p. 188. — *Epist. Hincm., de Ord. Pal.*

procher[1]. Au-dessus de ce lac artificiel, une voûte élégante faisait rayonner le jour par un grand nombre d'étroites ouvertures, et semblait répandre une pluie d'étoiles sur ces flots magnifiques.

C'est là que venaient souvent les jeunes princesses de la cour, Rosamonde, Emma, Berthe et Rotrude. Tantôt, comme des cygnes solitaires, ces tendres beautés s'abandonnaient à la vague caressante ; tantôt, lasses de folâtrer, elles se groupaient sur les degrés d'albâtre qui entouraient ce vaste bassin, et sans autre voile que la vapeur de l'onde tiédie, les aimables sœurs se disaient leurs secrets d'amour. Vainement le vaillant Offa, roi des Merciens, a-t-il demandé à Charlemagne la main de Berthe pour l'héritier de sa puissance[2]. Vainement l'impératrice Irène a-t-elle envoyé des ambassadeurs à la belle Rotrude pour la conduire au trône des Grecs, où l'attendait l'amoureux Constantin[3].

[1] Alcuin, *loc. cit.* — Bruère, Vie de Charlemagne, t. 2, p. 52. — *Voyez* la note 2 du douzième récit à la fin de l'ouvrage.

[2] Chron. Fontanel., c. 15. — Nith., Hist., l. 4.

[3] Fragm. Annal. collect. de Duchesne, t. 2, p. 22. — Theoph., *in Chronographiâ*.

Aux monarques les plus grands, l'une préfère le beau Roricus, et l'autre le brave Archambault [1]. Ils ne sont tous les deux que de simples chevaliers; mais, plus heureux que leurs rivaux, ils ont su plaire, et l'amour les dispense de la naissance et du trône.

Également fidèle aux choix de son cœur, Rosamonde chérit Angilbert, jeune, spirituel, plein de grâces, de valeur et de tendresse. Mais la gloire dont le comble son auguste maître, mais l'amour dont l'enivre une princesse adorable, laissent encore un vide mystérieux au fond de son cœur, que tout ce qui est terrestre et périssable ne peut qu'imparfaitement remplir. Un jour on le verra, quittant les éperons d'or du chevalier, l'écharpe de l'amant et la lyre du poëte, ériger dans les forêts de Centulle un autel au Seigneur, et y chercher une paix inaltérable et des amours sans fin [2].

Et vous, charmante Emma, est-il un cœur sensible qui n'ait point connu vos amours?

[1] Duchesne, t. 2, p. 359. — Biblioth. universelle des Romans, août 1777, p. 139.

[2] Angilbert fut abbé de Centulle, qu'on a depuis nommé S. Riquier. *Voyez* Anscher., *in Vitâ post. Angilb.* — Nithard, l. 4.

Chaque soir cette princesse, retirée au fond de son palais, oubliait les heures et le monde entier dans les doux entretiens de l'éloquent Éginhard[1]. Cet heureux amant, ayant accompagné Charlemagne à Rome, en avait rapporté quelques ouvrages d'Ovide, de Properce, d'Horace et de Tibulle[2]. Emma apprenait d'Éginhard à connaître dans leur idiome ces chantres indulgens du plaisir et du sentiment. Rapprochés l'un de l'autre, et l'un vers l'autre attirés sur la page enchantée, ces deux êtres fidèles, que leur seule respiration faisait frissonner et brûler tour à tour, savouraient avec délices une lecture dont les allusions fréquentes interprétaient leurs désirs, et donnaient une voix à leur timide amour. Des soupirs, des regards, et quelquefois des larmes, étaient les seuls commentaires de ces livres séduisans.

[1] Eginhard était fils d'Ingilmer, seigneur austrasien, qui périt en combattant pour Charlemagne. Sa veuve Alpaïde présenta son enfant, âgé de cinq mois, à ce monarque, qui l'adopta et le fit élever à la cour, où il devint amoureux de la princesse Imma ou Emma. *Voyez* la Chron. de Lauresham; c'est la seule autorité d'un fait, dont les modernes historiens ont tous parlé sans trop y croire.

[2] Biblioth. univ. des Romans, volume du mois d'août 1777, p. 170.

Une nuit que, plus long-temps encore qu'à l'ordinaire, ils s'étaient perdus dans leur bonheur, ils ne se souvinrent du reste de l'univers qu'aux premiers rayons de l'aurore. Alors Emma se trouble et hâte les adieux de son amant, qui, à l'instant de franchir le seuil, voit avec surprise que la neige, tombée pendant la nuit en abondance, blanchissait les cours du palais. Osera-t-il, d'un pied délateur, imprimer sur ce mouvant albâtre les traces d'un départ clandestin? Tandis qu'il reste indécis, Emma, dont la crainte, la pudeur et l'amour, ont augmenté les forces, prend Éginhard dans ses bras, et, sous ce doux fardeau, traverse l'espace des frimats, afin qu'on ne découvrît près du gynecée impérial que l'empreinte délicate des pieds d'une femme [1].

Cependant Charlemagne, qui souvent se plaisait, au milieu des ombres et du silence de la nuit, à contempler les étoiles du haut des tours de son palais, a vu, à la faible clarté de

[1] Chronic. Lauresham. — Tablettes des rois de France, t. 1, p. 48. Ce trait a tenté les poëtes et les peintres. On vit, à l'exposition du Muséum, il y a quelques années, un très-joli tableau sur ce sujet, qui inspira à M. Millevoye des vers pleins de grâce et d'harmonie. *Voyez* à la fin de l'ouvrage la note 3 du douzième récit.

l'aube matinale, le pudique artifice de la jeune Emma. Il fait appeler dans le jour les deux amans; comme roi, il affecte d'abord un air sévère, et fait pressentir la disgrâce et la vengeance; comme père, il se laisse attendrir, leur pardonne et leur fait espérer une union prochaine [1].

Tandis que tout respirait la joie et l'allégresse à la cour de Charlemagne, des complots se tramaient sourdement contre lui, et des guerres terribles devaient bientôt l'arracher à la paix. Cette ligue, dont la destruction amena le rétablissement de l'Empire, serait, avec tous les événemens héroïques et tous les épisodes de sentiment et d'amour qu'elle comporte, la matière de l'épopée dont on a précédemment parlé.

Quant au merveilleux du poëme, il deviendrait historique à force de vraisemblance. Les guerres que les Saxons et les Huns suscitèrent à Charlemagne, eurent pour prétexte de la part de ces peuples le rétablissement de leur idole, et surtout de cet Irmensul, dont le monarque français avait deux fois brisé la statue

[1] Chronic. Lauresh. — C. Barlée, *Faces Augustæ, virgo androphoros*, p. 181 de l'édition de 1643.

révérée [1]. Il serait donc naturel de faire intervenir dans l'action les dieux qui en sont les premiers moteurs, et dont les Saxons portaient l'image dans les combats pour exciter leur courage. Cette fiction est naturelle, et je ne crains pas de l'entremêler moi-même au récit que, du reste, j'expose avec une scrupuleuse fidélité. Le poëte verra ainsi l'effet que pourrait produire un semblable merveilleux adapté au règne de Charlemagne.

Les esprits de ténèbres, adorés sous les noms de Teutatès, d'Odin, d'Irmensul, veulent relever leurs autels dans les forêts, où des peuples superstitieux sont prêts à venger leur culte aboli par Charlemagne, dont leur fierté sauvage supporte mal la puissance et les victoires?

Le lieu de leur assemblée est fixé dans le sein d'un bois profond, non loin des murs de la ville d'Aix [2].

Comme un de ces astres qui, selon les anciens, répandaient les ténèbres [3], Teutatès

[1] Eginh., *in Vitâ Carol. magn.* — *Baluz. Capitul.* — Cordemoy, Hist. de France, t. 1, p. 496.

[2] *Annal. Eginh.* — *Annal. Lauresham.* — *Annal. Metens.* — *Epist. S. Liut. ad Nifrid.*

[3] Bernardin de Saint-Pierre, Etudes de la Nature, Et. 12, t. 3, p. 179, édit. de 1804, in-8°.

arrive le premier au conseil, armé de ses gants de fer et de sa massue d'airain, teinte du sang des hommes. L'ange déchu soupire en pénétrant dans cette forêt, où jadis il reçut d'horribles hommages. Au lieu du silence et de la terreur qu'inspirait naguère ce séjour, il entend au loin les chants du laboureur et les bêlemens des troupeaux : sa fureur redouble à l'aspect d'une félicité qui l'aigrit et l'importune.

Après lui s'avance Irminsul. Nulle puissance de l'enfer n'a plus de motifs d'abhorrer Charlemagne ; en vingt endroits de la Germanie, ce héros fit crouler ses temples, et planta sur leurs débris les bannières de la croix [1].

[1] Comment le poëte hésiterait-il à faire d'Irminsul le premier mobile de son merveilleux, puisque tous les historiens parlent à chaque page de ce dieu, de ses temples, de l'ardeur qu'il inspirait aux Saxons, etc. Parmi de nombreux auteurs, consultez Georges Fabricius, *Orig. Saxon.*, l. 2 et 4. — *Annal. Fuldens.*, année 772. — Dithmar, *de Mersb.*, l. 2. — Aim., *de Gest. Franc.*, l. 4, c. 69. — Gaspar Berthius, *Advers.*, l. 4, c. 7. — Crancius, *Saxon.*, l. 2, c. 9. — *Munster Cosmogr.*, l. 3, c. 33. — J. Aventin, *Annal. Bojor.*, l. 4.

Irminsul était représenté armé de toutes pièces, tenant dans la main droite un étendard, sur lequel était la figure d'une rose ; dans la main gauche il portait une

Après un long conseil, les démons remettent à Irminsul le soin de leur vengeance. Chacun d'eux lui délègue une portion de sa puissance. Taranis lui remet son baudrier, qui renfermait l'épouvante et les éclairs; Frigga et Magada, la ceinture de la beauté et le breuvage des amours; Teutatès, sa massue; Belenus et Braga, la harpe et les clairons qui enflamment le courage des peuples; Odin, les runes magiques avec lesquelles il prenait diverses formes : tous lui recommandent la cause de l'enfer, et lui font jurer la perte de Charlemagne.

Irminsul resté seul, mais remplaçant tout le Tartare, se réjouit de l'immensité de son pouvoir; pour en faire l'épreuve, il se change en serpent, en tigre, en fleuve, évoque les morts, soulève les tempêtes, et fait éclipser les astres; puis, satisfait de ces essais, il marche à travers les ombres de la nuit vers les murs de la ville d'Aix.

balance; sur sa poitrine nue on voyait un ours, et sur son bouclier un lion. Le plus fameux de ses temples était à Eresbourg, où les Saxons avaient entassé des richesses immenses. *Voyez* Eginh., *Annal.* — Spelm., *in Gloss.* — Daniel, Hist. de France, t. 1, p. 432, in-fol. — Cordemoy, Hist. de France, t. 1, in-fol. p. 496.

A l'orient et à l'occident de cette ville royale, les trompettes avaient retenti au lever du soleil, et les hérauts d'armes annonçaient une cour plénière pour célébrer l'alliance de Charlemagne et d'Aaron-al-Raschild [1]. Les ambassadeurs de ce calife venaient d'apporter au roi de France des présens magnifiques, parmi lesquels étaient un éléphant couvert de draperies de soie et d'or, une clepsidre et une tente sur laquelle l'aiguille avait brodé en fils de pourpre les exploits de Charlemagne : ce beau pavillon était si vaste, que le trait d'un archer ne pouvait en atteindre la hauteur.

Mais tandis que toute la cour se livre au plaisir des fêtes, le jeune Pepin, triste fruit des amours de Charles et d'Himiltrude, sombre en sa haine et jaloux des faveurs qu'il n'avait pas méritées, cherchait les lieux les plus écartés pour exhaler sa douleur inquiète [2]. Le

[1] *Voyez* sur cette ambassade, et sur les présens que le calife envoya à Charlemagne, Eginh., *Vitá Carol. magn.* — *Annal. Metens.* — Monach. S. Gal., *de Reb. Carol. magn.*

[2] L'histoire désigne ce prince méchant et difforme sous le nom de Pépin *le bossu*. Himiltrude, sa mère, était une concubine de Charlemagne. Eginh., *Vita Carol. magn.*

génie Irminsul qui, près des murs du palais, épiait un instant pour le mal, s'avance vers le prince sous la figure de Hastrade. Ce dernier avait autrefois conspiré contre Charlemagne, et depuis était resté oppressé sous le poids d'un pardon humiliant [1].

Irminsul aborde Pepin; il déplore l'oubli et l'abandon où languissent ses jours; il l'irrite par une pitié qui révolte son cœur orgueilleux [2]; il lui montre ses frères, qui déjà portaient les diadèmes de l'Italie et de l'Austrasie, tandis que lui, à qui la mort de Charles doit livrer un jour la plus belle partie du royaume, lui que son droit d'aînesse proclame monarque des Français, n'a pas encore touché un sceptre pour préluder à sa grandeur future.

Lorsqu'en lui parlant ainsi, le génie a soufflé dans l'ame du prince tous les poisons dont il est infecté, il le quitte, et pénètre invisible à tous les yeux dans la salle du festin, où Charlemagne était assis au milieu de sa cour. Parmi les guerriers qui l'entouraient se distinguait

[1] *Annal. Eginh.* — Ce fut Hastrade lui-même qui conspira avec Pepin contre Charlemagne.

[2] Eginh., *Annal.* — Daniel, Histoire de France, t. 1, p. 478, lettre D, in-fol. — Cordemoy, Hist. de France, t. 1, p. 558, in-fol.

Theudon, moins par sa taille gigantesque que par son air farouche et taciturne [1]. A l'allégresse de la fête, ce chef des Huns, captif de Charles, ne mêle que de profonds soupirs, et la générosité de son vainqueur ne fait qu'irriter ses blessures [2]. Souvent il lançait des regards furtifs sur les trophées qui ornaient les lambris, et il croyait y reconnaître les armes et les enseignes de ses soldats. Irminsul devine sa pensée, et, usant de paroles magiques, il fait paraître ces trophées tout sanglans, et tels qu'ils furent levés du champ de bataille.

A peine Theudon a-t-il vu le sang distiller des armes de ses malheureux compagnons, que, ne pouvant contenir sa rage, il s'échappe de la salle du banquet, et rencontre le jeune Pepin qui rêvait aux plus affreux complots : tous deux s'enfoncent dans une allée de cyprès, et engagent ensemble un entretien odieux,

Le fils de Charlemagne favorise l'évasion du roi des Huns, qui court rallier ses guerriers épars et fugitifs dans les bois de la Pannonie [3].

[1] Eginh., *Annalib.* — *Annal. Metens.* — *Annal. Loiselian.* — Duchesne, *Script. Franc.*, t. 2.

[2] Eginh., *loco citato.*

[3] Eginh., *loco citato.*

Irminsul vole ensuite dans la Germanie, et, sous les traits de Vitikind, il appelle à la vengeance et à la liberté les Saxons belliqueux, dont l'audace était toujours prête à réparer leurs défaites [1].

A ces peuples viennent se joindre les Abodrites, dont le roi avait une fille nommée Égilda [2], célèbre par ses attraits et son courage. C'est ici que se trouve un germe poétique, d'où l'on verra éclore une fleur de grâce et la beauté, qui peut répandre son parfum sur tout l'ouvrage, et lui donner le charme suprême que donnent aux poëmes de Virgile, de l'Arioste et du Tasse, Didon, Angélique, Armide, Clorinde et Herminie.

A peine Égilda a-t-elle appris que son père s'armait contre Charlemagne, que déjà des craintes et des espérances confuses s'élèvent dans son jeune cœur.

Naguère le roi français, ayant traversé toute l'Allemagne en vainqueur, s'était avancé jus-

[1] Eginhard, *in Annalib.* — *Annal. Francor. apud Chesn., loco citato.* — *Annal. Louresh. et Metens.*

[2] Je me suis permis de substituer, en faveur du poëte, le nom d'Égilda à celui de Luitgarde qui est le véritable. *Voyez* sur cet intéressant personnage la note 4 du douzième récit, à la fin de l'ouvrage.

que dans le pays des Abodrites. Égilda, suivie de ses compagnes, poursuivait le cerf dans les forêts voisines de Mégalopolis [1], lorsqu'elle rencontra Charlemagne entouré de plusieurs officiers. Le monarque, frappé de sa beauté, avait ralenti sa marche, et semblait ne pouvoir s'arracher à la vue de la princesse qu'il reconnut au cercle d'or qui ceignait son front et à l'écharpe bleue qui suspendait son carquois; mais lui, couvert de simples vêtemens [2], ne parut aux yeux d'Égilda qu'un chevalier du roi de France, mais un chevalier plein de grâce, de noblesse, et digne d'être préféré aux rois mêmes : ainsi pensait Egilda, et ce rapide instant avait décidé de son sort.

Cette fière beauté, qui repoussait avec orgueil les vœux des rois de la Germanie, soupire

[1] Mégalopolis était une ville très-florissante, située dans le pays qui depuis reçut le nom du Mecklenbourg; elle fut détruite en 1664, et n'est plus guère qu'un gros village, à deux lieues S. de Wismar. Les Abodrites occupaient cette contrée. (*Voyez* Bertius dans sa carte de l'empire de Charlemagne.) Il y avait aussi une ville du nom de Mégalopolis dans l'Arcadie, sur les frontières de la Laconie.

[2] Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, t. 6, pag. 729.

en secret pour un mortel dont elle ignore la naissance.

A la nouvelle d'une guerre prochaine, mille projets se succèdent dans son esprit. Tantôt elle voudrait que la victoire pût lui livrer ce cher ennemi; mais bientôt elle tremble pour sa gloire et rougit de ses désirs; tantôt elle souhaite que, sur les pas de Charlemagne, ce noble inconnu revienne triomphant jusque dans son palais; mais soudain elle pense à son père, et frémissant de son espérance, elle redoute l'excès de tant de bonheur.

Cependant Irminsul, fier d'avoir armé les Saxons, les Danois, les Abodrites, les Valesades, les Sclavons, s'avance vers la Bavière, où régnait Tassillon [1]. Ce duc, déjà terrassé deux fois par Charlemagne, avait résolu de se soumettre à l'ascendant de ce héros, et de résister aux conseils de son épouse Luitperge, fille de Didier, qu'elle avait juré de venger en suscitant des ennemis à son vainqueur [2]. Tassillon garda mal sa parole, et les séductions de son épouse rallumèrent tellement

[1] Eginh., *in Annalib.* — *Annal. Francor. apud Chesn.* — *Hist. Fr. Scrip.*, t. 2. — Mézeray, Abrégé chron., t. 3, p. 435, in-12.

[2] *Annal. Loiselian.* — Mézeray, lieu cité, p. 436.

dans son cœur sa haine pour Charlemagne, qu'oubliant les ôtages qu'il avait remis à ce roi, il entra dans la coalition qui se formait contre la France [1].

Le génie Irminsul, auquel tous les dieux infernaux ont remis leur puissance pour servir la cause de l'enfer, détache de ses flancs la ceinture qui inspirait les désirs et l'irrésistible amour; cette ceinture que les Grecs, les Romains donnaient à Vénus, les Scandinaves à Frigga, les Saxons à Magada, et les Gaulois à Siofne [2]. Irminsul place ce tissu près des vêtemens qui doivent parer la belle Luitperge. Cette princesse agraffe le ceste magique autour de sa taille légère. Tassillon, revenant de la chasse, pénètre dans l'appartement où son épouse était assise sur un siége de cèdre couvert de peaux d'hermine.

Alors un charme inconnu l'attire près d'elle; des désirs impétueux enflamment le cœur du Bavarois; un feu rapide colore son visage,

[1] Eginh., *in Annalib.* — *Annal. Metens.* — *Chron. Lauresh.* — Cordemoy, Hist. de France, t. 1, in-fol.

[2] L'Edda myth. — Schedius, *de Diis Germ.* — M. Bernardin de Saint-Pierre, Fragm. d'un poëme sur l'Arcadie, chant des Gaules, p. 358, et la note 16, t. 4, de ses œuvres, édit. de 1804, in-8°. — Mém. de l'Acad. celt., t. 3, p. 153.

brûle dans ses veines, étincelle dans ses yeux. Battu par l'orage d'un turbulent amour, il respire à peine dans une atmosphère enchantée. La princesse, ajoutant à sa beauté l'éclat de ses larmes, se plaint alors de ce qu'elle n'est point assez aimée. « Cruel, s'est-elle écriée,
» n'est-ce pas aux époux à protéger leurs faibles compagnes, et aux enfans à secourir
» leurs parens malheureux? Soumise à cette
» loi de la nature, je dois, je désire venger
» mon père; mais mon époux doit et ne veut
» point servir la cause de sa famille. »

A ces mots elle élève vers Tassillon des yeux bleus remplis de larmes, et mêle un sourire de volupté à sa séduisante douleur.

C'en est fait, Tassillon oublie ses résolutions, ses sermens, ses traités; aimer Luitperge, lui plaire, être heureux, voilà son unique pensée. Luitperge veut la guerre, eh bien! que la guerre vienne avec toute son horreur; que ses États soient conquis et ravagés; que la Germanie entière soit foudroyée par la terrible vengeance de Charlemagne; que tout l'univers disparaisse, pourvu qu'abîmé dans sa passion profonde, il puisse un instant reposer sur le sein de la beauté par qui sa raison est égarée!

Irminsul s'applaudit de son stratagême, et dirige son vol vers le Bosphore, pour engager Irène et son fils Constantin à s'armer contre le héros français; et c'est ici que paraissent les deux plus redoutables adversaires de Charlemagne.

L'un est Constantin, l'autre est Adalgise; tous deux jeunes et intrépides, tous deux dévorés des passions les plus tragiques, la vengeance et l'amour.

Adalgise, fils de Didier, s'était échappé des murs de Vérone que cernait Charlemagne, et pleurant la honte paternelle, il erra longtemps de royaume en royaume, cherchant partout des vengeurs [1]. Ce prince infortuné avait d'abord intéressé à sa querelle les ducs de Bénévent, de Frioul et de Spolette, qui s'étaient flattés de le rétablir sur le trône des Lombards [2]. Mais Charlemagne, s'élançant du fond de la Germanie, où il domptait les Huns et les Saxons, parut tout-à-coup en Italie, et confondit les partisans d'Adalgise. Depuis ce temps, ce dernier essayait vainement de ra-

[1] Paul Diac., *Hist. Longob.*, l. 4. — Eginh., *in Annalib. ad an.* 774. — *Annal. Metens.*

[2] *Annal. Metens.* — Eginh., *loc. cit.* — *Chron. Virdunense.* — *Annal. Petavian.*

mener dans la lice de la guerre des souverains qu'en avaient écartés la victoire et la terreur [1]. Mais enfin, le moment est venu où ce jeune ambitieux va trouver un allié puissant dans la Sémiramis de l'antique Bysance.

Irène avait désiré unir Constantin à la belle Rotrude, l'une des filles de Charlemagne; mais une couronne était trop peu aux yeux d'un roi à qui la victoire en prodiguait, pour qu'il contraignît Rotrude à sacrifier pour un éclat trompeur des sentimens secrets. Il avait donc refusé une alliance qu'espérait la politique d'Irène [2]; et cette impératrice, qui un jour devait elle-même sans succès offrir sa main à Charlemagne, prétend aujourd'hui se venger d'un refus, et abaisser une puissance dont l'accroissement l'épouvante.

Mais comment exprimer la douleur et la rage que les dédains de Charlemagne et de Rotrude ont excités dans le cœur du fougueux Constantin? Ce prince, selon les historiens grecs, aimait éperdument la jeune Française, dont un peintre habile lui avait rapporté fidè-

[1] Rotgaud, duc de Frioul, eut la tête tranchée.

[2] Selon Théophane, historien grec, ce fut Irène qui rompit le mariage; mais Eginhard prétend que ce fut Charlemagne.

lement les traits. Tandis que l'Orient était encore ému des querelles sanglantes dont la secte des Iconoclastes avait été la cause; tandis que Léon l'Isaurien, Copronyme et Chazare avaient proscrit récemment par des sentences de mort le culte des images [1], Constantin, les yeux arrêtés des jours entiers sur le portrait de la princesse qu'il adore, justifiait l'ame expansive et tendre de ceux qui priaient, qui brûlaient aux pieds des images, et qui, ne pouvant atteindre l'Éternel dans son invisibilité, créaient du moins un but à leurs hommages, en les adressant à l'objet qui le représentait.

Constantin apprend que Charles lui refusait la main de sa fille, son esprit égaré roule mille projets insensés. Ce prince présomptueux, espérant pénétrer, le fer à la main, jusque dans le palais de Charlemagne pour y ravir

[1] *Opera Agob.* — Les livres Carolins. — Maimbourg, Hist. des Iconoclastes. — *Baronius in Annal.* — Irène et Constantin se prononcèrent en faveur des images, et firent annuler tous les actes du conciliabule tenu sous Constantin Copronyme. Cette conduite du fils d'Irène ne lui fut pas sans doute inspirée par son amour pour Rotrude, dont nous lui faisons admirer le portrait; mais il semble que la poésie pourrait adopter heureusement ce motif.

son amante à travers les flammes, accélère par ses discours la guerre que l'Orient avait déclarée à la France [1].

A la voix d'Irène, des émissaires vont dans le Nord de la Germanie, dans la Sicile, en Espagne et en Italie, hâter les préparatifs des combats [2]. L'impératrice envoie au duc de Bénévent le titre de patrice avec une robe orientale et des ciseaux, pour qu'il se coupât la chevelure à la mode de la Grèce, ce qui signifiait que ce pays l'adoptait [3]. Bientôt ce duc est sous les armes avec ses guerriers; Théodat sort avec les siens des murs de Syracuse [4]; Tassillon, Godefroy et vingt autres chefs réunissent leurs drapeaux.

Rassemblés autour de leur roi Theudon, les Huns égorgent une victime humaine, et allument un bûcher; ils retirent de ce bûcher un pieu brûlant, et l'éteignent dans le sang de

[1] Theoph., Chron. — *Annal. Metens.* — Eginh., *in Annalib.* — *Annal. Loisel.*

[2] Theoph., *ib.* — Eginh., *loc. cit.*

[3] Theophanes, Cedren et *alii.* — Cordemoy, Histoire de France, t. 1, p. 540.

[4] Quelques historiens grecs donnent le nom de Théodat à Adalgise, et n'en font qu'un seul individu; mais c'est une erreur, car on voit en plus d'une circonstance historique Adalgise et Théodat figurer ensemble.

l'horrible sacrifice [1]. Ce bois, noirci par la flamme et rougi des couleurs du meurtre, devient dans la main de Theudon l'emblème de l'incendie et du carnage. Le farouche monarque s'adresse à l'un des siens : Vas, dit-il, sur les bords du Raab, de la Drave, de la Zarvise et de l'Ister; vas présenter à tous les hommes capables de porter l'épée ce signal d'une guerre d'extermination, et périsse dans l'infamie celui qui après l'avoir reçu ne viendra pas nous joindre sous les murs de Sirmium [2].

Tandis que l'Orient et l'Occident enfantent de nombreuses armées pour attaquer la France,

[1] *Voyez* sur la manière dont les rois et les chefs des divers pays de l'Europe convoquaient autrefois leurs troupes : Strutt, *Anglet. anc.*, t. 1. — Marculf., l. 1, *Formul. ult., et D. Bignonius ad eam Formul.*, fol. 541, 542, et *ad Formul.* 40 *ejusdem libri*. — P. Pithœus, *in Glossar. Capitul. Carol. magn.*, fol. 18, 19 et 44. — Gunth. Lugerini, l. 1, tit. 70, 71 et 72 *Leg. Francor.*, et *lib.* 4 Longob., tit. de Heriban. — De la Roque, Traité du Ban et de l'arrière-Ban. — *Voyez* aussi le roman de la Dame du Lac, tiré du poëme de Walter Scott, t. 1, c. 18 de la traduction française de 1813, Paris, Galignani.

[2] Sirmium, aujourd'hui Sirmich, était une ancienne et célèbre ville de l'Esclavonie, et l'Esclavonie faisait autrefois partie de la vaste Pannonie, qu'occupaient les Huns.

son héros, calme à la vue de tant de périls, assemble ses milices intrépides. Ses ducs, ses comtes et ses barons, après s'être disposés par le jeûne et la prière à cette auguste solennité, vont lever dans les églises les bannières qu'ils y ont suspendues [1]. Ces étendards, attachés à des lances en forme de croix, étaient terminés par une ou plusieurs pointes, et portaient les images des patrons auxquels on les avait dédiés. Les bannières étaient en très-grand nombre dans nos armées : on distinguait d'abord la bannière de *dévotion*, que toute la France révérait. Du temps de Clovis, cette bannière sacrée était celle de Saint-Martin; sous Charlemagne ce fut celle de Saint-Maurice [2], et plus tard celle du *baron* saint Denis. Après la bannière de *dévotion*, flottaient les bannières de chaque province, puis celles des banlieues qui étaient également gardées dans les temples [3]. Outre ces drapeaux, chaque troupe de guerriers avait une enseigne parti-

[1] Beneton, Commentaires sur les Enseignes, p. 113 et suiv.

[2] *Annal. Baronius.* — Bouche, Hist. de Provence, l. 1, p. 793.

[3] Beneton, Commentaires sur les Enseignes, p. 152 et 153.

culière [1]. On remarquait aussi les bannières de dignité et d'accompagnement. Les premières annonçaient les fonctions et les priviléges du seigneur qui les faisait porter devant lui, les autres suivaient partout le général dans les évolutions et dans le feu de la bataille : elles donnaient en s'inclinant ou se levant tour à tour le signal de la détresse ou de la victoire [2].

Lorsque Charlemagne fit la revue de ses troupes, toutes ces diverses enseignes, selon leur préséance, étaient rangées sur trois files en tête de l'armée; les enseignes des martyrs étaient rouges, celles des saints pontifes et des confesseurs de la foi étaient bleues et violettes, les enseignes séculières étaient chamarrées de mille couleurs. Les lauriers, les franges d'or et d'argent, les houppes de soie, les écharpes et les guirlandes de fleurs, les images des saints, les figures des astres, et divers emblèmes, ornaient ces nobles étendards [3]. C'était un

[1]
N'i a riche homme ne baron
Ki n'ait lés lui son gonfanon,
Un gonfanon ou autre enseigne,
U il se maignie restraigne (*Roman du Rou.*)

[2] Beneton, lieu cité, p. 258.

[3] Sur les premiers emblêmes de France, *voyez* Theodor. Hoëping., *de Jure Insignium Tractatus.* — Forca-

spectacle imposant et magnifique, de voir tous ces voiles brillans flotter aux rayons du soleil et couronner les soldats français couverts d'armes étincelantes.

Charlemagne parcourt les rangs au bruit des trompettes : une foule de héros l'accompagne. On distingue entre eux Éginhard, Roricus, Angilbert et Archambaud. Tous quatre ont juré à leurs augustes amantes de rapporter à leurs pieds des sceptres et des trophées. On voit aussi le brave Teuderic, le parent, l'ami, le compagnon de Charlemagne [1]; Henri, duc de Frioul, célèbre par ses victoires sur les Huns [2]; le connétable Geilon; Volrade, comte du palais; Ecbert, qui préfère suivre Charlemagne à régner sur le trône d'Angleterre, où l'appelle sa naissance [3]. Montmore, Amaulry, Clodoer, Amys et Milèse, qu'unissait l'amitié

tul., l. 6, *de Gallic. imp. et philos. in principio*, p. 779 *et seq.* — Simon Majolus, t. 5, col. 5, Indice armorial de Louvain. — De la Roque, Traité du Blason, c. 4, 5, 6. — Beneton, lieu cité, p. 202.

[1] Eginh., *in Annal. et in Vitâ Carol. magn.—Annal. Metens.* — *Annal. Loisel.*

[2] Eginh., *in Vitâ Carol. magn.* — Cordemoy, Hist. de France, t. 1, p. 553.

[3] Guill. Malmesb., l. 2.

la plus tendre [1]; Anceaume, Guérin de Montglave, et tant d'autres que nos romanciers ont depuis célébrés.

Mais, hélas! parmi ces fiers paladins, tu n'élevais plus ton front superbe, ô toi, le plus vaillant de tous les Français, invincible Roland! Ta perte récente affligeait encore tes compagnons; à leurs casques, à leurs boucliers, pendaient encore les crêpes de la douleur : en marchant au combat, ils chantaient cet hymne funèbre en ton honneur :

CHANT FUNÈBRE
EN L'HONNEUR DE ROLAND [2].

« Sous les pas de Roland nos héros goûtaient le plaisir des batailles, dans les champs de l'Ibérie et de la Navarre. Les tours de Pampelune et de Sarragosse devant eux s'étaient abaissées, et sur leurs débris fumans le vainqueur d'Agramant et de Ferragus s'était montré le premier. Les lueurs de sa redoutable épée frappent d'un vertige imprévu le perfide

[1] Alberic de Trois-Fontaines, Chron.—Bibliothèque universelle des Romans, vol. de décemb. 1778, p. 4.

[2] *Voyez* la note 5 du douzième récit à la fin de l'ouvrage.

Abutar, et sur les bords de l'Èbre l'altier Sarrasin voit l'arbre de son orgueil abattu [1].

» Mais quand la victoire eut rempli tous les vœux du fils de Milon, ce preux invincible dit à ses guerriers : Retournez à la patrie impatiente, l'absence a trop long-temps désolé vos amours et refroidi la cendre de vos foyers hospitaliers ; partez, je marcherai le dernier, afin que si les vaincus épars, se ralliant au cri de la vengeance, veulent suivre en les menaçant nos illustres bannières, ils rencontrent l'écueil de mon bouclier ; partez, je l'étends sur vos phalanges, sur vos trésors et vos trophées [2]. »

» Oui, nous te précédons, lui répondent ses compagnons, en le saluant trois fois avec leurs drapeaux ; oui, nous te précédons ; mais c'est pour annoncer au peuple tes exploits, pour l'entraîner avec nous sous les arcs triomphaux que nos mains élèveront à ton passage.

[1] *Annal. Monach. Egol. ap. Chesn.*, *Hist. Franc. Scr.*, t. 2, p. 58. — *Annal. Metens ad annum* 778. — Eginh., *Vita Carol. magn.* — Mézeray, *Ab. chron.*, t. 3, pag. 430.

[2] Roland et un petit nombre de braves formaient l'arrière-garde. — *Annal. Metens.* — Daniel, Hist. de France, t. 1, p. 453.

Allons suspendre des lauriers aux portes de nos temples; allons accorder les lyres et tresser les couronnes des festins. Roland va bientôt revoir nos frontières?.... Aveugle espoir, ils promettaient des fêtes; mais le sort secoue son front inflexible et sévère.

» Déjà la poussière de nos derniers escadrons s'est dissipée, un long silence succède au tumulte de l'armée qui s'éloigne..... Roland n'a plus à ses côtés qu'Anselme, Olivier, Égobard et Thierry, qu'une louve allaita dans la forêt des Ardennes. Vingt fois dans sa course isolée des troupes fugitives d'Infidèles l'aperçoivent, et le regardent comme leur proie; mais à peine l'ont-ils reconnu, qu'ils reculent pleins de frayeurs, en se disant C'EST LUI. Cependant Roland et ses écuyers parlaient de chasse et d'amour, et leur ame loyale et généreuse ne soupçonnait point d'embûches ni de traîtres.

» Il en était pourtant : l'amant de la belle Angélique suit le long défilé qui menait à nos frontières. Les sommets des hautes Pyrénées répandaient une nuit éternelle sur cet étroit sentier que resserrent les escarpemens des rochers sourcilleux, et que dominent des masses pendantes et des forêts redoutées. A travers ces

horreurs et ces ombres sinistres, Roland passe avec sécurité. Tout-à-coup un bruit sourd fait retentir la triple chaîne des échos sonores. Le preux, sans s'effrayer, lève les yeux et voit la cime des montagnes hérissée de soldats nombreux [1].

» Forts de leur nombre, et plus encore de leurs postes inexpugnables, les lâches crient au héros qu'il faut mourir. La grêle qui, dans l'ardente canicule, écrase des moissons entières, est moins bruyante et moins obscure que la nuée de leurs flèches sifflantes. Leurs carquois s'épuisent, mais ils arrachent les mélèses, les sapins et les cyprès; ils font rouler des rochers énormes, qui, dans leur chute, détournent le cours des torrens, entraînent les neiges amoncelées. L'onde égarée écume

[1] Loup, duc de Gascogne, voulant venger Hunaud que Charlemagne avait vaincu, posta ses soldats dans les défilés de Roncevaux pour attaquer l'arrière-garde des Français. Il y a sur cette trahison plusieurs versions différentes. J'ai suivi celle qu'ont eux-mêmes suivie presque tous nos historiens. *Voyez* Eginhard, *in Vitâ Carol. magn.* et *in Annal. ad annum* 778. — Baronius, A. C. 778 et 812. — Daniel, t. 1, p. 453. — Et tous les Romans de Roland, dont on trouve l'extrait dans la Bibliot. univ. des Romans, numéros de novembre et de décembre 1777.

et mugit, l'avalanche tonne et foudroie, des gouffres nouveaux ouvrent leurs flancs ténébreux d'où s'exhalent des feux souterrains. A cette image de la destruction, à ce désordre des élémens confondus, on dirait qu'il faut que l'univers périsse pour que Roland soit ébranlé.

» Ses compagnons ont disparu; mais sanglant, mutilé, il se montre encore debout, et c'est lui qui menace. Il plane sur le chaos; il lutte avec la nature; il triomphe de la mort qui l'assiége sous mille aspects divers. O prodige d'un grand cœur! audace d'un paladin immortel! les débris qu'on lui lance, les troncs d'arbres, les éclats des pics fracassés, les éboulemens des montagnes, sont autant de degrés qu'il escalade pour atteindre les hauteurs. Déjà son front terrible a dépassé l'abîme, les perfides le voient, jettent leurs armes et s'enfuient en poussant d'affreux hurlemens.

» Mais, hélas! l'amas des ruines qui portent le comte d'Angers s'écroule sous ce héros; il retombe au fond du précipice. Alors, pour la première fois, le désespoir hérisse sa chevelure, et inonde ses membres nerveux d'une sueur écumante. Tantôt il saisit son épée et frappe en insensé les rochers qu'il fend, les

arbres qu'il pulvérise[1]; tantôt se jetant en furieux au-devant de la cataracte blanchissante, il oppose sa vaste poitrine au cours de ses ondes, qu'il veut dans sa fureur repousser jusqu'à leur source; tantôt il sonne du cor, et le son qu'il en tire roule comme un tonnerre dans les gorges de Roncevaux; les monts ont tremblé, l'air a frémi, les bêtes féroces regagnent leurs tannières, le géant se cache entre les pins de la colline, et la sentinelle des châteaux lointains s'inquiète à ce bruit surnaturel qui se fait entendre jusqu'à l'armée française.

» Elle a soudain connu le danger de Roland; car lui seul pouvait faire résonner avec tant de force le belliqueux instrument des forêts et des camps. Mais à mesure qu'elle s'avance à son secours, le bruit s'affaiblit, et le cor n'était plus animé que par les derniers soupirs de

[1] Ces hyperboles paraîtront bien exagérées; cependant elles sont fort raisonnables, si on les compare à celles que les romanciers et quelques annalistes emploient dans le même sujet. On montre encore dans les Pyrénées une montagne dont le sommet présente une grande ouverture, qui, dans l'éloignement, ne paraît qu'une fente. Le peuple l'appelle *la brèche de Roland*, et croit que ce paladin la fit d'un coup d'épée. *Voyez* les Voyages de Ramond et de Saussure.

Roland; il expirait.... Les veines de son col robuste avaient éclaté, ses poumons déchirés vomissaient à longs flots son sang qui bouillonnait; il expirait, et nos bataillons, entourant les bords de l'abîme, pleurent pendant trois jours sur le plus magnanime et le plus courageux des guerriers. »

TREIZIÈME RÉCIT.

Suite du même sujet.

L'ARMÉE française sort de ses pavillons au bruit des fanfares. La poussière, les travaux, les sueurs belliqueuses ternissent bientôt l'or et l'acier qui la couvrent, et déjà la Bavière frémit à la vue de ses drapeaux.

Tassillon, arraché à sa fatale ivresse [1], saisit d'une main débile des armes qu'émoussa la volupté. Ce prince, vaincu dans une grande bataille, est dépouillé de sa couronne et relégué dans un cloître [2].

Charlemagne divise ensuite ses cohortes en deux armées [3]; il mène la première contre les

[1] *Annal. Loisel.* — Eginh., *Vita Carol. magn.* — Chroniques de S. Denis, l. 1, c. 3. — Mézeray, Hist. de France, t. 1, p. 435.

[2] *Annal. Eginh.* — *Annal. Nazarian.*

[3] *Annal. Eginh.* — *Vit. et Act. Ludov. pii.* — Cordemoy, Hist. de France, t. 1, p. 553.

Huns, et ordonne à Teuderic de conduire la seconde contre les Saxons [1].

La défaite des Bavarois consterne les peuples de la Baltique, et le chef des Abodrites maudit le jour où, violant ses sermens, il oublia la clémence de Charles, qui, après l'avoir soumis, lui laissa la vie, la liberté et le trône. Son esprit incertain hésite entre mille projets contraires. Enfin, il se décide à fuir pour cacher en un désert la belle Egilda, avant que des vainqueurs irrités ne l'emmènent captive, et ne condamnent ses mains royales à remplir à leur table la coupe des festins.

Cette fille chérie, instruite du dessein de son père, l'en dissuade en ces mots :

Pourquoi parler de fuite et d'exil, quand un peuple armé veille autour de vous avec fidélité? Si cependant vous redoutez l'issue de la guerre, dissipez vos craintes, en offrant à Charlemagne une paix qu'il accordera facilement, puisque votre armée n'a pas encore lancé un seul javelot contre la sienne. Ah! si dès l'enfance je me plus à revêtir le costume du guerrier, et à dompter les coursiers les plus fougueux [2], je puis aujourd'hui, surmon-

[1] *Annal. Metens.* — Cordemoy, lieu cité.

[2] Mézeray, Histoire de France, note sur Luitgarde,

tant la faiblesse de mon sexe, aller trouver le roi français dans son camp, pour lui proposer un accord en votre nom. Le sang qui m'anime n'est-il point celui de ces femmes intrépides, de ces compagnes du Cimbre et du Germain, qui maniaient encore mieux la hache et le bouclier que les fuseaux et les toisons?

Elle se tait, et rougit de ce qu'on loue sa piété filiale d'une résolution que lui suggérait en partie un autre sentiment. Cette princesse croit revoir près de Charlemagne celui dont l'image est si vive dans son cœur; mais alors que cette douce pensée faisait luire sur son front les rayons de l'espérance, elle le colorait aussi d'une pudeur secrète; de même que sur la neige des Alpes on voit l'aurore étendre à la fois la pourpre et la lumière.

Elle part suivie de quelques écuyers. Après plusieurs jours de marche, elle voit flotter les banderoles des tentes françaises, et son cœur bat à l'aspect de ces asiles guerriers, où elle se persuade que respire celui qu'elle adore. Selon le costume des princesses de ces temps, un réseau captive ses cheveux; la précieuse

1er volume, page 484. — *Voyez* aussi Alcuin en ses Épîtres.

dépouille du murina forma sa ceinture [1]; sa robe de brocard, semée de pierreries, est relevée par une agraffe, et laisse voir un brodequin rouge brodé en or et lacé par cent cordons d'argent [2].

Elle s'avance, pleine d'un trouble secret, au milieu des héros qui se pressent pour contempler cette noble étrangère. Le comte Teuderic la reçoit, et lui apprend que Charlemagne, unique arbitre de la paix et de la guerre, et qui peut seul accepter les traités qu'elle vient proposer, combat contre les Huns dans les champs de la Pannonie [3], et il lui donne un guide pour la conduire jusqu'auprès du monarque.

Mais les jeunes chevaliers français, que captivent les attraits d'Égilda, briguent tous l'honneur de composer son escorte; Volrade et le connétable Geilon, les premiers en puis-

[1] Alc., t. 2. — Voyage dans l'ancienne France, sous Charlemagne, par M. Miéville, t. 2, p. 21.

[2] *Idem*, lieu cité.

[3] Les Huns occupaient alors la Pannonie, cette grande région qui comprend dans sa division actuelle la Carnie, la Styrie, la Croatie, la Carinthie, une grande partie de l'Autriche, la Bosnie, l'Esclavonie, une partie de la Hongrie, etc.

sance après Teuderic [1]; Isambard, Roger, Lantilde, Astolphe, Romuald, Maugis et Vivian, son frère, déclarent qu'ils n'abandonneront point cette princesse aux hasards d'une marche périlleuse : la forêt obscure qu'elle doit traverser est souvent ensanglantée par les bêtes féroces; les Saxons fugitifs y répandent la terreur.

En vain Teuderic veut s'opposer à leur impétueuse ardeur; plusieurs d'entre eux, montés sur leurs coursiers, vont attendre hors des barrières du camp l'instant où partira Egilda pour s'élancer à sa suite [2].

Irminsul, instruit de l'éloignement de ces héros, prend les traits d'un guerrier, et répand cette nouvelle parmi les Saxons dispersés qu'il rassemble au pied du mont Sintal.

[1] Eginh., *in Vitâ Carol. magn.* — Cordemoy, Hist. de France, t. 1, p. 528.

[2] Tous les historiens racontent que la mésintelligence ayant désuni les lieutenans de Charlemagne, plusieurs d'entre eux abandonnèrent le comte Teuderic, qui fut cerné par les Saxons, et défait par eux au pied du mont Sintal. Le poëte a droit d'attribuer cette mésintelligence à des causes merveilleuses; celles que je propose pourront paraître dignes de l'épopée. Quant au fait matériel de la sédition, *voyez* Eginh., *in Vitâ Carol. magn.* — Cordemoy, Velly, Daniel et Mézeray.

Ce sombre génie n'a point oublié les caractères runiques que jadis l'époux de Frigga traça sur le granit des rochers de la Scanie, et par qui s'opéraient les plus surprenantes métamorphoses [1]. Ces caractères, dont le secret puissant fut confié à Irminsul, vont aujourd'hui seconder ses pernicieux desseins, en prolongeant l'absence des imprudens paladins.

Déjà ceux-ci avaient traversé la forêt avec Égilda; désormais sans crainte pour cette princesse, ils lui avaient fait leurs adieux, et se hâtaient de revenir aux postes de l'honneur.

Le crépuscule annonçait la nuit, les ombres des bois devenaient des ténèbres profondes; Irminsul, hérissant de ronces et de buissons le chemin que devaient suivre les guerriers, en avait tracé un pareil, dont le détour insensible à l'œil les éloignait de leurs tentes.

Le démon de la Germanie attire ensuite les phosphores errans qui voltigeaient parmi les roseaux d'un lac, et dispose leurs flammes comme les feux du camp français. Les braves marchent toujours vers ces lueurs insidieuses,

[1] *Voyez* à la fin de l'ouvrage la note 1re du treizième récit.

qui toujours reculent dans le désert; mais comment pourraient-ils s'apercevoir de l'immense espace qu'ils parcourent, quand ils s'entretiennent de la trop belle Égilda, ou que, s'abandonnant à des sentimens rêveurs, ils marchent enchantés de son souvenir? C'est ainsi que, trompant la longueur de la route, ils favorisent eux-mêmes l'erreur dont ils sont les jouets infortunés.

Tout-à-coup, au fond de ces solitudes, où les attendent les prestiges de la magie, ils se trouvent devant un palais enchanté. Sa structure surpassait en élégance les édifices que ces héros avaient contemplés à Rome, lorsque, ayant suivi Charlemagne dans cette capitale du monde, ils demandaient quel peuple étonnant avait laissé de telles marques de son passage sur la terre [1].

Deux rangs de sapins éclairaient les avenues de ce magnifique séjour. Les ponts-levis, les créneaux, les tours, n'en défendent point l'accès; une douce mélodie conviait, au contraire, les guerriers à pénétrer sous les portiques, où

[1] Éginh., *Vita Carol. magn.* — *Anast. in Adrian.* — Paul Diac., *Hist. Longob.* — Mézeray, Hist. de France, t. 1, règne de Charlemagne. — Velly, Hist. de France, t. 1, p. 395.

ils sont accueillis par des essaims de jeunes esclaves, belles comme les vierges dont l'imagination du Scandinave a peuplé les vergers d'Asgard; belles comme les images dont le Calédonien a rempli ses nuages religieux, ou comme ces houris que le Musulman espère dans le septième ciel : elles ouvrent les portes d'une vaste salle, où elles introduisent les enfans de la France, qui reconnaissent avec plaisir, sur les dômes et sur les lambris, l'emblème national des lis et des abeilles. Là, sur un trône de rubis et d'escarboucles, s'élève une princesse, entourée d'une cour nombreuse. « Étrangers, leur dit-elle, vous êtes » sur le territoire des Suèves, les plus fidèles » alliés des Français, depuis que la belle Hil» degarde, gage de cette alliance, quitta le » palais du duc, son père, pour s'unir à Char» lemagne [1]. Cette reine était ma sœur chérie, » et tandis que les nations voisines se livrent » aux fureurs d'une guerre insensée, nous » goûtons les délices d'une paix inaltérable, » et nous célébrons maintenant l'anniversaire

[1] Eginh., *Vita Carol. magn.* — Theg., *Vita Lud. pii.* — Munster en sa Cosmographie. — Mézeray, Histoire de France, t. 1, p. 482, à la fin du règne de Charlemagne.

» de l'hymen qui nous l'assura. Prenez donc » place au festin de l'hospitalité [1], et partagez » notre allégresse; demain l'aurore vous mon- » trera la route du pélerin et du guerrier. »

Cependant Charlemagne ne s'est point abusé sur les périls et les hasards qu'une coalition redoutable multiplie contre lui. S'il succombe, la puissance d'Irène n'aura plus d'égale; s'il est victorieux, il va saisir le sceptre des Césars et rétablir l'empire d'Occident.

Plongé dans ces grandes pensées, il méditait avec sagesse les moyens de l'attaque et de la défense; il a voulu, en divisant son armée, combattre d'abord des nations éparses et faciles à soumettre, pour réunir ensuite toutes ses forces, et les mesurer avec celles que les Grecs, les Sarrasins et les Danois rassemblent par terre et par mer dans les champs de l'Italie [2], où se terminera enfin cette querelle importante.

Ce roi attaquait alors la Pannonie, où s'é-

[1] Tacite, *de Morib. German.* — Procope, *de Bell. Gothic.*, l. 2, c. 25. — Peloutier, Hist. des Celtes.

[2] Annal. de Cedrenus. — Chroniques de Théophane. — Eginh., *Vita Carol. magn.* — Aimoin, l. 4. — Mézeray, Hist. de Fr., t. 1, p. 439, règne de Charlemagne. — Velly, Hist. de France, t. 1, p. 422.

taient établis les Huns, fatigués de carnage et de conquêtes. Ils avaient construit dans ce pays neuf villes, ou plutôt neuf citadelles inexpugnables [1]. Chacune de ces places était munie d'un triple fossé, d'une haute palissade, et d'un mur circulaire qui, se repliant quatre fois sur lui-même, renfermait dans un labyrinthe de remparts, les foyers et les familles de ce peuple sauvage [2].

Ces diverses enceintes étaient si rapprochées, que du haut de leurs tours, les sentinelles s'entretenaient facilement, et qu'au moindre signal de danger, toute la nation armée se rassemblait par des conduits souterrains, et se portait en un moment sur le point menacé [3].

C'est dans leurs repaires que ces Scythes barbares ont caché les restes des royaumes

[1] Quelques historiens disent *sept*, et ils appellent ces forteresses des Ringues. *Voyez* la description qu'en font Eginh., *in Vitâ Carol. magn.* — *Annal. Fuldens*, — Munster en sa Cosmographie. — Mézeray, Histoire de France, t. 1, p. 444. — Velly, Histoire de France, t. 1, p. 429 et 430.

[2] *Am. Marcel.*, l. 15. — Eginh., *Annal. et Vita Carol. magn.* — Grandes Chroniques de S. Denis, t. 4 de D. Bouquet. — Mézeray et Velly, lieux cités.

[3] Velly, Hist. de France, t. 1, p. 430.

qu'ils ont dévorés ; c'est là que s'étaient entassées, sous leurs mains sanglantes, les dépouilles des Grecs et des Romains, qui eux-mêmes avaient dépouillé l'univers.

Charles fait attaquer la première de ces forteresses. Après un long combat, un bruit éclatant s'élève au-dessus de tout autre bruit. Sur le sommet du fort, les chevaliers français font résonner les cors et les trompettes; ce son triomphal achève de disperser les Huns, et sur les décombres flotte l'oriflamme de Charlemagne.

Cependant les bras des vainqueurs, armés de leviers puissans, ont rompu les portes des souterrains où les Huns avaient déposé les fruits de leurs innombrables conquêtes [1]. Les

[1] Tous les historiens parlent du butin immense que les Huns avaient entassé dans leurs repaires, et qui tomba au pouvoir de Charlemagne. *Voyez* Eginh., *in Annal. Fuldens.* — *Adon. Chron.*, *an.* 795. — *Annal. Franc. Metens.* — Grandes Chroniques de S. Denis, t. 5 du Recueil des Histoires de France de D. Bouquet. —Velly, Hist. de France, t. 1, p. 431 et 443.—Mézeray, Hist. de France, t. 1, p. 450, s'exprime ainsi : « Il se » rendit maître de leur principale Ringue. Il y trouva » des trésors immenses que ces brigands avaient amas- » sés du pillage de toutes les provinces voisines pendant » deux siècles. »

Français y pénètrent avec des flambeaux, qui, éclairant les amas de ces richesses, font resplendir jusqu'au fond d'une avenue immense l'argent, l'or, les pierreries, les armures enrichies des feux du rubis et de l'azur des saphirs, les meubles opulens, les sceptres et les couronnes. O spectacle curieux! moins encore pour l'œil qu'il éblouit, que pour l'imagination étonnée, qui retrouve dans ces monceaux précieux les antiques héritages de cent peuples célèbres, tour à tour vaincus et dépossédés. L'histoire et la poésie rêvent en silence devant ces vastes trésors qui, après avoir circulé dans l'Égypte, dans l'Assyrie, dans la Perse, à Tyr, à Carthage, en Grèce, en Italie, sont venus s'engouffrer dans les abîmes creusés par des barbares. Voilà donc où devaient aboutir ces funestes alimens du luxe, de la cupidité et de l'ambition des mortels!

A combien de cultes divers, à combien de fêtes, de solennités et de banquets, ces magnifiques objets ont prêté leur splendeur [1]!

Tous ces vases, ces trépieds furent-ils con-

[1] La plupart des trésors antiques et précieux dont on parle ici ont été donnés depuis par nos rois au clergé de France. *Voyez* les inventaires des églises et abbayes, et notamment de l'abbaye de Saint-Denis.

sacrés dans le temple de Delphes par les vainqueurs de l'Élide? Ont-ils soldé l'imposture sacrée des oracles antiques? Ont-ils orné la marche triomphale d'un Alexandre sous les portiques odorans de Babylone, ou d'un consul romain sur les degrés du Capitole? Ont-ils vu la vestale surveiller leurs feux sacrés, ou la prêtresse de Phénicie les souiller de sang humain, ou les vierges de Chypre et d'Amathonte les entourer de festons de roses?

Ces candélabres, ces lampes, ces simulacres d'or, ces riches tributs arrachés aux gouffres de l'Océan et aux entrailles de la terre où la main d'un Dieu prévoyant les avait cachés; tous ces ornemens somptueux, chefs-d'œuvre des arts et parure des palais, étaient-ils aux prostitutions de Sybaris, d'Alexandrie, de Capoue, de Baies, de Caprée[1]? Ont-ils paré la demeure de la tyrannie ou les bains de la volupté? Ont-ils vu pâlir l'esclave tremblant, ou languir sur un lit de pourpre et d'ivoire la courtisane adorée d'un César ou d'un proconsul, qui payait son amour avec les impôts des peuples opprimés? Quels exploits ont vus ces armes étincelantes? Dans quel sang furent

[1] Sueton., *in Tiber.* — Tacite, *ibid.*

trempés ces glaives fulminans? Faut-il admirer ou frémir? Faut-il être séduit ou indigné?

Les voilà donc ces biens funestes qui perdirent tant d'États! Ces biens corrupteurs, par qui furent payés tant de brigues, d'assassinats et de proscriptions; par qui Rome fut tant de fois mise à l'encan, et tant de fois en proie aux peuples barbares!

Que de guerres n'ont-ils pas allumées! Que de sang et de pleurs ils ont fait répandre! Par combien de trahisons et de perfidies ils furent disputés et ravis!

Ah! si l'art, par un chef-d'œuvre nouveau, pouvait fondre les trésors de tant de nations en un monument expiatoire, s'emparant du burin véridique de l'histoire, il y montrerait des cités livrées au pillage, des peuples dans les fers, des rois détrônés, des vierges déshonorées, des orateurs corrompus : partout le mérite, l'innocence et la vertu immolés à l'intrigue et à l'intérêt; partout le luxe, la débauche et la vanité avec leurs couronnes fanées, et leur sourire sans bonheur.

Mais enfin, ces fatales richesses que, de victoire en victoire, les Sésostris, les Cambyse, les Alexandre, les Paul-Émile, les César, les Odoacre, les Attila, ont fait parvenir jusqu'aux

pieds de Charlemagne, vont sous les lois de ce héros se purifier de toutes leurs souillures : non, elles ne causeront plus la douleur des peuples, mais elles doteront les édifices consacrés à la misère et à la vieillesse; par elles vont prospérer les lettres, le commerce, la navigation [1], l'agriculture; et dans toutes les veines de la France, va couler, comme un sang précieux, cet or épuré dans son cours.

Tandis que les guerriers français transportent ces opulentes dépouilles dans leur camp, l'ambassade d'Égilda demande à être introduite près de Charlemagne. A peine ce monarque a-t-il appris que la princesse des Abodrites est députée vers lui, qu'il veut de suite revoir cet objet charmant. A son arrivée, le souvenir d'amour qu'il en conservait se réveille, s'accroît et devient l'amour lui-même. Écartant un pareil importun, c'est sous le nom d'un de ses chevaliers qu'il se présentera à Égilda, afin de ne point l'humilier par l'aspect imposant du vainqueur de son père.

Plein de ces pensées, il arrive au pavillon où était descendue Égilda, et se fait annoncer comme un officier que Charles envoie près

[1] *Voyez* à la fin de l'ouvrage la note 2 du treizième récit.

d'elle pour traiter en son nom. Selon son usage, ce prince était vêtu d'un simple sayon de laine bleue, qui descendait jusqu'aux genoux, et couvert d'un manteau sans broderie; ses jambes et ses pieds étaient ceints de bandelettes de diverses couleurs[1].

Charlemagne, sous ce costume, se montrait à Égilda tel que cette princesse l'avait déjà entrevu, tel qu'il avait occupé sa pensée; et sans le savoir, il entretenait l'erreur de cette jeune beauté, qui n'avait cru voir en lui qu'un simple paladin, lorsqu'elle le rencontra dans les forêts de Meckelbourg.

Quel fut donc son bonheur de le retrouver d'abord dans le camp français! mais aussi quelle fut sa contrainte, quand elle dut recevoir, comme un inconnu, cet objet d'un secret amour!

Charlemagne, que ravit la douceur de sa voix et la grâce touchante de ses discours, engage avec elle un long entretien, et surprend dans ses yeux l'aveu des sentimens qu'il laisse éclater.

[1] Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, t. 6, p. 729.— Voyage dans l'ancienne France, sous Charlemagne, par M. Miéville, t. 2, p. 5.

Rentré sous sa tente, il fait appeler son favori Éginhard, et lui parle en ces termes :

« Éginhard, depuis que la mort m'enleva » mon épouse, les intérêts de la France m'en- » gagent à former de nouveaux nœuds. De » tous les peuples que leur instinct belliqueux » ramène sans cesse contre moi, il n'en est » point de plus redoutable que ceux qui cou- » vrent les rives de la Baltique [1]. Mon épée, » il est vrai, les a déjà soumis [2] et peut les sou- » mettre encore; mais quoi! les monarques » n'ont-ils pour médiateurs que la victoire et » l'esclavage? ne peuvent-ils cimenter qu'avec » du sang un trône où Dieu les plaça pour le » bonheur des humains?

» J'ai pensé que si la nation des Abodrites » était liée à ma cause par des nœuds sacrés, » elle pourrait aisément contenir ses voisins » turbulens, et leur donner l'exemple de la » fidélité [3]. Le roi qui règne sur cette nation, » possède une fille dont la renommée avait

[1] *Annal. Eginh. — Annal. Metens. — Monach. Engol. in Vita Carol. magn.*

[2] Eginh., *in Annal. et in Vitâ Carol. magn. — Annal. Metens. — Annal. Fuldens.*

[3] Les Abodrites devinrent en effet les alliés de Charlemagne. *Voyez* les auteurs cités.

» déjà vanté à ma cour les vertus et la beauté.
» Elle vient au nom de son père me proposer
» des traités; qu'elle en soit le gage: mon
» cœur d'accord avec ma politique me conseille
» cet hymen pacificateur. Pénètre donc dans
» les lieux où l'on garde mes trésors, charge
» vingt esclaves des présens les plus magni-
» fiques, va trouver ensuite cette princesse
» que tu instruiras de mon amour et de mes
» vœux. Tandis que tu prépareras ainsi mon
» bonheur, je vais le mériter par de nou-
» veaux exploits. Des neuf forteresses qui ca-
» chaient un peuple agresseur, huit élèvent
» encore leurs remparts; j'ai fait préparer un
» nouvel assaut, et c'est à mon retour qu'au
» milieu de mon armée je confirmerai à
» la belle Égilda l'offre que tu vas lui faire
» en mon nom [1]. »

Il dit, et donnant le signal de l'attaque, il conduit ses guerriers vers les murs où les Huns s'étaient réfugiés par des souterrains secrets.

Cependant Éginhard, fidèle aux ordres de son maître, les a bientôt exécutés. Égilda reste long-temps immobile de surprise et de douleur; car, ignorant toujours que celui

[1] Éginh., *in Vitâ Carol. magn.* — Velly, Histoire de France, t. 1, p. 429 et 430.

qu'elle adorait fût Charlemagne lui-même, elle ne pouvait supporter la pensée d'être à un autre qu'à son amant.

« Sort cruel, s'est-elle écriée, ne m'as-tu
» conduite de si loin, ne m'as-tu montré de
» nouveau le cher objet de tant de soupirs,
» que pour m'en séparer à jamais? Ah! si un
» seul regard avait suffi pour allumer ma
» flamme; si, sans espérance de le revoir, et
» fidèle au seul souvenir, je dédaignai, pour
» faire triompher son image, la main des
» princes de la Germanie, dois-je à présent
» qu'une entrevue moins rapide, et qu'un
» doux entretien ont justifié l'amour que j'a-
» vais pour cet aimable mortel, et m'ont ap-
» pris la tendresse qu'il avait pour moi; dois-
» je donc le sacrifier à l'ambition d'être la
» compagne d'un monarque superbe? Ah!
» périssent tous les trônes de l'univers, avant
» que leur vain éclat puisse me séduire! Mais,
» hélas! si je refuse la main du roi, il pourra,
» indigné de cet affront, s'en venger sur mon
» père infortuné, et j'attirerai sur sa tête la
» foudre que j'en voulais écarter. »

Tout-à-coup l'infortunée se lève comme inspirée par une grande pensée; elle se décide à fuir loin de ces lieux, afin de ne point of-

fenser Charlemagne par un refus, et de rester fidèle à son amant.

Déjà la nuit répandait ses ombres, quand Égilda, sans suite et montée sur un rapide coursier, s'échappe du camp français. Elle en avait dépassé les barrières, lorsque le bruit des fanfares frappa son oreille; c'était Charlemagne, qui, à la lueur de mille flambeaux, revenait victorieux, et entouré de héros et de trophées. « Hélas ! dit Égilda, il est parmi » ces chevaliers celui que je ne verrai plus ! » Ah ! du moins une seule fois encore. » Elle dit, et cherche à le distinguer dans la foule; mais l'éloignement, les ténèbres que dissipaient à peine les clartés douteuses des flambeaux, et les larmes d'Égilda qui couvrent sa vue d'un voile humide, tout dérobe à l'infortunée l'aspect des objets, et le regard qui allait changer sa destinée, se perd dans le vague des airs obscurcis. Par degré le cortége s'éloigne, le son des instrumens guerriers s'affaiblit, les clartés disparaissent, et la triste Égilda se retrouve au milieu de la nuit et du silence, et s'enfonce dans la froide solitude.

Mais tandis que Charlemagne triomphait si rapidement des Huns, les Saxons réunis en grand nombre font retentir de leurs cris de

fureur les échos du mont Sintal, et s'élancent avec impétuosité vers le camp de Teuderic. Nos guerriers, dont la plupart des chefs sont éloignés, surpris pendant la nuit, presque nus et sans armes, tombent sous le fer ennemi et se dispersent en désordre [1]. Teuderic essaye en vain de les rallier sous ses oriflammes. « Soldats français, soldats de Charlemagne, » leur crie-t-il, où donc avez-vous appris à » fuir? Retournez la tête, vous reconnaîtrez » les Saxons que vous avez tant de fois vain- » cus, et qui doivent être plus effrayés de vous » suivre que vous ne devez l'être en les évi- » tant. Arrêtez-vous devant eux, et vous les » verrez, comme à Sigebourg et à Brunsberg, » vous tendre des mains suppliantes. » Mais ces généreuses paroles ne sont pas entendues, et l'infortuné Teuderic, entraîné lui-même par ses troupes fugitives, les suit en menaçant jusque sur les bords du Veser, où il essaye encore de les rallier.

Que faisaient cependant les chevaliers dont l'absence causait cette défaite sanglante? Retenus par les artifices infernaux à la table en-

[1] *Annal. Egink.* — Mézeray, Histoire de France, t. 1, p. 436. — Velly, Histoire de France, t. 1, p. 414 et 415.

chantée, ils y prolongeaient de fatales délices. La triple magie des parfums, de l'harmonie et des breuvages, fait couler dans leur sein une voluptueuse ivresse, et déjà ils oublient les camps et les victoires. . . . .

Une main subtile exprime, dans les coupes qu'ils vident tour à tour, les sucs assoupissans des pavots. Soudain les liens invisibles d'une léthargie captive l'existence de ces paladins, et les génies évoqués par Irminsul les transportent dans une île du Veser.

Les premiers jours du printemps allaient enfin luire sur la terre consolée; mais la tardive Germanie était encore blanchie par les frimas. . . . .

Bientôt les prestiges de la féerie, changeant les lois de la nature, vont faire de cette île aride un séjour enchanteur. . . . . . .

Les essaims des puissances surnaturelles, qui souvent apparurent aux amans des Muses sous les noms divers de Zéphires, de Gnomes, de Sylphes, de Lutins, de Farfadets, de Ginnes, de Peris, puisant à leur gré dans les sources de la rosée, dans les flammes de l'éther, dans une atmosphère de parfums, en rapportent des trésors qu'ils répandent sur l'île, dont ils composent un asile délicieux.

Ils appellent, pour l'animer et l'embellir encore plus, cette foule de vierges ravissantes qui habitent une sphère inconnue pour nous. C'est là qu'Hésiode trouva les illusions de sa riante Théogonie, et qu'Homère chercha Calypso, Circé et leurs nymphes; c'est là que Virgile vint choisir les blanches Néréidés, dont les doigts délicats filaient des laines verdoyantes dans les grottes liquides de Cyrène; c'est de là qu'Ovide revint sur la terre, enrichi de mille fictions ingénieuses; c'est dans ce monde intellectuel qu'un jour la muse du Tasse devait apercevoir les beautés qu'elle conduisit dans les jardins d'Armide; que le Camoëns rassembla celles qu'il livra aux amoureux transports des Lusitaniens, et que les poëtes orientaux découvrirent les vierges des bocages d'Irem [1].

Quelle fut l'extase des guerriers de Charlemagne, quand, à leur réveil, ils contemplèrent ce séjour!

Au-dessus d'eux rayonne un ciel d'azur; une douce température, qu'aromatisent les fleurs les plus suaves, pénètre leurs sens amol-

[1] Les bocages fabuleux d'Irem sont célèbres dans toutes les poésies des Orientaux : c'est là qu'ils placent les amours du rossignol et de la rose.

lis, et leurs cœurs se remplissent de langueur et de volupté.

Là, peuplés d'oiseaux harmonieux, sont des bois de lauriers-roses, semblables aux bosquets de l'île d'OEa que l'Aurore avait choisie pour ses danses et ses chœurs [1]. Ici des berceaux profonds, des antres tapissés de lierre et de pampres, et où l'on n'entend que le doux bruit des ruisseaux et des cascades, nourrissent sous leurs frais abris une ombre où se plaît l'aimable essaim des rêveries et des songes.

De ces hauts peupliers, les colombes et les tourterelles s'abattent sur des prés d'anémones, de violettes et de safran, puis revolent en roucoulant sur les myrtes et les orangers.

Mais quel attrait irrésistible l'amour ajoute à ces beaux lieux! Aux regards des chevaliers français il laisse entrevoir des nymphes gracieuses, et par un piquant artifice il les en sépare sans cesse pour irriter encore plus leurs désirs. Tantôt à travers les branches vacillantes d'un bois de lilas ils voient flotter les plis de leurs robes et de leurs écharpes; tantôt ils entendent leurs douces voix que répètent les échos; tantôt dans ces bassins écartés, ô

[1] Homère, Odyss., l. 12, au commencement.

charme! ô délire! ils les voient folâtrer presque nues; mais à peine se sont-ils approchés, qu'elles disparaissent sous les festons de jasmins dont les ondes sont couronnées.

De détour en détour ils poursuivent, dans les agrestes labyrinthes, ces beautés légères; quelquefois elles se laissent surprendre dans l'obscurité des grottes solitaires, et les Français ivres de volupté les tiennent enfin dans leurs bras; mais soudain elles s'échappent furtivement en leur laissant une impression nouvelle.

Consumés de leurs désirs, fatigués de leurs transports, ils s'asseyent sur les gazons émaillés; alors une voix, que les harpes accompagnent, chante l'amour, son martyre et ses délices.

Mais ce qui ajoutait surtout au charme de cette île fortunée, c'est que hors de ses rivages s'étendaient au loin des lieux froids et stériles, sur lesquels la magie n'avait point opéré ses prodiges, et qu'elle avait laissés subordonnés aux lois ordinaires de la nature.

Le Veser, enflé par les neiges écoulées, traînait alors avec un horrible fracas les glaces brisées, les débris des cabanes et les arbres déracinés. Sur le bord opposé, la campagne,

encore couverte de neige, n'offrait que le deuil, l'épouvante et la solitude.

Quand, sur les contours de l'île enchantée, les chevaliers observaient cette scène affreuse, ils se rejetaient avec transport dans le sein du séjour magique, où le printemps, comme un jeune roi sur son trône, semblait fouler à ses pieds l'hiver chargé de chaînes bruyantes.

Parmi les Français que captivaient ces jardins, était le jeune Maugis, si célèbre dans nos vieilles chroniques [1]. Lorsqu'il était encore a la mamelle, la belle Ysanne, poursuivie par les Sarrasins, l'avait perdu dans les bois voisins du château d'Aigremont; la fée Oriande [2], en traversant les airs, entendit les cris de cet enfant, et le trouva si beau, qu'elle l'emporta dans son palais de Rosefleur, où elle l'éleva avec soin. Ce fut là que Maugis, initié à tous les mystères de la magie, apprit à connaître les maléfices, les amulettes et les talismans. Ce

[1] Histoire de Maugis d'Aigremont et de Vivian, son frère, etc., rapp. dans la Biblioth. univ. des Romans, juillet 1778, 1er vol., p. 1.

[2] Hist. de Maugis, lieu cité, p. 10. — La fée Oriande, sœur du magicien Baudri, figure dans plusieurs romans du siècle de Charlemagne.

charmant paladin avait quitté la divine Oriande pour chercher les hasards et la gloire.

Dans les bocages où il est retenu avec ses compagnons, il a remarqué une jeune nymphe, dont les grâces lui inspiraient une vive passion. Il y rêvait, lorsqu'il la vit endormie sur un tertre émaillé.

Palpitant de désirs, il s'approche et contemple tant d'appas : Femme ravissante, dit-il, goûte le repos que tu ravis à mon cœur; mais du moins tu sauras qu'un chevalier qui t'adore a respecté ton sommeil. Il dit, et enlève furtivement l'anneau qui brillait au doigt de cette jeune beauté. Mais de quel étonnement il est frappé, lorsqu'en le portant vers ses lèvres, il reconnaît autour de cette bague les caractères infernaux que son art lui apprit à distinguer! Alors ses yeux se dessillent, il reconnaît le piége dans lequel ses frères d'armes et lui sont indignement retenus. Rougissant de honte, il brise ce talisman. Soudain l'éclair brille, la foudre gronde, l'air s'obscurcit, et la terre a tremblé. La perfide Sirène s'éveille à ce bruit, et se dresse en fixant sur Maugis des regards étincelans. Ses traits s'altèrent et se décomposent rapidement; ses yeux se creusent; son teint se plombe; sa chevelure se hé-

risse, et sa bouche élargie est souillée d'une écume sanglante. Elle pousse un cri affreux, et moitié spectre, moitié serpent, elle fuit à travers les broussailles.

Cependant le charme de l'île enchantée s'est évanoui; Maugis, revenu de sa stupeur, ne voit plus qu'un rocher stérile couvert de neige et de lugubres sapins.

Les guerriers confus déploraient leur triste erreur, lorsque, sur la rive du Veser ils entendent des cris de guerre mêlés au bruit des trompettes.

C'étaient les Saxons qui, vainqueurs des Français, les poursuivaient avec furie; et nos malheureux guerriers, pressés par leurs épées, se précipitaient en foule dans les ondes [1].

A ce spectacle, les chevaliers désabusés versent des pleurs de rage, et veulent expier leur faute par un trépas héroïque. Ils s'élancent dans le Veser, et à travers les glaçons et les dépouilles dont son cours était embarrassé, ils abordent la rive ensanglantée, et se mêlent au combat où ils ramènent les Français fugitifs.

Le désespoir a doublé leur valeur. Ce ne

[1] Eginh., *in Annal.* — Mézeray, Histoire de France, t. 1, p. 436. — Velly, t. 1, p. 414 et 415.

sont pas des guerriers, ce sont des lions rugissans, des tigres altérés de carnage, et que le carnage ne peut assouvir ; ils s'enfoncent dans l'épaisseur des bataillons ennemis; des rangs entiers sont moissonnés par leur glaive; toute une armée se disperse devant eux : mais aussi n'attendaient-ils que la victoire pour expirer! Percés de traits, épuisés par leurs blessures, leur courage, plus merveilleux que la nature, paraît seul soutenir leur existence; aussitôt qu'ils voient fuir les Saxons, ils rassemblent leurs forces pour rejoindre le comte Teuderic; ils se jettent à ses genoux, et meurent en implorant leur pardon, et en prononçant les noms de Charlemagne et de patrie [1].

Les guerriers d'Irminsul, exaltant leur succès, en font circuler rapidement la nouvelle parmi leurs peuplades, et appellent aux armes celles que les anciennes victoires de Charlemagne glaçaient encore de terreur.

Les Sclavons, les Wiltses, les Sorabes, accourent se joindre à eux pour achever la défaite de Teuderic, et leur armée innombrable voit arriver à sa tête un chef qui seul en dou-

[1] Les historiens rapportent que les chefs qui s'étaient mutinés voulurent expier leur faute, et qu'ils se firent tuer dans la bataille.

blait les forces. C'était le fier Theudon qui, après avoir défendu vaillamment les remparts des Huns, s'était échappé à travers leurs débris, et avait rassemblé le reste de ses guerriers fugitifs, qu'il amenait aux Saxons, pour tenter encore avec eux la fortune des combats.

Ce roi barbare avait reçu de secrets avis d'Adalgise, de Constantin et d'Aliatan, roi de Cordoue[1]. Ces chefs de la ligue l'invitaient à occuper Charlemagne dans la Germanie par des attaques fréquentes, afin de le détourner de l'Italie, où se rendaient par mer et par terre des peuples nombreux pour conquérir cette belle portion de l'empire d'Occident, et démentir ainsi le destin qui semblait appeler le vainqueur de Didier à régner sur cet empire.

Cependant Charlemagne, qui croyait que Teuderic avait dompté les Saxons, apprend sa défaite et ses dangers. Ce général, trop faible pour résister à l'armée ennemie, rejoignit en

[1] Ce roi des Arabes, en Espagne, avait de grandes forces navales; il fut cependant vaincu par la flotte que Charlemagne envoya contre lui. Je rattache cette victoire à l'action épique, bien qu'Aliatan ne fût pas coalisé avec Constantin et Adalgise, lorsque les troupes de ceux-ci descendirent en Italie. *Voyez* Marmol., l. 2, c. 20, 21 et 22. — Dupleix et Mézeray, Histoire de France, t. 1.

hâte le roi des Français. A ces nouvelles, ce roi, loin de sentir plier son courage, conçoit un secret orgueil à lutter ainsi avec le sort : il ne considère les périls que comme autant de germes de victoires. Renfermant désormais dans son cœur les pensées de l'amour et de l'hyménée, il s'abandonne à son génie et à sa vaillance, et va au-devant de Teuderic pour le consoler par un triomphe, et pour venger le sang français dont fument les plages du Veser.

Tandis que Charles et Teuderic mêlaient leurs bataillons, les Saxons, les Huns, et d'autres nations germaniques, se réunissaient sous les mêmes drapeaux, et des deux côtés on s'attaque bientôt avec une égale intrépidité. La bataille fut longue et terrible. Monté sur son coursier, que les chroniques nomment Romaléon [1], et armé de sa célèbre Joyeuse [2], Charlemagne, que suivent les plus braves chevaliers, met en fuite les Saxons, les Sorabes et les Sclavons. Mais les Huns, fidèles au ser-

[1] *Voyez* les Vieilles Chroniques et le poëme de Charlemagne, par le Laboureur.

[2] *Voyez* la Chronique attribuée à l'arch. Turpin. — Les Grandes Chroniques de S. Denis, t. 4 des Hist. fr. de D. Bouquet. — Nicolle Gille, Ann. de France.

ment qu'ils avaient fait de mourir plutôt que de reculer d'un pas, soutiennent avec le courage du désespoir tout l'effort des légions que le roi français leur opposait, et dont il avait donné le commandement à Gérold, comte de Bavière [1], et à Henri, duc de Frioul [2]. Ce dernier s'était déjà plus d'une fois signalé par ses exploits sur les Huns. Depuis long-temps Theudon cherchait l'occasion de le combattre, et il avait promis à ses Dieux sanguinaires de l'immoler à leurs autels, s'il tombait en son pouvoir. Aussitôt qu'il l'eut reconnu dans la mêlée, il poussa son coursier vers lui, et il s'engagea entre eux un de ces duels qui ont tant d'éclat dans l'épopée. Celui-ci, décrit par un poëte habile, aurait l'intérêt de ceux d'Achille et d'Hector, d'Énée et de Turnus, de Tancrède et d'Argant, et de tous ces terribles adversaires; dont la fureur fait des autres combattans des spectateurs que la surprise et la crainte tiennent immobiles.

Henri et Theudon expirent tous deux de

[1] *Annal. Fuldens.* — Eginh., *in Annal.* — C'est même à Henri, duc de Frioul, et non à Charlemagne, que les historiens attribuent les victoires que ce monarque remporta sur les Huns.

[2] Eginh., *in Annal. et in Vitâ Carol magn.*

leurs blessures. Les Huns, privés de leur chef, se soumettent au roi français, et les Saxons, les Sorabes, les Sclavons, imitant leur exemple, lui livrent des otages [1].

Maître de la Germanie, Charlemagne peut enfin diriger ses pas vers les champs latins, où tant de fois le sort agita son urne fatale, et que tant de fois choisirent la fortune et la guerre pour théâtre de leurs caprices et de leurs fureurs.

C'était dans cette partie de l'Italie, que les anciens appelaient la Grande-Grèce, que devaient lutter l'Orient et l'Occident, et qu'une bataille décisive allait enfin déterminer leur rang et leur gloire [2]. Jamais Charlemagne n'avait eu à combattre une armée aussi grande que celle qui, sous le commandement d'Adalgise, de Constantin et du patrice Jean [3],

[1] *Annal. Eginh.* — *Annal. Metens.* — *Annal. Loisel.* — *Monach. Engol. in Vitá Carol. magn.* — *Annal. Fuldens.* — *Chron. Moissiac.*

[2] C'est dans la Calabre et dans les champs voisins que Charlemagne triompha des Grecs et des peuples du Nord, que Constantin et Adalgise lui avaient suscités. *Voyez* Cedrenus, Théophanes, Eginhard, et les Annales de Metz, de Fulde, etc.

[3] Cedren., *in Compend.* — Théoph., Ann. — Aim., l. 4. — D. Bouquet, Recueil, t. 5.

était venue sur mille vaisseaux lui disputer l'empire des Césars, et menacer les frontières de la France.

O Muse! s'écrierait le poëte, nomme-moi les chefs et les peuples divers qui s'étaient armés contre les Français : la mer Tyrrhénienne et le golfe de Tarente étaient couverts de leurs navires; leurs innombrables drapeaux flottaient dans les deux Calabres, dans les vallons de l'Apulie et de l'antique Lucanie, pays fertiles et délicieux, mais trop souvent noyés dans le sang des nations. Les Samnites, les Carthaginois, et les gladiateurs de Spartacus, y vainquirent trois fois les Romains [1]. Dans tous les temps le laboureur, en remuant cette terre belliqueuse, heurta les casques et les glaives rongés de rouille; et dans les sillons héroïques, il trouve encore les dépouilles des guerriers français mêlées aux débris des races de l'antiquité.

L'avant-garde de l'armée, qui marchait contre Charles, était composée de mille soldats, nés dans les murs de Bénévent, ville

[1] Tite-Live, Hist. — Florus, Hist., l. 2. — Plutarque, Vies d'Annibal, de Pompée et de Crassus. — Placido Troyli, *Istoria generale del Reame di Napoli*, t. 1, part. 2, p. 282.

bâtie par Diomède; ils étaient campés non loin de leurs foyers, dans les campagnes où coule le Vergelus, que traversa jadis Annibal sur un pont de cadavres [1].

Les Bénéventins allaient affronter la mort sur les pas de leur duc Arichise et de la belle Almaberge, son épouse [2]. Cette fille du roi Didier avait, comme sa sœur, juré de venger son père détrôné; c'est dans ce dessein qu'elle a couvert ses membres délicats d'une pesante cuirasse, et qu'elle va combattre à côté d'Arichise, que l'exemple de Tassillon devrait arrêter; mais l'insensé quitte pour les hasards les jardins parfumés que cent esclaves cultivaient pour lui au confluent du Sebeto et du Calore [3].

Après les troupes d'Arichise, paraissent

[1] Placido Troyli, *Istoria generale dol Reame di Napoli*, t. 1, part. 2, p. 282. — Voyage pittoresque de Naples, t. 3.

[2] Arichise, que quelques-uns appellent Aragise, eut ainsi que Tassillon, son beau-frère, de trop grandes complaisances pour son épouse, qui prétendait venger Didier, son père, et le rétablir sur le trône des Lombards. *Voy.* Sigonius, *de Reg. Ital.* — Mézeray, Histoire de France, t. 1.

[3] Léandre Alberti, *Descript. Ital.* — Voyage pittoresque de Naples, t. 3.

celles que conduit son beau-frère Adalgise, fils de Didier. Ce jeune héros était un des trois chefs de l'armée [1]; nul guerrier ne le surpassait en courage : mille Lombards s'étaient attachés à sa triste fortune; et lorsque Charles força les murs de Vérone, ils s'étaient enfuis, avec le fils de leur roi, au-delà du Bosphore; maintenant rapprochés de leur patrie, ils espèrent y rentrer en vainqueurs.

Tandis que leur nation, heureuse sous l'empire de Charlemagne, sentait adoucir ses mœurs féroces, eux, toujours barbares et superstitieux comme au temps de leurs reines Rosemonde et Theudelinde [2], portaient encore sous leurs armes des herbes secrètes, croyant ainsi se rendre invulnérables [3]; leur barbe touffue descendait sur leurs poitrines, et on les distinguait à la longueur de leurs lances.

Ces farouches soldats étaient campés dans les vallons de l'Apulie, d'où l'on découvre les montagnes de l'Abbruze, les cimes du Garga-

[1] Cedren., *in compend.* — Aim., l. 4. — Mézeray, Histoire de France, t. 1. — Cordemoy, t. 1, p. 540. — Velly, t. 1, p. 422.

[2] Paul. Diac., *de Gest. Longob.*

[3] Lois des Lombards, l. 11, t. 55, § 11.

nus, et plusieurs villes pittoresques qui semblent portées dans les airs [1].

Après eux venaient les Grecs et les nations voisines du Bosphore. Le patrice Jean, et l'amoureux Constantin, après avoir armé leurs bataillons dans les murs de Bysance, avaient traversé les mers avec eux sur cent trente vaisseaux [2]. Ces chefs présomptueux avaient dépeuplé les bords de l'Euxin, les îles de l'Archipel, le Péloponèse, la Thessalie, la Macédoine et la Thrace.

Ces guerriers, au nombre de quarante mille, sont cantonnés depuis les frontières de la Lucanie jusqu'à la vallée où s'élevait autrefois la célèbre ville d'Héraclée, berceau du peintre Zeuxis. Leurs tentes, aux couleurs éclatantes, dressées vers les bords odorans de l'Acrys et du Syris, sont aussi nombreuses que les fleurs qui, dans le printemps, bordent le ruisseau d'une prairie.

Ces Grecs dégénérés ne conservent que le nom, le costume et la chevelure de leurs ancêtres; mais l'amour de la gloire, des beaux-arts et de la liberté, n'étincelle plus dans leurs

[1] Léandre Alberti, *Descript. Ital.* — Voyage pittoresque de Naples, t. 3.

[2] *Voyez* à la fin de l'ouvrage la note 3 du 13e récit.

regards. Depuis Démosthène, nulle voix éloquente n'avait rappelé ce peuple énervé des sentiers de l'esclavage où il s'enfonçait chaque jour.

On voit ensuite les bataillons des Scandinaves, qui, des rives glacées de la Baltique, étaient venus par des chemins longs et pénibles jusque sous le beau ciel de l'Italie [1]. Quels guerriers peuvent être comparés à ces enfans d'Odin, pour l'audace et pour la vaillance? Toujours vêtus de fer, ne respirant que pour les batailles, bravant les dangers et la mort avec un visage tranquille, ces hommes intrépides portent jusque dans leurs plaisirs leurs goûts belliqueux et barbares. Leurs jeux sont encore des combats, leurs chants des hymnes de gloire, leurs parures les dépouilles des vaincus. Assis à leurs festins, ils boivent l'hy-

[1] Eginhard, et tous ceux qui ont parlé de la guerre de Charlemagne contre les Grecs, disent que ceux-ci étaient secondés de quelques peuples du Nord. Ces peuples étaient sans doute les Huns, qui occupaient alors la Pannonie; mais, puisqu'il est constant que les Scandinaves ou Normands ont aussi fait la guerre à ce roi français, le poëte peut rapprocher ces divers événemens pour donner plus de mouvement et d'intérêt à son action épique, d'autant plus que les mœurs des Scandinaves sont très-favorables à la poésie.

dromel dans les crânes de leurs ennemis; en amour, ils plaisent en racontant leurs victoires; ils offrent pour hommage à la beauté les trophées sanglans et les sceptres brisés [1].

Ils campent sur les ruines de cette voluptueuse Sybaris, où Smindiride se plaignit autrefois qu'un pli de rose eût gêné son sommeil [2]. Les habitans efféminés de cette ville fleurie, harmonieuse et parfumée, en avaient exclu les arts bruyans, et même les oiseaux, dont le chant matinal pouvait troubler le repos. L'amour, les plaisirs, les bains d'essences, les banquets exquis, les doux concerts, occupaient seuls leur vie indolente. Ils s'invitaient un an d'avance à leurs fêtes, afin de s'y mieux préparer. Tous ceux dont les soins et les découvertes ajoutaient aux jouissances, recevaient des immunités et des honneurs [3].

Cette cité, facilement vaincue par les Crotoniates, montrait encore ses restes char-

[1] Bart., *Antiq. Dan.*, l. 2, ch. 12, p. 556. — Mallet, Introduction à l'Histoire de Danemarck, t. 1, p. 175.

[2] Sénèque, l. 2, *de Irâ*. Athénée, l. 7, 12 et 13. — Montesquieu, Temple de Gnide, quatrième chant.

[3] Athénée, lieu cité. — Montesquieu, lieu cité. — *Voyez* à la fin de l'ouvrage la note 4 du treizième récit.

mans sur les bords émaillés du Crati, et parmi les rosiers, les myrtes et les frênes, qui distillaient une manne plus douce que le miel.

Les sombres Scandinaves regardaient avec dédain cette nature enchanteresse, comme on regarde un faible enfant qui ne sait encore que sourire. Ces hommes endurcis à la guerre avaient toujours méprisé le luxe, la mollesse, et même la civilisation. Les harpes sauvages de leurs Scaldes faisaient retentir de leurs mâles concerts les échos étonnés de Sybaris, qui naguère n'avaient appris que les refrains des amans et les accords de la lyre.

Ces enfans du Nord sont au nombre de vingt mille, et forment trois légions. La première est composée de héros nés dans la Chersonèse cimbrique, dans les champs de Sleswic, renommés par leurs gras pâturages, et sur les bords du golfe de Slie et de la rivière de l'Evder.

Leur chef était le vaillant Harald *à la dent bleue,* dont les historiens du Nord racontent des prodiges [1]; il avait fondé la ville de Joms-

[1] Harald *à la dent bleue,* et les autres héros que je nomme ici, vécurent dans le siècle de Charlemagne; il serait donc permis au poëte de les faire figurer ici.

bourg, où tous les citoyens étaient soldats et toutes les femmes amazones [1].

La seconde légion était formée de ceux qu'avaient nourris les champs de la Norvège et les bords du Glamer; leur chef est Regner Lodbrog [2]. Il réunit les titres de roi, de conquérant, de poëte et d'époux heureux [3]. Ce héros aima long-temps la belle Harisa, fille d'un prince de Suède [4] : le sombre Hialmar enleva cette vierge, âgée de seize ans, et plus blanche que les troènes. Son père alarmé fit annoncer dans les royaumes d'alentour que celui qui punirait son ravisseur, épouserait la belle Harisa [5]. Alors on vit accourir des champs d'Uma, de Pithea, et de tous les bords du

[1] *Jomswikinga Saga. ap. Barthol.*, *de Caus. cont. Mort.*, lib. 1, c. 5. — M. Mallet, lieu cité. — Boblioth. univ. des Romans, avril 1777, 1er vol., p. 7.

[2] *Regnara Lodbrog Saga*, V. Wormius, Torféus, Saxon le Gram., Bartholin, Biorner, Mallet, Puffendorf et M. Graberg.

[3] *Regnara Lodbrog Saga.* — Wormius, *litter. Runic.* — Le recueil de M. Biorner. — M. Mallet, Introduction à l'Histoire de Danemarck, t. 2.

[4] Dans le *Regnara Lodbrog Saga* cette princesse se nomme Thora.

[5] *Regnara Lodbrog Saga.* — Bibliothèque univ. des Romans, lieu cité, p. 14.

golfe de Bothnie, mille héros intrépides qui défièrent le redoutable Hialmar : tous succombèrent; Regner parut, triompha et s'unit à sa jeune amante [1]. Mais ce roi, dont ses compagnons enviaient la gloire et la fortune, devait hélas! exciter la pitié de ses plus cruels ennemis. Un jour, poussé par la tempête sur la côte du Northumberland, dont le souverain lui a juré haine et guerre éternelles, il sera chargé de chaînes, jeté dans une tour remplie de vipères; il mourra de cet horrible supplice, sur les bords lointains où le brave Yvar Benlose, son fils, descendra pour le venger [2].

La troisième légion est forte de neuf mille guerriers; ils sont tous à la fleur de l'âge, et des cheveux blonds couvrent leurs blanches épaules. Leur départ avait fait soupirer les filles de la ville d'Hademora, baignée par les flots de la Dala [3], et celles qui font paître leurs troupeaux sur les rives du lac Water, dont le pêcheur n'a pu sonder la profondeur, et qui, la veille des tempêtes, fait entendre un bruit

[1] *Voyez* le *Regnara Lodbrog Saga* et la Bibliot. univ. des Romans, avril 1777, 1er vol., p. 14.

[2] Wormius, *litter. Runic.*, p. 222 et suiv. — Rapin Thoyras, *Hist. of England*, vol. 1, B. 4, p. 89.

[3] Samson, Géogr. — Delacroix, Géogr., t. 2, p. 25.

prophétique pareil à celui de la foudre [1].

Ces guerriers ont pour chef Eric, jeune et beau comme eux; Eric que l'amour guide au milieu des hasards. C'est pour mériter la princesse Aslega, qu'il a quitté les forêts de la Scandinavie [2]. Épris de cette fille aux yeux bleus et tendres, il l'avait demandée à son père, qui lui dit : Jeune téméraire, où sont tes titres de gloire et tes marques d'honneur [3]? La Baltique a-t-elle vu flotter tes enseignes victorieuses? As-tu rassasié les corbeaux avides de funérailles? D'honorables blessures ont-elles sillonné tes membres? O roi! reprit Eric, dis-moi donc à quelle conquête il faut voler pour mériter cette charmante épouse.

Alors le monarque lui répondit : Le roi des Gaules a une épée invincible que l'on appelle *Joyeuse*; si tu peux la lui ravir, Aslega sera ta compagne.

[1] Delacroix, Géogr., t. 2, p. 59.

[2] Ceci est tiré d'un chant des Scaldes du Nord, traduit en suédois par M. Biorner, et compris dans son Recueil imprimé à Stockholm en 1739. Cette aventure est extraite par M. Mallet, Introduct. à l'Histoire de Danemarck, t. 2, et par les rédacteurs de la Bibliothèque univ. des Romans, avril 1777.

[3] Mallet, Introd. à l'Histoire de Danemarck, t. 2.

A ces mots, cette beauté a pâli; car elle aime Éric, et son péril l'alarme. La veille de son départ, elle l'aborde et lui dit : Ami de mon enfance, prends ce glaive que j'ai retiré pour toi des trésors de mon père, son nom est le *Consolateur* [1].

Après les Scandinaves à la blonde chevelure, on voit les escadrons des Maures au teint olivâtre et aux turbans ornés d'aigrettes; ces cavaliers, au nombre de six mille, étaient venus des climats brûlans de Tunis et de Fez : on distinguait parmi eux, ceux qui étaient nés sur la vaste montagne d'Alcaï, fertile en orge, en vin et en toutes sortes de fruits rafraîchissans. Ces soldats se vantaient d'être indépendans, et ne payaient point de tribut aux rois de Fez [2]. Cependant ils ont reconnu pour chef Abimalar, fougueux sectateur de Mahomet.

Paraissent ensuite quatre mille cavaliers sortis des murs de Cordoue, dont Abderame avait fait le séjour des merveilles [3]. On y voyait une mosquée, construite sur le modèle du temple

[1] MM. Biorner et Mallet, lieux cités.

[2] Marmol, l. 4. c. 22.

[3] Pedro Diax de Riba, Antiquités de Cordoue. — Alph. Garcias, Histoire de Cordoue.

de Salomon, soutenue par soixante colonnes d'albâtre, de jaspe et de marbre noir. Ces Sarrasins, pleins de vaillance, d'orgueil, d'amour et de galanterie [1], portaient les diverses couleurs et les chiffres de leurs belles [2]. L'éclat de leurs habits et de leurs armes, la beauté de leurs coursiers, attirent les yeux des autres peuples. Leur chef est Alhamar; il aimait éperdument une jeune Espagnole qui, née à Cordoue, y vivait avec sa sœur Élisabeth. Colombe était le nom de cet ornement de l'Ibérie, que le ciel appelait parmi les vierges prédestinées [3]. Ce musulman croyait vaincre les dédains de son amante, en revenant chargé de dépouilles et de trésors : l'insensé! tandis qu'il allait combattre des chrétiens, Colombe, ayant vu en songe l'ombre de sainte Agathe, qui lui présentait des lis et des roses, était venue devant le juge de Cordoue déclarer qu'elle était chrétienne. Le cadi, ému de pitié,

[1] Andrès, *dell'Origine*, etc., t. 1. — Notice sur les Maures, par Florian, en tête de Gonz. de Cordoue.

[2] Le P. Menestrier, Origine des Arm. — Florian, lieu cité. — Ginès Perez del Hita, guerres civiles des Zeg., des Abenc., etc.

[3] Fleury, Histoire ecclésiast., t. 10, l. 49, p. 559.

veut la soustraire aux sanglans édits du prince [1]; mais elle persiste à dire : *Je suis chrétienne.* Le cadi fait signe au bourreau, et s'enfuit en cachant une larme [2]. Colombe, restée avec l'homme de sang, lui remet de l'or, en le conjurant de ne point dépouiller son corps, et de le dérober à tous les yeux [3]. Après cette prière pudique, sa tête roule sur les degrés du palais, et son corps, qui reste enveloppé de longs voiles de lin, est enfermé dans une corbeille de jonc, et jeté dans le Guadalquivir [4]. Le vénérable Euloge le trouvera sur les bords de ce fleuve, et le transportera pour l'inhumer au village de Fragelles. Farouche Alhamar! le premier objet qui doit frapper tes regards à ton retour, c'est la tombe de celle que tu adores. Tu maudiras alors la secte barbare que tu sers, et un ruisseau de pleurs lavera le sang chrétien dont tu vas te souiller.

Sous les ordres d'Abudelfar, habile à connaître les vertus des plantes, s'avancent encore trois mille autres Sarrasins, qu'avait vu naître

[1] Eulog., 2e Mémoire, c. 10. — Roderig, Histoir. Arab., c. 26.

[2] Fleury, ib. — Bulteau, Histoire Bened., l. 5, c. 8.

[3] Fleury, Histoire ecclésiast., t. 10, l. 49, p. 562.

[4] Eulog. Mémor. — Fleury, lieu cité, p. 563.

l'antique Séville, bâtie par Hercule [1]. Ces cavaliers ont le même costume et les mêmes armes que ceux de Cordoue.

L'arrière-garde de cette grande armée était composée de Siciliens, qui, sur trente navires, ont franchi le détroit de Carybde et de Scylla, l'effroi des anciens matelots.

Depuis long-temps les Siciliens, soumis à des maîtres, étaient inhabiles à la guerre; aussi les soldats que l'ambitieux Théodat conduit contre le roi français regrettent-ils leur beau pays où tout croît en abondance; ils regrettent ces délicieux rivages où l'on pêche les rameaux du corail, et les vallées odorantes de Démona, de Nota, de Mazara. Là, s'élevaient les cités de Syracuse et d'Agrigente, où le taureau d'airain du tyran Phalaris poussait des mugissemens humains. La ville de Palerme se voyait aussi dans la vallée de Mazara, et les émirs des Sarrasins l'avaient choisie pour leur résidence [2].

[1] Rodrig. Caro, *Antiq. de Sevilla*. — Alonso Morgado, Histoire de Séville. — Merula, *Descript. Hisp.* — Essais sur l'Espagne, par M. P....., t. 1, p. 270.

[2] Les émirs furent en possession de Palerme depuis l'an 827 jusqu'en 1070. *Voyez* Thomas Fazel, *Hist. Sicil.* — Géoffroi Malaterra, *de Rob. Viscard.*

Aux bataillons des Siciliens s'étaient joints quatre cents citoyens des îles de Lipari, où la fable avait placé les forges de Vulcain et le royaume d'Éole, roi des vents. Leur chef était le jeune Tédaris, orphelin dès son jeune âge. Toute sa tendresse se tourna vers sa sœur; celle-ci avait répandu bien des larmes en le quittant. Un songe cruel l'alarmait et devait, hélas! se réaliser trop tôt; car Tédaris était condamné par le sort inflexible à ne plus revoir son île natale.

Tels étaient les guerriers qui marchaient contre Charlemagne dans les champs de l'Italie; tandis que, pour les seconder, Aliatan, roi de Cordoue, croisait non loin du golfe de Tarente avec une flotte nombreuse.

Le roi français se dirige vers l'Italie avec le reste de son armée, qu'il commande en personne.

Cependant Égilda, tout entière à ses chagrins, laissait à son coursier, dont elle abandonnait les rênes, le choix des routes qu'il parcourait. Eh! quel chemin pourrait-elle choisir elle-même? tous l'éloignent de son amant!

Trompeuses illusions de la jeunesse et de l'espérance, chastes mystères de l'hyménée,

où sont maintenant les jouissances pures et la félicité que vous sembliez promettre à cette princesse? Était-ce donc pour le désert et pour les larmes que le ciel réservait sa grâce et ses attraits? Hélas! cette grâce, ces attraits, qui auraient tant de prix dans les bras d'un noble époux, désormais perdus pour la triste Egilda, vont, avant de l'avoir rendue heureuse, se flétrir pour jamais loin du héros qu'elle aime et dont elle est aimée.

La douleur où elle est plongée lui dérobe la vue des périls dont sa marche est hérissée; là, le torrent roule, écume et gronde; ici, le lac cache ses ondes perfides sous les réseaux du nénuphar; plus loin, un arbre renversé d'un bord à l'autre est le pont jeté par la foudre sur ces gouffres profonds.

Enfin son coursier fatigué s'arrête : alors, distraite de ses pensées, elle regarde les lieux où elle s'est égarée. La lune, sortant d'un nuage obscur, paraît à travers les pyramides de sapins comme un fantôme au milieu des monumens funèbres, et semble venir chercher l'infortunée pour la conduire dans la vallée des larmes et des soupirs.

Bientôt elle entend des chants tristes et doux, qui se mêlent aux sons harmonieux d'une harpe;

elle s'avance, et voit un vieillard assis près d'une grotte tapissée de lierre.

C'était saint Sturmer qui, selon son pieux usage, passait une partie des nuits à contempler les astres et à louer leur créateur [1].

Ce célèbre chrétien, né dans la Germanie et élevé dans le monastère de Frislar [2], où il apprit à célébrer l'Éternel par des cantiques, avait quitté le cloître pour habiter au sein de la nature ; tantôt il plaçait son léger toit d'écorce et de feuillage sur la pointe d'un rocher escarpé, tantôt il s'arrêtait dans l'antre creusé près des ravins ; tantôt il résidait au milieu des forêts : toute sa vie n'était ainsi qu'un pélerinage, et il passait sur cette terre comme sur un chemin qui conduit du néant à l'éternité.

L'histoire nous dit qu'il composait, avec le suc des plantes, des baumes salutaires ; en sorte que son art, joint à la pureté de ses mœurs, fit croire à ses contemporains que Dieu lui

[1] *Vita S. Sturm., Act. Bened.* — Fleury, Histoire ecclés., l. 44, t. 9, p. 487.

[2] *Vita S. Sturm.* — Le P. Racine, Abrégé de l'Hist. ecclés., t. 3, p. 311.

avait remis le pouvoir de guérir les mourans et de délivrer les possédés [1].

Le saint vieillard aborde Égilda, et la conduit dans son ermitage, où il allume des fascines de roseaux desséchés et des branches légères. La lueur du feu colore le visage de la fugitive Abodrite, et le montre inondé de larmes; alors le bon ermite cherche à la consoler, et l'engage à goûter d'un repas frugal.

Le jour ne tarda pas à paraître. Égilda vit arriver dans la grotte du saint, des infirmes que le bruit de ses miracles attirait [2]. Le solitaire prépara des simples, et dit, en les appliquant : *Soyez guéri au nom de Jésus-Christ.* Alors le paralytique sent ses membres se ranimer; l'aveugle, en ouvrant les yeux, voit Égilda, et bénit la douce lumière qui lui est rendue.

Cependant cette princesse n'était pas chrétienne. Ses pères l'avaient nourrie dans l'erreur des cultes barbares. Odin, Frigga, Balder, et les Valkiries, étaient les déités dont fut entourée son enfance; mais son cœur,

[1] *Vita S. Sturm.* — Fleury, lieu cité. — La P. Racine, lieu cité.

[2] *Vita S. Sturmer.* — Abrégé de l'Histoire ecclésias., lieu cité.

qu'indignaient leurs autels, leur avait dérobé ses hommages, et sentait que le Dieu qui extermine n'était pas le Dieu qui avait créé.

Saint Sturmer, depuis trois ans, prêchait la foi dans la Germanie, où il avait converti des peuplades entières [1]; il possédait l'accent qui pénètre, et le raisonnement qui persuade.

Il enseigne à Égilda les préceptes du christianisme; il l'entretient de ce Dieu prêt à pardonner à ceux qui ont beaucoup aimé, et qui promet le royaume des cieux à ceux qui souffrent et qui gémissent; il lui rappelle le sacrifice sublime par lequel, soumettant au trépas son immortalité, le fils d'une vierge voulut être homme, pauvre et persécuté, pour se conformer à toutes nos misères, et nous racheter au prix de son sang.

Cette douce morale, ce merveilleux dévouement, attendrit la sensible Égilda, déjà préparée par le malheur à devenir chrétienne; car le malheur fait les néophites les plus fervens, et les dispose à une religion pleine de consolation, de tendresse et de mélancolie.

Rien n'était plus commun en ces temps-là

[1] *Vita S. Sturmer.* — Andreas Bruner, *Annal. Virtut. et fort. Bojor.*

que les pélerinages et les dévotions lointaines[1]. C'était surtout en Italie que se rendaient alors les chrétiens inspirés par un songe ou engagés par un vœu, et dans ce siècle on compte un grand nombre de rois et de puissans seigneurs qui abandonnèrent leur palais, pour aller dans ces beaux climats embrasser la vie monastique[2].

Saint Sturmer vit descendre dans ses vallons les pélerins qu'il attendait, et avec lesquels il devait visiter les monastères italiens, et surtout l'abbaye du mont Cassin, et la chapelle qu'un saint homme avait consacrée à la vierge dans les environs de Modène[3].

Parmi ces pélerins, on distinguait Cenred, roi de Mercie[4]; Offa, roi des Saxons orientaux[5]; Cédualla, roi d'Ouessex[6]; Céodulfe,

[1] Fleury, Histoire ecclés., t. 9 et 10.

[2] Mabill., *Annal. Bened.* — Adrien Baillet, Vie des Saints. — Recueil de Bolland. — Fleury, lieu cité.

[3] C'était Anselme, duc de Frioul. (*Acta SS. Bened.*, 5.)

[4] Paul Diac. VI, Hist., c. 37. — Fleury, Histoire ecclés., t. 9, liv. 41, p. 160.

[5] Polydore Virg., l. 4. — Duchesne, Histoire d'Angleterre. — Abrégé de l'Histoire ecclés., t. 3, p. 293.

[6] *Bed. vers.*, *Hist.*, c. 7, *et Epist.* — Fleury Hist., ecclés., t. 9, l. 40, p. 100.

roi de Northumbre[1]; saint Vulfrand, saint Cléolfrid et saint Adelme. Ce dernier, né sur les bords de la Tamise, avait une voix mélodieuse. On raconte que se plaçant durant le jour sur un pont que traversaient les voyageurs, il les séduisait par ses doux accens, et convertissait les idolâtres, en insinuant jusqu'au fond de leur cœur les harmonieux préceptes du christianisme[2].

Saint Sturmer, pensant qu'Égilda était suffisamment préparée au baptême, lui proposa de le recevoir, et de suivre les pélerins en Italie, où elle trouverait dans un monastère le repos qui l'avait fuie.

Egilda y consent. Suivie de tous les illustres pélerins, elle se rend à l'autel de gazon que saint Sturmer avait dressé sur le bord d'une cascade, et sous des berceaux de sapins. Saint Adelme, Ulfrain et Adhelard chantent sur leurs sistres renommés les hymnes les plus touchans, tandis que le pieux ermite célèbre les mystères. Égilda se prosterne à ses pieds, et sur le front de ce beau lis il répand les flots qui vont lui donner la vie éternelle. L'aurore,

[1] *Acta SS. Bened.*, 4, p. 174. — Fleury, lieu cité, l. 42, p. 252.

[2] Abrégé de l'Histoire ecclés., t. 3, p. 361.

glissant à travers les feuillages, couvre cette vierge pure de ses rayons vermeils; et à cette cérémonie, à la fois solennelle et champêtre, les premières fleurs du printemps mêlent leur odeur, et les oiseaux leurs premiers chants.

Tandis que cette conversion touchante s'accomplit au fond du désert, Charlemagne aborde les champs historiques de l'Italie: quatre-vingt mille guerriers l'accompagnent.

L'avant-garde était composée de la phalange invincible des chevaliers.

Au détour d'une montagne, ces paladins aperçoivent les pavillons ennemis; alors leur escadron vole au-devant de Charlemagne, et demande le signal de la bataille. Mais ce roi, modérant leur impatience, veut assurer ses positions, étudier les lieux, et méditer l'attaque avec prudence.

Dès que la nuit eut enveloppé les deux armées, Charlemagne assembla les chevaliers, et demanda lequel d'entre eux oserait s'introduire dans le camp de Constantin, pour connaître le nombre et la position de ses troupes. Chacun ayant réclamé pour lui l'honneur du péril, le sort amène le jeune Amyr, né dans les murs de Clermont. Alors son compagnon d'armes, le vaillant Milèse, dit à Charlemagne:

« O roi, laisse-nous partir ensemble : celui-ci
» dès son enfance me fut uni des liens de l'a-
» mitié [1], et pour symbole de ces liens sacrés,
» tu vois que nous portons une chaîne qui
» nous attache l'un à l'autre quand nous allons
» au combat. Le danger, ainsi que la gloire,
» nous sont devenus communs, il expirerait
» de ma blessure, et je mourrais de son
» trépas. »

Charlemagne consent à ne les point séparer, et ces deux amis se font ouvrir les barrières du camp.

Du côté opposé veillaient aux avant-postes Regnier et le jeune Éric. Ces princes scandinaves, appuyés sur leurs lances, observaient les nuages, et dans leur erreur superstitieuse, ils croyaient que les Valkiries, ces trois messagères d'Odin, leur apparaîtraient dans les airs, afin de leur apprendre quels guerriers étaient marqués pour la faux de la puissante Héla [2].

Éric, rompant le silence, dit à l'époux d'Ha-

[1] *Voyez* la Chronique d'Albéric de Trois-Fontaines. — Histoire de Milès et Amys, Biblioth. des Romans, décembre 1778, p. 4.

[2] *L'Edda myth.* — *Snorro Sturl. in Vitâ Haonis*, c. 33. — Gråberg, p. 29 et 153. — Mallet, t. 2, p. 305.

risa : « Tu es heureux, noble roi de la Norwège ! l'amour a comblé tes désirs, et la belle chevelure de ton amante a flotté sur ton visage quand tu reposais sur son beau sein, plus éclatant en blancheur que les neiges de l'Angermanie. Le palais d'Aggerhus [1], et les rives du golfe d'Anslo n'ont point oublié les chants de votre bonheur ; mais moi, prince obscur, des exploits me sont imposés par le père de ma douce Aslega ; et le glaive que, pour les accomplir, m'a confié cette belle fille aux yeux rêveurs, reste sans gloire à mon côté. Ah ! si le destin ne se jouait pas de mon courage, voici le moment de remplir la tâche de la victoire et de l'amour : oui, voici le moment d'aller saisir sous les tentes du roi français cette terrible *Joyeuse*, qu'il faut que je rapporte au monarque suédois. Je puis périr dans cette entreprise téméraire, prends donc cette écharpe et ce bracelet. Quand tes vaisseaux repasseront le golfe de Botnie, détache de ta flotte un esquif, et qu'un messager porte ces dépouilles à la belle Aslega : cette fille des rois

[1] Forteresse de Norwège située au fond du golfe d'Anslo. Ce château a donné son nom au gouvernement d'Aggerhus. *Voyez* Schost., Hist. Mund. — *Ortelius in Theat. geograph*.

baignera de ses pleurs le vain tombeau qu'elle élèvera à mes mânes absens sur les bords du torrent solitaire. »

A ces mots, il se lève en soupirant et va réveiller le plus brave de ses compagnons, le scalde Owen, dont la harpe faisait les délices des fêtes de Helsingie [1]. Après lui avoir communiqué son dessein, Éric marche avec lui vers le camp français.

Ils en approchaient, lorsqu'ils rencontrèrent Milèse et Amyr, qui se glissaient à travers les ombres vers les tentes de Constantin ; les ayant reconnus pour des ennemis, ils allèrent à eux l'épée à la main, et il s'engagea un combat glorieux qui eût mérité plus de témoins et plus de clarté.

L'amitié des deux Français fut cause de leur perte. Négligeant sa propre défense pour veiller sur son frère d'armes, chacun des deux n'était attentif qu'aux coups portés à l'autre ; et au moment où Amyr avançait son bouclier pour protéger Milèse, lui-même reçut une atteinte mortelle, et dans sa chute il entraîna

[1] Plusieurs *Saga* parlent de cette province. *Voyez* l'ode de Regner Lodbrog dans le Recueil de M. Biorner ; dans Wormius, *Litterat. runica*, v°, p. 197, et dans M. Mallet, Introd. à l'Histoire de Danemarck, t. 2.

son compagnon qu'une chaîne retenait à lui.

Alors Owen et Éric dépouillèrent les deux guerriers pour se couvrir de leurs armures, afin d'abuser les gardes du camp français. . .

Tandis que le couple vainqueur poursuivait sa marche en s'applaudissant de cet artifice, Milèse, moins cruellement blessé que son compagnon, regarde à la clarté de la lune si celui-ci respire encore; mais, hélas! il le trouve pâle et inanimé; sa chevelure, que le zéphyr agitait, gardait seule encore les grâces de la vie et du mouvement. Alors Milèse, rassemblant ses dernières forces, le porte hors du chemin, dans un bois d'orangers, planté sur une colline qu'un torrent avait autrefois labourée. C'est dans un de ces ravins desséchés, qu'après avoir déposé son compagnon, il s'étendit près de lui, et mourut bientôt de sa douleur plus que de sa blessure.

On dit qu'au retour de l'aurore, on trouva leur dépouille mortelle couverte de feuillages et de fleurs, qu'un essaim de ramiers et de palombes avaient jetés sur leur tombe isolée [1].

Cependant les sentinelles du camp de Charlemagne, qu'abuse l'armure d'Éric et d'Owen,

[1] *Voyez* à la fin de l'ouvrage la note 5 du treizième récit.

laissent pénétrer ces deux Scandinaves, qui se trouvent dans le quartier des Neustriens et des Bretons. Pressés par le temps, ils ne frappent que les chefs, ensevelis dans un imprudent sommeil. Owen percé Judicaël qui, né dans les Armoriques, allait souvent invoquer les fées dans la forêt de Brocéliande, séjour des esprits invisibles [1]. Il frappe ensuite Estelrolde, Rimedon, Hoël, Dunstan, Aldolard et Valdolen, le plus beau des guerriers bretons. Selon l'usage des lieux où il naquit, les jeunes filles vont elles-mêmes déclarer leur amour aux jouvenceaux, dans une romance qu'elles accompagnent des sons de la harpe, et nul amant plus que l'aimable Valdolen n'avait inspiré de ces chants voluptueux.

De son côté, Éric frappe droit au cœur une foule de héros que le réveil aurait rendus terribles; mais il n'est plus de réveil pour eux, et leurs tombes seules verront l'aurore. Dans cette sanglante moisson expirent Montmolin, Boëmond, Vulfrand, Gerbert, Edgard, et toi, intéressant Adelmir : hélas! quel messager assez barbare pourra voir, sans verser des larmes, le désespoir qu'il causera à ta mère, en

[1] Cambri, *voyez* dans le Finistère, t. 2, p. 251.

lui annonçant ton trépas ! Ah ! puisse un voile d'absence dérober ton sort à cette femme infortunée, qui, à la clarté d'une lampe, veille à présent pour finir le riche vêtement qu'à ton retour elle voulait déposer sur les bords de ta couche, afin de te surprendre d'une manière agréable !

Cependant Eric et Owen, après avoir rempli de carnage un côté du camp français, s'avancent vers la tente de Charlemagne. Mais là veille la cohorte invincible des preux. A l'aspect de leur foule armée, et debout autour d'un brasier, les deux Scandinaves reculent de quelques pas. L'éclat du feu fait resplendir leurs boucliers ; Anceaume les voit le premier, et leur crie : Est-ce vous, Amyr ? Milèse, est-ce vous ? Ces guerriers gardent le silence, et Anceaume marche à eux, en les interrogeant de nouveau. Alors les deux téméraires se voyant découverts, veulent du moins périr avec honneur. Au choc des armes, le camp s'éveille, investit Owen et Éric, qui sans s'alarmer entonnent l'hymne des adieux à la vie. Percés de coups, ils tombent en narguant leurs ennemis, et meurent en riant, selon l'usage des héros scandinaves[1].

[1] Snor. Sturl. *Konung olof trygvasons Saga,* c. 46. —

Aussitôt que le jour eut révélé aux Neustriens et aux Bretons l'horrible massacre de leurs chefs, ils poussèrent des cris de rage et de vengeance; Charlemagne veut mettre à profit ces sentimens belliqueux, et il ordonne l'attaque qu'il a méditée pendant la nuit.

A sa voix, qui se multiplie à l'infini par l'organe de ses généraux, commencent à s'ébranler les longs bataillons des fantassins, et les tumultueux escadrons des cavaliers.

L'impétueux Constantin, Adalgise, le patrice Jean, avaient aussi dès le point du jour disposé leurs guerriers pour la bataille.

Abimalar, sortant le premier des rangs sarrasins, pousse son coursier noir et blanc dans l'intervalle des deux armées, et lance de toute sa force une flèche acérée, en disant: « Grand » Mahomet ! Abimalar te dédie la bataille. » Le trait va frapper Olivier qui, l'arrachant de sa blessure, s'élance contre le Sarrasin, et le renverse au milieu des siens qui veulent venger son trépas. Alors Anceaume, Guerin, Clodoer, Siffroi, Roricus, se précipitent sur les Africains pour délivrer leur compagnon. Les armes recourbées et tranchantes de ces

Barth., l. 1, c. 5, p. 41. — Kezsler, *Antiq. select. Sept.*, p. 144, 145. — Mallet, t. 1, p. 175.

terribles Numides, leurs visages aux couleurs de sable, leurs yeux étincelans, leur force et leur adresse, ne peuvent arrêter la fougue et la vaillance de nos paladins, qui font mordre la poussière à Giffard, à Moabi, à Caleb et au beau Mehadi, cher aux filles de Tunis, qui se plaisaient à le voir sous les palmiers des citernes, quand il y conduisait ses chameaux.

Cependant les Neustriens et les Bretons, excités par la perte de leurs chefs égorgés pendant la nuit, se précipitent sur les Grecs et les Siciliens. Ils immolent Artémidore, Périphas, fier de ses aïeux; Sophrone, orgueilleux de ses richesses; Philarette, Maxime, Isandre, Euphémidas, qui possédait un enclos fertile sur les rives de l'Imbrasus; Thélessis, habile à manier la lyre dans les banquets; Sidanias, Phémonoé et mille autres, dont les noms obscurs n'ont pas été conservés. O combien d'infortunés regrettent en mourant les doux aspects de la patrie, les rives émaillées, les bois odoriférans de la Troade et du Péloponnèse, et les monts du Liban et du Caucase, où leurs javelots percèrent tant de fois le cerf aux pieds légers! Hélas! ils tombent eux-mêmes déchirés par des flèches cruelles, et devant l'ombre de la mort s'évanouissent pour toujours

les rians tableaux de la patrie, et les séduisantes illusions de la jeunesse.

Mais à l'aile opposée, les Austrasiens et les Aquitains avaient trouvé dans les Scandinaves de redoutables adversaires.

Regner et Harald criaient à leurs guerriers : « Enfans d'Odin, méritons les fêtes de Helsingie, d'Odensée et d'Hadémora ; le frêne d'Idrasil agrandit pour vous ses rameaux [1] ; c'est sous son ombrage immortel que les fées d'Asgard versent l'hydromel à ceux qui sont morts en braves, tandis que le lâche est oublié dans les gouffres de glace du triste Nifleim. »

Ces mots redoublent le courage des Scandinaves qui, armés de fortes lances, renversent des rangs entiers de Français.

Charlemagne voit le danger du prince Louis et des Austrasiens ; il envoie à son secours Anceaume, Amaulri, Ogier, Siffroi et Guerin de Monglave. Ces paladins, qui valent une armée, ramènent nos bataillons contre les bataillons Norwégiens. Ogier ravit le jour au noble Olaüs et au géant Engelman, le plus brave après Harald et Regner. Ceux-ci, com-

[1] *L'Edda mythol.*

battant avec Amaulri et Siffroi, sentent déjà couler leur sang par plusieurs blessures. Halstan, Berdheral, Sivurn[1], Hervar[2], tombent sous le glaive de nos chevaliers.

Cependant l'intrépide Adalgise qui, suivi de ses fidèles Lombards, vole vers tous les bataillons qui chancelaient, vient seconder les efforts des Suédois et des Norwégiens. Il reconnaît Anceaume, avec lequel il s'était mesuré naguère pendant le siége de Vérone. Après un long combat, ces deux héros, pleins d'estime l'un pour l'autre, avaient échangé leurs épées; aujourd'hui ils s'attaquent, armés de ces fatales épées.

Après une lutte terrible, Anceaume, déjà affaibli par une blessure qu'il avait reçue la veille, tombe sous les coups du fils de Didier. Jeune héros, lui dit-il, je meurs en admirant ta vaillance; si jadis la mienne me valut tes éloges, permets à mes fidèles écuyers d'emporter mes restes, afin qu'une pierre placée

[1] C'est à peu près vers ces temps-là que régnait dans le Nord un Sivurn *à l'œil de serpent*, ainsi nommé, parce qu'il avait quelques taches à l'œil. *Voyez* Puffendorf et Mallet.

[2] Les auteurs que je viens de citer ont conservé l'*Hervarar Saga*, ou Histoire d'Hervar.

sur ma tombe puisse dire au voyageur où seront les cendres d'Anceaume. O le plus vaillant des guerriers ! reprit Adalgise, pourquoi les malheurs d'un père m'ont-ils rendu barbare ? Il m'eût été bien doux de renouveler dans tes bras l'amitié que je te jurai sous les remparts de Vérone. Si un pauvre exilé tel que moi possédait des trésors, je t'élèverais un superbe mausolée, où je graverais tes hauts faits avec la pointe de cette épée ; mais le seul honneur que je puis rendre à tes restes, c'est de les arroser de mes larmes.

La fureur était égale de part et d'autre, et la victoire n'avait pas encore prononcé. Charlemagne, dont les augustes regards couvrent au loin le champ du carnage, voit les bataillons qui triomphent, ceux qui résistent et ceux qui plient. Il distribue avec habileté les forces qu'il tenait en réserve, et marche lui-même avec ses preux vers le plus épais de la mêlée. A sa noble stature, à son casque orné des rayons du diadème, à sa brillante escorte, l'ennemi épouvanté reconnaît Charlemagne, et s'enfuit vers les murs de Reggio[1]. Constan-

[1] Il y a en Italie deux villes de ce nom; l'une, dans le duché de Modène, est le *forum Lepidi* des Romains; l'autre, à l'extrémité de l'Italie, vers la Sicile et dans la

tin, le patrice Jean, et Théodat[1], comme trois lions forcés dans leurs repaires, sortent de cette cité avec les renforts qu'ils y gardaient pour dernière espérance. Le combat se renouvelle un instant; mais le roi français, s'enfonçant dans les rangs des Grecs, des Siciliens et des Arabes, les abat sous le tranchant de son glaive. Théodat et le patrice Jean, effrayés des éclairs qui partaient des yeux de ce héros, jettent leurs armes à ses pieds, et lui tendent des mains suppliantes.

Mais tout-à-coup le détroit de Messine se couvre de navires, qui cinglent rapidement vers les murs de Reggio. Les Sarrasins reconnaissent aux croissans et aux pavillons la flotte de leur roi Aliatan, et ils poussent de longs cris de joie. Mais quelle est leur douleur, quand ils voient que cette flotte, vaincue en haute mer, fuyait devant celle dont Charlemagne avait confié le commandement au connétable Bouchard[2]!

Calabre ultérieure. C'est vers cette dernière ville que Charlemagne poursuit ses ennemis. *Voyez* Mézeray, t. 1, et les Chroniques citées.

[1] Quelques auteurs le nomment Théodore. *Voyez* Theoph., an. 788, ap. D. Bouquet. t. 5, p. 188.

[2] Eginh., *in Annal.* — Chronique de S.-Denis, l. 2, ch. 3.

Bientôt parurent les vaisseaux français, qui livrèrent un second combat à Aliatan, et qui, déchirant les flancs de ses galères, en précipitèrent quatorze dans les eaux [1].

Ainsi Charlemagne triomphait à la fois sur la terre et sur l'onde. Le poëte pourrait même remplir les nuages des esprits du ciel et de l'enfer intéressés à cette querelle fameuse, où l'univers devait être le prix du vainqueur.

Constantin au désespoir rencontre Adalgise, qui, après des exploits incroyables, revenait seul et couvert de blessures vers les rives de la mer, pour essayer d'y rassembler les troupes fugitives. Fils de Didier, lui dit le faible héritier des Copronyme et des Chazare, le ciel trop partial s'est déclaré pour Charles; nos soldats sont captifs ou découragés, les vaisseaux de nos alliés sont dispersés ou engloutis; dans cet état nous pouvons fuir sans honte. Rompons le cable qui retient à bord cette barque de pêcheur, et qu'un frèle esquif sauve les fils des rois, que cent navires et deux cent mille guerriers n'ont pu sauver. Oui, répond Adalgise, je fuirai [2], puisqu'un dieu cruel a proscrit mes

[1] Dupleix et Mézeray, Histoire de France.

[2] Les historiens s'accordent peu sur la fin d'Adalgise; les uns disent qu'il fut tué dans cette guerre, les autres

jours ; mais avant il faut que je lance à l'ennemi la flèche qui me reste encore. A ces mots, poussant son coursier vers Charlemagne, il tend son arc en disant : Puissances du ciel et de l'enfer, divinités jalouses, sort barbare, et que trop long-temps amusa ma vie errante, je vous tiens quittes de tout ce que vous deviez à ma valeur constante et à la fidélité de ma vengeance, si ce trait peut blesser le vainqueur. Le trait siffle, et perçant le cothurne de Charlemagne, ensanglante sa chaussure.

Le roi, dissimulant sa douleur, rassure ses paladins que la vue de son sang fait frémir. Chevaliers, leur dit-il, achevez la victoire, et rapportez-moi les lambeaux de ces étendards pour appareiller ma blessure. Il dit, et bientôt les derniers bataillons ennemis ont jeté les armes.

Cependant le roi français, que sa plaie affaiblit, est porté par les ducs et les barons dans un monastère qui, non loin du champ de bataille, s'élevait au pied de l'Apennin.

C'était dans ce lieu paisible que les pèlerins avaient laissé la belle Égilda. Aussitôt qu'on annonce à cette nouvelle chrétienne l'arrivée

qu'il s'enfuit à Constantinople, où il mourut avec la dignité de patrice.

d'un héros français dangereusement blessé, elle se souvient que saint Sturmer lui avait indiqué un dictame puissant qui calmait soudain la douleur causée par le fer. Elle s'avance près de Charlemagne, et reconnaît en lui le mortel qu'elle adore. Après les touchantes expressions de leur joie et de leur amour, Égilda applique sur la plaie de son amant des simples dont la vertu miraculeuse la guérit presqu'aussitôt.

Le roi, ivre de son bonheur, veut se rendre à Rome pour y remercier l'Éternel de ses victoires, de sa guérison et de la rencontre d'Égilda, fidèle et chrétienne.

L'archevêque de Reims, qui suivait toujours Charlemagne, l'unit à cette princesse allemande, qui fut connue dans notre histoire sous le nom de Luitgarde. Ces illustres époux font leur entrée à Rome sous les arcs de triomphe que les citoyens avaient élevés à leur passage. Le lendemain ils se rendent à l'église de Saint-Pierre pour s'y prosterner aux pieds des autels; à leur aspect, des acclamations spontanées font retentir les voûtes du Capitole chrétien, et le roi français est salué par ces paroles mémorables: *Vive Charles, auguste et pacifique empereur des Romains, couronné de la main de Dieu; qu'il règne à jamais sur nous, comme*

sur l'univers! Alors des palmes, des lauriers, des fleurs, des couronnes odorantes, jonchent les marbres du temple et festonnent les lambris; l'encens fume, mille flambeaux font rayonner leurs clartés, les harpes et les trompettes se mêlent au son des orgues inspirées; l'exaltation et l'amour sont à leur comble, des larmes coulent de tous les yeux, des sermens de fidélité partent de tous les cœurs; vingt rois soumis, la main étendue sur l'autel, jurent obéissance à ce héros; le pape Léon le ceint du diadème des Césars, et c'est ainsi que l'empire d'Occident sortit de ses débris plus superbe que jamais, comme l'astre qui, vainqueur des nuages orageux, apparaît étincelant de rayons à travers l'arc-en-ciel, dont les couleurs consolantes sont la nouvelle aurore d'un jour plus beau.

QUATORZIÈME RÉCIT.

De la partie fabuleuse du règne de Charlemagne, et de l'épopée romanesque, considérée comme genre national.

Après avoir parcouru le vaste règne de Charlemagne avec le flambeau de l'histoire et le fil de la chronologie, revenons-y maintenant, transportés sur le char de la féerie, avec le prisme magique dont les romanciers ont répandu les couleurs mensongères sur ce règne à jamais fameux.

Chaque pays eut ses temps d'illusions et de merveilles; les Osiris en Égypte, Dardanus, Minos et Thésée chez les Grecs; Énée et Romulus parmi les Romains, laissent à peine distinguer leurs traits au milieu des fables dont ils sont environnés [1].

Charlemagne n'avait pas besoin de ce vain

[1] Peut-être même aucun de ces héros n'a-t-il existé. Cette opinion a été soutenue avec beaucoup d'érudition par les savans *Bianchini*, *Bochart*, *Bergier*, etc.

prestige; cependant, si les exploits imaginaires que lui attribuent les romanciers ne peuvent rien ajouter à sa véritable gloire, ils prouvent du moins que cet empereur était l'objet habituel des entretiens de nos ancêtres; qu'il leur semblait le premier des monarques et des héros; qu'ils aimaient à perpétuer son souvenir, à grossir sa renommée.

Après sa mort, les Français mêlèrent à leurs regrets les récits de ses hauts faits, de ses vertus, de sa grandeur. Les vieillards qui l'avaient vu, racontaient aux jeunes gens des choses surprenantes sur sa haute stature et sa force plus qu'humaine, sur les ambassades qu'il reçut de l'Orient et de l'Occident, sur ses expéditions guerrières et ses pieux pélerinages.

L'exagération des narrateurs, la crédulité de ceux qui les écoutaient, la barbarie où l'on végéta durant les IXe et Xe siècles, altérèrent bientôt ces traditions populaires; confondant les noms, les lieux, les faits, chacun répandit à sa guise des contes merveilleux sur Charlemagne.

Les clefs du Saint-Sépulcre, et les riches présens qu'il avait reçus du roi de Perse en signe d'amitié, les pompeuses députations que lui envoyèrent l'impératrice Irène et Nicé-

phore pour conclure des alliances, les drapeaux et les trophées déposés à ses pieds par le roi Alphonse, comme la part de la victoire que les Français unis aux Castillans avaient remportée sur les Maures; toutes ces diverses marques d'estime et de respect que des souverains d'Europe et d'Asie se plaisaient à témoigner au grand homme du siècle, parurent aux yeux de ses ignorans apologistes des tributs obligés que des vassaux et des vaincus payaient à leur dominateur. Ils appliquèrent à de simples relations politiques les principes du gouvernement féodal sous lequel ils vivaient, et crurent reconnaître les cérémonies de la foi et hommage dans les honneurs que l'on rendait de toute part à l'empereur français.

Cette erreur, et bien d'autres du même genre, persuadèrent que Charlemagne avait réellement triomphé de l'Espagne et d'une partie de l'Afrique et de l'Asie. L'imagination, éveillée sur cette idée, alla jusqu'à se figurer Charlemagne à Constantinople, à Jérusalem, sur les rives du Nil, et à débiter même des circonstances et des particularités sur ses prouesses idéales [1].

[1] *Voyez* à la fin de l'ouvrage la note 1re du quatorzième récit.

Tout ce qui avait rapport à ce héros parut alors extraordinaire. Son coursier avait, disait-on, l'intelligence des lutins et des farfadets; son épée était enchantée. Ceux qui osaient se mesurer avec un si terrible adversaire étaient sans doute des nécromanciens, des géans invulnérables; ses compagnons ne pouvaient être également que des êtres supérieurs aux autres hommes, et doués à leur naissance des qualités les plus éminentes.

Ces interprétations populaires, ces opinions exagérées, toutes ces traditions extravagantes, s'augmentant chaque jour davantage par leur rapide circulation dans toutes les classes de la société, également enthousiastes de Charlemagne, également éprises de récits fabuleux, furent recueillies, au commencement du onzième siècle, dans un ouvrage intitulé, *Histoire de Charlemagne* [1]. Cette fameuse chronique, mal à propos attribuée pendant long-

[1] Pendant très-long-temps on a cru que l'archevêque Turpin, contemporain de Charlemagne, était l'auteur de cette Chronique; mais les critiques ont démontré qu'elle avait été composée dans le IXe siècle, par un moine du même nom. (*Warton, Dissert.* 1, *p.* 18, en tête de son Histoire littéraire d'Angleterre. — Marca, Histoire du Béarn., l. 2, ch. 6. — Bolland., 28 janvier,

temps à l'archevêque Turpin, n'était qu'un fastidieux amas des fables alors répandues sur cet empereur; des contes, des romances nationales dont il était le héros[1]; des miracles de quelques saints, mêlés sans goût et sans finesse aux prestiges de la féerie. On y fait voyager Charlemagne en Espagne, où il combat le géant *Fier-à-bras*, que l'on a nommé le *Goliath des temps modernes;* de-là l'empereur vient à Constantinople, et se rend en pélerinage au tombeau de Jésus-Christ : en sorte qu'à l'époque des croisades, les orateurs qui prêchaient ces expéditions, ne manquèrent pas de s'autoriser du grand exemple de Charlemagne, qui, le premier, fraya le chemin des saints lieux.

Mais, toute grossière que fût cette compilation, le merveilleux exerçait tant d'empire sur

p. 875, n° 10. — Voltaire, Essai sur les Mœurs et l'Esprit des Nations, ch. 15, t. 2, p. 54. Ce moine était Français; cependant Sinner (*Catalog. codic. mss. bibl. Bernensis.*, t. 3, p. 361) pense que c'était un religieux de l'église de Saint-André à Vienne en Autriche. Cette histoire de Charlemagne est intitulée : *J. Turpini Hist. de Vitâ Caroli magni et Rolandi*. Schardius en a publié une bonne traduction. Francfort, 1566, in-fol.

[1] Arnoldi Oienharti, *not. utriusque Vasconiæ, lib.* 3, *c.* 3, *p.* 397.

l'imagination neuve encore d'un peuple dont l'étude et la civilisation n'avaient pas émoussé les ardentes sensations, et cet énergique besoin de connaître, si impérieux dans l'enfance des sociétés, qu'elle fut accueillie avec un empressement difficile à concevoir. Elle devint le texte de tous les romanciers français; les uns la mirent en vers; les autres, d'après les élémens du merveilleux qu'elle indiquait, composèrent la vie romanesque des pairs, des barons et des chevaliers de Charlemagne. De-là cette émulation qui, comme un feu rapide, anima dans le même instant la verve d'une foule de Chroniqueurs, de Trouvères, de Translateurs, auxquels nous devons les histoires rimées de tant de paladins, qu'on suppose avoir été les alliés où les vassaux de Charlemagne [1].

Dans le même temps on préconisait en Angleterre les romans de la Table-Ronde, com-

[1] Les romanciers qui exploitèrent avec le plus de succès la mine que leur ouvrait la Chronique de Turpin furent Adenez le Roi, et Huon de Villeneuve. *Voyez* sur leurs ouvrages, Histoire littéraire de France, t. 7, p. 23. — Pasquier, l. 7, c. 3 et 5. — Sinner, Extraits de quelques poésies, p. 15. — Fauchet, p. 562 r°, et 587 r°. — Du Verdier, t. 2, p. 249. — Lacroix du Maine, t. 1, p. 384.

posés d'après le roman de Brutus de Bretagne [1], dont nous pouvons revendiquer aisément l'origine.

Ce que les romanciers français durent à la Chronique du faux archevêque Turpin ; ce que les romanciers anglais durent au roman de Brutus de Bretagne, les Espagnols le durent plus tard au roman d'Amadis de Gaule, dont l'original semble appartenir également à la France [2].

Toutes les compositions fabuleuses dont on vient de parler, constituent donc un genre nouveau, que l'on a nommé le *roman épique* ou l'*épopée romanesque*.

Ce genre eut des apologistes outrés et d'injustes détracteurs [3]. On ne peut se dissimuler tout ce qu'il a de défectueux et d'absurde ; mais on ne peut lui contester beaucoup d'agrément et même une utilité trop méconnue.

[1] *Voyez* la note 2 du quatorzième récit à la fin de l'ouvrage.

[2] Nicol. d'Herb., trad. d'Amad., préf.

[3] Parmi ces injustes détracteurs, on remarque surtout le P. Labbe, qui, dans sa nouvelle bibliothèque des livres mss. (Paris, 1652, in-4°), appelle les romans de Lancelot, de Tristan, et autres semblables, *les immondices des bibliothèques*.

La plupart de nos vieux romans sont remplis d'invraisemblances et d'anachronismes. On y trouve rarement un plan régulier, des caractères soutenus, des pensées profondes; leurs auteurs n'écrivent que les yeux arrêtés sur leur siècle et sur leur pays. Le cercle étroit qui les renferme est pour eux l'infidèle emblème de toute la sphère; en sorte qu'ils adaptent les usages, les mœurs des temps et des lieux où ils vivent, à tous les temps et à tous les lieux. Ils n'ont pas même les notions élémentaires de l'histoire, de la géographie et des sciences exactes. Pour eux, tous les idolâtres sont des Sarrasins; ils en voient partout, jusque dans l'Écosse, où il n'en vint jamais un seul. Ils appellent les Sarrasins *des païens adorateurs de Mahomet*, et cependant ils leur supposent des cardinaux *disant la messe dans les mosquées* [1]. Ils font *défier* Jésus-Christ par Pilate à un *combat singulier* [2]. S'ils parlent d'Alexandre, ils lui donnent un connétable et des chambellans, et lui font choisir, conseillé par le sage Aristote, douze pairs et douze barons. S'ils parlent de César, ils le rendent

[1] Fables de Legrand d'Haussi, t. 1, p. 148 dans les notes.

[2] Les fabliaux Le Way.

amoureux d'une fée; et quand il meurt, ils l'enterrent fort chrétiennement avec une croix, des religieux, et des aspersions d'eau bénite[1]. S'ils font une description du paradis, ils y placent des *dortoirs* et des *préaux*; ils invitent les anges à danser au son des *musettes*[2], tandis que les quatre évangélistes, placés au coin de la *salle*, jouent sur le *cor* des airs gaillards[3]. A la fois sacrés et profanes, ils font figurer dans la même ronde Mars et Vénus, le Christ et la Vierge, les martyrs et le joyeux Bacchus. Pleins d'idées galantes et mystiques, ils raisonnent sur la constance avec la subtilité d'un théologien[4]; ils vont d'une procession, où figurait, parmi les prêtres, le *prince d'amour*, aux jeux de la veillée ou dans un tournoi[5]; parlent indifféremment des vies des saints,

[1] Roquefort, Essai sur l'état de la poésie française aux XIIe et XIIIe siècles.

[2] *Voyez* la Cour de Paradis, parmi les fabliaux de Barbazan. La Sainte Vierge chante en dansant :

Ambracez-vous, de par amor,
Ambracez-vous.

[3] Legrand, sur la Cour de Paradis, t. 5, p. 87.

[4] Chronique de Jehan de Saintré. — *Partonopex de Blois*, et la plupart des romans du même temps.

[5] Mathieu de Couci, Histoire de Charles VII, p. 718

des conjurations d'un nécromant, et des aventures amoureuses d'une belle châtelaine. Presqu'au même instant ils récitent des noëls, des légendes rimées, des romances, le palinod et les fabliaux. Ils sont surtout féconds en hyperboles ; et l'on critique avec raison les pourfendeurs de géans, d'ogres et de felons, et ces grands coups d'épée près desquels la foudre ne serait *qu'un jeu d'enfant.*

Il n'est pas rare de voir dans ces romans un chevalier entreprendre lui seul de soumettre un royaume, ou de convertir tout un peuple à la religion chrétienne [1]. La conquête de Trébisonde, et des villes que borde l'Euphrate, ne coûte à l'un de nos paladins que quelques lances rompues [2]; un autre encore plus téméraire accepte la singulière mission d'aller à Babylone demander au roi de cette ville *quatre de ses dents mâchelières et une poignée de sa*

et 719. — L'Esprit du cérémonial d'Aix à la Fête-Dieu, par le P. Joseph, in-12, Aix, 1730.

[1] *Voyez* entre autres le roman de *Jourdain de Blaves*, dont on trouve un extrait dans la Biblioth. univ. des Romans, décembre 1778, p. 69.

[2] *Voyez* le roman de Gérard de Roussillon, en provençal, mss.

barbe grise[1]. Il est vrai que cette burlesque plaisanterie était faite au pauvre chevalier par son suzerain, qui cherchait l'occasion de s'en défaire. Des ordres despotiques, pareils à ceux que l'altière Junon prescrivait au grand Alcide, dont elle fit la gloire par ses persécutions; les caprices d'une beauté orgueilleuse; l'épreuve que le père d'une jouvencelle voulait faire du courage de son amant, avant de consentir à l'union souhaitée par deux cœurs fidèles; le désir de plaire et de mériter par des exploits l'amour de sa mie, tels étaient ordinairement les motifs des aventures que les preux s'obligeaient à mettre à fin : et le sentiment qui soutenait ces chevaliers justifiait leur audace, et répandait une sorte d'intérêt sur les plus folles entreprises.

Mais quels que soient les défauts de l'épopée romanesque, ils se font oublier par l'ingénuité des mœurs et des usages du temps [2], par la variété des images, par un merveilleux quelquefois plein de grâce, et dont le voile allégorique laisse voir la vérité embellie des atours

[1] Bibliothèque univ. des Romans, avril 1778, 2e vol., p. 32 et suiv.

[2] *Voyez* la note 3 du quatorzième récit à la fin de l'ouvrage.

de l'imagination, par les préceptes de courtoisie, d'honneur, de loyauté, de modestie, dont ne s'écartent jamais les chevaliers.

On dit que le Tasse comparait son poëme de la Jérusalem délivrée, à une campagne où les richesses de la nature étaient répandues avec diversité dans le cadre d'un immense horizon. Cette comparaison, qui convient au magnifique ouvrage du poëte de Sorente, convient peut-être encore mieux au poëme de Roland furieux, chef-d'œuvre de l'épopée romanesque. Qu'on se représente en effet un grand paysage, dont l'œil embrassant tout l'ensemble pittoresque, peut découvrir à la fois des rochers sourcilleux et des vallons pleins d'ombrages, des bois de cyprès et des champs de roses, des torrens écumeux roulant dans des abîmes, et des ruisseaux qui serpentent parmi des prairies de violettes; des bêtes féroces et sanguinaires se déchirant dans ces forêts où roucoulent des colombes; des grottes de jaspe et d'albâtre, des vergers aux pommes d'or, des landes stériles, des cabanes, des temples, des palais, des chasseurs inhumains et de paisibles bergers; voilà le poëme de l'Arioste, et voilà quelle est en général la variété de l'épopée romanesque, conception

épisodique, où vingt actions secondaires s'entrelacent à une action principale. C'est en ce genre de poésie qu'un auteur, fidèle à ce précepte de Boileau,

> Sait d'une voix légère
> Passer du grave au doux, du plaisant au sévère;

tour à tour pathétique et facétieux, sublime et familier, gracieux et terrible. Parcourant au même instant tous les modes de la lyre, faisant frissonner et pâlir, sachant égayer par un aimable badinage, ou attendrir par un récit intéressant, on dirait qu'il tient la baguette des fées dont il suit la cour[1].

Pour donner une idée de la variété que peut déployer l'épopée romanesque dans ses tableaux animés, il suffirait d'énumérer les diverses couleurs dont le génie des temps enrichit sa palette.

Les îles, les jardins et les palais enchantés, les ponts de marbre et d'airain gardés par des dragons, les *tinels* ou cours plénières, les grottes des ermites, l'abbaye des nonnains, les tribunaux d'amour, les entremets à grand spectacle, les devises et armoiries, le cérémonial

[1] Warton, Dissertation en tête de son Histoire littér. d'Angleterre, p. 59 et 60.

de la cour, les manoirs ténébreux des félons, les repaires des géans, les cavernes des magiciens, les foyers hospitaliers des bons et puissans seigneurs, les tournois, les *emprises*, les joutes, castilles et pas d'armes; les ruses des nains, les maléfices des mauvaises fées et des *moines noirs*, les astrologues prédisant la naissance et la mort des héros, la chapelle où s'arrêtent les pélerins, la cellule du solitaire, les gynecées où les jouvencelles maniaient la navette et l'aiguille, la fidélité des écuyers, l'union des frères d'armes, les adoptions d'honneur, les fonds baptismaux, où la victoire et les miracles viennent abaisser le front et dessiller les yeux des rois idolâtres; les cérémonies de la foi et hommage, les impérieuses lois de la féodalité, les combats singuliers, les ordalies ou jugemens de Dieu, les bûchers allumés par un accusateur et renversés par *le chevalier de la Providence*, les ajournemens que des victimes innocentes donnaient en mourant à leurs persécuteurs, les vœux du paon, les instructions et catéchismes d'amour, les beaux pages et leurs belles marraines, les séances des Troubadours, les défis joyeux des ménestrels et des jongleurs, les bons mots des fous et des gabeurs, l'amusant ridicule d'un séné-

chal ou de *damp* abbé; la levée des bannières, la convocation de *l'ost*, l'apparition des météores; les spectres, les fantômes, les songes, les métamorphoses; mille autres circonstances, mille autres détails puisés dans les traditions, dans les goûts, dans les pratiques et les erreurs de nos pères, concourent à former les élémens divers de l'épopée romanesque.

Pendant cinq siècles, les romans de chevalerie furent la lecture favorite de toute l'Europe. Ce n'est pas seulement le charme et l'agrément de cette lecture qui peuvent expliquer une si constante prédilection. Nos aïeux ont prisé ce genre, parce qu'ils l'ont jugé capable d'entretenir dans les ames de nobles sentimens d'honneur, d'élever le courage, de cultiver la politesse et la galanterie, de rendre odieux l'intérêt, la forfanterie, le mensonge et la présomption. Les ménestriers et les jongleurs, qui allaient de cour en cour divertir les grands seigneurs, étaient tenus de savoir tous les romans de Charlemagne, pour les réciter quand ils en étaient requis[1]; les dames les lisaient dans

[1] Non-seulement on apprenait par cœur, et l'on récitait en société les romans de chevalerie, mais quelques-uns furent expliqués et commentés dans les écoles publiques. Henric. Gandavens., *de Script. eccl.*, *c.* 20,

les infirmeries, pour apaiser les souffrances des chevaliers blessés dans les tournois et dans les assauts[1]. Alfred de Beverley dit que l'on regardait comme un homme sans éducation celui qui ne connaissait pas la chronique des preux de la Table-Ronde. Une page de ces ouvrages suffisait aux cours célèbres des seigneurs du Brabant, de Ponthieu, de Champagne, de Bourgogne, de Provence, pour disserter agréablement pendant toute une soirée. On ne voulait point de plus doux passe-temps dans les palais de Philippe-Auguste et dans les cours amoureuses de tous les Valois[2].

C'est une remarque assez singulière que de voir la courtoisie française, si renommée par toute la terre, croître avec le goût des romans de chevalerie, se soutenir avec éclat, tant que

p. 165. — Cas. Oudin., *Script. eccl.*, *t.* 2, *p.* 1666. — Muratori, *Dissert.* 29, *t.* 2, *col.* 831 *et suiv.* — Fabliau du treizième siècle, intitulé : *Les deux Bordeurs ribauds*, mss., n° 7218, fol. 213, v° 7615 et 1830, fol. 69 v°. (On voit dans ce fabliau, rapporté par Legrand d'Aussi, t. 1, p. 299 et suiv., que les menestriers devaient savoir par cœur tous les romans de chevalerie.)

[1] Roquefort, État de la poésie en France aux douzième et treizième siècles.

[2] *Voyez* la note 4 du quatorzième récit à la fin de l'ouvrage.

ce goût subsista dans toute sa force, et s'affaiblir à mesure que ces romans passèrent de mode. Ce serait sans doute un grand paradoxe d'imputer la décadence de notre exquise politesse au discrédit de ces ouvrages ; cependant on peut affirmer, en retournant cette proposition, que c'est le dépérissement de notre galanterie qui contribua fortement à faire tomber en désuétude ces mêmes ouvrages. On pourra du moins en induire cette conséquence, que le goût de nos ancêtres pour les romans, et leurs principes de civilité, avaient une singulière analogie[1].

Il y a donc quelque honte à témoigner, comme on le fait maintenant, un mépris si profond pour le genre de l'épopée romànesque. Si l'abus où cette lecture pouvait entraîner des imaginations immodérées, a mérité l'ingénieuse censure de Michel de Cervantes ; ce redoutable antagoniste des romans lui-même leur a, en quelque sorte, rendu justice, en prêtant à son fameux Chevalier de la Manche des maxi-

[1] Plusieurs graves auteurs ont prouvé que la chevalerie et les tournois avaient eu beaucoup d'influence sur la civilisation. *Voyez* M. Eichhorn, *Histoire générale de la littérature en Europe*. (Cet excellent ouvrage est écrit en allemand.)

mes et des préceptes d'une morale sublime. Mais comme le ridicule frappe mieux que tout le reste, on n'a vu dans le pauvre don Quichotte que l'adversaire des moulins à vent.

Il est d'ailleurs à remarquer que Michel de Cervantes écrivait chez des hommes qui, de leur propre nature, et indépendamment des romans, sont toujours voisins de l'exagération chevaleresque. L'Espagnol se plaît aux concerts nocturnes et aux grands coups d'épée; il aime à se perdre, sombre et possédé d'une passion secrète, dans ses grandes forêts de liéges et de caroubiers; ardent même en ses fantaisies, héros jusque dans les moindres choses, l'ombre d'un panache, les plis de son manteau que dépasse la pointe de son épée, suffisent pour donner à sa marche un équilibre plein d'orgueil, et à son attitude un air d'agression et de conquête; toujours en scène, même dans l'intérieur de sa famille, la vie est pour lui un théâtre de représentation sans toile et sans coulisses. Les romans de chevalerie ont donc peu à faire pour attirer hors des bornes d'une existence paisible et sédentaire, un caractère aussi enclin à l'enthousiasme et aux choses merveilleuses. Il ne faut qu'une étincelle pour embraser cette ame combustible.

En peignant don Quichotte, Michel de Cervantes a donc critiqué non-seulement l'abus des romans, mais encore l'excès naturel à sa nation. Aussi peut-on dire que la lecture de ces romans ne pouvait enfanter qu'en Espagne l'illustre amant de Dulcinée du Toboso. Quelques auteurs respectables et d'un jugement très-sain, reprochèrent à Cervantes d'avoir anéanti l'esprit de chevalerie en Espagne[1]. J'ajouterai que cet esprit, essentiellement plein de courtoisie et d'honneur, était singulièrement propre à donner une utile direction à cette surabondance de courage et d'imagination qui bouillonne dans les têtes méridionales. Otez la lance et le bouclier aux Espagnols et aux Italiens, il leur faudra le stylet et les poignards. La chevalerie n'était pas moins nécessaire aux Français, car elle créait en eux ce patriotisme, ami du trône; cet enthousiasme vertueux qui a été remplacé par l'esprit de fatuité, ou par la turbulente inquiétude des révolutions. « Depuis que l'esprit chevaleresque s'était éteint » en France, dit un auteur très-spirituel; de-

[1] *Voyez* Legrand d'Aussy, préf. des Fabl., t. 1, p. 33, édition in-8°. — Les Espagnols se reconnurent si bien dans la peinture de don Quichotte, qu'ils persécutèrent l'auteur, et décrièrent son ouvrage.

» puis qu'il n'y avait plus de Godefroi, de » saint Louis, de Bayard, qui protégeassent » la faiblesse, et se crussent liés par une pa- » role comme par des chaînes indissolubles, » j'oserai dire, contre l'opinion reçue, que » la France a peut-être été, de tous les pays » du monde, celui où les femmes étaient le » moins heureuses par le cœur. On appelait » la France le Paradis des femmes, parce » qu'elles y jouissaient d'une grande liberté; » mais cette liberté même venait de la facilité » avec laquelle on se détachait d'elles. Le Turc, » qui renferme sa femme, lui prouve au moins » par-là qu'elle est nécessaire à son bonheur: » l'homme à bonne fortune, tel que le dernier » siècle nous en a fourni tant d'exemples, » choisit les femmes pour victimes de sa va- » nité; et cette vanité ne consiste pas à les » séduire, mais à les abandonner[1]. »

Dans la crainte d'un danger chimérique, combien d'avantages n'a-t-on pas perdus en condamnant sans restriction les livres qui, dans les gracieux extraits qu'en firent les bons écrivains, tels que Sainte-Palaye et Tressan,

[1] De l'Allemagne, par madame de Staël, t. 1, p. 4, p. 45.

sont de véritables codes de vertus publiques et privées ?

Que diraient les jeunes gens de ce siècle, qui expédient le sentiment comme une affaire, ne cherchent dans l'amour qu'un plaisir et des sensations fugitives, et divisent ce beau roman de la vie en de ridicules épisodes ? que diraient-ils s'ils voyaient les amans d'autrefois, si timides dans leurs vœux et dans leurs désirs, qu'un de leurs soupirs, de leurs regards leur semblait trop téméraire, et qu'ils n'empruntaient souvent que le langage des bouquets et des couleurs pour exprimer leurs sentimens pudiques ? Ils étaient si pénétrés de toute la félicité à laquelle ils aspiraient, que ce n'était qu'après de belles actions et des triomphes qu'ils se croyaient dignes de pouvoir tomber aux pieds de leurs maîtresses pour en implorer la faveur d'un coup-d'œil [1].

Que diraient nos jeunes présomptueux, qui, flattés des noms de *petits-maîtres*, d'hommes à *bonnes fortunes*, croient plaire en affichant l'air capable et l'impertinence d'un savoir su-

[1] Brantôme, Dames galantes et Capit. fr., t. 4, p. 238. — La Curne Sainte-Palaye, t. 1, part. 2, et t. 2, p. 5. — Histoire du maréchal de Boucicaut, ch. 8, p. 25, 26 et 27, et ch. 9, p. 29.

perficiel, tranchent et jugent sans appel sur toutes les matières, et même sur celles dont les convenances sociales interdisent la discussion ? Que diraient-ils en voyant nos paladins français, loin de rougir d'une naïve ignorance qui multipliait pour eux les charmes du mystère, venir timidement s'instruire aux genoux des belles, en apprenant à la fois le catéchisme et l'art d'aimer[1], et passer de l'église dans l'oratoire des dames, où ils écoutaient avec modestie, réserve et décence, les préceptes de l'Évangile, les *dits et gestes des bons trépassés*, et les devoirs des vrais amans ? Leçons pleines de grâce, et qui leur suffisaient sans doute, puisque par elles ils apprenaient enfin d'une bouche adorée qu'ils méritaient d'être estimés et chéris[2].

Que diraient-ils surtout, quand ils sauraient qu'un chevalier se déshonorait, s'il vantait lui-même ses exploits à la guerre et ses succès en amour[2]; s'il médisait des femmes; s'il

[1] Les romans de *Tiran Leblanc*, de *Jehan de Saintré*, de *Partonopex de Blois*, etc.

[2] Roman de Perceforest, vol. 2, fol. 121 v°, col. 1 et 2. — La Curne de Sainte-Palaye, Mémoires sur l'ancienne chevalerie, part. 2, p. 80.

trahissait la vérité [1] ; s'il refusait de rendre au mérite de ses rivaux la justice qui lui était due ; s'il n'eût point pardonné l'injure qu'il recevait du faible, et refusé de secourir un malheureux ; s'il négligeait les pratiques de sa religion, et s'il plaisantait sur les dogmes sacrés que devait aveuglément respecter sa foi ?

Mais les romans ont un autre genre d'utilité, si on les considère comme des supplémens à notre histoire, comme les recueils d'un grand nombre de détails intéressans qu'on ne peut trouver ailleurs [2]. Un historien, et c'est assurément un grand tort, oublie presque toujours de fixer dans son ouvrage l'état des mœurs et des usages du moment où il écrit ; il ne s'attache qu'à transmettre des événemens notables ; mais les romanciers associent nécessairement les faits qu'ils racontent aux détails de la vie pu-

[1] Le Jouvencel, fol. 33 v°, et 34 r°. — L'Ordre de Chevalerie, fol. 8, 9, 10 et 11. — La Colombière, Théâtre d'Honn. et de Cheval., t. 1, p. 22.

[2] Pasq., Recherches de la France, l. 7, c. 5 et l. 9, c. 30. — Le président Fauchet, Origine des Dignités, l. 11. André Favin, Théâtre d'Honn. et de Chevalerie, l. 1, c. 6. — La Curne de Sainte-Palaye, Mémoires concernant la lecture des anciens romans, à la suite de ses Mémoires sur la Chevalerie, t. 2, p. 111.

blique ou privée : la société est le fond sur lequel ils dessinent et brodent leurs conceptions. Ces sortes d'écrivains prennent leurs opinions, leur langage, dans les idées dominantes, dans les préjugés, les habitudes et la manière de voir de leurs contemporains. S'ils décrivent un repas, un intermède, un bal, un concert; s'ils nous font assister à des funérailles, à un sermon, à un jugement; s'ils nous parlent de l'ameublement, des plaisirs à la mode, des jeux favoris, des occupations journalières; il est évident que toutes ces peintures deviendront, au bout de quelques siècles, les seules ressources de l'annaliste, de l'archéologue, et même du poëte et du peintre, jaloux de donner à leurs sujets un air de vérité.

M. le Laboureur avait donc raison de prétendre qu'il y a de la honte à un savant d'avoir lu sans profit nos anciens romans [1]. M. de la Curne de Sainte-Palaye a fait un excellent mémoire sur les avantages qu'on peut tirer de leur lecture [2]. Il y rappelle tout ce que leur

[1] Le Labour., Histoire de la Pairie, pag. 280, 283 et 284.

[2] Chapelain, dont le nom, ridicule parmi les poëtes, est respecté des savans, a traité le même sujet dans un dialogue adressé au cardinal de Retz. *Voyez* la conti-

doivent ceux qui ont écrit sur les matières féodales, sur l'administration de la justice, sur la noblesse, le blason, les armures, les monnaies, l'art de la guerre, la tactique, les armoiries, les tournois, le commerce, les arts; tous ces points, dit-il, empruntent des romans leur principale lumière. Il est certain, dit l'abbé Millot, que les romans, ainsi que les poésies d'Homère, déposent des anciens usages [1].

Si des lecteurs superficiels, et des critiques peu érudits, ne voient plus de nos jours dans ces conceptions qu'un gothique amas d'erreurs et de contes frivoles, l'homme instruit sait y trouver des matériaux précieux sur la vie publique et privée de nos ancêtres. Tous ceux, dont les doctes travaux ont éclairé les parties les plus obscures de notre histoire, n'ont atteint leur but qu'à l'aide des romans qu'ils ne dédaignent pas de citer en vingt endroits de leur texte [2]. Parmi ces savans, on distingue de rigides magistrats tels que Pasquier, Fauchet,

nuation des Mémoires de Littérature et d'Histoire, Paris, 1628, t. 6, part. 1, p. 281, 342.

[1] Millot, Histoire des Troub., t. 1, p. 149.

[2] *Voyez* à la fin de l'ouvrage la note 5 du quatorzième récit.

Valbonnais, Bouhier, Hénault; des jurisconsultes profonds, des religieux austères, des antiquaires renommés.

L'épopée romanesque est d'invention moderne; c'est à peu près le seul genre de poésie où l'antiquité ne puisse rien revendiquer. Il est bien vrai qu'Hercule, Thésée, Philoctète, Pirithoüs, étaient à leur manière des espèces de chevaliers errans. Poliphème, les Cyclopes, les Lestrigons, valaient bien sans doute nos géans; Cacus, Gérion, Procuste, peuvent être comparés à nos ogres et à nos châtelains félons.

Amphion, bâtissant la ville de Thèbes avec le son de la flûte; l'anneau de Gigès, les breuvages de Circé, les dragons de Colchos et des Hespérides, le pouvoir surnaturel des Canidie et des Médée ont beaucoup de rapport avec nos enchanteresses et notre féerie. Quoi qu'il en soit, et si l'on trouve dans l'Odyssée, dans les poëmes d'Appollonius de Rhodes et de Valérius Flaccus, quelques pages assez conformes au génie de notre épopée romanesque, il suffit de dire que les anciens n'ont pas connu la chevalerie, la féodalité, la galanterie, les pélerinages, les ermites. L'épopée romanesque appartient donc exclusivement aux modernes;

ce genre est le résultat de leurs superstitions, de leurs préjugés, de leurs mœurs, de leurs pratiques, et surtout de leurs fables. De même que les anciens firent naître la belle Cypris de l'écume des mers, on peut dire que l'épopée romanesque, cette muse nouvelle, à la fois amazone et fée, naquit de la lie de notre histoire.

Mais lequel des peuples modernes peut la réclamer? Lequel fut son trône et son berceau? C'est une question que les prétentions des parties intéressées ont laissée indécise [1]. Il semble néanmoins qu'il serait bien difficile de contester les droits que nous avons à cet égard.

On a vu que les trois grandes sources où les romanciers ont puisé leur système de fables et de merveilleux, étaient la chronique du faux Turpin, le roman de Brutus de Bretagne, et le roman d'Amadis de Gaule [2]. Or, ces

[1] *Voyez*, sur cette querelle littéraire, Warton, Tiraboschi, Giraldi, il Quadrio, D. Rivet, et M. Roquefort, lieu cité.

[2] *Voyez* diverses opinions sur le premier auteur des Amadis dans le Quadrio, *Stor. e ragion d'ogni poes.*, t. 6, p. 520. La préface du discours préliminaire des traductions françaises de ce roman, par d'Herberay, mademoiselle de Lubert, M. de Tressan et M. Creuzé de Lesser.

trois ouvrages sont dus au génie des Français [1].

Mais, au reste, et sans alléguer ici les originaux de ces primitives compositions, n'avons-nous pas concouru de cent manières à la naissance et au développement des romans? Veut-on que l'esprit de la chevalerie en soit l'essence première? Eh bien! la chevalerie doit son institution et ses règles aux Français [2]. Croira-t-on que la féodalité a beaucoup influé sur ce genre, puisque c'est à elle qu'on doit les châteaux forts, le vasselage, le ban et l'arrière-ban? Eh bien! elle est en partie le résultat des bénéfices militaires accordés aux conquérans de la Gaule, du démembrement du royaume et des concessions faites par Hugues Capet aux grands qui souffrirent son élection. Pensera-t-on que les croisades n'ont pas été sans effet sur l'épopée romanesque? Les Français ont été les premiers moteurs et les plus ardens enthousiastes de ces expéditions guerrières et sacrées qui allumèrent au soleil d'Orient les imaginations assoupies de nos ancêtres [3]. Dira-t-on que les peuples du Nord

[1] *Voyez* à la fin la note 6 du quatorzième récit.

[2] Du Cange, Dissertation six sur Joinville. — Favin, Théâtre d'Honneur, c. 10.

[3] Guib. Abbas, *Hist. Hieros.*, p. 478. — Velly, Hist.

ont des prétentions légitimes sur le roman épique dont ils ont fourni presque toutes les fables? C'est dans la Neustrie, où ces peuples vinrent s'établir sous le règne de Charles-le-Simple, que leurs poëtes acclimatèrent leur merveilleux, le mêlèrent à nos fictions, et le rendirent national pour les Français [1].

Enfin, n'est-ce pas en France que naquirent les troubadours, les trouvères et les menestrels; ces derniers, comme les rapsodes qui chantaient dans toutes les villes de l'antiquité les vers du poëte de Smyrne, allaient réciter dans toute l'Europe des fragmens de nos compositions romanesques [2].

Ce qui démontre aussi que les romans sont d'origine française, comme l'avoue Giraldi [3],

de France, t. 2, p. 437, in-12. — M. Heeren, Essai sur l'Infl. des Crois., trad. de Ch. Villers, p. 38. — M. de Choiseul, Infl. des Crois., p. 30.

[1] Warton, Hist. littér. d'Angleterre et la Dissertation preliminaire, p. 59 et 60.

[2] Crescimbeni, Commentaires poétiques, etc., dern. édit., t. 5, l. 5, p. 50. Murator., *Antich. ital.*, tom. 2, pag. 19.

[3] Giraldi, *Discorsi intorno al comp. dei Romanzi*, etc. Vinegia, Giolito, 1554, in-4°, p. 6. — *Voyez* sur l'origine du mot roman, Giolito Bat. Pigna Roma, p. 12 et 14, Gam. Pelleg., *Dial. impress. nell. inf.*, p. 49.

c'est qu'ils tirent leur nom de la langue romane, qui fut notre langue maternelle. Le goût des romans français rendit cette langue classique et littéraire dans toute l'Europe, où il était du bel usage de la parler habituellement[1].

Mais non-seulement les Français doivent être regardés comme les inventeurs de l'épopée romanesque, ils doivent encore être considérés comme les personnages les plus dignes, tant par leur galanterie que par leur bravoure et leur promptitude à entreprendre et à se résoudre, de figurer parmi les héros de ces ouvrages d'imagination.

[1] La langue romane fut parlée de tous les peuples de l'Europe, et plusieurs savans étrangers écrivirent en cette langue comme préférable à la leur. *Voyez* Du Cange, Gloss., v° *Clericus*. — *Annal. Bened.*, t. 4, p. 509, *ad ann.* 1050. — Tiraboschi, t. 2. — Fauchet, l. 2, ch. 13. — Math. Paris *ad ann.* 1095. — Histoire littéraire de la France, t. 4, p. 284 et 279, t. 6, p. 113. — L'abbé Lebœuf, Acad. des Inscrip., t. 17, p. 718. — Muratori, *rerum italic. script.*, t. 5, p. 255, t. 7, p. 322. — L'évêque de la Ravalière, Poés. du roi de Navarre, précédées de l'Histoire des Révolutions de la langue française, t. 1, p. 180 et suiv. — M. de Roquefort, Gloss. de la langue rom., t. 1, p. 22, t. 2, au mot *parleure*.

Les étrangers eux-mêmes ont tellement apprécié cette observation, que, sacrifiant leur orgueil national à la vérité de leurs tableaux, ils ont supposé Français presque tous les héros de leurs romans. Les Amadis des Gaules indiquent leur origine; les plus aimables chevaliers de la Table-Ronde sont Français, ainsi que Partonopex de Blois, le principal personnage d'un de nos meilleurs romans de chevalerie.

L'Arioste, Boyardo, le Pulci et tous leurs imitateurs, ont choisi pour leurs chevaliers les paladins de la cour de Charlemagne [1].

Le Tasse préluda à sa belle épopée en célébrant un sujet français; son imagination s'essaya sur Renaud de Montauban [2] à chanter

[1] Dante et Pétrarque ont célébré dans leurs écrits les héros des romans de Charlemagne, en même temps que Bocace imitait nos fabliaux. Antonio de Eslava fit un roman sur Roland, intitulé : *los amores de Milon de Anglante, converta y el nacimiento de Roldan y sus nierias.* — Louis Pulci a fait un poëme sur les preux de Charlemagne, intitulé : *il Morgante Magiore. Voyez*, sur les nombreux romanciers étrangers qui ont écrit sur Charlemagne ou sur ses preux, Tiraboschi, la Bibliothèque universelle des romans, etc.

[2] Le Tasse fit un poëme intitulé : *Rinaldo inamorato. Voyez* ce qu'en disent Tomasini, t. 1 de ses éloges. —

les libérateurs du saint sépulcre; bien que son second poëme soit commun à tous les peuples de la chrétienté, il a préféré des Français pour la partie aventureuse et chevaleresque de son ouvrage. Le beau, le vaillant, le sensible Tancrède est d'origine française; Raymond, comte de Toulouse, Beaudouin, Eustache, presque tous les héros de la Jérusalem délivrée sont Français. Ce sont des Français qui, séduits par Armide, s'écrient en s'obstinant à l'accompagner : « Ciel! si jamais » on disait en France, dans ces heureux climats » où règne la courtoisie, que pour une cause » si belle et si légitime nous avons craint de » braver les dangers et la mort [1] ! »

Il est donc bien vrai qu'un poëte, de quelque nation qu'il soit, ne peut célébrer le courage, l'enthousiasme, l'amour, la générosité des chevaliers, sans associer à ses chants le nom et les souvenirs de notre France.

Toutes les considérations qui militent en faveur de l'épopée romanesque, dont Charle-

Lorenzo Crasso, t. 1, éloges. — M. Teissier, addit. aux éloges de M. de Thou. Nous n'avons pas de bonne traduction de ce poëme; M. le président Menu de Chomorceau en a donné une imitation assez élégante.

[1] Gier. lib., cant. 4.

magne est le héros principal, m'invitent donc à terminer le règne de cet empereur par un échantillon de ce genre de poésie nationale [1].

L'exécution de cette idée n'est pas sans difficulté. Puis-je reparler de Roland, de Renaud, de Richardet et de tous les preux, dont l'inimitable Arioste et l'ingénieux Boyardo immortalisèrent les actions chimériques dans leurs poëmes enchanteurs? Dois-je me borner, à l'instar des historiens littéraires, à donner une froide analyse des romans de Charlemagne, quand tout le mérite de ces sortes d'ouvrages est dans l'ingénuité des pensées et la vérité des images, trésors fugitifs qu'on ne peut reproduire dans un extrait succinct et sans chaleur?

Pour éviter ces deux écueils, je présente une action toute nouvelle, et de mon invention, mais à laquelle néanmoins j'adapte, avec une fidélité scrupuleuse, les usages, les mœurs, les maximes des temps, quelques faits épars çà et là dans de vieilles chroniques fabuleuses sur le règne de Charlemagne, dont aucun poëte n'a parlé, et que personne ne lit main-

[1] D'ailleurs presque tous nos romans, comme l'a fait observer M. de Tressan, ont quelque trait d'affinité particulière avec le règne de Charlemagne.

tenant. Je trouverai ainsi l'occasion de fondre dans cette conception tous les principaux élémens de l'épopée romanesque, et toutes les couleurs du merveilleux accrédité à cette époque parmi nos ancêtres superstitieux. Du reste, qu'on ne cherche point dans cette ébauche un plan régulier, des caractères soutenus, des événemens adroitement concertés, et tout ce que l'art exige de nos modernes romanciers. Si l'on y trouvait ces qualités, mon but serait manqué; car ce ne serait plus le genre ancien dont je désire donner une idée, et qui doit plaire par un autre mérite.

QUINZIÈME RÉCIT.

LE SIÉGE DE NARBONNE,

OU

LES AMOURS DE FRANCE ET D'ARABIE.

Les victoires de Charles Martel avaient réprimé les invasions des Sarrasins, et délivré de leur domination passagère les contrées méridionales de la France.

Cependant la ville de Narbonne, restée sous la puissance des Infidèles, ne souffrait qu'en gémissant le culte de l'imposteur et les coutumes étrangères [1]. Un libérateur était sous ses remparts; Charlemagne campait vers les rives de l'Aude avec ses barons et l'élite de ses vassaux. Là s'étaient rassemblés d'illustres paladins, favoris de la gloire et des amours. Leur ame ardente réunissait le fanatisme du courage,

[1] *Voyez* la note 1re du quinzième récit à la fin de l'ouvrage.

le zèle et la foi des vrais chrétiens, l'enthousiasme des amans fidèles [1].

Couchés à la vue des étoiles et sur des drapeaux enlevés à l'ennemi, rêvant les cartels sanguinaires et les tendres aveux de la beauté, réveillés dès l'aube matinale par la voix du citharède et les trompettes des avant-gardes, vêtus de fer, ceignant des écharpes adorées, portant dans leur sein l'image bénie ou les reliques d'un patron et d'un martyr, courant

[1] Ce mélange de dévotion et d'amour est un des caractères distinctifs de notre chevalerie. On peut consulter, à cet égard, les romans de *Partonopex de Blois*, de *Tiran Leblanc*, la Chronique de *Jehan de Saintré*, l'Histoire littéraire de l'abbé Millot, les fabliaux de Legrand d'Aussy, et les Mémoires de M. Lacurne de Sainte-Palaye. Avant de combattre, soit dans la lice d'un tournoi, soit sur un champ de bataille; avant même de s'engager à une *emprise* pour l'honneur et l'amour des dames, on se confessait, l'on entendait la messe, et l'on communiait avec dévotion. (*Voyez* Froissart, l. 2, ch. 18, p. 115 et 116. — Menestrier, Ornem. des Arm., p. 176. — Vie de Louis III, duc de Bourbon.) Au surplus, il est à remarquer que nous ne parlons ici de la chevalerie que par anticipation. Charlemagne n'eut des pairs et des paladins que dans l'imagination des romanciers. La véritable chevalerie ne commença à prendre de l'éclat que dans les onzième et douzième siècles, à l'époque des Croisades.

à la mort ou à la victoire, en criant : *Dieu, ma dame et mon roi*, amenant les princes enchaînés aux pieds de leurs maîtresses, leur consacrant derechef une vie triomphante de tant de périls, et qui elle-même, après chaque bataille, semblait une conquête sur le trépas; suspendant leurs trophées aux voûtes des temples du Seigneur, humiliant leurs fronts devant les autels et sous les mains sacerdotales d'un pieux solitaire : voilà quels étaient ces chevaliers français, dignes compagnons du puissant Charlemagne.

Alberic des Cévennes et Montclar, frères d'armes, amis dès l'enfance, se distinguaient entre cette foule de héros. Ces deux guerriers, nobles, sensibles, vaillans, au printemps de leurs jours et dans l'éclat de la beauté, demandaient à toute la nature un être qu'ils pussent adorer et servir; leurs cœurs, libres encore, imploraient un doux esclavage. C'est dans le tumulte d'un siége, au milieu des hasards de la guerre qu'ils connurent, presqu'en même temps, cet objet de leurs inquiets désirs: mais combien leurs destinées furent différentes! l'un d'eux essuya d'abord quelques traverses, et jouit ensuite d'une félicité durable; l'autre, après quelques beaux jours, ne trouva

qu'amertume et chagrins dans le sentiment dont son existence fut tourmentée.

Leur histoire se transmit d'âge en âge; elle devint l'entretien coutumier des vieux châteaux : les ménestrels et les pélerins allaient en répéter des passages dans les intermèdes des banquets à grands spectacles [1] qu'on donnait à la suite des tournois et des pas d'armes.

Cette histoire intéressante, où l'amour se montrait à la fois tyran et débonnaire; tant de voluptés et de rigueurs, tant d'aventures touchantes et joyeuses, tant d'événemens divers associés au grand souvenir de Charlemagne, excitaient tour à tour, parmi les auditeurs attentifs, l'admiration, la gaîté et la mélancolie.

Les cours galantes, ou parlemens des dames qui se tenaient à Pierrefeu, à Romanin et au castel des Cignes [2], goûtèrent particulièrement ces récits, qui souvent donnèrent lieu de discuter *si mieux valait aimer que de rester in-*

[1] *Voyez* Mathieu de Coucy dans l'Histoire de Charles VII. — Olivier de la Marche, Mémoires, p. 412. — Monstrelet, Chron., p. 55 et 56. — Christ. de Pisan, c. 41, 3e partie. — Sauval., Histoire de Paris, t. 1, p. 532. — Favin, Th. d'Honneur, t. 3, p. 571.

[2] *Voyez* la note 2 du quinzième récit à la fin de l'ouvrage.

différent. Les uns disaient qu'aimer était préférable ; le plus grand nombre opinait autrement. Mais quand arrivait la veillée, ou l'heure des jeux sous l'*ormel*, et des danses au clair de la lune sur la pelouse du préau, l'amour était leur maître à tous ; ceux mêmes qui s'étaient le plus révoltés contre lui, soumis à son empire, s'étudiaient à plaire et à mériter un regard des jouvencelles.

Ces traditions, qui firent ainsi l'amusement et les délices de nos devanciers, sont ici recueillies et publiées pour la première fois. Si je n'en ai point altéré la grâce ingénue et le merveilleux, la lecture en paraîtra peut-être agréable ; car bien que les mœurs et les usages actuels n'ayent plus de rapport avec la simplicité, l'ignorance et la crédulité de nos vieux temps, il y a dans le fond du cœur humain des sentimens et des pensées que n'atteignent point les révolutions morales ; la nature garantit leur indépendance : on les trouve à peu près les mêmes dans tous les siècles et dans tous les pays.

Le Sarrasin Brunamont, qui régnait à Narbonne, y possédait un harem peuplé de jeunes odalisques, nées dans les vallons embaumés de l'Yemen, dans les îles de l'Archipel, sous

les saviniers de la Géorgie et dans les délicieuses contrées de Derbend et de Kouba, surnommées par les poëtes orientaux *le Paradis des Roses*[1].

Quelque affligeante que fût la servitude où languissaient tant de beautés sans espérance, tant de charmes sans destinées, les Mahométans ne connaissaient pas encore les lois sinistres qui veillent aux portes du sérail, pour frapper de mort le téméraire dont le regard en oserait percer l'enceinte impénétrable. D'ailleurs les Arabes, qui s'étaient établis dans

[1] Dans tous les temps, les femmes les plus recherchées des Orientaux furent les femmes grecques et celles de plusieurs nations de l'isthme causasien; telles que la Géorgie, la Mingrelie, et particulièrement la Circassie. (Reineggs, topographie du Caucase, t. 1 et 2. — Eugène Archimandrite, tableau de la Géorgie dans les annales des Voyages, t. 12, p. 74 et suiv.) Quant aux territoires de Kerbend et de Kouba, dont je fais mention, ils sont compris dans la topographie du Caucase, et mis par les voyageurs au rang des contrées les plus fertiles et les plus délicieuses du monde. Voilà d'où leur vient le surnom de *Paradis des Roses*, que les Persans ont donné particulièrement à Kouba. (*Voyez* Gmelin, Voyage, t. 3, 68. — Rieberstein, Description des pays entre le Kur et le Terek, p. 31, en allem. — Reineggs, lieu cité, l. 1, p. 107.

l'Occitanie, descendaient de ces tribus errantes, dont les mœurs hospitalières et patriarchales excluaient cette surveillance despotique, et laissaient les deux sexes correspondre sans contrainte près de la citerne isolée [1].

[1] Les poésies souvent très-licencieuses des poètes arabes et persans, et le recueil des Mille et une Nuits, peintures fidèles des mœurs de l'Orient, prouvent évidemment que les femmes y jouissaient autrefois d'une grande liberté. De nos jours même elles ne sont point retenues avec autant de rigueur qu'on se l'imagine. Voici ce que dit à cet égard lady Montagüe, qui résida quelque temps à Constantinople : « Les femmes ne sont point enfermées aussi durement que quelques écrivains l'ont fait croire ; elles jouissent au contraire de leur liberté dans un très-haut degré ; quoiqu'au sein de l'esclavagé, elles ont une manière de sortir déguisées très-propre à favoriser les aventures galantes ; t. 2, lettre 43, p. 154, traduction française de 1804. » (*Voyez* encore sur le même sujet *William Jones*, poésie asiatique, et *Hartman*, Recherches sur l'Asie.) Le docteur anglais *Lampières* se rendit de Gibraltar à Maroc pour guérir les yeux d'un des fils de l'empereur de ce pays, et traiter plusieurs de ses femmes. Le docteur fut introduit dans l'intérieur du harem, vit les femmes sans voile, et donne à cet égard des détails piquans. Lisez le voyage à Maroc par *Lampières*, traduit en français par M. *de Sainte-Suzanne*. Le père de la fille d'un Turc dit au jeune homme qui la recherche : *Ma fille est allée seule aux champs et aux bois ; elle a été seule garder ses moutons et laver*

Soit qu'elles revinssent de la mosquée, soit qu'elles se plussent à prolonger sous les arbres des terrasses une promenade que la vue des tentes de Charlemagne rendait agréable et plus variée, les femmes de Brunamont jetaient furtivement les yeux sur le rivage où les Français se livraient chaque matin à des jeux guerriers. La plus belle d'entre elles, la jeune Deïphire, avait distingué Montclar, qui, à la grâce de sa démarche, l'avait également remarquée parmi ses compagnes. Il put même distinguer ses traits un jour que les brises avaient rejeté son voile en arrière, et dès-lors il conçut pour elle une passion violente.

Plein du trouble indéfinissable que fait naître la première apparition d'une amante, et dès que la nuit eut rembruni les objets, Montclar, guidé par une vague espérance, traverse la rivière de l'Aude et se glisse aux pieds de la tour où Brunamont retenait ses esclaves.

Deïphire, trop émue pour goûter les douceurs du sommeil, était assise près d'une fenêtre à grillages d'or; et s'accompagnant avec

ses robes; je l'ai laissée sur sa bonne foi, je ne vous réponds de rien. Voyages du chevalier d'Arvieux, t. 3, ch. 18, p. 311.

le psaltérion, elle chantait cette casside sur le mode Nava, dont on se sert en Asie pour pleurer l'absence des amans [1].

« Oh! que ne puis-je, loin des portiques » du harem, rejoindre celui dont la taille est » plus noble que le lotos en fleurs balancé » par les vents sur la fontaine des déserts!

» Orgueil de ta nourrice, pourquoi n'as-tu » point laissé tes traits inconnus? Pourquoi » ai-je vu se dérouler ta chevelure ondoyante » que ton casque ne retenait plus? Tes re- » gards m'ont fait tressaillir comme la gazelle » d'Arménie, et ma voix s'affaiblit et tremble » quand je pense à ton sourire.

» Oui, j'en jure par les étoiles du firmament, » par les voiles de ma couche solitaire, et par » les nœuds de ma ceinture, si je pouvais res- » pirer ton haleine aussi douce que le thym » des collines de l'Hedjaz, je serais plus heu- » reuse que les Houris à l'ombre du sidrah » aux rameaux d'or [2].

» La fortune n'est qu'un nuage; mais quand » ce nuage verserait à mes pieds des perles et

[1] *Voyez* à la fin la note 3 du quinzième récit.

[2] Le sidrah est un arbre merveilleux, que Mahomet a supposé dans son paradis, et sous lequel il fait reposer les Houris.

» des diamans, je préférerais un seul de tes » rayons, astre de mes jours! Ce palais n'est » qu'une prison; mais quand ses péristyles se- » raient formés d'ambre lumineux; mais » quand ses bassins seraient remplis d'eau » rose, et ses parterres de tulipes couleur de » feu, je le quitterais pour l'ombre de la tente » poudreuse où tu reposes.

» Ah! si je pouvais habiter avec toi les » montagnes, sans autres témoins que les di- » ves et les perises! Les feuilles de roses ne » sont pas mieux unies dans le bouton qui les » enveloppe, le lait et le miel ne sont pas » mieux confondus dans les coupes des ber- » gères du Nejed, que nos cœurs ne le se- » raient dans l'étreinte d'un hymen fortuné!

» Il ne faut point me haïr, parce que j'ha- » bite un sérail. Mon miroir a seul vu mes » attraits, l'eau de mon bain et mes bande- » lettes les ont seules effleurées, le souffle d'un » tyran n'a point encore terni la perle de ma » beauté.

» Il ne faut pas me mépriser, parce que » nous n'allons point prier aux mêmes autels. » Va, si j'en crois mon cœur, c'est le même » Dieu qui nous anima tous les deux. Si je » suis dans les ténèbres, fais luire à mes yeux

» la lumière; viens me montrer la seule divi-
» nité que je dois adorer, ou plutôt sois l'uni-
» que idole de la jeune et crédule Arabe.

» Oh! que ne puis-je, loin des portiques
» du harem, rejoindre celui dont la taille est
» plus noble que le lotos en fleurs balancé
» par les vents sur la fontaine des déserts[1]! »

Cette romance orientale, ces aveux recueillis dans les airs à l'insu de la beauté qui ne croit avoir pour confidens que la nuit et ses astres discrets, ont rempli Montclar d'un trouble heureux, d'une ivresse inconnue. Il veut répondre, mais il craint que des paroles imprudentes n'excitent les soupçons de ceux qui peuvent veiller encore; et cependant s'éloignera-t-il sans avoir appris à Deïphire qu'il connaît, qu'il partage sa tendresse? Lui laissera-t-il croire qu'il peut la haïr, la mépriser? O blasphème! te haïr, te mépriser, toi, ma souveraine! ma divinité! Ah! laisse-moi dissiper à tes pieds un doute offensant pour tous deux! laisse-moi baiser la trace de tes pas! laisse-moi te créer un culte, te dresser un autel et t'offrir le sacrifice de mon repos et de ma vie!

[1] Ce chant arabe a été traduit avec beaucoup de talent en vers français par M. le comte Jule de Ressegnier, dans la *Muse française*.

Voilà ce que Montclar voudrait, et n'ose apprendre à celle qu'il adore. Seulement, saisissant le cor d'ivoire que les paladins portaient à leur côté, il en tire des sons aussi légers que la faible voix des échos lointains répétant les dernier accens des Sirènes.

A ces soupirs mélodieux, Deïphire reconnaît son amant; un frémissement involontaire agite ses membres délicats, la certitude d'être aimée, et la crainte que Montclar ne soit découvert, la remplissent de joie et d'inquiétude. Avec le premier plaisir de l'amour, elle en connaît aussitôt la première peine; joyeuse, confuse, palpitante, elle est prête à succomber sous les divers sentimens qu'elle éprouve; elle chancèle, et ses jeunes esclaves la déposent sur sa couche parfumée, où elle eût des songes nouveaux et un réveil enchanteur. Mais, hélas! comment entendre encore et voir celui qu'elle aime? Elle ose y penser, et rend grâce à la guerre dont les soins retiennent Brunamont loin du harem moins rigoureusement surveillé.

Montclar, non moins agité, formait bien des projets pour délivrer Deïphire. Dès l'aurore, il visite ses frères d'armes et les presse de se joindre à lui pour demander l'assaut de la

ville de Narbonne. « Quoi ! leur dit-il, Charles Martel ne conduisant aux plaines de Tours que des soldats obscurs, et pas un seul chevalier, sût exterminer trois cent mille Sarrasins, et reconquérir sur eux les champs et les cités de l'Aquitaine ; et nous, émules des Roland ; des Renaud, des Brandimard ; nous, les preux de l'invincible Charlemagne, et les vainqueurs des Lombards, des Huns, des Saxons, des Bavarois, nous souffrons que ces murs soient souillés à nos yeux par la présence d'un émir insolent ! O toi ! noble Gérard, qui, sans autre secours que tes seuls écuyers, domptas les rois des bords de l'Euphrate ! toi, digne fils du duc Sevin, qui ravis la belle Esclarmonde à la cour du tyran de Babylone ! toi, cher Isolier, qui te précipitas dans l'arène où combattaient les lions, pour y ramasser la boucle de rubans que du haut des galeries ta maîtresse avait laissé tomber ! Albéric, Gelnard, Volnyre, Montléon ; vous tous, dont les belles racontent les aventures dans leurs oratoires et leurs donjons, que votre vaillance se réveille en ce jour ! Ce qu'un être pusillanime appelle témérité, n'est pour un grand courage que l'instinct de la gloire et le pressentiment du succès. »

Durant une partie du jour, Montclar aiguillonne ainsi l'ardeur de ses compagnons. Après les prières de l'angelus, et dès que l'ombre du soir eut couvert la ville et les champs, il se rendit vers la tour de Deïphire. Mais il fut consterné en trouvant la fenêtre impitoyablement fermée. Il attend et prête une oreille attentive; ces lieux, où la veille éclataient de divins accords, sont muets et tristes comme les ténèbres des tombeaux; cet astre paisible, qui était hier encore le flambeau de l'espérance et des amours, n'est plus qu'une lampe funèbre suspendue sur un hémisphère en deuil. Montclar se désespérait, lorsque enfin une petite porte de fer s'ouvrit près de lui... il en vit sortir un nain qui lui dit : *Gentil chevalier, vous serez attendu ici demain à la même heure.*. A ces mots, il lui remet, de la part de Deïphire, un bouquet d'herbe desséchée, ce qui signifiait : *Loin de toi je suis languissante, et le chagrin flétrit mes couleurs* [1].

Montclar, préoccupé de son bonheur, se retrouve au milieu du camp de Charlemagne sans s'être aperçu du trajet qu'il a fait.

[1] Hartmann, Éclaircissemens sur l'Asie, t. 2, p. 431, Oldenbourg, 1807, in-12. (Cet ouvrage est en allemand.)

Mais, avant d'être heureux, de combien d'heures pénibles il doit subir la lenteur! Si du moins le sommeil, l'enlevant quelque temps à lui-même, pouvait le transporter vers l'aurore de ce lendemain délicieux, que de tourmens lui seraient épargnés! Tel le voyageur, qu'un fleuve profond sépare des lieux où l'attend la félicité, maudissant les détours d'un espace immense, implore la barque légère qui peut, en un instant, lui faire toucher cette rive fortunée.

Après une brûlante insomnie, Montclar entend le hennissement des chevaux, le bruit des clairons et des tambours d'alarme. Cette alerte était causée par Capanor, qui venait d'Espagne avec dix mille hommes pour secourir Brunamont.

Tandis que Charlemagne contient avec son infanterie les assiégés qui veulent seconder les efforts de leurs alliés, il envoie contre ceux-ci Albéric et Montclar. Ces deux paladins exhortent leurs guerriers, font dévotement le signe de la croix [1], et se jettent sur les infidèles en invoquant saint Maurice et saint Martin, patrons des armées françaises [2]. Ils enfoncent à

[1] Olivier de la Marche, l. 1, p. 297.

[2] Saint Denis n'a été que le troisième patron des ar-

coups de lances les mouvans remparts des escadrons ennemis, et déjà le sang coule de tous côtés.

Ébranlées et confondues, les deux lignes ne sont plus qu'une mêlée, la mêlée n'est plus qu'un affreux carnage.

Albéric combat contre la droite des Sarrasins, où commandait Capanor; il marche à sa rencontre, et lui assène un coup d'épée qui jonche l'arène des mailles de son haubert. Ce coup terrible ébranle à peine le gigantesque Africain. Il se dresse sur ses larges étriers d'or, et veut pourfendre Albéric qui dérobe sa tête au tranchant du fer. Les deux champions se pressent dans leurs bras nerveux, se balancent et se soulèvent dans cette étreinte homicide. Le chevalier français reste vainqueur, et se revêt du riche baudrier de Capanor. Cette

mées françaises. Avant que l'oriflamme de son abbaye devînt la bannière nationale, on avait révéré successivement saint Maurice et saint Martin comme les protecteurs des Gaules, et leurs enseignes avaient été portées en guerre comme les palladiums auxquels était attachée la victoire. Sous Clovis, saint Martin était le patron de nos armées; sous Charlemagne, c'était saint Maurice. *Voyez* Greg. Turon., l. 2, et de Glor. confes. — Marculf, Form. — Beneton, Comment. sur les Enseignes, p. 114 et suiv.

parure militaire était un présent que le Sarrasin avait reçu de son frère Fekerdin. Puisse-t-elle n'être pas fatale au vainqueur!

Albéric, plus audacieux que jamais, repousse les Musulmans découragés par la mort de leur capitaine. Emporté par son ardeur, il les poursuit loin de Narbonne, et se perd avec eux dans l'épaisseur d'une forêt de châtaigniers. Les infidèles se dispersent par degrés dans les mille sentiers de cet obscur labyrinthe. Le chevalier, demeuré seul, veut en vain retourner sur ses pas. Exténué de fatigue, dévoré par la soif, il s'égare de plus en plus. La nuit s'approchait sans qu'il pût découvrir un gîte; la campagne devenait même plus stérile et plus déserte; les chemins étaient noircis par la houille et la limaille dont les chariots des forgerons les avaient parsemés. Mais bientôt il est frappé de surprise, lorsque au sortir de la forêt il se trouve dans un vallon dominé par un château d'une structure singulière. Ce château élevait à une grande hauteur les mille pointes de ses tours, de ses clochers et beffroi, de ses flèches et de ses aiguilles moresques, de ses pignons dentelés, et de ses cheminées vermeilles où l'hirondelle et les martinets faisaient leurs nids. Toutes ces cons-

tructions irrégulières se réfléchissaient dans un grand bassin d'eau morte où se doublait leur pittoresque étendue. De loin on prenait ce manoir pour un amas de rochers aigus; en s'avançant on croyait voir une espèce de cité; mais l'on se demandait pourquoi la solitude et le silence qui l'environnaient. De maigres troupeaux, gardés par un pâtre infirme, broutaient, sur la colline dégradée par les torrens, l'aride bruyère et la mousse flétrie au souffle de la bise. L'on n'entendait au loin que le bruit des moulins féodaux, ou le maillet du pêcheur qui, sur le rivage opposé, réparait sa nacelle humide.

Toute sinistre que lui parût cette résidence inhospitalière, le chevalier a sa lance et son écu; il n'hésite point à sonner du cor, et à franchir le pont-levis. Au fond de la cour, et sous un hangard, un écuyer teignait avec la couleur du *khena*, et parfumait avec la civette et le benjoin, la crinière blanche du cheval favori dont le maître conservait précieusement la généalogie [1]. Un varlet se présente, et, sans dire un seul mot, conduit le paladin par des

[1] Voyages de d'Arvieux, t. 3, ch. 15, p. 242, ch. 18, p. 299.

guichets mal éclairés. Dans l'angle d'une salle couverte d'un tapis de poil de chèvre, le châtelain, assis sur un coussin brodé, et tout en rêvant d'un air soucieux, s'occupait à façonner le bois d'une lance. En voyant Albéric, il reste immobile d'étonnement. Les passions les plus violentes se peignent tour à tour dans ses yeux. Mais, sentant le besoin de dissimuler, ses traits se radoucissent, et il s'efforce d'accueillir, avec une politesse affectée, l'hôte qu'un hasard a fait tomber dans ses mains.

Or, ce châtelain était le fameux Fekerdin, auquel un messager venait à l'instant même d'annoncer le trépas de son frère Capanor.

A l'aspect d'Albéric, Fekerdin avait aisément reconnu le vainqueur de ce frère chéri au baudrier dont il avait fait présent à ce dernier. Mais, ne voulant point divulguer la vengeance qu'il médite, il le prie avec courtoisie de passer la nuit dans son château, et le quitte un instant pour donner des ordres.

Après le repas du soir, où l'on évita de servir le sel, gage d'une hospitalité inviolable [1], et après avoir donné à laver et présenté le parfum, Albéric est conduit dans son appar-

[1] Voyages du chev. d'Arvieux chez les Arabes, t. 3.

tement, où deux rangs de lourds piliers soutenaient un plafond couvert d'arabesques et de caractères cabalistiques; entre cette double colonnade, on avait représenté des duels et des chasses. Des armures complètes, dressées avec art sur des épieux, et disposées en attitudes hostiles, figuraient de véritables guerriers dans l'action du combat; d'autres portant sur le gantelet de fer la momie emplumée d'un émerillon, ou paraissant emboucher le cor, et mener à leur suite des limiers, semblaient poursuivre les hôtes des bois. On y voyait çà et là des sangliers et des ours féroces; on eût dit ces animaux encore vivans, tant leur dépouille était habilement conservée; ils montraient leurs dents d'ivoire, et dans les orbites profonds de leurs yeux éteints, les rubis et l'ambre des Asturies imitaient encore les regards.

La muraille était couverte d'une tapisserie représentant une grande forêt, et derrière ces cloisons mobiles pouvaient circuler des assassins.

Albéric reposait paisiblement, lorsque, se sentant éveiller, il vit, à la lueur d'une lampe, une jeune fille belle comme l'amante imaginaire qu'on rêve à dix-huit ans, lorsqu'on se

promène dans une prairie en fleurs. « Aimable Français, lui dit-elle, armez-vous et suivez-moi, car vos jours sont en danger. »

Le paladin, moins par crainte que pour accompagner cette beauté, dont l'organe enchanteur vient doucement émouvoir son ame, se lève à la hâte, et la suit par une galerie souterraine qui s'ouvrait sur la campagne, où l'on avait eu soin de conduire un palefroi.

La nuit était belle et claire, les étoiles brillaient en grand nombre. Albéric mit en croupe la demoiselle aux bons avis; il en apprit qu'elle se nommait Élisène, et qu'elle était fille d'Almeïdar, roi de Lisbonne. Elle lui raconta par quels stratagêmes Fekerdin l'avait enlevée à sa famille; que depuis un an il la retenait dans son château, espérant triompher à la fin de l'aversion qu'elle opposait à son odieux amour; qu'instruite par une camariste du complot que ce félon tramait contre un chevalier, elle avait pris la résolution de l'en avertir, et de s'évader avec lui.

Albéric, charmé de ce qu'il entend et de ce qu'il voit, sent battre son cœur sous la blanche main d'Élisène, qui, assise derrière ce paladin, lui faisait une ceinture de son bras d'albâtre. . . . .

Ces heureux fugitifs, après avoir suivi quelque temps les rives de la Méditerranée échancrées par des golfes inégaux, traversèrent le territoire de Sigean, et virent à la clarté de la lune des monticules surmontés de pierres funèbres. C'étaient les rustiques mausolées, où reposaient avec leurs armes des milliers de héros. Une inscription annonçait qu'en cet endroit Charles Martel avait jadis vaincu les Sarrasins [1].

Un nuage, couvrant le ciel momentanément, redoubla l'obscurité de ces campagnes silencieuses; Albéric ne put se guider qu'à la clarté du feu qui s'échappait par intervalle des fourneaux lointains, où les habitans de Sigean veillaient çà et là, sur les bords d'un grand marais, pour cristalliser l'eau saumâtre dont le flux de la mer remplissait leur baie industrieuse [2].

Élisène et Albéric se trouvèrent à l'aube du matin dans les riantes vallées de Fabrezan. La rivière de l'Orbien y serpentait sous des ber-

[1] Sigean est une petite ville de France, à 4 lieues s. de Narbonne; elle est mémorable par la victoire que Charles Martel remporta en 737 sur les Sarrasins.

[2] La commune de Sigean possède de grands marais salins.

ceaux d'églantiers et sous des saules aux branches inclinées. D'un côté, s'élevaient à l'horizon les montagnes de la Courbière; de l'autre, les forêts de Lésignan, dont la verdure se confondait avec une brume azurée.

C'est là qu'Albéric propose à Élisène de s'arrêter quelques instans; c'est là qu'il admire au grand jour la beauté qu'il n'avait encore entrevue qu'à la faible lumière d'une lampe, et aux reflets douteux des astres de la nuit.

Alors tout ce que la vie et la nature ont de pénétrant se fait sentir au chevalier. Il éprouve pour la première fois ce sentiment absolu par qui l'ame se régénère; il s'enivre de ces délicieuses émotions, au milieu d'une campagne où le printemps a prodigué ses faveurs; mais ce qui donne un nouveau pouvoir aux impressions qu'il reçoit, c'est d'accompagner un objet adorable, et de se trouver seul avec lui dans ces paisibles solitudes. O bonheur dont le ciel est trop avare! ces deux amans, car déjà l'étaient secrètement Élisène et Albéric, n'ont point à redouter la fin d'une rapide entrevue, ni la présence d'un témoin indiscret. La voix de l'airain sonore n'a jamais roulé dans les échos de ces falaises peu fréquentées, pour

y marquer l'heure des adieux et mesurer le temps du plaisir.

Quelle que soit la passion dont Albéric est possédé, ce paladin se trouve heureux. L'amour qui dans les villes n'est qu'une frénésie, dont les brûlans accès allument dans les veines un feu qui les tarit; l'amour dans le sein de la nature se met en harmonie avec elle; il participe à son calme, à son innocence, à sa pureté; il est gouverné par les lois immuables émanées du Tout-Puissant pour notre félicité.

Voilà l'amour qu'Élisène et Albéric éprouvaient à l'insu l'un de l'autre, mais que bientôt leurs soupirs vont révéler. Ainsi, lorsqu'un rayon de l'aurore vient entr'ouvrir leurs calices, deux roses, qu'une même tige a rapprochées, exhalent ensemble leurs parfums, et le vallon est enchanté.

Albéric dit à la princesse de Lisbonne : « O vous, dont la noblesse et le gentil langage m'auraient appris l'illustre naissance avant que le récit de vos malheurs ne m'en eût instruit, vous m'avez sauvé des piéges qu'un méchant m'avait tendus! c'est par vos soins que je puis contempler le soleil et les célestes objets qu'il éclaire: ma vie vous appartient, je vous la consacre tout entière, et jamais la reconnais-

sance ne ressembla mieux au bonheur. » A ces mots, Albéric imite en badinant les cérémonies pratiquées pour la foi et hommage des vassaux envers leur suzerain : il ôte son épée, son casque, ses éperons, et, un genou en terre, il fait le serment d'obéissance [1].

Vraiment, dit en riant la fille d'Alméïdar, il n'y a plus à s'en dédire, vous voilà mon vassal, et rien, je pense, ne manque à l'investiture. Oh! si fait bien, reprit Albéric, il faudrait encore pour la forme l'accolade du seigneur féodal. Il dit, et sa bouche vermeille effleure l'aimable sourire d'Élisène. Ce baiser mit fin à leur gaîté.

[1] Tout cela se fait ici de bonne foi. Le chevalier se croyait le serf et l'*homme* de la beauté qu'il priait d'amour. On en trouve mille exemples dans les vies des Troubadours, par Nostradamus, et dans leur histoire littéraire, par Millot. Dans le roman du Châtelain de Couci, la dame du Fayel dit en parlant de son amant : *est mien ligement*, c'est-à-dire, il est à moi par hommage lige. On trouve, dans les instructions d'Amanieu des Escas, des formules analogues à la loi des fiefs, et employées de bonne foi dans les déclarations d'amour usitées. *Voyez* Millot, Histoire des Troubadours, t. 3, p. 206. — Le vieux poëte Jean Frumeaux de l'Isle dit que *sa dame en le perdant serait déshéritée d'un serf*. — Morgué de Montaudon appelle l'amour le seigneur *sans mercy*.

Après un long silence, Albéric dit ces paroles d'une voix altérée : Un bon ermite me l'a souvent répété dans mes pélerinages : toute félicité humaine est passagère. La mienne serait de vivre et de mourir avec vous dans ces campagnes ; mais un simple chevalier ne doit prétendre à si belle destinée ; mon devoir m'ordonne de vous accompagner où vos désirs vous appellent ; dites, Madame, où vous plaît-il d'être conduite ? Voulez-vous rejoindre Lisbonne, où règne votre père ? Hélas ! dit-elle, il est mort avec mes deux frères en combattant sous les enseignes de Marsille, et longtemps avant mes larmes avaient coulé sur la tombe d'une mère. Un Sarrasin occupe à présent le trône de mes ancêtres. C'est donc à lui qu'il faut marcher, reprit Albéric en saisissant sa lance ; venez, ô vous qui mériteriez la couronne de l'univers ! vous me verrez bientôt punir l'indigne usurpateur, vous rétablir au rang qui vous est dû, et donner à tous vos sujets l'exemple de vous servir et de mourir pour vous ! Mourir pour moi, cher sire, répond Élisène ! Ah ! quel sceptre vaudrait un pareil sacrifice ! ou plutôt quel empire ne voudrais-je pas aliéner de grand cœur pour sauver vos jours, s'ils étaient en danger ! Pour-

quoi d'ailleurs tant vous croire obligé envers moi? N'est-ce pas à vous, au contraire, que je dois ma liberté? aurais-je pu, seule et sans appui, m'échapper du château de Fekerdin, pour errer comme une orpheline à la merci d'un sort rigoureux? Maintenant, n'ayant plus de parens ni d'asile, tous les lieux me sont indifférens. Conduisez-moi donc à la ville prochaine, où vous allez vous-même. Cachée en un réduit obscur, que j'achèterai du prix de cette parure inutile, je ne vivrai pas sans plaisir, en apprenant que la gloire et la fortune vous comblent de leurs faveurs. La gloire! la fortune! s'écrie Albéric, ah! que m'importent ces chimères! hier encore elles me pouvaient séduire, maintenant il n'est plus pour moi qu'un vrai bien, devant lequel s'évanouissent tous les autres, comme les vapeurs du matin se dissipent devant le soleil. Mais quel espoir luit tout-à-coup sur mon avenir? Ah! la gloire, la fortune, vont au contraire me paraître plus que jamais désirables; oui, je veux, par un effort dont mon ame agrandie se sent à présent capable, je veux m'élever au-dessus des chevaliers vulgaires; et quand mes exploits auront conquis des fiefs opulens, quand mon nom volera de province en province, béni des

opprimés et craint des oppresseurs, alors j'irai me prosterner aux genoux de celle pour qui j'aurai voulu ennoblir ma destinée, et je lui dirai : O vous qui m'avez sauvé la vie, faites plus encore en ce jour, doublez votre bienfait en le partageant avec moi !

Après un moment de silence, il reprit : Hélas ! je ne suis encore que le pauvre Albéric, paladin de faible renom; en attendant plus, daignez me permettre de vous conduire dans le manoir de mes aïeux, près d'une mère qui sera la vôtre. Le souffle du matin n'est point plus pur que ne le seront mes soupirs et mes hommages. Mais avant de quitter ces lieux chers à jamais, consacrons le souvenir des premières émotions qu'ils nous ont fait éprouver. Tant de bonheur n'est pas naturel ! Le ciel n'a point accoutumé les mortels à des instans aussi fortunés, et nous ignorons ce qu'il peut, dans un retour funeste, réserver à deux cœurs tendres. Ne sortons point de cette vallée sans y faire le serment de fidélité. A ces mots, Élisène et Albéric jurèrent, *sur la part qu'ils prétendaient en Paradis* [1], de s'aimer en tous

[1] C'était souvent la formule du serment. *Voyez* Grands Officiers de la Couronne, t. 1, p. 188.

temps et en tout lieu. Pour gage de leur promesse, ils échangèrent leurs anneaux, et puisant, avec l'écorce d'un citron parfumé, dans l'onde d'un ruisseau voisin, ils burent ensemble à cette coupe reçue des mains de la nature [1].

Dans ces innocens entretiens, le jour s'éclipse comme un éclair, la nuit vient en un instant; Albéric courbe les tiges de trois ormeaux plantés sur le tertre émaillé, et lie ensemble leurs feuillages avec son écharpe, dont la frange brillante pendait de ce dôme de verdure comme un lustre éclatant suspendu aux bosquets des fées par les sylphes invisibles. Ayant ensuite formé un lit de mousse, il conduit Élisène dans ce réduit; puis se retirant à l'écart, il veille jusqu'au lendemain sous un térébinthier où le rossignol chantait avec amour. Par degrés s'effacent les étoiles et dis-

[1] Ceci rappelle l'ancien usage des Francs et des Gaulois. Chez ces peuples, la jeune fille présentait la coupe, dans laquelle elle avait bu, à celui dont elle agréait l'hommage. Cette coutume est encore un signe d'amour dans plusieurs cantons de la Basse-Bretagne. Je l'ai aussi vue pratiquée dans plusieurs villages de Morvan (département de la Nièvre), qui, bien qu'au contre de la France, peut être comparé aux confins de la Bretagne et aux sites les plus sauvages de l'Écosse.

paraît la lune pâlissante, semblable à la jeune épouse qui, toute heureuse et confuse des mystères de la nuit, craint de revoir la lumière. La vivifiante fraîcheur, le vent léger du matin, et plus que tout encore, l'espoir de retrouver bientôt la princesse de Lisbonne, causent au chevalier français un ravissement inexprimable.

Un beau jour succède à une nuit pleine d'enchantemens; l'onde, rallumée aux feux de l'aurore, étincelait entre les jasmins et les ébéniers; l'alouette, perdue dans les airs, redisait ses notes joyeuses, et tout paraissait heureux dans la nature.

Élisène et son amant poursuivaient leur voyage, lorsqu'ils furent accostés par un chevalier aux armes brunies; ce paladin, si pourtant l'on doit appeler de ce nom le plus fourbe et le plus lâche des hommes, était Allory de Hautefeuille, cousin du traître Ganalon, et issu comme lui de la coupable maison de Mayence [1]. Il avait fui du camp français pendant le combat récemment livré sous les murs

[1] *Voyez* le roman de Charlemagne dans la Bibl. univ. des Romans, et notamment les numéros de novembre et de décembre 1777, avril 1778, 2e vol., p. 10, juillet 1778, 1er vol, p. 55.

de Narbonne; mais, à l'en croire, il s'était laissé entraîner à la poursuite de quelques centaines d'Arabes. Cet impudent fanfaron ayant reconnu Albéric, et désirant avoir un compagnon aussi brave pour ne pas craindre ceux qu'il se vantait de chercher, lui proposa de faire la route avec lui.

Albéric, affable et courtois, parut accepter avec plaisir l'insupportable société d'un tiers. Allory, frappé de la beauté d'Élisène, ne peut cesser de l'admirer; il cherchait, dans son esprit fertile en perversités, par quelle ruse il pourrait l'enlever, lorsqu'il entendit le hennissement d'un palefroi. Quand celui qui le montait eut reconnu Albéric, il lui cria d'une voix effrayante : Arrête, assassin de mon frère, lâche ravisseur de ma fiancée; arrête, et reçois de ma main la punition qui t'est due. C'était Fekerdin qui, informé de l'évasion d'Élisène et d'Albéric, avait juré de les immoler à sa vengeance.

Pendant que les deux champions s'attaquaient, la fille d'Almeïdar, tremblante pour son amant, s'était évanouie; le Mayençais la prit dans ses bras, et remontant sur son coursier, il s'enfuit avec la rapidité d'un oiseau de proie qui enlève une colombe.

Arrivé sur les bords de l'Aude, il dépose Élisène sur le gazon. Le zéphir et la fraîcheur des flots raniment ses esprits défaillans ; mais à peine s'est-elle vue séparée d'Albéric, elle pousse des sanglots et des cris déchirans.

Ces gémissemens, que prolongeaient les échos, furent entendus de quelques Sarrasins qui, vaincus par Montclar, rôdaient aux environs de Narbonne, épiant le moment d'y rentrer. Ils accoururent vers l'endroit où l'infortunée Élisène pleurait en cachant son beau visage avec ses blanches mains, afin de ne point voir le chevalier félon et discourtois.

Leur capitaine, Gemel-Eddin, fit prisonniers Allory de Hautefeuille et la fille du roi Almeïdar.

La caravane s'achemina vers Narbonne, où elle entra à la faveur de la nuit et au moyen des signaux et des intelligences que Gemel-Eddin entretenait avec les assiégés.

« J'en jure par les yeux du prophète et par le saint bosquet de Médine, s'écria Brunemont en voyant Élisène, jamais odalisque plus parfaite ne parut sous les voiles de soie de ma tente superbe, quand je fis halte au pied du Caucase, pays fameux par la beauté des jeunes femmes. Ses cheveux sont touffus et entrelacés

comme les branches du peuplier, son front ressemble à une lame d'argent, sa bouche à une boîte de corail qui renferme un bracelet de perles précieuses, et les couleurs de la grenade et de l'anémone confondent leur doux éclat sur ses joues. Conduisez-la dans le plus riant appartement de mon sérail, que l'essence des jonquilles parfume le marbre où vont se poser ses pieds légers; que les diamans et les plus riches parures soient prodigués à celle qui est née pour la gloire et la félicité d'une couche royale. » Il dit, et se tournant en fronçant le sourcil vers Allory de Hautefeuille, il lui déclare qu'il doit, à l'instant même, se préparer à mourir, si mieux il n'aime renoncer à la religion chrétienne. Le Mayençais, qui depuis long-temps souhaitait embrasser l'islamisme, amorcé par les voluptés que Mahomet a promises à ses sectateurs en ce monde-ci et en l'autre, consentit sans délai à la proposition de Brunamont.

Conservant ainsi la vie et la liberté, le renégat peut, à la faveur de son apostasie, parcourir la ville de Narbonne, et même se glisser dans l'intérieur du sérail. Il espère, sous son nouvel habit, pénétrer jusqu'à la belle Élisène, dont il oublie plus aisément les rigueurs que

la grâce et les appas. Fasse le ciel que cet ennemi du bonheur d'autrui n'aperçoive pas l'heureux Montclar ! car la clepsydre a marqué pour lui l'heure du rendez-vous, et le tournesol des terrasses regarde vers l'Occident.

Le sérail était un bâtiment spacieux et carré comme un cloître. Au milieu était un jardin entouré d'allées de jasmins et de vignes en treilles, parallèles aux arcades de l'édifice.

Un nain devait introduire Montclar près de Deïphire ; le chevalier suit son guide ; il monte un escalier secret, dont les degrés tortueux tournent cent fois sur eux-mêmes, et arrive dans une cour pavée de tuiles bleues et blanches, disposées en échiquier. Il y voit trois dogues affreux, qu'une main prévoyante avait endormis. Il traverse une suite de corridors obscurs et de portiques illuminés ; il entend, sans les voir, bruire les fontaines, tomber les cascades rejaillissantes sous les élégans arceaux des voûtes sonores, et gazouiller dans les volières dorées des serins des îles fortunées.

Il sent les vapeurs humides et les exhalaisons balsamiques des étuves orientales ; il voit les cassolettes de parfums placées de distance en distance ; les babouches des esclaves noirs rangées sur les planchers de bois d'aloès, et

les tambours de basque suspendus le long des cloisons avec les cliquettes d'ébène. Enfin il arrive dans l'appartement de Deïphire. Cette jeune Arabe, encore au bain, doit l'y rejoindre bientôt. Dans cet asile enivrant, où l'on respire une odeur plus douce que celle des fleurs de l'Inde et des plantes du Liban, les tapis de la Perse ont déroulé leurs tissus moelleux et diaprés, l'ambre des Maldives, les perles d'Hévila, les draperies de Surate et de Cachemire, les bouquets de safran sont confusément épars dans ces lieux que le paladin admire aux clartés des flambeaux placés en des urnes d'albâtre, d'où transpire leur lumière adoucie. Au centre de ce pourpris est un bassin de marbre, d'où s'élance une gerbe de cristal limpide. Le plafond est d'or et d'acier. Sur les lambris en stuc, des moulures composées d'azur et d'or servent d'encadremens circulaires à des inscriptions pompeuses, semblables à celles qui décorèrent les murs du Généralif et de l'Alhambra. Au-dessus de la porte ceintrée, dont les vitraux anguleux étaient de couleur vermeille, on lisait :

« Je suis un verger de plaisir; les grâces et les délices ont fait de moi leur dépôt. L'harmonie qui sort de mes halliers se mêle aux

soupirs des fleurs pour enchanter l'ame. Si le soleil s'arrête dans son cours pour jouir de ma vue, il ne faut pas s'en étonner ; si l'air est triste, il peut recevoir de moi l'allégresse ; mais toutes mes beautés viennent de Dieu, et il n'y a pas d'autre vainqueur que lui. Gloire à Dieu pour le bien de la secte ! »

On lisait au-dessus des fenêtres : « Tous les trésors de ce séjour incomparable exaltent la puissance de Brunamont, fils d'Abdel Abour, petit-fils de Zulem. Des cinq étoiles, trois doivent s'abaisser devant lui. Les pierres à ses ordres reçoivent des bases sublimes ; mais il n'y a point de véritable grandeur sans Dieu le puissant et le justicier. » L'inscription suivante était gravée sur les corniches : « Objet divin, par qui s'embellit ce réduit agréable, les astres languiraient d'amour, s'ils voyaient palpiter ton sein et se fermer tes yeux pleins de volupté. Que Dieu est grand, puisqu'il t'a créé ! » Cependant Montclar, intimidé par l'excès de son bonheur, brûle et frissonne tour à tour ; son ame implore Deïphire absente. Au moindre bruit, une commotion l'électrise et fait battre son cœur à coups pressés, ses pas sont mal assurés, une sueur brûlante coule de son front. L'homme est si peu fait

pour de fortes jouissances, qu'à l'instant d'être heureux, son cœur se serre, et redoute les assauts de cette puissance inconnue qui l'étonne et l'ébranle, en sorte que l'attente d'un mal le fait quelquefois moins souffrir que celle d'un plaisir extrême. Ah! pourquoi la félicité nous fait-elle presque toujours expier ses faveurs après nous les avoir fait goûter, puisqu'avant de les livrer à nos sens empressés, nous les avons déjà si chèrement payées par les tourmens de l'incertitude et la fièvre des désirs? Montclar entend le bruit des cercles d'argent, parure sonore dont les femmes arabes entourent leur chaussure [1]; il voit enfin paraître Deïphire; il la voit enfin, et tombe à ses pieds, ému, pâle et tremblant. Il veut parler, mais ses lèvres frémissantes, sa langue desséchée, ne servent qu'à peine ses transports; il regarde avec amour la séduisante étrangère, dont les yeux chargés de volupté sont dans une harmonie parfaite avec la grâce de son sourire. Montclar, dans cette entrevue dont on essayerait vainement d'exprimer la douceur, conjura Deïphire de fuir avec lui; entraînée par la voix éloquente d'un amant, elle prend son voile et se dispose à suivre

[1] Les *khâl-kal.*

Montclar, comme la jeune Sulamite qui, dès l'aurore, éveillée par le bien aimé, quittait furtivement le palais de cèdre et d'or pour aller aux vignes d'Engaddi, et vers les piscines de Jéricho. Mais tout-à-coup une nouvelle pensée l'arrête; prête à franchir le seuil du harem, elle hésite, et revenant s'asseoir sur les coussins asiatiques, elle verse des larmes en abondance. « Hélas! dit-elle à Montclar, c'est déjà trop, sans doute, de vous avoir laissé pénétrer dans ces murs. Au moment de vous suivre, une crainte affreuse vient glacer tout mon sang; Brunamont, averti par mon évasion, veillerait plus attentivement sur ses esclaves, raccourcirait leurs chaînes et redoublerait ces barreaux; ma faute retombant sur leurs fronts innocens, elles expieraient dans les larmes des plaisirs que moi, transfuge coupable, je goûterais loin de leurs prisons. J'ai parmi elles deux sœurs chéries, Rosalinde et Sinamonde, seuls êtres que mon cœur ait aimés avant de vous avoir connu. Les laisserai-je dans une rigoureuse servitude, et mon bonheur ne serait-il point pour elles une trahison et pour Deïphire un remords! O Montclar! vous m'êtes déjà trop cher, pour que je veuille risquer des regrets en vous aimant!

» Fille de la nature, s'écria le paladin, je ne croyais point qu'il fût ici-bas quelque chose de plus beau que ta beauté même ! cependant je l'avouerai, dans la confusion où mon être s'abaisse en se comparant à toi ; oui, je l'avouerai, ô femme divine et pure ! ton ame est encore plus admirable que tes attraits. Reste donc en ces lieux ; mais, au nom du ciel, gardons l'espérance, on meurt sans elle en amour : tu possèdes deux sœurs en ces murs, et j'ai deux frères dans le camp de Charlemagne ; tous deux sont dignes d'inspirer un durable sentiment, permets-moi donc de venir avec eux faire luire aux yeux de tes sœurs et aux tiens le flambeau de la foi et celui des amours ; lorsque vous serez convaincues des célestes vérités de notre religion, alors, épouses et chrétiennes, vous nous suivrez sous les tentes de Charlemagne, et ce glorieux empereur bénira la triple couronne que l'hymen aura tressée pour nous. »

Deïphire, jusque-là abattue et sans espoir, releva son beau front à ces paroles consolantes ; et tandis que ses dernières larmes brillaient encore sur les roses animées de son teint, elle laissait éclore avec lenteur le sourire de la confiance.

Ces amans se dirent adieu; Montclar en partant passa près d'un balustre chargé de vases, où le souci d'Afrique, le narcisse et les roses d'un jour mélangeaient leurs calices et leurs couleurs : le mouvement de sa marche agitant l'air, l'une de ces fleurs éphémères s'effeuilla; le paladin, revenant vers Deïphire, lui dit, en baisant la frange de sa ceinture : Serait-ce donc un présage de la rapidité de nos plaisirs ? Ah ! Deïphire, Deïphire, je ne sais, mais un noir pressentiment m'attriste en quittant ces lieux, en les quittant seul et désolé ! Si je te voyais pour la dernière fois, que me resterait-il ? ô Dieu ! Le souvenir et l'honneur, reprit Deïphire ! et la mort, s'écria Montclar en précipitant ses pas loin du harem !

Cependant ce preux, songeant au projet qu'il avait conçu avec Deïphire, revenait le lendemain pour l'accomplir avec ses deux frères. Allory, qui faisait sentinelle aux portes du sérail, a reconnu les trois chevaliers. Une joie maligne pétille dans ses yeux, et comptant sur les grandes récompenses dont Brunamont ne manquerait pas de payer une révélation de cette importance, il se fait introduire près de ce monarque, alors couché sur un sopha de brocard. Au chevet et aux pieds

de son lit de repos s'élevaient de brillans luminaires, dont la cire parfumée exhalait de suaves odeurs; devant lui étaient servis des sorbets, des grenades d'Amlas et de Ziri, des pommes de senteur, et des grains d'opium qu'il prenait pour avoir des extases et les visions du Paradis [1]. O roi! lui dit Allory, apprends que le sérail, où, selon l'expression du sage, un oiseau même ne doit pas se glisser, a vu son seuil franchi par trois chevaliers. Brunamont agraffe à la hâte le ceinturon de son cimeterre; il traverse le vestibule, où les *hazas* et les *chatirs*, espèces d'archers et de coureurs, veillaient, assis en cercle, et fumaient, dans leurs calumets odorans, les aromates de la Syrie; tous se lèvent à son aspect imprévu, tous marchent sur ses pas, et le prudent Allory trouve au dernier rang son poste favori.

Les traits de l'émir étaient défigurés par une rage convulsive. Il entre tout-à-coup horrible à voir aux clartés des torches, que parmi les épées et les halebardes dressent autour de lui ses satellites olivâtres; il entre précipitamment, et paraît devant Montclar et ses frères Ermin et Montessor prosternés aux pieds de leurs maî-

[1] D'Arvieux, t. 3, ch. 1, p. 21.

tresses attendries. Les chevaliers désarmés sont arrêtés avant d'avoir pu se mettre en défense. Brunamont, dans son transport, tire son glaive, et va faire rouler leurs têtes aux pieds de ses femmes infidèles; puis il s'arrête, non que la clémence ou la pitié retienne son bras, le cruel n'a jamais éprouvé ces sentimens généreux; et ce n'est pas en cette occasion qu'il en ferait le premier essai; mais il ne veut pas d'un seul coup terminer la vie de ceux qui l'ont outragé, il en a besoin pour alimenter sa vengeance. Il lui faut le temps de chercher d'ingénieux supplices, de varier les tortures, d'ajouter pour eux aux horreurs du présent les effrayantes perplexités de l'avenir; il ne suffit pas qu'ils meurent, il faut qu'ils se sentent mourir, et qu'ils ne subissent le trépas qu'après en avoir souffert cent fois les apprêts. En attendant, il fait charger de fers les trois chevaliers ainsi que leurs amantes éperdues, et les fait conduire en des cachots séparés; ensuite, se trouvant seul avec Allory de Hautefeuille, il lui dit: Ta fidélité mérite mes faveurs, car un roi sans libéralité est un palmier stérile, et le bienfait est le sel des richesses; le service que tu m'as rendu m'éclaire sur le choix des récompenses. Tu t'es montré l'adroit surveillant

de la fragile vertu de mes esclaves, je te constitue l'eunuque de mon harem.

A ces paroles, Allory, qui s'était fait musulman pour avoir le droit de posséder plusieurs femmes, reste atterré d'étonnement et de douleur. Sa pensée a prévu ce qu'impose l'ingrat honneur qu'il reçoit. Justement effrayé du sort qui l'attend, et ne pouvant s'y résoudre, il songe à s'éloigner de Narbonne.

A peine les marchandes juives et arméniennes ouvraient les *basars* et les *caravenserais*; c'était à l'heure où les jeunes filles arabes, que le désir de plaire éveille dès l'aube du matin, se peignent les sourcils avec l'antimoine [1], et se piquent les mains pour y tracer des fleurs et des étoiles [2]. Allory, dont le costume facilite l'évasion, sort précipitamment de la ville, mais, n'osant retourner dans le camp français sous l'habit qui dénonce son apostasie, il porte au hasard ses pas dans la campagne, avec l'embarras de la honte et le malaise des regrets.

[1] Voyages de Schaw, t. 1, p. 322. — Sonnini, Voyage dans la Haute et Basse-Egypte, t. 1, c. 16, p. 290. — Grandi, dans sa lettre à Ludolf, p. 117.

[2] Niebuhr, Description de l'Arabie, t. 1, p. 93. — D'Arvieux, t. 3, p. 220. — La note de M. Langlès, Collection des Voyages, t. 2, p. 127.

Au lever du soleil, le vagabond se trouve près des lieux où la veille il avait laissé le brave Albéric aux prises avec Fekerdin.

Il aperçoit sur le gazon une trace de sang qui, partant du champ de bataille, traversait le chemin et se perdait dans l'épaisseur d'un bois. Cette vue le saisit d'épouvante; il n'ose plus avancer, dans la crainte de découvrir sous le feuillage le corps expirant du chevalier qu'il a trahi.

O remords ! ô terreurs du criminel ! vous n'êtes donc pas des chimères, et tôt ou tard il vous faut votre victime; nul refuge ne peut lui donner droit d'asile contre vous; privilégiés comme le trépas, vous allez la réclamer jusqu'au fond du palais, jusque sous les courtines de pourpre où voudraient sommeiller les rois ! Ah ! si vous étiez de vains mots, pourquoi le lâche Mayençais éprouverait-il une invincible horreur à voir l'agonie du malheureux Albéric ? Que peut-il en redouter, si le bras défaillant de ce paladin ne doit plus désormais brandir la lance des combats ?

La pâle image, l'image sanglante d'Albéric, s'offre si redoutable à l'esprit d'Allory, que, cédant à sa frayeur, il fuit à travers les halliers, et n'ose jeter un regard derrière lui ; il

croit être suivi de près par un spectre, par une ombre furibonde, dont il entend les plaintes, dont il sent le souffle glacé. Un buisson arrête les vêtemens du fugitif, alors couvert d'une sueur abondante, il pousse un cri d'effroi..... tout cependant était paisible autour de lui, et la lumière azurée brillait sur les riants paysages.

Cet être déloyal s'enfonce dans une forêt où il entend le tintement d'une cloche lointaine. Ce bruit lui rend le souvenir de la religion qu'il a reniée. Bourrelé de remords, il s'avance près d'une chapelle où des naufragés avaient récemment suspendu leurs habits trempés et couverts d'algues marines. Cette chapelle était consacrée au *baron Saint-Nicolas* [1]. Des pélerins, les pieds nus et la corde au cou, venaient allumer des cierges autour de son image révérée des matelots et des filles nubiles; puis ils s'agenouillaient et chantaient, en s'accompagnant sur la cyfoine et les chalumeaux, des légendes rimées en langue rustique [2]. Près de cette petite église, Allory dé-

[1] On donnait le titre de baron aux saints, et à Dieu le titre de sire. *Voyez* Froissart et les Fabliaux.

[2] La langue rustique, ainsi nommée par les lettrés qui ne faisaient usage que du latin, était parlée parmi

couvre un ermitage entouré de vignes stériles; il heurte à la porte fermée de claies mal unies, et voit sortir un géant vêtu d'un froc et ceint d'une corde; sa voix était rauque, et ses yeux, brillans comme deux escarboucles, lançaient des regards de feu. Le Mayençais recule de frayeur; mais rassuré par la croix qui pendait au cou de ce singulier ermite, il ose lui demander l'hospitalité. C'était le magicien Robastre, dont les Chroniques de Charlemagne ont tant parlé [1]. Las du pacte secret qui, pendant vingt ans, l'attacha à la cause des démons, il se retira dans la solitude pour y vivre de son mieux en bon chrétien. Robastre, fidèle à sa parole, n'entretenait plus de commerce qu'avec les génies blancs, les sylphes et les bonnes fées.

Allory, croyant qu'un tel religieux serait plus indulgent que tout autre, lui dit qu'il

le peuple dès le siècle de Charlemagne. *Voyez* la Dissertation de M. l'évêque La Ravallière sur la langue romane, dans son édition des chansons de Thibaut, comte de Champagne.

[1] Les Chroniques fabuleuses du temps de Charlemagne parlent de ce géant ermite et magicien. *Voyez* surtout le roman de Guerin de Monglave, Bibliot. univ. des Romans, 2e vol. d'octobre 1778, p. 4—26.

venait confesser ses péchés et demander l'absolution.

Robastre demeura stupéfait aux révélations d'Allory; et quand cette longue confession fut enfin terminée, il lui ordonna pour pénitence d'aller à la découverte d'Albéric, afin de le secourir s'il était blessé, et de l'ensevelir s'il avait perdu la vie. Ayant ensuite congédié le Mayençais, il s'achemina vers Narbonne, dans l'espoir de délivrer, par quelque tour d'adresse, Montclar et ses deux frères qu'il protégeait depuis long-temps.

De son côté, Allory, sur lequel agissent encore le repentir et les exhortations, veut s'efforcer de mériter l'absolution en remplissant la tâche pieuse qui lui est prescrite. Il revient sur les lieux où de sanglans vestiges peuvent le conduire près de celui qu'il doit chercher, et qu'il voulait éviter; il s'en approche en hésitant, et avant de pénétrer dans l'épaisseur du feuillage, où il croit voir le chevalier français, il crie d'une voix étouffée : Albéric!..... Albéric!....

Qu'était devenu cet amant d'Élisène depuis l'instant où nous l'avons quitté? Il avait engagé un combat à outrance avec Fekerdin, que la bonne trempe de ses armes, et surtout

sa vigueur, rendaient grandement redoutable; aucun champion n'avait pu se mesurer avec lui, et d'un seul coup de lance il faisait vider les arçons aux guerriers les plus confians dans leur force. Étonné de la résistance qu'il éprouve, et après une lutte de quelques heures, Fekerdin s'arrête plein d'admiration pour un ennemi si jeune et si brave. Certes, lui dit-il, je voudrais que la mort de mon frère et l'enlèvement d'une femme que j'aime plus que la vue du soleil, ne m'eussent pas imposé une vengeance implacable, je te jurerais dès à présent une éternelle amitié; toutefois reposons-nous ensemble une partie du jour, et nous achèverons ensuite ce que nous avons si bien commencé. Les deux chevaliers, qui venaient de s'attaquer avec fureur, et qui bientôt devaient encore se montrer altérés de leur sang, quittent leurs armes, et causent ensemble avec familiarité. Fekerdin ouvrant un bissac attaché à la selle de son coursier, en tire des fruits secs et un flacon de jus de réglisse; il invite Albéric à partager ce repas frugal. Tous deux, assis sur le gazon, se font les honneurs du festin et boivent dans la même tasse, après s'être salués avec politesse [1]. Fe-

[1] On trouve mille traits semblables dans l'ancienne

kerdin, fatigué du combat, ne peut résister au sommeil, il tombe et s'étend sur le sol rocailleux. Albéric soulevant la tête du Sarrasin, la pose sur un manteau qu'il plie en oreiller, afin qu'il dorme plus commodément; puis veillant près de lui, il pense à son Élisène, qu'il espère retrouver sous les murs de Narbonne. Cependant Fekerdin dormit le reste du jour, et presque toute la nuit suivante; s'éveillant enfin tout ébahi, il voit Albéric qui lui dit: Je vous attends. Le grand jour étant venu, ils remontèrent sur leurs destriers, la visière baissée, la lance en arrêt, ils se précipitent l'un sur l'autre avec une nouvelle ardeur. A la lance rompue succède la tranchante épée, qui fait cent fois voltiger l'éclair, et planer la mort sur le front qu'elle menace. Tantôt les deux rivaux immobiles épient la place et l'instant d'un coup médité; tantôt transportés, furieux, rejetant les lenteurs, la feinte, les précautions, et s'abandonnant en aveugles à leur courage, à leur destinée, ils frappent, redoublent, frappent; toute leur armure étincelle sous leurs glaives retentissans. Leurs

chevalerie. On peut lire à cet égard la vie de Du Guesclin, l'Arioste et Lacurne Sainte-Palaye.

coursiers, le poitrail et les flancs déchirés, soulevant une dernière fois leur crinière épaisse, et la tête tournée vers le soleil pour humer encore les flammes célestes, que si souvent dans les champs des combats leurs naseaux brûlans exhalèrent, tombent mourans, et meurent sur l'arène trempée de leur sang généreux.

Les deux rivaux se dégagent des étriers, et continuent à pied leur attaque. Le Sarrasin, tourne à l'entour de son ennemi, le harcèle, l'assiége, l'investit des lueurs menaçantes de son cimeterre agile; Albéric à son tour le pousse, le presse et l'étonne; l'un et l'autre blessés et couverts de sueur perdent leur force et leur vie. Leurs bras fatigués ne peuvent plus soulever des armes impuissantes; leur vue égarée et trahie par une vapeur embrasée ne découvre plus les objets; ils ne frappent qu'au hasard, et leurs glaives devenus trop pesans ne décrivent que de vains cercles dans les airs.

Fekerdin tombe le premier, et dans sa chute il vomit à gros bouillons le sang noirâtre dont sa poitrine meurtrie était remplie. Il expire..... Albéric, rassemblant ses dernières forces, se traîne dans le taillis voisin pour y

respirer une fraîcheur salutaire ; ses genoux chancèlent, il se couche mourant au pied d'un tilleul, et reste évanoui par la perte de son sang qui formait vingt ruisseaux autour de lui.

Ce fut en cet état que le trouva Allory de Hautefeuille ; ne doutant pas qu'il n'eût cessé d'exister, ce traître, dont la crainte avait seule causé le repentir fugitif, se rassure, et par degrés revient à ses habitudes criminelles. En prenant la main d'Albéric, pour s'assurer s'il vivait encore, il aperçut la bague d'Élisène ; à ce doux nom, gravé sur l'or et l'émail, le Mayençais sent battre son cœur, désirant posséder un objet qu'avait porté celle dont le souvenir l'enivrait d'amour ; il s'en empare, et tout palpitant de joie, il s'éloigne d'Albéric, après avoir jeté quelques branches vertes sur son corps sanglant.

Quand son ame errante sur ses lèvres va s'exhaler pour jamais, qui oserait encore répondre de l'existence du chevalier français ? Nul dictame, nul baume assez puissant pour le sauver ; sa guérison, impossible aux yeux de l'art, ne peut être que l'œuvre d'une amante, dont l'espérance est inépuisable comme le sentiment qui la fait vivre, et dont le cœur garde

pour l'instant des revers une force héroïque et des secrets divins. C'est donc toi, femme sensible; c'est toi seule qui peux rouvrir à la clarté des cieux la débile paupière de ce jeune homme expirant; non point pourtant que tu connaisses dans les vallées des plantes que nous ignorons; mais les remèdes les plus simples, inspirés par ton ame amoureuse, appliqués par tes mains légères, deviennent l'exorcisme de la mort et les conjurations qui chassent les douleurs!

Mais si tel est le pouvoir d'une amante, que ne doit-on pas surtout attendre d'elle, quand cette amante est une fée? Telle était la belle Lyriade. Cette fée aimait Albéric, non-seulement comme sa protectrice et sa marraine, mais elle n'avait pu se défendre du charme impérieux du plus doux sentiment. Depuis long-temps elle désirait posséder cet aimable chevalier dans son séjour de Rosefleur. Quand elle connut son danger, elle descendit vers lui sur des nuages, et l'enleva dans les airs. Arrivée à sa résidence, elle le dépose dans un bocage, et répand sur ses plaies une essence qui les guérit; elle détache son casque, et au lieu de cette armure, elle place une couronne enchantée sur le front du pala-

din. A la possession de ce diadème d'émeraudes était attaché le don de l'éternelle jeunesse; mais il causait l'oubli du passé et de tout sentiment étranger à l'amour que faisait naître Lyriade[1].

Sans le prestige de la fatale couronne, la première, l'unique pensée d'Albéric eût été pour Élisène; la beauté des lieux où il était n'aurait pu l'en distraire un instant. Plaignons donc, mais n'accusons pas ce chevalier du bonheur qu'il va goûter dans cette habitation magique. Nulle expresssion ne pourrait fidèlement en décrire les merveilles: comment

[1] Ces enchantemens sont tout-à-fait dans l'esprit de notre merveilleux; il est peu de romans de chevalerie où l'on ne parle de quelque talisman puissant, propre à donner la haine ou l'amour. *Voyez*, sur cette sorte d'enchantement. — Lebrun, Histoire des Superstitions, t. 1, 2 et 3. — Thiers, Traité des Superstitions, t. 1, p. 409 et suiv. — Les admirables Secrets d'Albert-le-Grand, l. 2, p. 116, l. 3, p. 166, et le solide Trésor du petit Albert, p. 7 et 8. Il est aussi question d'une couronne d'émeraudes, dont la vertu donnait l'amour et faisait oublier le passé, dans le roman *d'Ogier le Danois*, l'un des douze pairs supposés de Charlemagne. Ce roman a été imprimé à Paris, chez Vérard, sans date, et à Lyon, in-4°, 1525. On en trouve un extrait dans les œuvres de M. de Tressan, t. 8, p. 48, et dans la Bibliothèque universelle des Romans.

peindre ces astres inconnus, et que n'aperçurent jamais les bergers de la Chaldée dans leurs agrestes contemplations? Comment nommer les nouvelles couleurs qu'une lumière nouvelle faisait rayonner?

Les murs du palais, ses galeries, ses colonnades, étaient formés du plus pur cristal. L'on voyait dans cette architecture diaphane se jouer et se mouvoir en tous sens des météores, des disques rayonnans, des groupes d'étoiles; on marchait au milieu des constellations, on foulait un ciel d'azur à ses pieds.

Que dire des meubles d'émail, des vases d'onyx et d'agate, des tapis habilement tressés avec les plumes coloriées de la pintade et du colibri, des parquets de nacre, des perrons d'ivoire, des cours pavées en mosaïque, dont les compartimens figuraient des parterres? Mais là, comme parmi nous, l'art était vaincu sans effort par la nature, et la beauté des jardins effaçait l'éclat du palais. Du plateau de la colline, où ce palais était construit, on descendait par cent vingt degrés de marbre blanc, ornés de vases de fleurs, dans un grand vallon arrosé par une rivière qui, des sommets voisins, s'échappait d'un bois de haute futaie, et tombait de cascades en cascades jus-

qu'aux gazons odoriférans où se reposait son onde émue. Dans ce vallon, et sur les contours de cette colline, le promeneur était conduit par des sentiers sinueux à travers des tableaux animés, où l'art et la nature avaient représenté les différentes phases de la vie humaine. On voyait d'abord des bocages en fleurs, et des sylphes qui folâtraient près de la source d'un ruisseau, emblême fugitif des premiers beaux jours. On arrivait ensuite sur un terrain plus aride, où des buissons couverts de fruits écarlates couvraient les bords de ce même ruisseau, qui, roulant sur un lit rocailleux et inégal, devenait un torrent fougueux. En cet endroit, un castel gothique avec ses tourelles, ses ponts-levis et ses créneaux, donnait l'image des aventures et des combats chers à la jeunesse. Dans l'intérieur de cet édifice, l'ameublement, le costume, les mœurs hospitalières du châtelain, la réception des damoiselles, tout présentait la copie fidèle des demeures chevaleresques. En continuant sa promenade, on se trouvait insensiblement dans un bois de sapins, au fond duquel étaient une grotte et un ermitage pour indiquer qu'après l'âge des passions, et le fracas de la vie, l'homme désabusé cherchait les

pensées austères, et se rapprochait de son Dieu dans le silence et la solitude. De ce paisible ermitage, une pente douce menait dans une vallée, où parmi les cyprès, l'if et les saules d'Orient, se montraient des tombeaux couverts de pieuses offrandes. Là, le ruisseau qui à sa source était si riant et si fleuri, qui ensuite impétueux et bruyant bondissait plein d'écume, ne formait plus dans ces lieux funèbres qu'un grand lac immobile où se peignait l'azur du ciel. Au fond de cette vallée de la douleur, se voyait comme une grande ville en ruines; des obélisques, des amphithéâtres, des temples mutilés et croulans, étalaient de toutes parts des décombres. Curieux de visiter ces débris pittoresques, si le promeneur s'avançait parmi les chapiteaux, les tronçons de colonnes et les restes des portiques; s'il osait s'enfoncer dans les souterrains où l'attirait une lueur lointaine, il pénétrait, après avoir long-temps marché au milieu des ténèbres, dans des salles magnifiques, des galeries étincelantes d'or et de pierreries, et des vergers délicieux, dont la seule vue rendait heureux. Ces merveilles inattendues avaient été créées sous les ruines mêmes et dans les grandes cavités du sol onduleux. Le ramage des oiseaux, et le chant des

bergères, réjouissaient un vaste paysage. Sous les arceaux d'un aqueduc de porphyre, on apercevait des horizons bleuâtres, des îles couvertes de platanes, et des hameaux à moitié cachés par des bosquets d'aliziers et de mélèzes.

Dans ces enclos ravissans, dans un labyrinthe de lilas et de chèvrefeuille, Lyriade et son amant se plaisant à s'égarer, goûtaient des plaisirs dans l'attente d'autres plaisirs, ce qui est la volupté suprême. C'est là qu'assis sur des pervenches et des fougères, et les cœurs saturés d'une paisible joie, ils sont aises d'être ensemble, alors même qu'ils gardent le silence; car le silence est fécondé par l'amour. Montés sur un char traîné par des cerfs blancs aux ramures d'or, ils volent avec les zéphyrs vers le ténébreux lointain des forêts, ils franchissent, en se pressant l'un vers l'autre, d'immenses avenues d'arbres, dont les branches agitées les encensent de leur odeur et couvrent de fleurs effeuillées leurs chevelures plus noires que le jais du mont Lozère. Quelquefois en des gondoles surmontées d'un dôme de soie, où les reflets de l'onde agitée folâtraient comme un essaim d'esprits légers, ils voguaient sur le fleuve

scintillant, et paraissaient poursuivre les îles de lumière et les fantastiques images que le soleil y faisait apparaître. Tandis qu'une musique ravissante interprétait les mouvemens confus de leurs cœurs, ils abordaient vers une grotte, d'où ils sortaient enivrés de voluptés, et les yeux chargés d'expressives langueurs.

Mais tandis qu'Albéric ignorait qu'il fût dans l'univers d'autre femme que la séduisante Lyriade, Élisène, victime de sa constance, répandait bien des larmes amères. Brunamont, dont l'ardente passion s'était allumée à la première vue de cette orpheline, sentit redoubler sa flamme, lorsque, trahi par Deïphire, Sinamonde et Rosalinde, il résolut d'oublier toutes les femmes de son harem pour n'aimer désormais qu'Élisène.

Accablée du fatal héritage de tant d'amour, la fille d'Alméïdar repoussait chaque jour les déclarations odieuses de son tyran, qui, selon le langage symbolique des amans orientaux, lui avait envoyé une boîte scellée, renfermant *un grain de raisin*, *un charbon*, *du gingembre*, *de l'alun*, *de la soie blanche*, *et une pièce de soie jaune*, ce qui

voulait dire : *Mon vœu secret est de te faire connaître ma tendresse. Ton premier regard a ravi mon cœur ; mais la fleur de mes jours se flétrira, tandis que tu jouiras de toutes les joies de la vie. Réponds-moi, et si tu le peux, mets fin à mes souffrances*[1].

Brunamont avait en outre envoyé à la princesse de Lisbonne le voile de gaze couleur de feu, dont les amantes d'Arabie se couvrent les traits quand elles vont au-devant du nouvel époux[2]; mais rien ne pouvait ébranler la fidélité d'Elisène. Suppliant ou furieux, l'émir faisait tonner sa colère orgueilleuse ou soupirer sa tendresse extrême. Il offrait sa main, sa couronne, ou prononçait un arrêt d'esclavage et de mort. Irrité de cette résistance, et se croyant dédaigné, Brunamont, le plus fier et le plus féroce des hommes, ne vit plus dans la pudique beauté qu'une esclave rebelle dont il devait punir le mépris.

Il la fit conduire dans une prison, où des muets, une seule fois par jour, lui jetaient de vils alimens. Une natte de paille était sa cou-

[1] Hartmann, Eclaircissemens sur l'Asie, t. 2, p. 431, en allemand. — Cabinet des Fées, t. 21, p. 355. Genève, 1786.

[2] Hartmann, lieu cité, t. 2, p. 420.

che, une robe de bure son seul vêtement; mais, loin de se plaindre, elle se trouvait heureuse de pouvoir penser en liberté à son cher Albéric, sans être arrachée à ce plaisir par l'obsession insupportable du monarque.

« Tendre Albéric, se disait-elle, seul ami
» de mon cœur, ah! plutôt périr mille fois dans
» les plus longs supplices, que d'oublier mes
» sermens!

» Si, dans les pressentimens de l'amour, tu
» pouvais découvrir l'état où je suis, il ne fau-
» drait point t'abandonner au désespoir; crois-
» moi, et peut-être l'as-tu déjà reconnu toi-
» même, quelle que soit la rigueur de l'ad-
» versité, la constance peut aisément l'adou-
» cir : c'est le baume de toutes les blessures.
» Que l'amour répare donc les peines de l'a-
» mour, et ne me crois plus si malheureuse.
» O mon bien-aimé! va, je le serais davan-
» tage, si, toute brillante des diamans du
» déshonneur, j'achetais la liberté, le luxe,
» les plaisirs, par de criminelles complai-
» sances pour ton rival; tandis que toi, cher
» et bien cher Albéric, tu souffrirais loin de
» moi, ayant pour tout bien mon anneau que
» tu presserais sur ton cœur. »

En disant ces mots, elle pressait elle-même

sur son cœur et sur ses lèvres l'anneau reçu en échange du sien dans la vallée de Fabrezan.

C'est ainsi que nuit et jour Élisène charmait sa captivité. Tous les soirs elle entendait de jeunes esclaves chanter sur le mode d'yrac ou sur le mode ispahani.

C'étaient les filles des jardiniers du palais, qui, en arrosant le gazon d'olympe et les hyacinthes des parterres, répétaient les romances de leurs pays. Dans ces paroles, naïf ouvrage des amours du désert, Élisène trouvait de fréquentes allusions à son propre sort, et ses rêveries en devenaient encore plus tendres.

Un jour elle entendit une élégie orientale qui semblait composée pour elle; le sujet était une fille arabe, éprise d'un jeune conducteur de chameaux; ses parens lui avaient ravi la liberté, afin de la contraindre à épouser un chef de tribu; mais elle, pensant uniquement à Zinaïm, chantait cette romance, en faisant pour lui le *Seylan* ou bouquet allégorique [1], dont les couleurs et le mystérieux arrangement font correspondre deux amans séparés.

[1] Hammer, dans les *Fundgruben des Orients*, n° 1.

CHANT D'AMOUR.

« Lorsqu'au retour de leurs jeux folâtres, » mes sœurs me voient captive sous la tente » solitaire, elles me disent : Eïla, oublie Zy- » naïm, et reçois pour mari le riche posses- » seur des vallons où croît l'encens; alors » rendue à la liberté, tu viendras partager nos » jeux sous les cèdres du mont Schammar; » car la fleur du figuier commence à poindre, » et l'ondée printanière a purifié la terre.

» Je leur réponds, en m'avançant vers le » seuil qu'il m'est défendu de franchir : Il » n'est point de prison plus triste que la so- » ciété d'un homme qu'on abhorre, et je ne » demande à la nature que le parfum du zé- » phyr qui souffle comme respire le bien-aimé. » Croyez-vous donc qu'on puisse changer la » place de son cœur? Ah! l'amour ne res- » semble pas à la couronne de fleurs que, lors » de vos danses légères, vous faites passer » tour à tour sur le front des compagnons de » vos plaisirs.

» Il ne m'est pas plus facile de quitter les » anneaux de la fidélité, qu'il est possible à la

» tourterelle de se dépouiller de son collier
» d'ébène.

» Mais pourquoi me parlez-vous ainsi, vous
» qui n'avez pas encore aimé? Les jeunes
» filles ressemblent aux tamariniers de nos
» collines, qui, dans une saison seulement,
» laissent échapper de leurs blessures un
» baume dont tout le désert est parfumé [1].
» Vous êtes plus jeunes que moi de trois prin-
» temps; en vous précédant aux sentiers de
» la vie, j'ai vu la première s'élever du milieu
» des sables arides une *oasis* pleine de ver-
» dure et de fleurs, sans laquelle les pauvres
» pélerins, qui se rendent du berceau à la
» tombe, ne pourraient se délasser de leurs
» maux. Cette *oasis* est l'amour, laissez-moi
» donc en goûter les douceurs, car mon ame
» est affligée. »

Ces simples paroles attendrirent Élisène; elle les apprit et les chantait à son réveil. Cependant Brunamont, qui ne pouvait maîtriser sa passion, était entraîné souvent malgré lui vers la prison d'Élisène, espérant que bientôt le dur traitement qu'il lui infligeait la rendrait plus docile à ses vœux. Mais sa rage

[1] Scétzen, dans Zach, Correspondance, t. 17, p. 151.

fut à son comble, quand, au lieu de soupirs et de plaintes, il entendit l'amante d'Albéric chanter la romance qui semblait indiquer un rival préféré. Alors il ordonne qu'on la pare des plus beaux atours, qu'on la conduise dans un riche pavillon appelé *zehra*, c'est-à-dire, *fleur et ornement du monde*.

Dans ce réduit, pavé de porcelaines et illuminé en verres de couleur, de jeunes filles d'Asie, dont les pieds étaient ornés de bagues et de sonnettes d'or[1], faisaient entendre presque toutes les nuits le tambour de basque, le luth et la guitare de David[2]. Les femmes que Brunamont daignait aimer y venaient attendre les caresses impérieuses de leur maître. A peine la fille d'Almeïdar y fut-elle amenée, que des esclaves mirent à ses genoux un coffret de bois de sandal, dont les cases d'ébène présentaient des diamans, des essences, de la poudre d'aloès de Comari, du savon de Ricca, et des pâtes d'amande de Cousa. Sur cet amas de parfums et de richesses, était une bande de

[1] *Medjnoun* et *Leïla*, trad. de M. Chezy, t. 1, p. 16. — *Uchtur* et *Djeida* dans le Béharistan de Djamy, mss. des langues orientales, Bibliothèque royale.

[2] Contes persans du dervis Moclès, lieu cité, p. 294, t. 1.

papyrus enveloppée dans un mouchoir de soie, et où Brunamont avait tracé ces mots :

« Si dans trois jours l'esclave refuse l'hon-
» neur de partager la couche où son roi l'ap-
» pelle, sa mort vengera l'injure faite à celui
» que son rang, son pouvoir et ses droits,
» n'ont point accoutumé à se voir impunément
» offensé. »

Élisène, pour rester pure et fidèle, veut détruire les attraits qui causent ses peines; elle fait tomber sous d'impitoyables ciseaux cette blonde chevelure, dont s'amusaient les zéphyrs, et que les perles d'une eau limpide, et les fleurs du printemps, avaient tant de fois rafraîchie et parfumée; elle ternit, avec le suc d'une plante, ce teint dont la fraîcheur s'efface en un instant. L'insomnie, les jeûnes, les douleurs, conspirent contre ses charmes.

Élisène, les yeux gonflés de pleurs, le front dépouillé de sa parure, les lèvres arides et décolorées, Élisène aborde le roi de Narbonne et brave ses affreux transports. Le monarque s'irrite de se voir dérober tant d'appas, car aux yeux des Arabes la plus grande beauté des femmes était une longue chevelure, dont ils comparaient les boucles aux jacinthes de la

Chine[1]. Selon leurs poëtes, le turban rouge plissé sur la tête des rois n'avait point la grâce des tresses noires qui couronnent la Circassienne.

Le Sarrasin, déçu dans son espoir, et d'autant plus barbare, qu'Élisène cesse de lui paraître belle, la livre aux muets pour la faire mourir; les inflexibles agens de sa fureur la précipitent dans la rivière de l'Aude qui mugissait aux pieds des remparts.

Cependant Robastre, déguisé en derviche, voguait dans une petite nacelle vers la grosse tour de Narbonne, cherchant, à l'aide de la langue arabe qu'il parlait facilement, à s'introduire dans cette ville pour sauver, s'il en était encore temps, Montclar, Ermin et Montessor. Cet ermite aperçoit, à la clarté de la lune, trois hommes noirs, qui du haut de la tour jetaient une femme blanche dans la rivière profonde.

Élisène disparut d'abord sous les flots, puis revint à leur surface. Robastre la retira sans connaissance.

[1] Hartmann, Éclaircissemens sur l'Asie, t. 1, p. 503 504 et suiv. — Jones, *Gr. of the persian language, etc.*, t. 2, p. 178. *London*, 1777, *sup.* 9, p. 43. — Bidcheti, nouveaux mélanges.

Dès que la fille d'Alméïdar eut recouvré l'usage de ses sens, et que d'une voix affaiblie elle eut prononcé le nom d'Albéric, Robastre devina que c'était Élisène si perfidement enlevée par Allory de Hautefeuille, et sentit une tendre compassion pour cette princesse. Après l'avoir déposée sur le rivage, le nécromant dit quelques mots secrets; aussitôt des lutins et des farfadets viennent voltiger autour de lui; prompts à exécuter les ordres de Robastre, ils transportent Élisène dans le royaume des illusions, où régnait le puissant Flamel, *roi de Féerie*[1]. Ce chef des génies, des sylphes et des ondins, ce protecteur des amans fidèles, avait fixé son séjour dans une région inaccessible, et placée entre le ciel et la terre. C'est là que ce bel immortel rassemblait toutes les illusions et les chimères.

Douces illusions qui n'êtes point des erreurs, puisque vous faites oublier des peines réelles! filles de l'imagination et de l'espoir, sylphides brillantes d'un monde idéal, où se réfugie l'être sensible poursuivi par un sort implacable! fictions merveilleuses, divins mensonges,

[1] Il est souvent parlé du *roi de Féerie* dans le roman d'*Huon de Bordeaux*.

qui, d'abord confus et sans forme, vous colorez par degrés aux rayons du prisme, et vous groupez au son de la flûte enchantée, c'est dans le royaume de Flamel, que versant l'oubli des douleurs, des intérêts vulgaires et des besoins terrestres; que réparant les injustices des mortels et les torts de l'aveugle fortune, vous compensez dans vos balances d'or les destinées humaines!

A l'orient de ce royaume fantastique, où le sage même n'ose regretter la vérité, sont les illusions de l'enfance et de la jeunesse. Le soleil n'en éclaire point, il est vrai, les rians paysages; mais une aurore perpétuelle y verse en abondance une lumière vermeille qui se réfléchit sur les objets, et leur donne le coloris de la pudeur et du plaisir. En tout temps la rosée y brille sur des moissons de fleurs qui ne sont qu'entr'ouvertes, et dont les tiges n'ont point d'épines. De ces lieux où tout respire la santé, l'innocence, l'allégresse et l'espoir, jamais n'approchèrent l'ennui, le dégoût, les regrets et les soucis.

Quand parfois un rapide orage gronde un instant dans ces vallons, bientôt des milliers d'arcs-en-ciel forment dans les airs de longues avenues de berceaux, où les sylphes rappel-

lent au son du hautbois et des tympanons les chœurs de la danse et les jeux enfantins.

Quand par hasard la mort ose y venir réclamer ses droits, souvent la nature et l'espérance repoussent bien loin ce monstre funèbre; et s'il lui faut des victimes, du moins ne va-t-il point les saisir avec le cortége des souffrances et à la lueur des torches sépulchrales; mais il charge l'ange du sommeil de les lui conduire sans douleur.

Dans ce beau séjour, où fleurissent toutes les primeurs de la vie, rien n'était plus séduisant que les perspectives. Quelle variété! quelle richesse! la réflexion de la lumière et les effets de l'optique y figurent des palais magiques, des bosquets peuplés de nymphes, de syrènes, dont on entend les voix tendres et passionnées. Plein de confiance dans la destinée, heureux de jouir et d'espérer; sans crainte, sans soupçons, ignorant les obstacles, croyant soumettre la nature à ses désirs, le jeune homme marche avec la légèreté des génies vers ces horizons lointains, où il se persuade que le sort lui réserve des talismans et des diadèmes.

Au midi de ce royaume étaient rassemblées les illusions de la fortune, de la gloire et des grandeurs. Sur cette âpre contrée, le soleil,

dans toute sa force, dardait à-plomb ses rayons. Toutes les montagnes étaient des volcans, la lave coulait dans les vallées en ruisseaux dévorans, dont le cours enflammé serpentait entre une double haie de lauriers; le sol calciné était couvert de soucis, d'absynthe et de fleurs brillantes, dont l'éclat ne durait qu'un instant; mais les pavots qui donnent un doux sommeil, et l'ellébore qui guérit la démence, ne croissaient point dans ces lieux, où des festons de verdure courbés en arcs de triomphe, formaient des ponts fragiles sur des abîmes affreux.

Deux monumens s'élèvent au milieu de toutes les illusions de cette contrée; l'un est le palais de la Fortune, l'autre est le temple de la Gloire.

Les avenues qui aboutissent au palais de la Fortune sont des galeries tellement basses, qu'un homme ne peut avancer en se tenant de toute sa hauteur; il faut qu'il se courbe, et même qu'il rampe en quelques endroits. La plupart de ces routes incommodes sont obliques ou tortueuses; il en est de secrètes qui abrégent le chemin; elles sont indiquées par de malignes fées qu'on appelle ici-bas les Intrigues, l'Astuce, la Mauvaise Foi, ou par des sylphides plus innocentes, mais que leurs

caprices et leur rencontre inopinée ont fait nommer les Occasions.

Enfin, on arrivait devant ce bâtiment somptueux et imposant, qui s'élevait par étages, et dont les toits étaient ornés de girouettes. Dans ses fondations peu solides, et creusées en un sable mouvant, s'étaient englouties les ruines d'anciens édifices dont les fragmens superbes faisaient regretter la destruction.

La porte, décorée d'offrandes, était sans cesse obstruée par la foule, qui ne connaissait ni préséance, ni égards, ni considérations. On se jetait tumultueusement dans l'intérieur, et souvent ceux qui entraient, écartaient ou renversaient les autres.

Rien n'était plus éblouissant que le premier coup-d'œil de cette enceinte, et l'on croyait d'abord qu'il n'y avait point sur la terre un lieu plus propice aux désirs des mortels ; cependant les illusions qui au-dehors étaient nombreuses, vives, insinuantes, n'étaient plus audedans qu'en petit nombre, et languissaient visiblement. Pour les ranimer un peu, on les conduisait successivement aux étages supérieurs, où d'abord elles paraissaient reprendre leur premier éclat ; mais bientôt elles dépérissaient encore davantage ; enfin on croyait

les guérir en les plaçant au faîte de l'édifice, et c'était là qu'elles expiraient.

Au reste, il est plus facile de quitter ce palais que d'y pénétrer. Les issues en sont larges et la pente en est rapide.

Quant au temple de la Gloire, il est élevé sur une montagne d'une hauteur si prodigieuse, que souvent, en partant de sa base dès l'aube du matin, on ne peut guère parvenir au sommet que vers le déclin du jour. Il est vrai qu'on est souvent arrêté dans sa course par des piéges et des obstacles de toute espèce.

On arrive enfin sur le plateau de cette montagne. Si de ses hauteurs on regarde en bas, la tête tourne aisément, et l'on ne reconnaît plus à cette distance ceux qu'on voit errer à ses pieds comme des insectes perdus dans la poussière. Les murailles du temple furent, comme celles de Thèbes, élevées au son de la lyre.

La prêtresse de ce temple est invisible et mystérieuse, personne encore n'a vu ses traits sous le voile impénétrable qui les couvre : on lui donne le nom de postérité. Les siéges de ce lieu sacré, où l'on consommait beaucoup d'encens, sont des trônes ou des trépieds, tous les autels sont des tombeaux et des cénotaphes;

c'est sur leurs pierres funèbres que sont déposés de tardifs hommages et des couronnes lentement tressées.

Flamel avait conduit Élisène dans le plus beau de ses jardins, celui où les amantes, doucement abusées par les illusions de l'absence et de l'amour, se croyaient tendrement chéries d'un inconstant. Là, sous des berceaux de lierre étroitement entrelacé aux rameaux des arbres, fleurissaient les pensées, emblème d'une ame occupée d'amour; les lys, symboles de confiance et de candeur; la sensitive se dérobant à la main qui voudrait la cueillir; la violette exhalant ses parfums entre des buissons épineux, image d'une ame tranquille au milieu de l'adversité.

Jamais le grand jour ne pénétrait dans ces lieux; un seul rayon eût flétri toutes ces fleurs, tari les ruisseaux, effarouché les colombes qui roucoulaient tendrement; aussi les farfadets avaient-ils soin, dès qu'une indiscrète clarté perçait la paisible enceinte, de l'attirer sur leur prisme magique, d'où son éclat amorti rejaillissait en lueurs incertaines et retombait en mourantes couleurs.

Les habitans de ce séjour goûtaient des plaisirs dont l'uniformité même fait la douceur.

Ces illusions faisaient mouvoir à leurs yeux un miroir dont mille facettes multipliaient les traits adorés d'un être éloigné. D'autres illusions, jeunes émules des zéphyrs, allaient recueillir sur les rivages des adieux les dernières paroles de l'amour; et leur souffle animé les faisait murmurer sans cesse à l'oreille ravie de la beauté qui les inspira.

Cependant le génie Flamel n'avait pu voir, sans en être touché, la constance d'Élisène dont il connaissait les malheurs. Désirant la réunir à son chevalier, il vole vers les jardins de Rosefleur.

Flamel trouve Albéric sommeillant sur le bord d'une fontaine. Le bon génie le délivre de la couronne fatale qui lui ravissait le souvenir du passé.

Aussitôt le prestige s'évanouit, un songe vient déjà rendre au paladin l'image de sa chère Élisène, et lui montre cette princesse telle qu'il la vit dans la vallée de Fabrezan, lorsqu'il surprit à ses genoux l'aveu du premier amour.

Cependant Lyriade aborde Albéric. Cette fée le voit dépouillé de la couronne d'émeraudes; elle devine aisément les pensées qui

l'agitent, mais déguisant ses craintes, elle lui tient cet adroit discours :

« Qu'importe, ô mon jeune ami, qu'une main furtive t'ait ravi le diadême dont je me plus à te parer, non pour t'attacher à moi par un charme impérieux, mais pour te proclamer mon unique souverain ! Quelles chaînes te retiendraient mieux près de Lyriade que ses bras, ses regards et son sourire ! O insensée que j'étais de te dérober le souvenir de ta première existence, puisque c'est en la comparant à celle dont tu goûtes ici la douceur, que tu peux aisément reconnaître les misères de l'une et les avantages de l'autre ! Songe donc, puisque tu le peux maintenant, songe d'où tu viens et où tu es ; vois ce bocage, dont les mille détours sont semés de fleurs que l'hiver ne flétrit jamais ; vois ces vergers, dont les fruits savoureux font incliner vers le sol émaillé leurs rameaux surchargés ; vois ces beaux paysages si frais, si tranquilles ; ils sont à toi, et moi-même je suis à toi dans ces bois, dans ces prairies, dans ces antres secrets, cent fois témoins de notre ivresse et de notre félicité.

» Ah ! quels sont les biens que pourrait t'offrir la terre en échange ? N'a-t-elle pas avoué

son impuissance, en perpétuant l'espérance par qui la vie abusée n'est qu'une attente de chimériques plaisirs, dont l'image trompeuse recule devant les crédules humains jusqu'au bord de leur tombeau?

» Le monde, cet asile de la folie, où la joie s'égare si loin du bonheur, où la vie n'a que des promesses décevantes, où la nature a donné par pitié quelque douceur aux larmes pour accoutumer les hommes à leur destinée, le monde est comme le hamac qui berce et suspend le matelot au-dessus des abîmes de l'Océan.

» Vile planète qu'habitent les mortels, lieu d'exil où coulent abondamment le sang et les pleurs, Terre, indigne de posséder ce qui est aimable et sensible, non, tu n'auras pas mon jeune amant. Avare de grâces et de jeunesse, tu ne lui réserves que peu d'années printanières, et pareille à la veuve indigente qui s'empresse d'éteindre la lampe dont ses enfans redemandent en vain la lumière pour prolonger leurs jeux, tu ne ferais briller qu'un instant pour lui le flambeau des amours. Moi, au contraire, je lui ouvre dans mes jardins la fontaine de Jouvence, où il peut venir s'abreuver d'immortalité et s'enivrer de plai-

sirs. Ne crois donc pas, terre jalouse, ah! ne crois pas l'attirer vers tes ombres. Quel esclave redemande ses fers, quand il respire sur les hautes montagnes l'air pur de la liberté? Quel être a jamais regretté les feux d'une fièvre cruelle, lorsqu'assis au bord du lac il jouit de la santé nouvelle, et murmure des paroles de bonheur?

» Cependant, ô mon bien-aimé! s'il faut que je te rende au monde, écoute au moins ma prière. Déjà les plus braves paladins de Charlemagne ont péri, Ogier, Guidon, Renaud, Richardet, ne sont plus. Les rochers de Roncevaux, et les sables de Lipaduse, fument du sang de Roland, d'Anselme, d'Olivier et de Brandimart. Charlemagne touche lui-même à son déclin, et la France, qu'éclairait cet astre pompeux, va se couvrir de longues ténèbres; reste donc en ces lieux pour y partager mon immortalité durant les règnes obscurs qui vont se succéder, et attends près de moi une époque digne de ta valeur. Un jour viendra que la chevalerie française, renommée dans tout l'univers, appellera les rois étrangers à ses carrousels, à ses cours plénières. Je vois le plus grand des Philippes couvrir de ses lauriers les Paladins et les Trou-

vères; je vois le plus saint de nos rois décorer de l'ordre des Argonautes sa noblesse vaillante [1], et s'illustrer avec elle aux champs de la Syrie et sous les murs de la Massoure. Trente chevaliers vengent près du chêne de Mivoye l'honneur de la France, qu'une nation rivale voudrait obscurcir. Quelle est cette jeune amazone dont les plus fiers guerriers ne sont que les imitateurs? De quelle divinité, Dunois, la Hire, Xaintraille, et cette foule de preux intrépides, suivent-ils les traces lumineuses? Jeanne d'Arc, héroïque bergère, vierge prédestinée, toi dont le ciel a transformé la houlette en une lance invincible, gloire à ceux qui t'aideront à remplir ta mission divine! Ah! peut-être verrai-je parmi tes compagnons d'armes celui que mon cœur adore, si modérant son ardeur il veut attendre ton siècle. Mais tous ces temps fameux, mais ceux où Charles-le-Courtois triomphera de l'Italie, ceux où François Ier, armé par Bayard, doit vaincre à Marignan, tous ces temps sont effacés par un règne plus sublime encore, et que

[1] L'ordre des Argonautes, ou du navire, que saint Louis institua pour en décorer les plus braves chefs qui le suivirent en Palestine. — De la Roque, Traité de la Noblesse, ch. 108, p. 301.

la victoire, le génie, les beaux-arts et l'amour ont tour à tour, ont ensemble exalté; c'est le règne de ce Louis, dont le monde entier contemplera la grandeur, et dont la postérité la plus reculée enviera les contemporains. »

Ce discours était très-sensé, mais il ne put convaincre Albéric. Tel un enfant, assis avec contrainte à la table splendide de ses pères, où les mets les plus délicats sont servis dans le vermeil et la porcelaine, désire ardemment s'échapper pour courir à la picorée avec les amis de son jeune âge. Oh! quelle saveur il trouve à ces fruits verts dont il s'empare dans l'épaisseur des buissons qui l'ensanglantent! Comme il boit avec délices, dans ses mains façonnées en coupes, l'eau claire de ce ruisseau qui se fraye un passage entre la mousse et les rocailles! De même Albéric, dégoûté des richesses, las des voluptés qu'il possède trop facilement, et que n'assaisonnent pas assez le désir, l'espoir et surtout la crainte et le danger, redemande cette vie errante, cette terre des aventures où la gloire se mesure dans la balance des revers, où l'on est heureux, parce qu'on ne l'est pas toujours. Mais le plus grand motif d'Albéric, celui qu'il cachait à Lyriade en la suppliant de permettre

son départ, c'était de revoir sa chère Élisène.

Lyriade cède en gémissant aux prières de l'ingrat; elle lui fait conduire le cheval ailé qui devait porter Albéric dans les airs. Ce coursier immortel était celui qu'avait monté Persée, lorsqu'il délivra la belle Andromède, et qui servit à Bellérophon lorsqu'il combattit la Chimère d'Amisodar. Long-temps, sous le nom de Pégase, il fréquenta les montagnes de la Thessalie, de la Phocide et de la Béotie, d'où il se plaisait à porter les nourrissons des Muses dans le pays des Illusions. De la Grèce il prit son vol vers l'Italie, et s'abattit sur les rives du lac de Mantoue, et sur les hauteurs de Lucrétile et de Tivoli. Effarouché par les hordes barbares des Visigoths, des Huns, des Gépides, ce bel animal quitta la terre en proie à leur fureur. Quelques poëtes, tels que Stace et Claudien, voulurent s'en saisir lorsqu'il prenait son essor, mais il les égara dans les nues, d'où ils retombèrent lourdement ici-bas; depuis, les Sylphes le trouvèrent bondissant près des coursiers du soleil, et paissant avec eux les champs de roses de l'aurore. Ils le conduisirent à Flamel, qui le nomma l'hippogriffe, et qui le confia au brave Astolphe, lorsque ce

paladin fut chercher dans la lune le bon sens du comte d'Angers.

Cependant le départ d'Albéric est fixé au lendemain. L'aube blanchissait à peine l'horizon, que le chevalier impatient était debout et vêtu de ses armes, il ne lui reste plus qu'à faire ses derniers adieux à Lyriade. Hélas! cette fée n'était plus comme à l'ordinaire couronnée de fleurs et vêtue de gazes; son visage, semblable au lys des eaux, est voilé par une rosée de larmes. Ses traits abattus et sa pâleur étonnèrent Albéric. « Tu le vois, lui dit-elle; en perdant ton amour, j'ai perdu ma beauté. Écoute un secret que je t'ai caché long-temps pour ne devoir ta présence qu'à ton seul attachement pour moi : quoique fées, nous sommes soumises à une puissance supérieure, dont les caprices imposent souvent à notre nature des conditions qui, par leur événement, maîtrisent et changent nos destinées. On m'annonça que si j'aimais un mortel, son inconstance me ravirait mes prérogatives et mon immortalité. Je te vis, et soudain mes craintes cédèrent au désir de te posséder. Mais, hélas! j'expie maintenant trop de bonheur; et l'arrêt inflexible va s'accomplir. Une faiblesse incon-

nue, une ombre jetée autour de moi m'annonce que je descends du rang des immortelles, et que je deviens tributaire des souffrances et du tombeau. Vois la rose qu'un regard fait rougir de pudeur, qu'un souffle décolore, et qui s'effeuille dans la rosée; vois, te dis-je, cette fleur fugitive et mourante, tu reconnaîtras mon emblême et ton ouvrage. Ne crois point que, réduite à t'inspirer une humiliante pitié, je veuille prévenir le départ qui me tue; mais si cependant Lyriade te fut chère une fois, si tu daignes ne pas oublier que tu lui dois, non-seulement la vie, mais encore les plaisirs qui la font aimer, tu peux fléchir encore une puissance ennemie en ma faveur, et me conserver une existence qui m'est trop précieuse depuis que je la consacre à te servir et à t'adorer, pour que je puisse la perdre sans regrets. Prends cette chaîne de diamans qui suspend un cercle d'or, où les Sylphes ont renfermé mon image; si tu la portes cachée sur ton cœur, si tu la presses sur tes lèvres, chaque fois que dans les campagnes tu entendras chanter la fauvette, je ne me croirai point abandonnée, et cette preuve de ton souvenir dev[illegible]dra le talisman qui pourra conjurer un sort menaçant. Ne

pense pas, en exauçant ma prière, t'engager pour toujours à moi, et ne pouvoir désormais disposer de ton cœur; non, ce cœur dont je n'attends qu'un souvenir, est libre dans ce moment. Je sens trop, hélas! qu'en retournant sur la terre, il faut bien que tu puisses y connaître l'amour sans lequel on ne pourrait l'habiter. »

L'amant d'Élisène, tout attendri qu'il était, n'aurait cependant pas consenti à ce que lui demandait Lyriade, s'il n'eût point entendu ces derniers mots. Mais, puisque cette femme charmante n'implore qu'un souvenir de sœur et d'amie, pourrait-il le lui refuser sans inhumanité? pourrait-il rester insensible à l'éminent danger de cette amante infortunée, dont le seul tort est de l'avoir trop chéri, et la laisser en butte aux persécutions d'un implacable génie? D'ailleurs, la reconnaissance, plus encore que la pitié, lui fait une douce nécessité de jurer à Lyriade, à sa bienfaitrice, à son amie, de porter toujours sur son cœur le portrait qu'il en reçoit, et de le couvrir de baisers chaque fois qu'il entendra chanter la fauvette.

Il part. L'hippogriffe, dans son incroyable vitesse, franchit plus de cent lieues en quelques heures. Tout-à-coup cet admirable ani-

mal hennit et redouble d'ardeur, comme aux approches d'un lieu connu. En effet, son instinct l'avait attiré vers le royaume des illusions, où souvent il avait conduit les poëtes de l'antiquité. C'est là qu'Albéric retrouva son Élisène plus belle que jamais ; et tout ce qu'on pourrait dire de leurs transports, de leur joie, ne rendrait qu'imparfaitement ce que les deux amans éprouvèrent à la vue l'un de l'autre ; mais, hélas ! ils sortirent bientôt du pays des illusions, et dès-lors s'évanouit leur bonheur.

A peine eurent-ils dépassé les frontières de cet empire, que le mouvement de la course fit échapper du sein d'Albéric le portrait de Lyriade. Élisène vit les traits d'une femme, dont l'étonnante beauté l'effraya ; elle pâlit et rougit, en proie aux plus cruels soupçons. Albéric devine ses alarmes ; il veut les dissiper, lorsque tout-à-coup il entend chanter la fauvette dans le feuillage d'un ormeau voisin. A ce signal qu'il ne peut méconnaître sans trahir ses sermens, et sans exposer les jours de Lyriade, le paladin se trouble. S'il porte à ses lèvres l'image dont s'inquiète Élisène, il va déchirer le cœur de cette fidèle, de cette unique amante ; s'il refuse une caresse au souvenir de Lyriade, cette protectrice de sa jeunesse va

perdre à l'instant même la puissance et la vie; il croit entendre ses plaintes et son dernier soupir. A cette idée, égaré, hors de lui, il pousse un cri, verse des larmes, et baise le portrait fatal; puis il se jette aux pieds d'Élisène, et lui jure, par les souvenirs de la vallée de Fabrezan, et par les lois sacrées de la chevalerie, que son cœur n'adore que la fille d'Almeïdar. Celle-ci paraît un moment rassurée; mais elle s'aperçoit qu'Albéric ne porte plus l'anneau qui devait être le gage d'un mutuel attachement. Cette remarque, jointe à tant d'autres apparences d'infidélité, achève d'abattre la princesse de Lisbonne. Cependant elle renferme ses chagrins; elle sait que les plaintes, loin de ramener un parjure, ne font que l'éloigner davantage; elle sait que la colère, l'emportement et la haine qu'on laisse éclater contre un ingrat, le justifient, ou du moins l'acquittent envers celle qu'il a trahie, et corrompent même jusqu'à la souvenance des plus doux momens.

En vain Albéric redouble de transports; elle impute ses soins à la pitié, et son dévouement à la reconnaissance; elle croit qu'il consent à lui sacrifier une passion secrète et à la conduire à l'autel parce qu'elle lui a sauvé la vie dans

le château de Fekerdin. Cette pensée la révolte, l'indigne; son orgueil, soulevé contre un tel affront, balance un moment l'amour; mais, hélas! cet orgueil qui peut la résoudre à renoncer au seul bien qui lui parut désirable sur la terre, et qui lui fait rejeter l'espoir d'un hymen que la tendresse n'a point réciproquement inspiré; cet orgueil manque de force pour la contraindre d'oublier, de fuir, et d'abhorrer le cruel qui la fait mourir.

Tandis qu'Élisène s'abstient du moindre reproche, et se laisse consumer du mal qu'elle craint d'exhaler, son calme douloureux, son apparente tranquillité abusent le tendre Albéric; il croit son amante vaincue par la sincérité de ses paroles amoureuses, et se livre à l'espoir d'appeler bientôt l'Éternel en témoignage et en garantie de leur bonheur; mais ce bonheur il veut le mériter à force d'exploits. Arrivé dans le camp français, il apprend que Montclar, Ermin et Montessor, sont prisonniers de Brunamont. L'événement incertain d'un siége trop lent ne peut rassurer ce paladin qu'alarme le péril de ses frères d'armes; il désire qu'un combat singulier décide à l'instant même du sort de Narbonne, et que cette ville soit le prix de la victoire d'un seul che-

valier. Il conjure donc Charlemagne de le choisir pour la cause de la religion, de la patrie et de l'amitié. L'empereur, confiant dans la valeur éprouvée d'Albéric de Cévennes, et souhaitant épargner le sang humain, envoie à Brunamont un héraut d'armes.

Mais tandis qu'Albéric espérait sauver Montclar et ses deux frères, Robastre essayait de les délivrer par ses ruses et ses stratagêmes.

Cet ermite, après avoir amarré sa nacelle aux anneaux de fer de la citadelle de Narbonne, dit aux Sarrasins de garde qu'il venait des mosquées de Cordoue, et qu'il y avait eu pendant ses prières une révélation concernant Brunamont. Trompées par le déguisement de Robastre, les sentinelles le laissent s'acheminer vers le palais, et les *casodalis* de service l'introduisent devant le monarque.

« Salut de paix sur toi, fils du soleil, lui dit-il en affectant le langage emphatique des Orientaux! puisses-tu conserver éternellement la branche d'honneur, le miroir de la vertu et la rose du plaisir! puissent les vingt-quatre parasols de tes esclaves te couvrir d'une ombre odoriférante! Je te conjure, par la pierre noire du sacré temple de la Mecque, et par le sacri-

fice du mont Arafate[1], d'écouter favorablement un vieillard. La sagesse est le diadème de la vieillesse, et l'intelligence est un collier d'or. Dieu, pour qui le jardin de l'univers n'est qu'une feuille de rosier, a daigné se manifester au dernier de ses serviteurs par la voix de son grand prophète. Vas, m'a-t-il dit, vas trouver le pieux monarque de Narbonne, ce flambeau de la maison des Abdel-Abour, et apprends-lui que, s'il est jaloux d'étendre encore les rameaux de sa prospérité, il doit te permettre de convertir les vaillans chrétiens qu'il veut faire mourir. Devenus musulmans, ils seront les plus fermes défenseurs de son trône et de mes mosquées; mais comme le ressentiment de Brunamont est extrême, et qu'il est plus facile de déraciner une montagne avec la pointe

[1] Le mont Arafate est voisin de la Mecque, et les pélerins musulmans y font tous les ans un sacrifice en commémoration d'une tradition antique et religieuse. *Voyez* les contes persans du dervis Moclès, t. 2, p. 122. — Dans le principal temple de la Mecque est un petit bâtiment carré, où est scellée une pierre noire, objet de la vénération des Arabes. *Voyez* Pococke, *Specimen Histor.*, p. 311. — Roland, *de Relig. Mohamed.*, p. 88 *et seq.*

d'une aiguille que d'extirper un grain d'orgueil du cœur de l'homme, voici le miracle auquel le roi de Narbonne reconnaîtra ta mission. Tu lui raconteras, dans les moindres circonstances, la cause de la captivité des trois chevaliers; il verra dans ton récit la preuve d'une révélation secrète. »

A ces mots, Robastre raconte tout ce que lui avaient appris les aveux d'Alory; et comme le roi ignorait l'évasion de ce dernier, il crut que le bon derviche venu à l'instant du dehors, n'a pu en effet être instruit de ces détails que par une révélation mystérieuse. Loin de le suspecter, il l'accueille donc avec transport, le fait revêtir d'un cafetan, ou robe d'honneur, et fait épancher sur lui les parfums des trois vases de l'hospitalité[1]; il le presse ensuite d'aller prêcher aux trois captifs l'Alcoran et les vérités de la sainte Kaba[2].

Dès le lendemain, Robastre, après avoir

[1] Les Orientaux avaient des vases de parfums qu'ils répandaient sur ceux qu'ils voulaient accueillir avec honneur. Hartmann, t. 2, p. 477. — Mémoires du chevalier d'Arvieux, t. 3.

[2] La Kaba est le temple principal des musulmans à la Mecque. Voyez-en la description fidèle dans Niebuhr, Description de l'Arabie, t. 2, p. 226, in-4°.

caché un levier de fer sous son ample doliman, se fait conduire vers nos imprudens aventuriers, et, après s'en être fait reconnaître, il avise avec eux aux moyens de s'échapper.

Six portes de fer où veillaient vingt soldats, un escalier dont les marches à bascules devenaient, au moyen d'un ressort, autant de trapes homicides ; de longs corridors où des herses suspendues fermaient brusquement le passa geau téméraire qui voulait s'évader, tout rendait une fuite impossible. L'ermite désespéré commençait à croire que le seul service qu'il pût rendre aux trois prisonniers était de leur administrer des soins apostoliques pour adoucir leur fin prochaine, lorsqu'il aperçut un petite porte basse et cintrée. Robastre la soulève avec son levier, tandis que ses compagnons secondant ses efforts, l'ébranlent de leurs bras nerveux. Cette clôture éclate et crie : les chevaliers ne voient rien, et ne peuvent distinguer à travers ces froides ombres quel endroit leur était ouvert. Par degrés leur vue s'apprivoisant avec cette nuit effrayante, en sonde la vaste profondeur. Ils s'avancent en tâtonnant jusqu'à l'extrémité de ce souterrain ; ils touchent une porte semblable à celle qu'ils

viennent de forcer, et la renversent de même. Quelle fut leur surprise en se trouvant près des belles Deïphire, Rosalinde et Sinamonde, que Brunamont avait fait également renfermer, jusqu'à ce qu'il eût décidé de leur sort!

En entendant craquer en longs éclats la porte secrète, ces jeunes femmes éperdues s'imaginaient que l'heure de mourir était arrivée, et craignant de voir entrer les bourreaux, elles détournaient la vue. Mais comme la joie succéda promptement à leur passagère épouvante! Voluptueux mélange et du rire et des larmes, contraste de la pâleur et de l'allégresse, bonheur et tourment d'amour qu'on ne peut espérer qu'une fois, et qu'on doit regretter toujours, faites goûter à ces intéressans captifs les plus délicieuses sensations du bel âge, et changez leurs chaînes pesantes en des guirlandes légères!

Cette seconde prison, plus spacieuse et mieux éclairée que celle des chevaliers, était un souterrain fermé de trois côtés par un mur épais, et de l'autre, par la roche vive, d'où distillait une onde limpide. L'humidité de ces lieux les avait décorés de congélations brillantes. Lentement cristallisée autour des blocs de pierre, l'onde semblait changer

leurs massifs en pilastres de topaze et de diamans. Quelques veines métalliques, serpentant à travers le roc, mêlaient des teintes brunes et violettes aux flèches et aux bouquets étincelans des stalactites. Une vigne folâtre montait du pied des tours jusqu'aux fenêtres, et s'entrelaçant aux barreaux, en faisait des thyrses de verdure. Il ne manquait plus que le prestige de l'amour pour faire d'un cachot une grotte charmante, semblable à celle des nymphes.

O femme, voilà de tes enchantemens! Quel lieu peut déplaire avec toi? Soit qu'un voile étendu sur les rameaux du cyprès fasse au désert le seul abri du mortel qui t'accompagne; soit que, dévouée à son exil, tu t'arrêtes avec lui sur de tristes bords, et qu'à vos entretiens d'amour vous joigniez les souvenirs de l'enfance, seuls dignes par leur douceur de se confondre avec les épanchemens d'un cœur tendre, partout l'homme est heureux à ton côté. Tu ajoutes une nouvelle existence à son existence primitive, comme le jardinier habile sait greffer un fruit plein de saveur sur un arbre aride et sauvage. Quel être sensible consentirait à rester ici-bas, si le ciel jaloux te rappelait dans ses plaines d'azur pour te

posséder à son tour? Sans toi plus de grâces et de pudeur, plus de joie tempérée par le sentiment; sans toi, que nous dirait le printemps? A quoi serviraient les fleurs, les concerts, les parfums, qui ne sont que des idiomes secrets, et les dialectes nombreux dont l'amour se sert pour exhaler cent voix dans les airs? Que ferions-nous de la clarté du jour, qui ne luirait plus sur tes charmes, et de l'ombre des nuits, dont les roses de la volupté n'enlaceraient plus les pavots, et qui sans tes faveurs ne serait que l'image du chaos et de la tombe?

Nos amans ainsi réunis se trouvaient, dans leur imprévoyante allégresse, les plus heureux des mortels, sans penser qu'on pût être mieux ailleurs. Ils ne voyaient dans leur esclavage qu'une douce occasion d'être ensemble; les ténèbres qui les environnaient n'étaient plus pour eux que les voiles du mystère; leur étroite enceinte était l'univers entier, puisque l'univers n'a d'étendue que les lieux où l'on peut voir ce qu'on aime.

Cependant l'heure du repas arriva; les paladins regrettèrent, en plaisantant, que la nourriture ordinaire ne fût pas mieux assortie à la circonstance de leur joyeuse réunion;

mais leur gaîté prit un nouvel essor, lorsqu'étant allés à l'endroit où chaque jour une main invisible descendait de tristes alimens, ils trouvèrent en abondance les mets les plus exquis. Brunamont avait jugé à propos, tandis qu'il croyait son derviche occupé à convertir les chevaliers français, de se relâcher envers eux de sa rigueur, et de les disposer par de bons procédés à mieux écouter les conseils de l'apôtre Mahomet. Les convives, surpris de cette manne inattendue que le ciel semblait répandre pour eux jusque dans les entrailles de la terre, se placèrent autour d'une grande corbeille, où des bassins d'argent contenaient des pains de millet pétris avec du lait de chameau [1], du jus de grenade; d'excellentes conserves composées de raisins de Melah et de Sevise, de pommes et de poires de Damas [2]. Des amphores de cristal, parfumées avec de l'ambre gris, étaient remplies de fiquaa, boisson rafraîchissante faite avec de l'orge, de l'eau, et des grappes demi-mûres.

[1] Niebuhr, Descript. de l'Arabie, t. 1, ch. 13, p. 74.

[2] Mémoires du chevalier d'Arvieux en Asie, en Syrie, t. 3, ch. 17, p. 282.

Nos captifs prolongeaient leur banquet au milieu des ris et dans les transports les plus doux. Jamais ces noires prisons n'avaient vu pareille fête et des hôtes plus joyeux.

Cependant l'ermite Robastre n'oublie pas que son ministère pouvait être utile à Déïphire et à ses deux compagnes. Il les instruisit des préceptes de notre sainte religion, et quand il les eut jugées dignes de recevoir le baptême, il recueillit l'eau du rocher, et fit trois chrétiennes de ces trois musulmanes.

Mais le roi de Narbonne, très-impatient de savoir quels progrès son derviche faisait sur le cœur des néophytes, eut la curiosité de descendre dans la prison. Étonné de trouver établie entre les deux cachots une communication qu'il ignorait, il s'avance à la porte de celui où s'étaient rassemblés ses captifs, et il ne fut point faiblement surpris de leur réunion. Mais ce qui doubla son étonnement, ce fut de voir Robastre, qui, au lieu de convertir les Chrétiens et d'en faire de bons Mahométans, baptisait les trois jeunes Arabes, ainsi ravies à la religion du prophète, aux yeux mêmes de Brunamont, son plus zélé serviteur.

Le roi sarrasin se retire à petit bruit, et fait descendre des ouvriers qui, en un instant,

murent la porte des prisons changées en de vastes tombeaux, où les sept victimes d'une exécrable vengeance vont expirer dans les horreurs de la faim, à moins que Brunamont n'accepte le défi d'Albéric, et que la ville de Narbonne ne soit délivrée par les exploits de ce paladin. A peine le héraut de Charlemagne a-t-il exposé son message au sultan, que Rovenzuldor, l'un des plus audacieux guerriers de l'armée des Infidèles, s'écrie, en levant les mains au ciel : « Gloire au prophète, qui ne permet pas que nous restions plus long-temps enfermés dans ces murs comme un vil troupeau d'esclaves ! Je me suis toujours fié davantage à la bonté de mes armes qu'à la solidité de nos fortifications, ressources du timide et du lâche ; c'est en pleine campagne, et la lance à la main, que je veux triompher ou mourir ; fais-moi donc ouvrir les portes de la ville, afin que j'aille reporter aux Français le cartel qu'ils nous lancent insolemment. »

Brunamont applaudit à ce discours ; le héraut porte sa réponse dans le camp de Charlemagne, et la lice est dressée en présence des deux armées.

Énorgueilli de l'épée que l'empereur français a daigné lui ceindre, Albéric attend, au

milieu de ses écuyers et frères d'armes, l'arrivée de son adversaire; il n'attend pas longtemps.... Rovenzuldor se présente escorté de trente écuyers vêtus de robes rouges bordées de marte zibeline et chamarrées d'or; les flancs du guerrier sont armés d'une cuirasse d'écailles aux couleurs changeantes; une ceinture retient son cangiar, dont la poignée est enrichies de pierreries. Voyant que le front du Sarrasin n'était couvert que d'un turban de toile des Indes à raies d'or, Albéric quitte son casque; et pour ne conserver aucun avantage sur son ennemi, il se couvre la tête d'un simple chaperon de fleurs.

Les mécréans jouent l'air de la *Zambra*, les Français chantent la chanson de Roland. Les trompettes sonnent la charge, et les spectateurs attentifs, et respirant à peine, frémissent au choc épouvantable des deux adversaires qui restent inébranlables sur leurs arçons.

Les combattans reprennent le champ nécessaire, et la lance en arrêt ils se rejoignent plus terribles encore. Aux larges éclairs qui partent de leurs pavois, aux nuages de poussière qui roulent sous les pieds étincelans de leurs coursiers, au bruit sourd de leurs mugissantes

armures, on croirait que des foudres se heurtent, se croisent avec fracas, et jamais l'impie Salmonée n'imita mieux le tonnerre, quand, monté sur un char sacrilége, il roulait sur un pont d'airain en agitant des flambeaux.

Rejetant les tronçons de leurs lances rompues, ils tirent leurs glaives, et se portent de plus près des coups plus dangereux; trois fois ils ont repris haleine, trois fois ils ont changé d'épée : un sang mêlé de sueur couvre leurs vêtemens, et coule sur les flancs de leurs coursiers.

Cependant le crépuscule rembrunit les objets, et Rovenzuldor adresse ces mots à son adversaire :

« Chrétien, l'un de nous doit périr ici; en vain la nuit voudrait nous séparer; au défaut des astres, les flambeaux nous prêteront leur lumière. Tandis qu'on va les préparer, éloignons-nous quelques instans, afin de prendre des alimens réparateurs. »

Albéric y consent; les deux héros, se pressant mutuellement la main, jurent de se rejoindre avant la dixième heure du soir.

Rovenzuldor avait un fils unique. Les compagnons de ce bel adolescent, se baignant avec lui dans les eaux du Guadalquivir, l'a-

vaient surnommé Yvoirin, à cause de la blancheur éblouissante de son corps. Bien qu'il eût à peine l'âge de porter les armes, il marchait sous les drapeaux de son père. Celui-ci lui avait appris du haut des murs de Narbonne à tendre l'arc et à lancer des javelots. Télémaque, Lausus, Euriale, Pallas, et le fils de Crésus, qui, muet de naissance, recouvra la parole pour sauver son père qu'allait frapper, sans le connaître, un soldat furieux; tous ceux dont la fable et l'histoire ont consacré l'amour filial, n'égalèrent point dans ce pieux sentiment l'aimable et sensible Yvoirin.

En voyant Rovenzuldor rentrer sous sa tente avec trois blessures, il l'arrosa de ses larmes, le couvrit de ses baisers, et le supplia de lui permettre de revêtir son armure pour retourner dans la lice à sa place. Rovenzuldor l'écarte en souriant, et après avoir dit le *bismillah* [1], il s'assied à la table préparée.

Mais Yvoirin, qu'alarme le danger de son père, ne s'est point départi de son dessein; il jette dans la boisson qu'il sert à Rovenzuldor,

[1] Le *bismillah* est une prière ou action de grâce que les Musulmans disent avant le repas. Niebuhr, Descript. de l'Arabie, t. 1, ch. 13, p. 78.

un narcotique dont la vertu bienfaisante l'ensevelit dans un sommeil profond.

Dès qu'il le voit endormi, le jeune Yvoirin revêt les armes que son père avait quittées pour se délasser un moment, et, prenant un casque, dont il baisse la visière, il se rend sur le champ de bataille.

Albéric, qui croit revoir son adversaire, s'avance à sa rencontre, et, de part et d'autre, cinquante écuyers se placent avec des flambeaux pour éclairer les combattans.

Alors un miracle s'opéra, miracle tel que, si l'on ose le rapporter, c'est en invoquant l'autorité de nos annalistes [1].

Les flambeaux du faux Rovenzuldor avaient été allumés à une lampe qui brûlait en l'honneur de Mahomet dans la mosquée de Narbonne, et ceux d'Albéric aux cierges bénis, qui, dans un monastère voisin, se consumaient sur le tombeau d'un célèbre martyr. Or, il arriva que les torches des infidèles ne jetèrent qu'une lueur pâle et douteuse, tandis que celles

[1] *Voyez* une chronique ou roman relatif au siècle de Charlemagne, intitulé *Jourdain de Blaves*, imprimé à Paris, in-4°, sans date et en petit in-fol., 1520. On en trouve un extrait dans la Bibliothèque universelle des Romans, décembre 1778.

des Chrétiens répandirent une clarté si vive, qu'Yvoirin en fut ébloui. La grâce divine se fit sentir en lui, et forcé de reconnaître la vérité du Christianisme, il demanda à l'instant le baptême.

La foi n'avait point également agi sur l'armée des Sarrasins, spectatrice du combat. Les mécréans, irrités de la conversion d'un de leurs compagnons, vocifèrent contre les Chrétiens. Deux de leurs chefs, Husseyn et Nasiradin, donnèrent à leurs phalanges l'exemple des agressions, en lançant des flèches contre les Français qui ripostent vaillamment; une action générale s'engage sur les rives de l'Aude. Brunamont en est informé; mais ignorant qu'Yvoirin eût pris les armes de Rovenzuldor, il croit que celui-ci a renié la religion de Mahomet, et jure de le faire périr s'il est fait prisonnier.

Cependant Rovenzuldor, sorti de son sommeil léthargique, apprend ce fatal événement. Tendre père, il dévore ses larmes, et loin de se justifier en révélant au roi de Narbonne l'artifice d'Yvoirin, il veut sauver l'honneur et peut-être la vie à ce malheureux fils. Dans cette résolution, il ose affronter la colère de Brunamont, et, gardant un morne silence, il

entend prononcer sa sentence de mort. Bientôt les tymbales de la justice annoncent dans la ville cette sentence rigoureuse.

Le roi, encore bouillant de colère, sort ensuite avec ses gardes pour soutenir les Sarrasins aux prises avec les Français, les encourageant par sa présence et ses discours. Disciples du grand prophète, leur dit-il, neveux d'Omar et d'Ali, songez aux biens qui attendent les vainqueurs : ceux qui tomberont aux premiers rangs se relèveront dans le paradis; leurs blessures seront éclatantes comme le vermillon, et des ailes remplaceront les membres qu'ils auront perdus [1]. Une goutte de sang versée pour la cause de Dieu vous sera plus comptée que le tecbir, les jeûnes et les ablutions. Quand nous ne serions que deux contre tant d'ennemis, un troisième serait toujours avec nous, et ce troisième c'est Dieu. Marchons donc sans peur, car devant nous est le ciel, et derrière est l'enfer. Il dit, et à l'instar de Mahomet, il prend une poignée de sable qu'il jette contre l'armée de Charlemagne, en criant : Qu'ils pâlissent, qu'ils fuyent, qu'ils meurent! puis il se

[1] Le Coran, c. 3, p. 52, 53, c. 4, p. 70. — Reland, *de Relig. Mahom.* p. 61—64.

précipite, tête baissée, au milieu des bataillons français; il tue Yvar, Sigefrid, possesseur de trois châteaux sur les bords de la Loire; Cassibellan, Hectór de Sassenage, Ismidon, remarquable par sa longue chevelure bouclée; Aymar, Hugues de Sisteron, Adelbert, et une foule de guerriers dont les noms mêmes ont péri. Tant de cadavres, amoncelés sous son bras destructeur, forment une barrière à l'abri de laquelle les archers de la Neustrie lui lancent mille traits vengeurs. Son cheval tombe; lui-même tombe trois fois, et trois fois se relève, l'épée haute et le front menaçant.

Cependant la nuit redouble, le ciel, gros de tempêtes, devient plus obscur et plus sinistre. La foudre gronde sourdement dans les échos des nues, le vent siffle et fait claquer les bannières de soie et les gonfanons flottans. L'ombre ne permet plus de rien distinguer; la mêlée n'est plus qu'un chaos, où les soldats confondus craignent de tourner l'épée contre eux-mêmes, et demeurent immobiles malgré leur rage impatiente; mais aussitôt que brille un éclair, leur œil, prompt à saisir les objets, marque la place où leur fer doit frapper. A chaque éclair, on voit des torrens

de guerriers s'élancer contre la digue des boucliers ennemis. Les cris des combattans, le choc des armes, accompagnent le bruit du tonnerre qui succède à ces lueurs livides, devenues le signal de la fureur et du trépas.

L'aile gauche des Sarrasins pliait devant l'impétuosité des Français, au milieu desquels douze clercs portaient la chappe de saint Martin, religieusement pliée dans une châsse, dont les princesses Emma et Rosamonde avaient brodé en fils d'or les coussins de pourpre et les riches draperies [1]. Dudon de Lys, qui défend ce précieux dépôt avec cent chevaliers d'élite, perce à coups de lance Aladir, Mehemed, Corsuble, Seïs, Drogador et Radomir.

Aux premiers rangs des Chrétiens se distinguait le jeune Cléomède. Une magicienne lui avait prédit qu'il serait heureux à la guerre pendant cinq années; mais qu'ensuite il périrait. Épris de la belle Méranie, il l'avait demandée au duc Yvon, qui la lui promit à condition qu'il servirait encore cinq années avec lui sous les drapeaux de Charlemagne. Cléomède s'y était engagé malgré les larmes

[1] *Annal. Bened.*, t. 3, p. 19. — Beneton, Comment. sur les Enseignes.

d'une mère éplorée. La cinquième année étant presque révolue, il allait enfin posséder sa fiancée qui, sous l'armure d'une amazone, et entre son père et son amant, partageait dans les camps les périls de l'un et de l'autre. A l'affreuse lumière d'un ciel éblouissant d'éclairs, l'écuyer de Méranie cherche Cléomède, et lui apprend que sa maîtresse ne peut résister plus long-temps à l'attaque impétueuse de Huescar, roi de Nigritie, qui l'entoure avec ses noirs bataillons.

Cléomède, guidé par les cris des mourans, arrive près de Méranie; il entend le cliquetis des armes, il reconnaît la voix de son amante. Cette jeune guerrière, émule des Bradamante et des Marphise, se trouvait cernée et prête à succomber, lorsque Cléomède fond sur les barbares, qu'il renverse, qu'il écrase sous sa masse d'armes et sous les pieds de son destrier. Cependant le nombre des mécréans augmente, ses forces s'épuisent, son écu se fend et sa lance se brise..... Charlemagne, instruit de son danger, envoie mille cavaliers à son secours; mais il n'est plus temps, et le héros est percé d'une flèche mortelle.

Au même instant luit un triple éclair, la foudre éclate à la gauche du camp français,

et tombe sur un bois de sapins que le feu céleste embrase tout-à-coup. Les arbres enflammés éclairent le champ de bataille ; d'un côté, la ville de Narbonne montre ses tours et ses créneaux rougeâtres ; de l'autre, la mer, dans un lointain immense, roule ses vagues lumineuses, et le ciel, coloré par ce vaste incendie, ressemble à la voûte ardente des enfers.

A la lueur du brûlant horizon, Méranie voit tomber Cléomède, et, s'élançant vers lui, elle se couvre du sang qui s'échappe à gros bouillons des flancs entr'ouverts de son amant; d'une main elle veut fermer la large blessure dont le sang jaillit et s'écoule entre ses doigts tremblans ; de l'autre main elle soulève la tête du chevalier, et l'appuie sur son beau sein, dont la douce chaleur ne peut ranimer ce front chargé d'ombres, et ses lèvres pâlissantes qui murmurent une dernière fois le nom de Méranie ; elle veut parler, ses sanglots étouffent sa voix ; elle ne pousse que des sons confus, que des mots sans suite entrecoupés de cris et de gémissemens. Les pages du duc d'Aquitaine veulent la dérober au spectacle qui la tue ; mais, s'opposant à leurs efforts, elle s'écrie avec un accent déchirant : Rien n'est désespéré, Cléomède, Cléomède, réponds à ton épouse,

au nom des jours de ta mère.... A ces mots, le soutenant dans ses bras, elle l'agite comme pour raviver le flambeau de son existence éteinte. Cette impulsion étrangère donne au corps inanimé du héros un mouvement fantastique, et fait pencher en arrière son visage décoloré. Sous sa paupière demi-fermée s'éclipse la prunelle bleuâtre et terne d'un œil sans regards et sans lumière. A ces traits de la mort découverts à la vue d'une amante, Méranie se sent défaillir, et laissant échapper son fardeau, elle tombe évanouie près de Cléomède aussi pâle que lui-même. Les tristes témoins de sa douleur la transportent sous sa tente.

Cependant les Français poursuivent les Sarrasins, qui ne peuvent résister à leur bravoure. Quelques-uns de ces infidèles se réfugient dans Narbonne; mais la plus grande partie est dispersée et poursuivie par Charlemagne. Cet empereur était monté sur son coursier Romaléon, et armé de sa redoutable Joyeuse, qui entamait sans résistance les plus durs métaux. A chaque coup, porté dans l'ombre par le bras invincible du monarque français, il s'écriait : *Gloire et Très-haut!* Et l'on entendit plus de cent fois, durant le com-

bat nocturne, cette exclamation victorieuse. Les preux qui accompagnaient Charlemagne signalaient aussi la mort de ceux qu'ils immolaient, par des cris particuliers et héréditaires dans leurs familles [1].

Cependant Yvoirin, vêtu d'une armure française, mais ne se servant que du bouclier, s'enfonce dans les rangs des Sarrasins, non pour les combattre, mais pour y chercher son père, dont il ignorait le funeste sort. Enveloppé dans la fuite des vaincus, il est entraîné jusque dans la ville où il est fait prisonnier. Le casque toujours baissé, il est conduit vers Brunamont. Le roi, entouré de médecins et d'esclaves qui tenaient des aiguières d'or et des bandes de lin, faisait poser le premier appareil sur ses blessures. En voyant le captif qu'il

[1] Sainte-Palaye, La Roque et Beneton parlent de ces cris de guerre. J'entrerai dans quelques détails sur ce sujet dans mes récits de la chevalerie, qui feront partie de la troisième époque.

Ce que je dis ici de Charlemagne a quelque rapport avec ce que l'histoire raconte d'Ali, l'un des lieutenans de Mahomet. Toutes les fois, dit Gibbon, qu'il renversait un ennemi sous son cimeterre, il s'écriait *Allah-acbar*, c'est-à-dire, *Dieu est vainqueur;* et cette exclamation fut répétée quatre cents fois au milieu d'une bataille de nuit.

croit être un Français, le monarque, irrité de la défaite des siens, rêve à quel supplice il le livrera. Ce nouveau Mézence imagine de faire rouvrir les prisons dont il avait fait murer les portes depuis six jours, et de le renfermer avec les chrétiens, qui, selon lui, devaient être morts de faim ; mais il n'en était pas ainsi. Un prodige avait été permis par le ciel pour affermir les jeunes Arabes dans la religion qu'elles venaient d'embrasser ; et afin que leur conversion fût plutôt l'œuvre de la bonne foi que l'inspiration d'un profane amour, les pampres de la vigne, qui montaient jusqu'aux fenêtres de leur prison, s'étendirent rapidement dans l'intérieur du souterrain, et le tapissèrent d'une treille chargée de fruits délicieux qui se renouvelaient à mesure qu'on les cueillait [1].

[1] La Vie des Saints, l'Histoire ecclésiastique et les légendes rapportent plus d'un miracle de ce genre. On lit, par exemple, que pendant la persécution de l'empereur Valérien contre les Chrétiens, un ange apparut dans la prison de Félix, et lui ordonna d'aller secourir l'évêque Maxime prêt à mourir d'inanition dans un désert ; que Félix étant sorti sans être aperçu de ses gardes, se rendit près du saint pasteur, et que tout-à-coup il vit croître et mûrir des grappes de raisin sur un buisson d'épines. De Tillemont, t. 4 des Mémoires ecclésiast. — Baillet, Vies des Saints, au 14 *janvier*.

Aussitôt que ces captifs entendirent saper la muraille, ils se rangèrent de chaque côté de la porte; et quand l'ouverture fut praticable, Robastre, armé de son lévier de fer, attaqua les gardes superstitieux qui crurent à une résurrection. Robastre, profitant de leur effroi, en immole plusieurs, dont les armes passant aux mains de nos chevaliers achèvent de dissiper l'escorte qui conduisait Yvoirin. Celui-ci se joint à ses libérateurs, et tous ensemble se frayent sur le corps des Infidèles le chemin de la liberté. Un grand nombre des citoyens de Narbonne, gémissant depuis long-temps sous le joug de Brunamont, se réunissent à ces braves aventuriers.

Arrivé sur la place publique, leur troupe est arrêtée par un affreux spectacle. On allumait un bûcher, sur lequel était monté un guerrier couvert de blessures. Yvoirin a reconnu son père; secondé de ses compagnons, il le délivre; mais les *albogons* et les *tambouras* retentissent sous les arcades du palais et de la citadelle. Les Sarrasins se rassemblent, et les Chrétiens, trop inférieurs en nombre pour lutter contre tant de forces réunies, forment une phalange au milieu de laquelle ils placent leurs compagnes, et se présentant à l'une des

portes, ils en écartent les sentinelles, sortent de la ville, et se rendent dans le camp de Charlemagne.

Cet empereur poursuivait encore une partie des Sarrasins. Il fit sonner la retraite, et ramena ses troupes sous les murs de Narbonne.

Albéric avait tué de sa main trois émirs, Hyzoum, Fazel et Mulouk. Il avait enlevé le drapeau vert des Arabes, et fait prisonnier Bedredin, amiral du roi de Cordoue; Moraïm, roi de Tegorain, et une foule d'officiers puissans qu'il avait donnés à garder pendant le combat aux écuyers de sa suite [1].

Précédé de ses esclaves et de ses trophées, ce héros se présente devant Élisène. Voilà, s'écria-t-il en se prosternant aux pieds de cette princesse, voilà le moment qu'attendait mon amour! Oh! la mieux aimée, la plus tendrement chérie des femmes, ces esclaves, ces trésors, ces étendards, tous ces gages de la victoire t'appartiennent; ils orneront la pompe nuptiale qui va se préparer pour nous.

[1] Guillaume-le-Breton, Philippide, l. 8, vers. 344 et suiv. — Roman du Brut, mss., fol. 92, v°, col. 2. — La Curne Sainte-Palaye, Mémoires sur l'ancienne chevalerie, t. 1, part. 1, p. 26.

De tous les biens qu'Albéric montre à ses yeux, la sensible beauté ne veut disposer que d'un seul. Elle fait relever les Sarrasins tremblans, qui, le front dans la poussière, attendaient leur arrêt : Soyez libres, leur dit-elle ; retournez dans votre patrie, consolez vos familles que votre absence a long-temps affligées, et si vous êtes heureux un jour, prononcez quelquefois le nom d'Élisène.

Elle dit, et médite en secret son départ. La fierté, la pudeur, l'amour même, exigent qu'elle s'éloigne des lieux où la présence du chevalier, dont elle ne peut être l'épouse, blesse son cœur et dévore sa vie. Dès le point du jour, elle quitte les pavillons de Charlemagne ; et suit au hasard le sentier qui serpentait dans la campagne.

Mais les restes de l'orage répandus à l'horizon se rassemblent lentement. Le berger réunit et conduit à la hâte vers le bercail les troupeaux qu'enveloppe un long nuage de poussière ; l'oiseau égaré rase le fleuve silencieux, d'où le pêcheur s'éloigne avec ses filets. Un air brûlant et lourd pèse sur la nature abattue qu'épouvante un calme sinistre, précurseur d'un fléau bruyant. Dans cette crise des élémens, où le soleil et l'azur des cieux

sont dérobés à nos regards, l'homme, comme un triste exilé, sent davantage ses misères; aucun rayon ne vient éveiller son ame pour en favoriser l'essor vers un Dieu consolateur.

Cependant la tempête élève sa voix au-dessus des montagnes, et les échos en prolongent à l'entour des forêts le lugubre murmure.

Élisène se réfugie dans une grotte voisine; elle s'assied sur la mousse, et appuie sa tête sur les rameaux de la clématite qui tapisse le rocher. Tandis que la foudre gronde, et que les torrens, échappés des flancs de la nue déchirée, entraînent dans leurs tourbillons humides la dépouille des champs et des vergers, cette princesse, fatiguée par ses douleurs et sa longue insomnie, s'endort dans l'antre qui l'abrite, pareille à ces trésors d'amour et de virginité qu'aux jours dévastateurs de l'anarchie, du carnage et des assauts, une mère éperdue cache en un lieu reculé sous la protection de l'Éternel. A son réveil, l'orage était dissipé; l'arc-en-ciel, comme une seconde aurore, brillait entre les érables et les alisiers des côteaux reverdis; plus belle et consolée, la nature souriait en essuyant ses larmes; un air délicieux agitait l'humide feuillée, et les oiseaux chantaient le retour du beau temps.

Élisène se lève, et s'arrêtant sous le portique sauvage de la grotte odorante, elle contemple avec ravissement ce paysage enchanteur. Son ame rassérénée par le sommeil, et surtout par le spectacle du calme et du bonheur, se sent moins oppressée du poids qui l'accablait; ses yeux sont tristes encore, mais le sourire a déjà gagné ses lèvres ranimées.

Est-ce bien là, dit-elle, est-ce là cette campagne que le deuil couvrait il y a peu d'instans? Voilà que la fleur desséchée s'épanouit plus vermeille; l'épi courbé par l'ouragan relève sa tige fragile, et le pampre, que flétrissait une poussière aride, renaît en s'abreuvant dans ces rosées fécondes où le soleil vient tremper ses feux. Ah! quand tout se livre à l'allégresse, pourquoi serais-je exclue de cette fête de la nature? Pourquoi, si jeune encore, et le cœur innocent et pur, Élisène doit-elle renoncer à l'espérance?

Trop facilement alarmée, j'ai converti peut-être de simples soupçons en une odieuse réalité. Albéric porte dans son sein le portrait d'une femme charmante; mais les liens du sang, la reconnaissance et l'amitié, peuvent, sans offenser l'amour, réclamer, d'un noble cœur,

le tribut d'un tendre souvenir. Albéric n'a plus à son doigt l'anneau que la fidélité promettait d'y fixer toujours ; mais dans le tumulte des combats n'a-t-il pu, sans être coupable, égarer un objet dont la perte l'a sans doute assez affligé ?

Ainsi donc je me serais abusée en l'accusant d'avoir trahi ses sermens ! Quoi ! je me serais en effet abusée ! Albéric pourrait m'être fidèle ! O consolations inespérées ! ô félicité parfaite ! ô salut d'une amante que le désespoir allait faire mourir ! Cher amant, je pourrais, cessant enfin de comprimer mes transports, t'exprimer ma tendresse et répondre à tes vœux ! Je pourrais, en face du ciel et de la terre, te proclamer mon époux, te presser sur mon sein, t'étonner de mon amour, et chanceler dans tes bras sous l'excès de mon bonheur ! et toi, Dieu puissant, dont le souffle dissipe les tempêtes, pardonne, si, trop prompte à m'affliger, j'avais détesté la vie que tu m'as donnée ! Ne plus croire au bonheur, c'est douter de ton pouvoir ; repousser l'espérance, c'est détourner la vue loin de toi.

Après avoir proféré ces mots, elle se prosterne, et les mains jointes, elle reste dans une extase immobile. En la voyant, sous le ceintre

fleuri de l'antre harmonieux, les regards tournés vers le ciel, et couverte d'un voile bleu qui, jeté sur sa chevelure, tombe à longs plis sur des épaules d'albâtre et sur un sein pudique, on eût cru voir un ange que l'effort de la tempête avait surpris au milieu des plaines éthérées, et qui, détourné dans son vol mystérieux, et poussé momentanément vers la terre, était prêt à s'en élancer pour rejoindre la seule patrie digne d'un être aussi divin.

Élisène, après sa fervente prière, regagnait les murs de Narbonne, lorsqu'elle vit sortir du hameau de Genestas un chevalier aux armes noires : c'était Allory de Hautefeuille. La grande bataille de la veille l'avait une seconde fois éloigné du camp français ; il y revenait avec sécurité, ignorant la délivrance de Montclar et de ses frères, qu'il croyait morts dans les prisons de Brunamont. Il reconnaît Élisène, et sent se rallumer, avec plus de force que jamais, sa passion assoupie. Son désir eût été de l'enlever et de fuir avec elle, s'il n'eût pas craint le voisinage du camp de Charlemagne, d'où les moindres cris pouvaient faire sortir des essaims de chevaliers. Il préfère donc la séduire ; mais il sait qu'il n'y réussira pas, tant qu'Albéric règnera dans le cœur de cette

princesse. Pour l'en arracher, il invente sur-le-champ une fable pleine d'imposture : l'anneau qu'il a dérobé à ce paladin peut donner à son atroce calomnie l'apparence de la vérité.

Baissant la visière de son casque, il aborde Élisène, et mettant un genou en terre devant elle, il lui dit : N'arrêtez point votre courroux sur le messager que les ordres de sa souveraine ont chargé d'un devoir pénible à remplir. Je suis le sénéchal de la belle Éléonora, comtesse de Toulouse, qu'un funeste amour fit trop long-temps brûler pour un infidèle. Ce chevalier, aussi perfide qu'il est séduisant, lui protesta qu'elle était le seul objet de ses pensées, et pour la convaincre de la sincérité de ses discours, il lui remit l'anneau de la seule femme qui, disait-il, avait eu jadis des droits sur son cœur. Ce sacrifice d'une rivale, dont on immolait ainsi le souvenir à sa tendresse impérieuse, persuada la jeune Éléonora; crédule et passionnée, elle résista mal aux soins empressés de son amant. Que ma langue se dessèche, avant que j'ose obscurcir l'honneur de ma souveraine! La France, trop instruite de ses pardonnables erreurs, les jugera peut-être avec sévérité; moi, témoin de sa résistance, de ses larmes et de son repentir, je ne puis,

hélas ! que la plaindre, la servir et la venger. Enfin, j'abrége un récit douloureux ; l'infortunée, trahie par un parjure, apprit qu'il présentait ses hommages éphémères à vingt beautés que bientôt il laissait déplorer dans les regrets la perte de leur repos et de leur innocence.

La comtesse de Toulouse fut en proie aux accès d'une fièvre désordonnée qui troubla sa raison, et fit craindre pour sa vie ; mais l'indignation et l'orgueil élevèrent enfin son ame au-dessus des indignes douleurs de l'amour. Un jour elle me fit appeler, et me dit : Fidèle sénéchal, prends cet anneau ; celle qui le donna jadis à l'ingrat, abusée peut-être encore dans ce moment, presse le retour d'un inconstant, et se croyant retenue par des sermens dont il n'a point tenu compte, elle porte seule de tristes chaînes. Que mon expérience soit le flambeau qui l'éclaire sur les bords de l'abîme où quelque jour le trompeur voudrait l'entraîner. Va donc lui dessiller les yeux, afin qu'à l'avenir elle puisse trouver dans les vœux d'un chevalier plus fidèle le bonheur que nous avons toutes deux recherché vainement auprès d'Albéric.

En cessant de parler, Allory de Hautefeuille

remet à Élisène son anneau, et s'éloigne de l'infortunée, espérant plus tard recueillir le fruit de sa criminelle intrigue.

Élisène, restée debout à l'endroit où l'avait rencontrée l'imposteur, y semble fixée par un maléfice. Nul mouvement, nul cri, nul soupir, ne décèlent sa souffrance. A son immobilité, on la croirait frappée de la foudre, si quelques fibres convulsives ne faisaient pas frissonner parfois ses traits pâlissans, et si elle ne roulait pas machinalement entre ses doigts l'anneau fatal. Elle n'a point une pensée distincte, et son ame, engourdie par une masse d'idées confuses, reste long-temps dans la torpeur.

Quelques heures s'étaient écoulées ainsi, lorsqu'elle fut rendue à elle-même par le bruit des catapultes et des balistes qui sapaient les murs de Narbonne.

Charlemagne, profitant du découragement des Sarrasins et de l'ardeur de ses troupes victorieuses, avait donné le signal des assauts. Les bataillons d'infanterie, coiffés de leurs boucliers, s'avancent aux pieds des remparts pour les escalader, tandis que la cavalerie, traversant le cours de l'Aude, se rend près des portes assiégées.

Le bruit des machines de guerre, les cris des Sarrasins, la chute des rochers que ceux-ci jettent sur nos phalanges, la voix des chefs, les hennissemens des coursiers, les tambours et les trompettes, forment dans les airs ébranlés un orage de sons épouvantables. Montclar parvient à attacher aux créneaux un cable noué par intervalles. Suspendu à ces degrés vacillans, il s'élance sur la plate-forme des remparts, dont il facilite l'approche aux Français que son exemple entraîne. Émeric, Montlezun, Raimond de Béarn, Elfagar, Pierre de Chanevières, Dudon de Lys, entrent les premiers dans la ville sur les pas du vaillant Montclar. Au même instant la catapulte faisait une brèche praticable aux murailles du côté de l'orient. Albéric gravit sur les débris, à travers les flèches et les fascines enflammées que lui lancent les mécréans. D'une main il combat, de l'autre il arbore la bannière de France sur la grosse tour de Narbonne, et l'arrose du sang des Sarrasins qui se précipitent en rugissant vers le drapeau qu'ils veulent arracher. Albéric le défend contre mille guerriers. Mais bientôt la brèche élargie livre passage à tous nos braves. Le comte de Blois, Richard, Jordain de l'Isle, Isolier, Gérard, Rodulphe,

Yvoirin et son père, sont à leur tête. *France! France!* s'écrient-ils en affrontant la mort sur les murailles croulantes : *France! France!* répètent les échos des rives de l'Aude. Les rues de Narbonne se remplissent de troupes qui se croisent en tous sens; les torches, les épées, les lances, sont agitées dans les airs; on se heurte, on se presse, on s'embrasse; les Chrétiens de la cité rendent grâce à leurs libérateurs, et les infidèles sont vaincus dans leur dernier boulevard.

Brunamont ne dément point son caractère indomptable et féroce; voyant toute défense désormais inutile, il met le feu à son propre palais, et meurt dans les tourbillons de flammes qui dévorent toutes les richesses que la voluptueuse Asie avait déposées dans cette enceinte consumée.

Après cette fameuse journée, Charlemagne fait assembler son armée pour distribuer les éloges et les récompenses. Il s'adresse surtout aux braves Montclar, Albéric, Ermin, Montessor, Yvoirin et Rovenzuldor qui s'étaient signalés par d'incroyables faits d'armes, et qui, plus heureux que les autres vainqueurs, avaient pu sauver de l'incendie les malheureux esclaves de Brunamont. L'illustre empe-

reur leur demande ce que peut sa munificence pour récompenser leur courage. Rovenzuldor montre son fils, et le bel Yvoirin appelle les bienfaits du monarque sur son père. A ce tableau de la piété filiale, Charlemagne soupire, et se rappelle que son fils Pepin conspira naguère contre sa vie. Il donne à Rovenzuldor le commandement de la ville de Grasse, qu'il avait conquise par trois miracles, et cède à Yvoirin la cité de Lodève et ses dépendances. Quant aux chevaliers Albéric, Montclar, Ermin et Montessor, ils supplient leur auguste souverain de sanctionner leur mariage avec Élisène, Deïphire, Rosalinde et Sinamonde. L'empereur souriant avec majesté, veut que les fêtes se célèbrent dans sa cour, et se réserve de doter les nouvelles épouses.

Mais, après avoir récompensé la bravoure et la vertu, Charlemagne doit punir la lâcheté et le crime; les hérauts d'armes et les *sires-clercs* lui ont dénoncé la conduite d'Allory de Hautefeuille, sa double fuite, son apostasie et sa déloyauté en mille occasions diverses.

L'empereur le condamne à une prison perpétuelle dans ces mêmes cachots où, par sa trahison, Montclar et ses deux frères avaient été plongés. Le perfide Mayençais est dépouillé

de ses armes, qui sont couvertes de boue et suspendues à la charrette de l'infamie; ses éperons sont brisés sur le fumier, son heaume est martelé, et son nom est biffé des registres d'honneur et de chevalerie[1].

Charlemagne veut ensuite remercier l'Éternel des succès accordés aux armes françaises. Il veut qu'au milieu de cette pompe religieuse, et de ces chants de triomphe, on rende à Cléomède les honneurs funèbres dus à sa naissance, à ses vertus et à sa dignité de chevalier.

Un autel s'élève; les jeunes choristes de l'église allument un brandon au feu céleste qui consumait encore la forêt foudroyée, et reviennent épancher la flamme éthérée sur les cierges odorans, qui rayonnent autour des vases du sacrifice et du symbole de la rédemption.

L'archevêque Tilpin, en présence de toute l'armée, célèbre les saints mystères, et

[1] Telle était la dégradation du chevalier. *Voyez* La Colombière, Théâtre d'Honneur et de Chevalerie, t. 2, ch. 51, p. 55 et suiv. — Favin, l. 1, p. 92. — Beloi, Origine de la Chevalerie, p. 45 et 46. — La Roque, Traité de la Noblesse, ch. 116, p. 416. — Du Tillet, Recueil des rois de France, p. 318. — La Curne de Sainte-Palaye, Mémoires sur l'ancienne Chevalerie.

entonne l'hymne glorieuse qu'Ambroise composa pour rendre grâce au Dieu des victoires. Les clairons et le roulement des tambours accompagnent ces refrains belliqueux et sacrés. Un silence profond succède tout-à-coup aux chants des lévites : les guerriers, renversant leurs armes, défilent lentement au bruit des plaintives litanies, autour du catafalque, où sur des drapeaux et des bannières est étendu Cléomède. Aux quatre coins de ce lit funéraire sont dressés quatre sapins dépouillés de leurs branches, et où l'on avait groupé les cuirasses, les turbans, les cimeterres et les banderoles des vaincus. Sur trente colonnes brûlent trente vases de parfums, et leurs exhalaisons cachent la dépouille mortelle du héros; mais chaque fois que les oriflammes des troupes s'abaissent en passant pour saluer ces restes honorés, les vapeurs flottantes, un moment écartées par le zéphir, découvrent à l'armée attendrie les traits de l'infortuné paladin. Son bras pendait hors de sa couche lugubre, et l'on voyait luire à l'un de ses doigts l'anneau des fiançailles qu'il avait reçu de Méranie. Ce gage d'amour, brillant à travers des nuages d'encens, ressemblait à l'étoile de

Vénus, qui, dans la nuit, répand des rayons tremblans.

Albéric, présent à cette douloureuse cérémonie, attachait ses regards sur le corps de son compagnon d'armes : « Voilà donc, se disait-il, voilà quel est le sort du guerrier! On le contemple au matin dans toute la grâce et la beauté que lui donnent sa jeunesse et son audace; sa démarche est libre et superbe, ses pas dévorent la carrière, son front semble dédaigner les menaces du destin, et le soir sa chevelure sanglante traîne dans la poussière. Ah! si telle est la rapidité de son existence, que du moins la gloire et le bonheur en remplissent la courte durée; que le trépas ne vienne point le surprendre avant qu'il aît connu les jouissances qui lui sont réservées en dédommagement de ses dangers et de ses sacrifices; que son ame absorbe en quelques instans l'essence d'une longue vie; qu'agrandie par ses souvenirs et l'exaltation de sa félicité, cette ame satisfaite puisse, au moment du départ, entraîner tout l'homme avec elle, et ne laisser dans son triomphe qu'une enveloppe grossière qu'elle dépouille sans regrets, comme on quitte un habit de fête quand le banquet a vu pâlir ses derniers flambeaux.

» O mon Élisène! nous mourrons un jour tous les deux ; mais avant que le marbre funèbre se ferme sur nous, nos cœurs palpiteront plus d'une fois à l'unisson des plus tendres sentimens. Tes lèvres pures recevront encore de mes baisers un nouvel éclat, avant de se flétrir à jamais ; tes regards feront couler souvent dans mon ame le rayon d'une joie délectable, avant qu'ils s'éteignent dans une ombre éternelle ; et, lorsqu'il nous faudra mourir, nos restes seront inhumés ensemble. La tombe de deux amans intéresse le voyageur. Le troubadour y vient poser sa lyre pour la rendre plus mélodieuse, et souvent, en remarquant des noms et des chiffres unis, l'être sensible envie cette mort nuptiale, où l'on ne craint plus d'être séparé. »

Ces pensées auxquelles se livrait Albéric, les larmes d'attendrissement qu'il sentait couler, le spectacle qu'il contemplait, avaient tempéré les fougueux emportemens du désir, et substitué une douce mélancolie et des sentimens rêveurs aux ardens transports de son imagination.

Ce n'était plus ce paladin impatient qui voulait sans retard, brillant d'allégresse et de témérité, voler en souriant vers la couche

virginale, dont il conjurait l'hymen d'ouvrir promptement à ses transports les rideaux voluptueux; c'était un amant qui, baigné de douces larmes, attendait avec recueillement l'instant où son cœur, surchargé du poids de sa propre vie, pourrait trouver un autre cœur plein du besoin d'aimer. L'amour n'était plus pour lui le délire, le poison qui troublait ses sens. Non, cet amour lui paraissait alors un culte auquel Dieu même avait prêté ses autels; c'était un sacrement par qui deux ames se rapprochaient du ciel, et goûtaient sous les yeux du créateur des plaisirs épurés par le sentiment et la vertu.

L'archevêque de Reims prononça l'oraison funèbre de Cléomède. Le corps de ce guerrier, porté par les dames, fut inhumé avec ses armes, et l'on versa des coupes d'un vin précieux sur la terre qui le couvrit [1]. Trois

[1] On trouve dans notre histoire plusieurs exemples de ces pratiques religieuses. *Voyez* entre autres Albert de Strasbourg, cité par d'Hauteserre, en ses Mémoires sur l'Aquitaine, sous l'année 1317, et Duradier, en ses Récréations historiques, t. 1, p. 128. — L'usage de répandre du vin sur la tombe des morts était un reste du paganisme. *Voyez* Ausone, épitaphe 36. — Tibulle, lib. 3, élégie 2. — Kirchmann, *de Mor. Romanorum*, l. 3, ch. 7, p M. 229.

siècles après, un laboureur, non loin de la rive de l'Aude, trouva sa tombe sous des monceaux de sable. Il en souleva la pierre, et reconnut les ossemens de deux victimes du trépas. Oh! Méranie, tu étais de cette triste poussière! n'ayant pu survivre à ton époux, tu conjuras, prête à mourir, ceux qui gémissaient autour de toi, de joindre ta dépouille à la sienne, et ce dernier vœu fut accompli.

Cependant le lendemain était le jour fixé pour l'hymen des chevaliers. L'autel se prépare, l'encens fume, les Trouvères et les Jongleurs accordent leurs guitares et leurs musettes, la feuille des fleurs voltige sur le chemin que doivent suivre les époux.

Albéric veut se rendre près d'Elisène; mais la tente de cette princesse est déserte : il l'appelle et nulle voix ne répond à la sienne; il la croit près de Deïphire, qui, réunie à ses deux sœurs, tressait en chantant le diadème de boutons d'oranger dont leur front va se couronner bientôt : mais il ne trouve point Élisène avec elles, non plus que dans les autres lieux de la ville et du camp. Il craint que des Sarrasins ne l'ayent enlevée dans leur fuite. Tandis que, monté sur son coursier, il parcourt la vallée orientale de Narbonne, son

écuyer suit les rives du fleuve, interrogeant les pastourelles et les voyageurs qu'il rencontre.

Arrivé en un endroit que les Arabes appelaient la *Montagne Rouge*, parce qu'elle était toute couverte de roses pendant une partie de l'année, ce fidèle écuyer entend des chévriers raconter un événement étrange; mais ne pouvant l'éclairer dans leurs récits opposés et confus, ils lui indiquent l'ermite qui a été le témoin des faits qu'ils ne savent qu'imparfaitement.

Il gravit la colline, et voit l'anachorète agenouillé dans sa cellule, devant une croix, et répétant ces paroles élégiaques d'une religion attendrie sur nos misères : *Elle a passé comme la fleur des champs, son éclat n'a duré qu'une aurore.*

Mon père, lui dit le guerrier, daignez m'apprendre si la fille d'un roi, si l'amante d'un héros a traversé vos solitudes, enlevée sur le palefroi d'un traître?

Oh! mon fils, lui répondit le saint religieux, nul ravisseur n'a souillé cette retraite, la douleur et les chagrins ont seuls conduit en ces lieux celle que vous cherchez, et que vous ne trouverez plus sur la terre. Sa tombe même doit rester ignorée des hommes, ainsi l'a voulu

cette jeune victime de son cœur; que son dernier vœu soit du moins accompli, et que les anges du ciel visitent seuls l'endroit où elle se repose de ses peines.

Si cependant vous vous intéressiez à cette pauvre orpheline que Dieu a reçue dans ses bras, prions ensemble devant cet autel encore humide des dernières larmes qu'elle répandit ici-bas, votre souvenir ira peut-être jusqu'à son ame immortelle.

Il dit, et tandis qu'on entendait au loin le bruit des instrumens joyeux, et des chants d'allégresse, qui annonçaient dans les murs de Narbonne la victoire de Charlemagne, et l'union prochaine des trois chevaliers, l'écuyer d'Albéric se prosterne auprès du bon solitaire; tous deux prient avec ferveur dans le désert, et répètent ces paroles : *Elle a passé comme la fleur des champs, son éclat n'a duré qu'une aurore.*

SEIZIÈME RÉCIT.

LOUIS-LE-DÉBONNAIRE.

Beautés des contrastes historiques. — Sujet d'une tragédie.

On a déjà remarqué plus d'une fois, dans ce qui précède, que les grands élémens de la poésie, tels que le merveilleux, les passions et les combats, constituaient particulièrement l'histoire de France.

Outre ces avantages, elle en possède un autre non moins précieux, c'est celui des contrastes, sans lesquels un sujet ne peut longtemps attacher.

Le sentiment que nous font éprouver les contrastes, loin d'être idéal et chimérique, est l'effet d'une de ces lois générales et positives de la création, qui embrassent à la fois tout le système physique et moral.

La nature relève l'éclat des diverses parties

de ses trois règnes par des oppositions combinées avec la conversation, l'utilité et l'agrément de tout ce qui respire, et qui, loin de produire des disparates choquantes, sont les ressorts d'une harmonie universelle.

Mais les contrastes les plus favorables à la poésie, sont ceux qui se manifestent dans les destinées humaines et entre nos propres affections.

Les sensations contraires qui en résultent, comme les vents opposés qui bouleversent l'Océan et sèment ses rivages de trésors, se heurtent dans notre cœur, et en arrachent des émotions et des pensées qui y sommeillaient profondément.

C'est aux contrastes et au sentiment de l'instabilité des choses d'ici-bas que l'on doit rapporter la mélancolie que nous inspire la vue des tombeaux et des ruines; mélancolie si douce, que l'art essaya de feindre dans nos bosquets ces monumens éloquens.

Dans tous les temps on se plut à mêler quelques larmes dans la coupe de la volupté, pour en tempérer l'ivresse. Les Égyptiens plaçaient une momie dans leurs festins, et faisaient de la mort un convive habituel[1]. Les potentats

[1] Hérod., *lib.* 2. — Diod., *lib.* 1, sect. 2.

de l'Asie, au milieu de la magnificence et des pompes, se faisaient précéder par un héraut qui répétait sans cesse à haute voix : *O roi, souviens-toi que tu es mortel !*

Le charme des poésies érotiques d'Anacréon, d'Horace, de Properce et de notre Chaulieu, vient de ce qu'au milieu de leur folie amoureuse, et de leurs plaisirs bachiques, ils font apercevoir un avenir menaçant, et investissent pour ainsi dire le moment présent de crainte, d'incertitude et de ténèbres, afin de concentrer dans ce moment rapide, qui est notre plus sûre propriété, toute notre puissance expansive et nos facultés de bonheur.

Tibulle, près de sa chère Délie, se plaît à entendre siffler l'aquilon autour de ses toits ; Lucrèce aime à voir du port les tempêtes et les naufrages ; Thompson, du coin des foyers brûlans, nous montre le lac glacé et les vastes neiges où le colon meurt de froid ; le Poussin élève un tombeau sous les ombrages où viennent danser les folâtres bergères[1], et le su-

[1] Imitez le Poussin : aux fêtes bocagères
Il nous peint les bergers et les jeunes bergères,
Les bras entrelacés, dansant sous des ormeaux,
Et près d'eux une tombe où sont écrits ces mots :
Et moi je fus aussi pasteur dans l'Arcadie.
DELILLE, poëme des Jardins, ch. 4.

blime et bizarre Shakespeare fait avancer des fantômes sur la scène de la vie.

Les Français, bien que frivoles et légers dans leurs jouissances, aiment néanmoins, ainsi que les autres peuples, à s'abandonner aux profondes émotions qui naissent de ces contrastes. Il en est peut-être plus d'un encore qui, à l'issue d'une fête animée, a regretté l'asile sévère que Rancé éleva entre le monde et l'éternité.

Ah! pourquoi, malgré notre goût pour le changement et pour les modes nouvelles, sommes-nous restés fidèles à la plaintive romance, quand nous avons oublié les fabliaux, les triolets, les sirventes, les jeux-partis, et autres genres de poésie du même temps? Pourquoi, si ce n'est que la romance, dont les refrains amoureux sont consacrés aux regrets et au souvenir des biens qu'on a perdus, sait au milieu des plaisirs bruyans faire sentir l'attrait voluptueux des contrastes.

Mais si les bons écrivains recherchent les effets qui résultent des contrastes, soit pour produire des impressions morales, soit pour répandre dans leurs écrits une agréable variété, on peut dire avec assurance qu'ils n'en trou-

veront nulle part plus que dans les fastes français.

Sans parler de la révolution que tant de chutes et de catastrophes ont récemment signalée, et qui, couvrant notre sol des ruines de tant d'édifices politiques et religieux, prépara à l'imagination de longues rêveries et de profondes méditations, on doit observer avec surprise qu'il n'est pas chez nous un siècle, un règne, un événement qui ressemble à l'événement, au règne, au siècle qui le précède ou qui le suit[1]. Tout, si l'on peut s'exprimer ainsi, tout n'est qu'ondulation dans notre histoire, et le vaisseau de l'État, quoique toujours superbe et orné des couleurs nationales, semble tantôt s'élever jusqu'aux astres, et tantôt disparaître dans les abîmes.

Contrastes dans les usages, dans les coutu-

[1] Il suffit, pour apprécier cette vérité, de comparer les règnes de Louis-le-Jeune et de Philippe-Auguste, du roi Jean et de Charles V, de Charles V et de son successeur, de Charles VII et de Louis XI, de Louis XI et de Charles VIII, dit le Courtois et l'Affable; de Louis XII, surnommé le père du peuple, et du galant et chevaleresque François Ier; ceux de Médicis et de Henri IV, ceux de Louis XIII et de Louis XIV, de Louis XV et de Louis XVI.

mes, dans la civilisation; contrastes entre nos rois, dont chacun diffère de son prédécesseur par le caractère, l'esprit, les mœurs et la conduite; contrastes dans notre fortune politique, qui offre un long enchaînement de victoires et de malheurs, et qui, par le plus sublime de tous ces contrastes, fait briller au milieu de nos revers nos héros les plus intrépides. En effet, Du Guesclin, Beaumanoir, Boucicaut, les Gaston, les Coucy, les Châtillon, Bayard, Nemours, Dunois, la Hire, et mille autres apparurent aux époques les plus fatales [1], comme pour faire absoudre et admirer la France vaincue.

Enfin, qu'ajouterai-je sur les contrastes historiques, si ce n'est que rien ne se ressemble dans les annales des Français, excepté leur courage qui fut le même dans tous les temps; en sorte qu'il est facile de reconnaître encore en

[1] La plupart de nos héros ont vécu sous les règnes malheureux des rois Jean, de Charles VI, de Charles VII, etc. D'autres firent remarquer leur courage dans les revers que nous éprouvâmes en Palestine. On sait que Bayard mourut à la retraite de Rebec, et ce qui est remarquable, c'est que son aïeul, son bisaïeul et son trisaïeul furent tués; le premier à la bataille de Montlehery, en 1465; le second à la fatale journée d'Azincourt, où périt l'élite de la noblesse française, et le troisième à la journée non moins funeste de Poitiers.

eux les descendans des Sicambres et des Gaulois; seulement plus généreux que ces derniers, ils ne disent plus *malheur aux vaincus*[1] !

J'insisterai plus d'une fois, dans le cours de cet ouvrage, sur la beauté des contrastes dont il s'agit, et dès à présent le siècle où nous voici arrivés en présente un bien remarquable, c'est le faible Louis I[er] succédant au puissant Charlemagne, et laissant échapper le sceptre que ce héros portait avec gloire.

Cependant il faut l'avouer, les historiens ont mal apprécié Louis-le-Débonnaire, en le dépeignant comme un roi faible, dévôt, superstitieux, sans caractère, sans volonté, et que trahissent à la fois sa femme, ses enfans, son peuple et tous ceux qu'il avait comblés de bienfaits. Tel il fut en effet une grande partie de son règne; mais ce que les historiens n'ont pas assez fait remarquer, et ce qui rend Louis, je ne dis pas seulement un personnage intéressant, mais un personnage poétique et théâtral, c'est que ce prince, né libéral, instruit, vaillant et superbe[2], ayant, par une excessive

[1] C'est le mot que proférèrent les Gaulois en entrant dans Rome.

[2] *Voyez* sur les qualités de ce prince : Ermoldi Nigelli, *Carminis de Reb. gestis Ludov. pii. ap.* D. Bou-

rigueur, ordonné le meurtre du jeune roi Bernard, son neveu, expia cette faute par des regrets éternels qui lui firent abhorrer la vengeance, et qui le mirent en butte aux factieux et aux rebelles que sa pénitence encourageait[1].

Si l'infortuné Louis, dévoré d'ennuis secrets, vient languir aux pieds des autels, il y est traîné par son repentir comme une triste victime; et dès-lors sa faiblesse, son cilice, ses pieuses fondations, ses prières, ses craintes superstitieuses, tout s'agrandit, tout se colore aux sombres feux de ce remords terrible qui le consume insensiblement. C'est Oreste qui vient sacrifier aux Dieux pour conjurer des mânes redoutables.

Voici donc, ce me semble, comment l'histoire peut montrer Louis à la poésie[2].

quet, t. 6. — *Opus Thegani, de Gest. Lud. pii*, c. 8 *et seq.* — *Annal. Franc., Fuldens.* — *Vit. Lud. pii*, c. 28. — *Chartæ Ludov. pii, imper.*, *ap.* D. Bouquet, t. 6. — *Chron. Moiss. cœnob.* — Grande Chronique de saint Denis. — D. Rivet, Histoire littéraire de la France. — Tablettes de nos rois, t. 1, p. 53.

[1] Nithard, *hist.*, l. 1. — *Vita Ludov. pii, imper.* — Flodoard, *Hist. eccl. Rem.* — Chron. Marian. Scot. — Velly, Histoire de France, t. 1, p. 28, édition in-4°. — Mably, Observation sur l'Histoire de France, t. 2, l. 2.

[2] *Voyez* la note 1re du seizième récit, à la fin de l'ouvrage.

On voit d'abord le berceau de ce prince placé sous les trophées de la cour de son père. Le sceptre de l'Aquitaine est un des hochets de son enfance, et les chants de victoire sont ses premières leçons. Bientôt l'élève de Charlemagne devient son émule ; cet empereur remet à son fils dans le camp de Ratisbonne, une épée et des éperons, avec les formalités observées depuis pour la réception des chevaliers ; en sorte que Louis peut être considéré comme le premier des paladins français. Le glaive consacré par cette cérémonie est rougi dans les combats, dont la harpe d'Ermoldus[1] a consacré la gloire. « *Quel bonheur pour moi*, s'écriait Charlemagne, *de trouver un modèle dans un fils, et la sagesse d'un vieillard dans un enfant*[2] ! »

A l'aspect de Louis, les Sarrasins ne sont plus agresseurs. Ils viennent solliciter la paix[3] aux lieux où naguère ils imposaient des tributs,

[1] Les exploits de Louis Ier ont été célébrés par Ermoldus Nigellus, contemporain de ce prince. Le poëme élégiaque qu'il a composé sur ce sujet se trouve dans le tome 6 de D. Bouquet.

[2] Tablettes historiques de nos rois, t. 1, p. 53.

[3] *Vita Ludov. pii, imper., ap.* D. Bouquet, t. 6, p. 86. — Chronique de saint Denis.

et ils reçoivent des lois où ils osaient en dicter. Louis ne tarde pas à franchir les frontières de l'Ibérie pour soumettre ceux qui résistent; Lérida s'écroule devant lui, et les environs de Guescar portent les marques de sa colère [1]. Il assiége Barcelone, et y pénètre suivi des lévites qui célèbrent dans leurs hymnes le Dieu des armées [2]. Tarragone et Tortose ne le voient pas sans effroi; à sa voix, ses braves comtes traversent l'Èbre à la nage, et poursuivent les Arabes étonnés [3].

Il punit les Gascons turbulens; leur duc Adalaric, qui prétendait renouveler contre les Français les embuches de Roncevaux, n'arrose que de son sang les gorges des Pyrénées [4].

Cependant la mort de Charlemagne est apprise à l'univers par des signes célestes [5]. Louis

[1] *Vita Lud. pii*, c. 8. — Chronique de saint Denis, dans le recueil de D. Bouquet, t. 6, p. 131.

[2] *Ermoldi Nigelli Carm.*, l. 1, *loco citato.* — *Vita Lud. pii.* — Chron. de saint Denis; Rec. de D. Bouquet, t. 6, p. 133.

[3] Ces comtes étaient Isambard, Hademar, Bera et Burel. *Vid. Vit. Lud. pii et Chr. S. Den.*

[4] *Vita Ludov. pii.* — Chronique de saint Denis.

[5] Eginhard, *Vita Carol. magn.* — Nith., Hist., t. 1. — *Annal. Metens.* — Sigeb. Gembl., *Chron.* — Méze-

est appelé à lui succéder ; l'empire attristé renaît à l'espérance, en admirant ce prince à son passage[1] ; la seule Aquitaine, dont il abandonne le trône, ne peut être consolée.

Il chasse du palais impérial les courtisanes et les hommes corrompus[2]. Il ouvre aux pauvres les trésors de son père[3] ; ne laisse dans les prisons que les malfaiteurs[4] ; rend les exilés à leurs foyers, et envoie de toutes parts des juges équitables pour rendre la justice et réprimer les abus[5].

Il reçoit les ambassadeurs des Danois et des nations barbares[6], dompte les Sorabes[7], et plus heureux vainqueur des Saxons que ne le fut jamais Charlemagne, il s'en fait adorer en

ray, Histoire de France ; règne de Charlemagne. — *Voyez* la note 2 du seizième récit à la fin de l'ouvrage.

[1] *Carmen de adventu Ludovici Augusti Aurelian.* Théod., *episc. Aurel.*, *ap. D. Bouq.*, t. 6.

[2] *Vita Ludov. pii*, *c.* 22. — Chr. de saint Denis.

[3] *Opus Thegani*, *de Gest. Ludov. pii*, *c.* 8.

[4] *Ermoldi Nigelli Carmen*, l. 2. — *Annal. Franc.*, *Fuldens.* — *Opus Thegani*, ch. 13.

[5] *Chartæ Ludov. pii*, *ap.* D. Bouq., l. 6, p. 655. — Theg., *ib.* — *Vita Ludov. pii.*

[6] *Opus Theg.*, *c.* 14. — Mézeray, Hist. de France.

[7] *Opus Theg.*, *c.* 15. — *Vita Lud. pii*, *c.* 26.

leur rendant le droit sacré d'hériter de leurs pères[1].

Il va chercher et combattre jusque dans leur pays les Scandinaves qui avaient osé paraître vers le nôtre.

Les Arabes cessent de se réjouir de la mort de Charlemagne, en connaissant mieux son successeur. Ils voulaient combattre, ils supplient, et attendent les ordres du prince aux portes de son palais.

Le pape Étienne vient en France, et Louis, qui l'accueille sous les portiques de Reims, en reçoit la couronne.

Cependant des ambitieux et des méchans murmurent contre les réglemens qui gênent leur conduite licencieuse. Ils s'adressent au jeune Bernard, neveu de Louis, et roi d'Italie; ce prince aimable, vaillant et spirituel, était dès son aurore l'espérance et l'amour de ses sujets[2]; mais son inexpérience et sa crédulité le firent tomber dans le piége des factieux[3].

Au bruit d'une révolte, Louis prend les

[1] *Vita Lud. pii*, c. 24.

[2] Nithard, l. 1, c. 2. — Mézeray, lieu cité. — Velly, Histoire de France, t. 1, p. 280, édition in-4°.

[3] Theg., *de Gest. Lud.*, c. 22.

armes, et les rebelles s'enfuient; Bernard abandonné tombe aux pieds de l'empereur[1]. Celui-ci n'aurait dû voir qu'un adolescent que les regrets excusaient et que protégeait une étroite parenté. Mais en même temps, Sclaomir et Linduit, en Allemagne, Morman dans la Bretagne, et Lupus en Gascogne, tentaient de secouer le joug impérial. Louis crut qu'il fallait intimider les séditieux par un acte de sévérité d'autant plus remarquable, qu'il frapperait sur un membre de sa propre famille. Les meilleurs souverains cèdent quelquefois à des mouvemens terribles, et la politique n'écoute point la nature. L'empereur fit crever les yeux à son neveu et à ses complices. Cet arrêt barbare, auquel ils ne survécurent pas, changea le juge en coupable, et lui suscita des ennemis éternels. Mais il n'en eut pas de plus acharnés que ses remords[2]. Il maudit sa sentence, et chercha à conjurer la vengeance divine par des aumônes et des prières. Soin inutile! le ciel repoussait son repentir, comme lui-même avait rejeté celui de l'infortuné Bernard.

[1] *Annal. Eginh.* — Theg., *ib.* — *Annal. Fuldens.*

[2] Eginh., *in Annal.* — Mézeray, lieu cité. — Velly, Histoire de France, t. 1, p. 281, édition in-4°.

Le sac et la cendre dont il se couvrit obscurcirent l'éclat du diadème aux yeux d'une foule de séditieux qui comptaient sur l'impunité [1]. Plus ils osaient, et plus l'empereur se courbait sous leurs offenses, qu'il considérait comme des épreuves et des punitions du ciel. Souffrant avec résignation ce qu'il avait réprimé avec inhumanité, il croyait expier ainsi le passé [2].

Sa famille et son peuple le trahirent [3]. Son fils Lothaire qu'il avait associé à l'empire voulait en jouir exclusivement [4]; ce prince impie et téméraire, plus digne de descendre de Clovis que de Charlemagne, et que l'histoire croit devoir rejeter d'abord parmi les générations

[1] *Vita Ludov. pii, imper.*

[2] Louis-le-Débonnaire (dit Mézeray, Abrégé chron., t. 3, p. 532) se laissa si fort toucher de remords d'avoir fait mourir son neveu, qu'il s'en confessa aux évêques, et en fit pénitence publique en présence de tout le peuple français pendant l'assemblée générale d'Attigni. Les devoirs de la pénitence publique étaient le cilice, les jeûnes, les oraisons, les aumônes, la réparation des maux commis, la satisfaction de ceux qu'on avait offensés; aussi promit-il de satisfaire à tous ceux qui auraient quelque sujet de se plaindre de lui, etc., etc.

[3] Opus Theg., *de Gest. Ludov. pii.* — *Vita Ludov. pii, c.* 44. — Chronique de saint Denis, année 830.

[4] *Vita Ludov. pii.* — Nith. *Hist.*, l. 1 *et seq.*

barbares de la première dynastie, fit revoir à la France les guerres parricides et les troubles civils des siècles précédens. Trois fois il s'arme contre son père, et trois fois le pardon qu'il en obtient n'est qu'une trève à ses emportemens sacriléges[1]. Enfin il attaque l'empereur, cerne son camp, séduit ses soldats[2]. Louis, resté seul dans sa tente avec sa femme et le plus jeune de ses fils, entend ceux qu'il croyait ses sujets les plus fidèles conspirer contre lui, et lui signifier avec menace de se rendre à Lothaire. Sa vie était en danger au milieu de ces mutins, et pour épargner un parricide à son fils, il se constitue son prisonnier. Lothaire l'enlève comme une proie à travers les forêts des Ardennes, et vient le renfermer à Saint-Médard de Soissons, où cet infortuné monarque composa, le long des cloîtres de cette abbaye, l'histoire de ses malheurs[3].

[1] Thegan, c. 37. — *Vita Ludov. pii.* — Nithard, *loco citato.* — *Annal. Bertin.* — *Annal. Fuldens.*

[2] *Vita Ludov. pii, c.* 48.

[3] Selon nos Chroniqueurs, Louis fit une complainte sur la cruauté de ses fils; mais cette complainte, qu'on trouve dans plusieurs recueils, ne doit pas être attribuée à cet empereur, et les bons historiens la croient avec raison fabuleuse.

Appelé dans l'assemblée des évêques et des grands, on lui ordonne de confesser ses crimes [1], et l'ingrat Ebbon, qui en avait reçu la tiare, lui arrache la couronne [2].

Témoins de cette dégradation, deux de ses fils, Pepin et Louis, sentent enfin le repentir [3]. Lothaire résiste à leur projet de rétablir l'empereur; mais, vaincu par leurs armes et non par leur exemple, c'est seulement la crainte et non la nature qui le ramène aux genoux du roi débonnaire [4]. Les chagrins de ce dernier ont affaibli son esprit, et il n'est plus pour lui désormais ni joie ni espérance. Il remonte sur le trône; mais le trône n'est qu'un but élevé où le sort doit encore le frapper. Il ne voit plus sur la terre que des perfides, et dans le ciel qu'un juge irrité.

[1] *Vita Ludov. pii.* — *Annal. Fuldens.* — Flodoard, *Hist. eccl. Rem.* — Chron. Marian. Scot.

[2] *Acta impiæ ac nefandæ exauctorationis Ludov. pii, apud Sirmondum*, t. 2. — Conc. Gall., p. 560. — Flodoard, *loco citato*. — *Annal. Fuldens.* — Thegan., c. 42 et 43. — D. Bouquet, t. 6, p. 113 et 114.

[3] Nithard *Hist.* — *Annal. Fuldens.* — *Chron. Saxon.* — Marian. Scot. *Chron.*

[4] Nithard, *Hist.* — *Mariani Scot. Chron.*, *ann.* 833. — *Annal. Fuldens.* — Velly, t. 1, p. 298.

La vue de deux comètes acheva d'abattre sa raison [1].

L'erreur populaire, qui voit dans les phénomènes et les signes célestes des marques de la colère divine, était généralement répandue en France [2]. Louis, qui avait déjà tant de motifs de croire à la vengeance et au courroux de l'Éternel, pensa que c'était lui que regardaient de tels prodiges. Agenouillé devant les tombeaux des martyrs [3], les mains croisées sur son sein gros de soupirs, et les yeux fixés sur un ciel inflexible, cet infortuné ne voyait pas sans effroi, à travers les étroites fenêtres de la gothique église, luire la comète tour à tour pâle et brillante, et qui, comme un astre à l'agonie, semblait, dans les pulsations de sa sinistre lumière, exhaler ses derniers feux.

Louis, se rappelant d'ailleurs que la mort de Charlemagne avait été annoncée par de semblables présages, s'abandonna à une lente

[1] *Vita Ludov. pii, c.* 58, *ann.* 857. — *Ann. Fuld. ann.* 837. — Chron. Sigeb., ann. 837. — Chronique de saint Denis, Gestes de Louis-le-Débonnaire, c. 22.

[2] *Vita Ludov., loco citato.* — *Annal. Fuldens.* — Velly, Histoire de France, t. 1, p. 301, in-4°.

[3] *Vita Ludov. pii.* — Libellus Ardonii, *de Vitâ S. Bened.*, sect. 3, p. 1, p. 215.

mélancolie [1]. Dégoûté de la vie, il refusait toute nourriture, et ne recevait que le pain mystérieux de l'Eucharistie. Après avoir partagé ses Etats entre ses fils, et leur avoir pardonné le chagrin dont il mourait, il expira [2].

Tels sont les faits historiques. Le poëte, qui a le droit de les modifier, et que n'asservit point la chronologie, pourrait en tirer un beau sujet de tragédie.

Cette tragédie, soit par la teinte sombre qui y dominerait, soit par diverses circonstances dramatiques, peut être comparée à l'OEdipe à Colone de Sophocle, et à la Mort d'Adam de Klopstock.

Dans Louis-le-Débonnaire, comme dans ces deux sujets, c'est un fils révolté contre son père, et désolant ses vieux jours. Caïn, Po-

[1] *Vita Ludov. pii.* — Velly, p. 302. — Daniel, lieu cité. — Tablettes historiques des rois de France, t. 1, p. 54. — *Quod prodigium (deliquii solis) licet naturæ attribuatur, tamen lamentabili exitu consummatum est.* (Duchesne, t. 2, p. 316.) — *Quædam prodigiosa signa apparentia animum imperatoris sollicitabant* (*ib.* p. 303). *Voyez* à la fin du volume la note 3 du seizième récit.

[2] *Hélas!* (dit-il sur son lit de mort, en parlant de son fils) *il fait descendre ma vieillesse au tombeau de la douleur; je lui pardonne cependant; mais dites-lui que Dieu punit sévèrement les enfans indociles.*

lynice et Lothaire ont des traits également tragiques.

Sur la scène grecque, la mort d'OEdipe est annoncée par un oracle : *Apollon*, dit le fils de Laïus, *m'annonce que je trouverai la fin de ma misère et de mes jours dans un lieu consacré à des déesses, et qu'un tremblement de terre, accompagné du tonnerre et des éclairs, serait l'avant-coureur de ma mort.*

Dans le drame allemand, l'ange fait entendre ces mots mystérieux au père du genre humain : *Homme formé de terre, avant que le soleil ait franchi la forêt des cèdres, tu recevras la mort.* Dans l'ouvrage français, ne pourrait-il pas supposer que Louis, crédule, superstitieux et abattu par les remords et les malheurs, est dans l'attente d'un phénomène céleste que lui ont annoncé, comme le signe de sa fin, ou des songes ou des pressentimens sinistres que son esprit troublé devait facilement produire?

La frayeur et la mort que lui causa l'apparition d'une comète, autorise suffisamment tout ce que le poëte peut imaginer à cet égard.

Je hasarde ici l'esquisse légère de cette tragédie :

Imogène [1], sœur de Bernard, se rend à la cour de France pour accomplir la promesse qu'elle a faite à son frère de venger son trépas. Sa nourrice l'accompagne, en s'étonnant de ce que cette princesse cherche un séjour qui doit lui rappeler de si douloureux souvenirs.

Mais Imogène dissipe en ces mots sa surprise :

Lorsqu'un oncle barbare eut condamné mon frère à perdre la vue, je m'introduisis en secret dans les prisons où il était retenu ; ma faible voix l'appelait ; sous les voûtes silencieuses il m'entendait ; mais, hélas ! il ne me voyait plus ; je m'approchais, et à la lueur d'une lampe, je l'aperçus étendant ses bras vers moi pour m'attirer à lui. O spectacle éternellement effroyable ! l'infortuné sortait des mains des bourreaux, et de ses yeux morts à la lumière coulaient des ruisseaux de sang et de larmes [2]. « Tendre Imogène ! me dit-il, mes tourmens sont affreux, et je ne puis survivre au supplice barbare qui me prive du soleil et

[1] *Voyez* la note 3 du seizième récit, à la fin de l'ouvrage.

[2] Nith. *Hist.*, *l.* 1, *c.* 2. — Theg., *de Gestis Ludov.*, *imperat.*, *c.* 22.

de ta présence. Un serviteur fidèle a su m'apporter cette épée; aussitôt que je m'en serai percé le cœur, prends-la fumante encore, et que désormais elle soit consacrée à la vengeance. » J'abrége un récit trop funeste; tu me vois en ces lieux pour remplir mes sermens; je n'ai plus de trône, plus d'armée; mais s'il est vrai que ma faible beauté puisse me soumettre des héros, ma main est à celui qui, secondant mes projets, se servira du glaive sacré pour détrôner l'assassin de mon frère.

Ainsi parlerait Imogène; cependant tels sont les caprices de l'amour, que cette princesse est aimée des deux fils de Louis, Lothaire et Pepin; elle-même cherche vainement à se cacher l'intérêt que ce dernier lui inspire.

Lothaire, s'attachant à ses pas, lui explique enfin son amour : voici quelques motifs de cette seconde scène.

LOTHAIRE.

Vous verrai-je toujours m'éviter, et ne jeter que des regards de haine sur un prince qui vous adore? le sang de Charlemagne ne doit point attirer vos mépris.

IMOGÈNE.

Charlemagne est votre aïeul ; mais quel est votre père ?

LOTHAIRE.

Je vous entends, Madame ; mais, au nom du ciel, que votre colère n'éclate ici que sur les coupables. Me vit-on seconder leurs affreux desseins ? Me vit-on siéger avec eux au jour d'une sentence funeste ? Me vit-on moissonner dans les champs qui vous furent ravis ? Sans calomnier ici l'empereur, je puis contre lui seul diriger votre haine. Il vous enleva un trône, et moi je vous offre celui où mes droits m'ont appelé.

IMOGÈNE.

Je désire un vengeur, et non pas un époux.

LOTHAIRE.

Je serai l'un et l'autre.

IMOGÈNE.

Que dites-vous, seigneur ? Osez-vous promettre la vengeance, vous qui connaissez la victime ? N'êtes-vous pas le fils de Louis ?

LOTHAIRE.

Je suis Lothaire [1].

IMOGÈNE.

Oui, je sais que Lothaire s'est armé plusieurs fois contre son père et son roi; mais je sais que le remords le ramena aux pieds de celui qu'il avait outragé. Pourrait-il donc étouffer de nouveau le cri de la nature, et perdre le souvenir de la clémence?

LOTHAIRE.

Ah! Madame, cessez d'honorer, par un doute généreux, un prince trop coupable...... Mais que dis-je, le cœur qui s'offre à vous doit être justifié. Que ne pouvez-vous donc connaître mes combats, mes efforts, mon repentir, mes larmes [2] !.......... Que ne pouvez-vous connaître surtout mon orgueil, mon ambition et ma soif pour la gloire? Et quoi! lorsque, dès mon enfance, je fus nourri par-

[1] Lothaire s'était déjà fait connaître par ses complots parricides. Toute la vie de ce prince furieux n'est qu'une suite de révoltes et de parjures. *Voyez* Nithard, *Hist.*, l. 1 *et seq.* — *Annal. Fuldens.* — *Annal. Bertin.* — *Annal. Metens.*, *etc.*

[2] *Vita Ludov. pii.* — *Opus Theg.*, *de Gestis Ludov. pii*, *imper.*, *c.* 37.

mi les armes et les drapeaux ; quand, porté par les braves, leur bouclier fut souvent mon berceau et devint mon premier trône ; quand les chants du barde répétaient autour de moi les exploits des Sicambres et des Germains, pouvais-je donc sans rougir voir mon père, renonçant désormais à la victoire, se réfugier dans un cloître, et languir sous le cilice de la pénitence [1] ? Pouvais-je, sans indignation, voir de toutes parts d'insolens vassaux profiter de son inertie pour envahir le royal héritage [2] ? Non, non, si je voulus posséder l'empire, c'est que Louis en abandonnait les rênes ; trois fois je tentai de les arracher à ses débiles mains, et trois fois la nature me fit tomber à ses genoux.

Mais je me lève aujourd'hui, et l'ambition rallume en moi ses fureurs. Louis, frappé de sombres vertiges, ne fait que soupirer, gé-

[1] *Vita Ludov. pii.* — Le reproche que fait ici Lothaire était fondé sur les canons qui défendaient aux pénitens de porter les armes, et de se mêler des affaires civiles. *Voyez* l'abbé Millot, Élémens de l'Histoire de France, t. 1, p. 158.

[2] *Vita vener. Walæ, abb. Corb., inter acta SS. ord. S. Bened.*, t. 1. — *Vita Ludov. pii.* — *Annal. Metens.* — Mézeray, Histoire de France, règne de Louis-le-Débonnaire.

mir et prier sous les voûtes de cette abbaye [1]. Les grands, que sa faiblesse indigne, doivent s'assembler aujourd'hui pour me proclamer empereur. Alors, je vous proclame à mon tour mon épouse et leur souveraine. Je rendrai aux héritiers de votre frère les domaines de l'Italie, et j'apaiserai par des monumens et des expiations la mort de ce frère infortuné. Je cours hâter cet instant que mon ambition désire encore moins que mon amour.

Cependant Louis s'avance accompagné d'Adelard qui lui est resté fidèle [2].

Imogène recule à son aspect, en lui lançant un regard menaçant. Louis, pâle et timoré, sent un trouble secret à la vue de cette princesse qui, couverte de ses longs voiles, disparaît sous les arcs du cloître comme une ombre mystérieuse et fugitive.

Adelard essaie en vain de consoler l'empereur; celui-ci raconte l'origine de ses mal-

[1] Libellus Ardonii, *de Vita S. Bened.*, sect. 3, p. 1, p. 215. — Velly, Histoire de France, t. 1, p. 276.

[2] Quelques historiens appellent ce sujet fidèle *Theuther*. Il était prévôt de saint Médard, et détourna Louis de renoncer au monde, ainsi que le voulait ce prince. *Vid.*, *de Transl. Rel.*, *S. Sebast.*, *etc.*, *ap. Chesn.*, t. 2. — Mézeray, lieu cité.

heurs; c'est, dit-il, sous les murs vénérables où Charlemagne, mon père, avait si long-temps rendu la justice à tous ses sujets; c'est sur le trône, d'où ce héros descendait pour relever avec bonté ceux qui venaient à ses pieds implorer sa clémence [1]; c'est là que, sans pitié pour la jeunesse, les pleurs, le repentir du fils de mon frère, je le repoussai de mes bras, et je l'envoyai au supplice.

Souvenir douloureux! tu sais, Adelard, par combien de souffrances j'expiai ma barbarie! Le sang de ce prince infortuné retomba lentement sur moi. Hélas! le ciel n'a point encore épuisé sur moi sa colère. Vainement me suis-je couvert des habits du pénitent; vainement ai-je veillé sur les tombeaux des saints, et comblé de richesses les temples que j'avais consacrés au Seigneur; vainement ai-je supporté avec résignation les offenses les plus cruelles; rien de ce qui vient de moi n'est agréable à Dieu. Hier (ce moment terrible me glace encore d'horreur) je voulus le conjurer par de nouvelles prières; mais l'encens que je brûlai sur ses autels, loin de s'élever à lui, rampa vers la terre et s'évapora sous la figure

[1] Eginhard, *Vita Carol. magn.*

d'un fantôme. Alors les flambeaux pâlirent, les colonnes, les lambris se teignirent des couleurs du meurtre; les pierres des tombeaux se renversèrent [1], et du milieu des ténèbres dont je me sentis environné, et qui laissèrent une rosée de sueur sur mon front pâlissant, je crus entendre ces mots : « Quand tu verras la » comète redoutée des rois coupables agiter » dans l'air sa flamme échevelée, prépare-toi » à comparaître devant le tribunal céleste où » tu es cité; un spectre s'y est rendu pour t'ac- » cuser [2]. » Cependant Lothaire et Pepin, son frère, ont convoqué l'assemblée des nobles et des évêques pour faire prononcer la dégradation de l'empereur. Ce serait un spectacle

[1] Le poëte pourrait parler ici d'un tremblement de terre qu'on ressentit en France à cette époque, ce qui causa de grandes frayeurs au prince superstitieux. *Voyez* le Recueil de D. Bouquet, t. 6, relatif à Louis-le-Débonnaire.

[2] Ceci rappelle les *ajournemens* que donnaient en mourant les victimes innocentes. L'histoire de France en offre mille traits, parmi lesquels on remarque celui que le grand-maître des Templiers donna, au pied du bûcher, au pape et au roi qui le faisaient périr.

Louis croyait que le diable était au chevet de son lit, et il criait d'une voix assez forte : *Huz, huz*, c'est-à-dire, *arrière, retire-toi*. Tablettes histor. de nos rois, t. 1, p. 57.

pompeux et vraiment nouveau, que de voir sur notre scène cette assemblée à la fois ecclésiastique et guerrière, cette foule de princes, de ducs, de barons, couverts d'armes d'or et des dépouilles des bêtes féroces, siégeant sous les dômes d'un gothique monastère, d'où pendent les bannières et les trophées. Au milieu de cette grande réunion se lève un prélat orgueilleux, c'est le fameux Ebbon, que l'histoire regarde d'un œil sévère [1], à cause de son ambition et de son ingratitude envers Louis.

Cet homme altier harangue la multitude, et dans son discours insidieux percent, pour la première fois, les prétentions de l'Eglise, et ce germe de la puissance temporelle qui depuis fut l'objet de tant de discussions.

Le poëte opposerait un adversaire à Ebbon afin de faire exposer de part et d'autre les droits de l'autel et du trône; et dans ces débats éminemment politiques, il pourrait résumer en quelques tirades tout ce que l'on a dit sur la cause de rois et des papes.

[1] *Acta impiæ ac nefandæ exauctorationis Ludov. pii, ap. Sirmondum,* t. 2. — Concil. Gall., p. 560. — Theg., *de Gestis Ludov. pii.* — Mézeray, Daniel et Velly, en leur Histoire de France, règne de Louis-le-Débonnaire.

Enfin on arrête que Louis sera déchu de l'autorité, et que ses fils lui succèderont[1]. Cet empereur est amené au milieu de ses sujets arrogans, et cette position, que l'histoire nous peint si humiliante pour Louis, peut encore devenir théâtrale. Ne sent-on pas, en effet, quel discours éloquent elle peut suggérer à ce prince, qui voit se convertir en juges et en maîtres, ses serviteurs et ses enfans? Il terminerait ce discours en se dépouillant de la couronne, de la ceinture et du glaive, emblême du souverain pouvoir[2]. Voici, dit-il, la couronne que Charlemagne posa sur l'autel du Seigneur, en m'ordonnant d'aller l'y chercher moi-même, afin d'apprendre aux prêtres qui m'entouraient que ce n'était pas de leurs mains que je la recevais, mais de la seule puissance divine[3].

Voici l'épée que mon père me ceignit naguère sous les tentes de Ratisbonne, au milieu de ses preux et des rois ses vassaux[4]! Depuis

[1] Thegan., c. 42 et 43. — *Ludov. pii*, *c.* 48, *ap.* D. Bouquet. — Recueil des Histoires de France, t. 6, p. 113 et 114.

[2] *Vita Ludov. pii.* — *Annal. Bertin.* — *Annal. Fuldens.* — *Annal. Metens.*

[3] Eginh., *Vita Carol. magn.*

[4] Eginh., *Annal.* — *Vita Ludov. imperat.*, *an.* 791.

elle fut trempée du sang des Sarrasins, des Huns et des Esclavons [1]; peut-être est-elle assez illustrée pour que je puisse la déposer sans honte.

Ainsi dépouillé des apanages de ma grandeur, il ne me reste plus que le cilice et la cendre; mais sachez, ministres d'un Dieu humble et consolateur, que loin d'exciter vos mépris, ces gages sacrés d'un repentir véritable devaient attirer vos respects, en apprenant qu'un roi lava en des torrens de larmes le peu de sang qu'il a versé! Et vous, chefs turbulens, guerriers ambitieux, qui vous croyez avilis en obéissant à celui qui sait expier ses fautes, sachez que Théodose se couvrit ainsi que moi des habits de la pénitence, et que c'est depuis qu'il fut appelé Théodose-le-Grand [2]!

Le jeune Pepin, à la vue de son père dé-

[1] Eginh., *Annal.* — Ernold. Nigell. *Carmen, ap.* D. Bouq., t. 6. — Theg., *de Gest. Ludov. pii.* — *Annal. Metens.*

[2] Après le massacre de Thessalonique ordonné par Théodose, saint Ambroise refusa à ce prince l'entrée du temple, et lui imposa une pénitence de huit mois, à laquelle il se soumit *Voyez* Socrate, Histoire ecclésiast. — Sozomène, *Hist.* — Vie de saint Ambroise.

possédé par sa famille et outragé par ses propres sujets, rougit de partager leur crime, et la nature l'emporte dans son cœur sur le désir de régner [1]. Mais l'habitude de semblables forfaits rend le prince Lothaire insensible.

L'entretien qu'auraient ces deux frères, dont l'un veut redevenir fils et l'autre rester empereur, serait le motif d'une scène pathétique.

Persistant dans leurs desseins contraires, les deux princes se séparent en ennemis. Pepin court armer pour la querelle de Louis le peu de serviteurs qui lui sont dévoués; Lothaire, prêt à l'aller combattre, se présente devant Imogène pour se faire armer par elle de l'épée que Bernard lui remit en expirant. On n'a pas oublié que cette princesse ressentait un secret amour pour Pepin.

LOTHAIRE.

Enfin, Madame, voilà le jour où le fer sacré confié à vos mains doit armer votre défenseur. Louis était dégradé, vos vœux al-

[1] Nith., *Hist.* — *Annal. Fuldens.* — *Chron. Ademari Chab.* — *Mariani Scoti Chron.*, *an.* 833. Mézeray, Histoire de France, règne de Louis-le-Débonnaire.

laient être exaucés, et l'ombre de Bernard, si long-temps irritée, allait enfin rentrer satisfaite dans le sanglant mausolée, quand tout-à-coup, s'opposant à nos projets, un jeune téméraire prétend rétablir sur le trône le meurtrier de votre frère. Songez donc à vos sermens de vengeance, et n'hésitez pas à m'en remettre le gage.

IMOGÈNE.

Seigneur, je n'ai point oublié la promesse solennelle que je fis à mon frère. Sous l'autel expiatoire que Louis érigea en ces lieux, et où il fit graver les traits de ce cher prince, j'ai déposé l'épée qu'il m'ordonna de remettre à celui qui voudrait attaquer le trône de son meurtrier; elle est à vous, Seigneur, vous pouvez vous en saisir.

(*Lothaire soulève la pierre de l'autel et s'avance sur la scène en pressant l'épée sur son cœur.*)

Quel courage, quelle ardeur nouvelle fait bouillonner mon sang en touchant ce glaive qui m'est remis par la beauté! Oui, princesse, c'est pour vous, pour votre cause légitime, que je vais combattre et triompher; mais,

au nom du ciel, si, dans l'aveugle transport où me jette un fanatique amour, mon bras égaré plonge cette épée dans le sein d'un frère, songez du moins, songez, cruelle, que j'ai sacrifié pour vous tout ce qu'un mortel a de plus respectable.

IMOGÈNE.

Que dites-vous, seigneur? Eh! qu'ont de commun votre frère et ma vengeance?

LOTHAIRE.

C'est lui, Madame, c'est ce frère pusillanime qui, désertant notre entreprise, veut aujourd'hui rétablir l'empereur.

IMOGÈNE.

Ah! barbare, qu'ai-je entendu? Quoi! vous alliez combattre votre frère; et moi, complice de vos fureurs, j'armais vos mains effrénées! Rendez-moi, rendez ce fer que vous souillez par vos forfaits sacriléges, et fuyez à jamais loin de mes regards.

LOTHAIRE.

Ah! qu'ai-je entendu moi-même? Est-ce bien à vous à condamner des crimes que vous

seule excitez? Quand vous m'envoyez attaquer celui qui me donna la vie, d'où vous vient tant d'intérêt pour un frère qui se ligue contre nous? En combattant l'un, je suis un vengeur que votre main doit couronner; en combattant l'autre, je ne suis plus qu'un monstre que vous maudissez.

Vos contradictions s'expliquent enfin, perfide, et j'entrevois des affronts et des malheurs que mon orgueil n'avait pas soupçonnés.

Vous chérissez mon frère, vous tremblez pour ses jours; eh bien! loin de me fléchir en sa faveur, le trouble qu'il vous cause, ces larmes qu'à peine vous retenez, cruelle, me montrent en lui un rival odieux que je ne dois plus ménager. S'il tombe sous mes coups, sachez, pour vous punir, qu'il tombera percé du glaive dont vous m'avez armé [1].

IMOGÈNE.

Détrompez-vous, prince sanguinaire et dénaturé! Puisque Pepin traverse ma vengeance

[1] Ce discours est d'autant plus digne de Lothaire, que ce prince entreprit à plusieurs reprises de déposséder et d'exterminer ses frères. *Voyez* Nithard, l. 1. — *Annal. Bertin.* — *Annal. Fuld.*

au lieu de la servir, mes sermens me défendent de voir en lui mon époux. Quant à vous, je vous désavoue, et je me déclare innocente à la face des cieux de vos égaremens fratricides. Aussi bien, vainement prétendez-vous m'abuser; ce n'est pas, en effet, le désir de venger mon frère qui vous fait détrôner votre maître. Avant votre fatal amour pour moi, vous aviez déjà contre lui signalé vos fureurs. Louis tomberait comme la proie de votre ambition, et non comme l'holocauste de ma vengeance. Bernard mérite la victime tout entière, et il lui faut pour sa querelle un héros qui n'ait qu'elle à servir, et dont le courage ne soit pas animé par des motifs étrangers [1].

A cette scène en succéderait une autre pleine d'un tendre intérêt entre Imogène et sa confidente.

Cette princesse chérit Pepin; l'amour filial qu'il fait éclater ajoute peut-être encore à l'admiration et à l'amour qu'elle a pour lui; mais, hélas! un fatal serment, un devoir rigoureux l'associe à la vengeance de Bernard;

[1] On trouve une position à peu près semblable à celle-ci dans la mort de Pompée de Corneille, acte IV, scène 4, seconde tirade de Cornélie.

et quand elle a juré que sa main serait le prix de celui qui détrônerait Louis, peut-elle sans crime la réserver à celui qui veut, au contraire, rétablir cet empereur ?

Voilà cependant que Pépin et Lothaire, suivis de leurs partis, s'attaquent dans les plaines de Soissons; ce dernier est vaincu, et Pepin paraît sur la scène, entouré des chefs et des grands.

Louis est de nouveau proclamé empereur; cet infortuné s'assied sur le trône, et s'exprime en ces mots :

« Princes, et vous nobles vassaux du » sceptre français, vainement me rendez-vous » un diadême que j'ai porté trop long-temps. » Voyez les chagrins et les pâles ennuis qui cou- » vrent mon triste front; ce sont les marques » ineffaçables de ce pesant diadême. N'est-ce » point, en effet, parce que je fus empereur, » que je dus combattre et punir Bernard? » N'est-ce pas parce que je fus empereur, que » mes fils et mes sujets se sont révoltés » contre moi? Tous mes maux viennent de » ma puissance; je l'abdique en ce jour[1]; je

[1] Il partagea son royaume entre ses fils Lothaire et Charles, car Pépin était mort quelque temps avant.

» renonce à d'insidieuses grandeurs, pour re-
» poser dans l'ombre des cloîtres, et mes yeux
» fatigués de larmes, et mon cœur accablé de
» remords. »

Pepin, ainsi que les ducs et les barons, se prosterne aux pieds de Louis pour le conjurer de régner.

Tout-à-coup un officier paraît, et s'adresse en ces mots à Louis :

« Ah ! prince, montrez-vous à votre peu-
» ple qu'alarme l'apparition subite d'un phé-
» nomène épouvantable ! Une comète étin-
» celante s'est montrée, et semble présager
» les plus grands malheurs. »

LOUIS.

O mon peuple ! ô ma famille ! voilà donc le signal de mon trépas ! Je voulais quitter l'empire, et il me faut à présent quitter à la fois l'empire et la vie. Les noms de maître et de roi, les palais, les trônes, tout s'évanouit à mes regards ; que dis-je, ah ! je revois dans le sein de l'éternité un maître, un roi, un trône redoutable. Grand Dieu ! me voilà prêt ; mais aye pitié de mes larmes, et si tu pèses le crime, mesure aussi le repentir.

Au moment de quitter la terre, quelle soudaine clarté me fait entrevoir les événemens futurs! Quoi! lorsque le présent même va m'échapper, mon esprit ose embrasser l'avenir!

(*Ici l'empereur, dans le transport prophétique dont souvent l'homme est agité dans ses derniers momens, annoncerait en quelques vers les guerres sacriléges de ses enfans, et les courses sanglantes des Scandinaves.*)

Louis, soutenu par ses serviteurs, disparaît dans le fond de l'abbaye; bientôt on annonce sa mort [1], et Imogène, que Dieu seul a vengée, redevient maîtresse de son cœur.

[1] Il mourut dans l'année de l'apparition de cette comète. Voici comment s'exprime une des vieilles chroniques de France : *Imperator Ludovicus Lothario, filio, et Carlo, minimo filio, regnum Francorum dividit. Cometes apparuit in signo Arietis, cœlum noctu in serenitate erubuit, annum* 839. Ainsi le poëte se conforme à l'histoire, en parlant de ce phénomène immédiatement après l'abdication de Louis.

DIX-SEPTIÈME RÉCIT.

LES NORMANDS.

Les règnes des successeurs de Charlemagne font voir, comme ceux des descendans de Clovis, des troubles intérieurs, des conjurations fratricides, le trône mal occupé, l'autorité méconnue, la nuit de l'ignorance redoublant d'obscurité sur la France superstitieuse [1]. Sous la seconde, comme sous la première dynastie, des chefs ambitieux envahissent la puissance royale, et ne lui laissent qu'une vaine représentation. L'État, pour employer ici l'expression hardie d'un savant publiciste [2],

[1] *Voyez*, sur la décadence de la seconde race, Herman. *Contract. Chronic.* — Mariani Scot, *Chron.* — Histoire de l'empire d'Occid., par Louis Cousin, 2 vol. — Louis Maimbourg, Hist. de la décadence de l'empire de Charlemagne. — Antiquités françaises de Fauchet, première et deuxième partie du tome 2.

[2] M. le comte de Montlosier, de la monarchie française, t. 1, p. 64.

l'État marcha ainsi quelque temps avec une tête double ; à la fin, celle de ces têtes qui avait la véritable vie, fit sécher et tomber l'autre.

Il est encore une ressemblance remarquable entre les deux premières races ; c'est qu'au temps de leur décadence, la France fut en proie aux incursions de deux peuples idolâtres et belliqueux.

On a vu, sous les rois fainéans, se répandre parmi nous les intrépides sectateurs de Mahomet, et voici maintenant que, sous les débiles héritiers de Louis-le-Débonnaire, accoururent les farouches enfans d'Odin, affamés de conquêtes et d'aventures [1].

Mais tout funestes que sont ces événemens, tout déplorables que sont les excès auxquels se livrèrent ces nations barbares, ils nous intéressent, sans doute, en les considérant sous le rapport poétique ; ils prouvent que nos annales ne manquent à aucune époque de faits

[1] Aimoin., l. 4 et 5. — Herman., *Contrat. Mon. Chron.* — Le père Dubois, Hist. de l'église de Paris, tom. 5 et suiv. — Histoire de Charles-le-Simple, par Belleforest, en son Histoire des neuf Charles. — Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, t. 15, p. 639, et t. 17, p. 245. — Mézeray et Velly en leur Histoire de France.

importans et de choses mémorables. Comme les débordemens du Nil qui fécondent le sol inondé, ces grandes invasions enrichissent le fonds de notre histoire; ils y déposent des germes que l'imagination aime à développer.

Si les beaux-arts semblent quelques instans ne trouver rien à chanter et à peindre dans la France épuisée, l'Orient ou le Septentrion la remplissent bientôt d'hôtes célèbres, dont les actions héroïques, les mœurs, le culte et le costume, ajoutent de nouveaux tons à la lyre, de nouvelles couleurs à la palette.

Ces épisodes historiques, ces ressources imprévues, jettent sur la scène nationale une variété précieuse, et tout-à-coup la changent, comme par enchantement, de décorations et de personnages.

Les incursions des Scandinaves eurent pour nous des résultats bien autrement importans que celles des Sarrasins. Ces derniers, possesseurs éphémères de quelques-unes de nos villes méridionales, ne firent, pour ainsi dire, que passer en France sous l'épée de Martel et de Charlemagne, tandis que les fiers guerriers du Nord, connus sous le nom de Normands, séduits par nos rives fertiles, devinrent volontairement nos tributaires, et s'établirent dans une

de nos provinces, qui porte encore aujourd'hui leur nom.

Les Normands, agréés par la patrie, et naturalisés Français, ont, par une alliance éternelle, réuni à notre histoire tout ce que la leur avait de curieux, et au moyen de cette adoption, les fastes du Nord ne nous sont point étrangers.

Les mœurs et les usages d'un peuple ainsi incorporé à la France, et qui en devint une partie essentielle, appartiennent donc trop immédiatement à son histoire et à la poésie de son histoire, pour qu'on ne leur consacre pas ici quelques pages.

Plusieurs historiens racontent qu'Odin, législateur des Scandinaves, était originairement roi des Ases, peuple scythique des bords de la mer Caspienne. Alors vivait Mithridate; ce roi faisait face à l'empire romain depuis quarante ans. Étonnant dans ses victoires, plus étonnant encore dans ses revers, il tentait de nouveau, avec les débris de ses *naufrages élevés*, les chances d'une fortune qui long-temps hésita entre lui et les consuls de la république. Aquilius, Sylla, Lucullus, Glabrio, le combattirent tour à tour avec ces puissantes armées, devant lesquelles se taisait

l'univers asservi par le génie du Capitole.

Mithridate seul luttait encore ; mais ses provinces épuisées, ses phalanges presque anéanties, faisaient présumer sa défaite prochaine. Mithridate ose encore espérer ; il jette les yeux jusqu'au bout de la terre pour susciter des ennemis aux Romains. Il préparait contre eux une expédition à Byzance, lorsque le philosophe Mimer, le conseiller et l'ami d'Odin, voyageant à l'exemple des Scythes Zamolxis et Anacharsis, arriva dans Byzance, et fut présenté à la cour de Mithridate. Ce roi, qui parlait toutes les langues des peuples connus, s'entretint avec Mimer dans l'idiôme des Scythes. Quoique né au milieu d'une nation sauvage et nomade, Mimer avait acquis la réputation d'un sage par ses études, ses voyages et ses observations. Le roi du Pont goûta ses récits, et l'interrogea sur sa patrie ; Mimer lui parla d'Odin et de la belle Frigga, épouse de ce prince, qui l'avait méritée avec le trône, en triomphant de tous ses rivaux. Mithridate écoute avec joie ce qu'on lui raconte des exploits et de l'armée aguerrie de ce jeune conquérant ; il conçoit l'espoir de lui faire embrasser sa cause, et dénonce à Mimer l'avidité romaine, qui bientôt ira troubler jusque dans

leurs marais les peuples de la Scythie; enfin, il le charge de déterminer Odin à venir le joindre sans délai sur les rives du Bosphore.

Mimer, de retour à Asgard (c'était le centre du royaume des Ases), transmet à son prince les discours de Mithridate. Soudain un immense horizon de conquêtes, de gloire, d'aventures, semble se développer pour le belliqueux Odin, qui souvent se plaignait de voir enchaîner son courage dans les étroites contrées où le sort l'avait fait naître.

Il convoque ses soldats, leur promet un riche butin, des terres, des honneurs; il s'autorise, dans le dessein qu'il leur annonce, des conseils du sage Mimer et d'un songe mystérieux de l'adroite Frigga, qui, confidente de son époux, fut érigée par lui aux fonctions politiques et religieuses de prêtresse et d'oracle. Ils partent. Arrivés à l'embouchure du Tanaïs, Mimer les devance pour avertir Mithridate de l'approche de ses auxiliaires; mais il apprend que, vaincu par Pompée et trahi par son fils Pharnace, ce grand roi s'était donné la mort. Il revient, désolé, porter cette triste nouvelle à l'impatient Odin. Voulant secrètement se concerter avec lui sur ce qu'il convenait de faire, il se glisse, pendant la nuit, dans le camp des

Ases, pénètre sous la tente d'Odin, qui reste quelque temps abattu et pensif au récit de cet événement imprévu. Réveillant enfin son audace, il imagine, avec sa femme et son ami, un stratagême qui doit lui répondre de l'obéissance de son peuple superstitieux. Mimer feindra qu'ayant trouvé Mithridate expirant, ce monarque lui a confié son épée, trempée de son sang, pour la remettre à Odin, qui devait, avec ce fer, accomplir la volonté des dieux, punir les Romains, et leur arracher l'univers. Ce présage, révélé à l'armée au milieu des pompes d'un sacrifice par la belle et l'éloquente Friggá, appuyé de l'autorité du respectable Mimer et de l'intrépidité d'Odin, flatte les Scythes et redouble leur valeur; ils jurent de suivre leur chef jusqu'aux extrémités du monde.

Odin les conduit des bords du Tanaïs à ceux du Boristhène; remontant jusqu'à la source de ce fleuve, il envahit le pays des Troglodites, et se trouve bientôt sur les bords de la mer des Suèves. Durant ce long trajet, à travers des contrées arides et sauvages, les guerriers d'Odin se rebutèrent plus d'une fois, ne trouvant rien dans leurs pénibles migrations qui pût satisfaire leur ambition. Pour contenir leur humeur

turbulente, Odin sentit qu'il fallait leur inspirer des craintes et des espérances, et n'ayant rien à leur donner sur la terre, il leur promit tout dans les cieux, dont il se dit l'envoyé. Il prouva bientôt sa mission par de prétendus miracles. Le philosophe Mimer avait étudié les lois de la physique dans les écoles de Byzance; il communiqua à son ami des secrets dont celui-ci se servit avec habileté pour entourer de prestiges et d'illusions ses sujets ignorans. . . . . .

En traversant de ténébreuses forêts, Odin remarqua que, dans presque tous les vieux chênes, des abeilles sauvages avaient déposé le trésor de leur miel. Il en composa une boisson fermentée qui causait une agréable ivresse, et persuada à ses soldats qu'une fée lui avait appris à préparer ce nectar. L'hydromel anima dès-lors tous leurs banquets; tandis qu'il pétillait dans la coupe, ils chantaient l'amour et les combats, et souvent ils croisaient leurs glaives sur la table inondée des flots de leur sang. . . . .

Cependant, au milieu des déserts qu'ils traversaient, ils rencontrèrent et défirent plusieurs peuplades qui vivaient innocemment au fond des bois avec le lait de leurs troupeaux. Le barbare conquérant immolait les vieillards

sous le couteau du sacrifice, livrait les jeunes filles à ses guerriers, et rangeait sous ses drapeaux ceux qui pouvaient porter les armes. Bientôt il se fit une armée nombreuse, toute formée de soldats à la fleur de l'âge, et d'autant plus redoutables, qu'ils croyaient marcher sur les pas d'un prophète, d'un demi-dieu, d'un héros invincible.

C'est l'épée à la main, et à travers les champs qu'il ravageait et les villes incendiées, qu'Odin conçut le plan de la législation et du culte qu'il réservait à ses sujets. Le premier principe de cette religion sauvage consacrait le suicide comme une action méritoire, et frappait de honte et d'infamie quiconque mourait de mort naturelle. Ce principe, fortifié du dogme de la résurrection et des récompenses analogues aux vertus guerrières qu'on avait pratiquées, faisait des soldats d'Odin autant de fanatiques empressés à verser leur sang dans les combats.

Mimer ne partageait point la crédulité de ses compagnons; ce philosophe rougissait d'être initié à cette imposture, et plus d'une fois il avait reproché à son ami la grossière superstition où il plongeait ses peuples. Néanmoins ce sage servit lui-même le fanatisme qu'il ré-

prouvait. Tout sage qu'il était, il n'avait pu résister aux charmes de Frigga; mais fidèle à l'honneur et à l'amitié, il avait renfermé dans son cœur le secret d'une passion qui consumait sa vie. C'était pour oublier la séduisante Frigga, plus que pour connaître les lois et les sciences des nations, qu'il avait parcouru une partie de l'Europe et de l'Asie. Son absence n'avait pu l'affranchir du souvenir qui l'obsédait; revenu près de Frigga, mais toujours silencieux, il ne pouvait endurer plus longtemps le mal dont il était agité. A ses derniers instans, il veut du moins obtenir une faveur de la belle Frigga. Triste faveur, et qui pourtant est le seul espoir de l'infortuné! Il feint lui-même d'être convaincu des préceptes religieux que préconisent Odin et sa compagne. « Mes plus belles années sont écoulées, dit-il au chef des Scythes, sauve-moi de l'ignominie d'une mort obscure, et permets à la prêtresse de tes autels de me percer le cœur... » Odin hésite entre la crainte de perdre un ami, et le désir d'accréditer ses préceptes par le trépas volontaire d'un personnage révéré. L'ambition l'emporte, et Frigga frappe celui qui l'adore. Odin fit embaumer et enchâsser dans l'or la tête de Mimer; il la porta comme un talisman,

et prétendait qu'il en recevait des oracles. Cet imposteur ordonne la construction d'une flotte sur les bords de la Baltique; il s'embarque, et attaque d'abord les Scaniens; leur roi périt dans la mêlée, et sa fille Uslalie tombe au pouvoir du vainqueur. Maître de la Scanie, Odin s'empare de la Zélande, et en dix ans de temps il subjugue les Jutes, les Saxons, les Saliens, les Goths, les Vandales, et vingt autres peuples qui voient dans Odin un envoyé du ciel, un Dieu dont les paroles sont des décrets suprêmes. Toutes les nations assujetties par ce conquérant reçoivent sa religion, et lui envoient l'élite de leurs guerriers, pour qu'ils apprennent l'art de vaincre sous un chef immortel. Ce prince établit sa cour dans une ville de la Fionie, que de son nom il appela *Odinsée*. Tout-puissant, et maître de presque tout le Nord, il vécut long-temps avec Frigga. L'un et l'autre, avant que les infirmités et la décrépitude ne démentissent la céleste origine dont ils s'étaient vantés, résolurent de sceller de leur propre sang les lois qu'ils avaient proclamées. En conséquence, ils assemblèrent tous les rois et les grands de leur domination à Odinsée. Après avoir partagé ses États entre ses enfans, Odin prononça un discours qui a

retenu le nom d'*Hamavaal*, ou *discours sublime d'Odin*, et qui est un résumé sententieux de tout son système moral, politique et religieux. Après avoir parlé, il se fit sur la poitrine un cercle de neuf blessures avec la pointe de son épée, en annonçant que sa mission était remplie, et qu'il remontait dans le séjour de bonheur où il reverrait ceux qui sauraient mourir en héros. Frigga l'imite et meurt. Les vieillards, jaloux de partager la gloire de ce trépas, et désirant échanger le peu de vie qui leur reste pour l'immortalité promise, tombent de tous côtés sur leurs épées, et c'est ainsi que le sanguinaire et féroce législateur du Nord eut des funérailles dignes de lui [1]. Cependant il restait une jeunesse intrépide et nombreuse; et tandis que les Arabes, entraînés par le fanatisme de Mahomet, soumettaient l'Afrique et l'Asie, les successeurs d'Odin, également agités d'un héroïsme fanatique, envahissaient les régions septentrionales. Ces pontifes rois eurent pour empire la Scandinavie, qui comprenait [2] la Suède, la Norwège,

[1] *Voyez* sur ces faits Snorron, Verelius, Saxon le grammairien, Torfæus, Bartholin, Mallet, etc.

[2] Le roi Alfred comprenait dans sa géographie la

le Danemarck, la Fiarmie, la Finlande et plusieurs autres royaumes.

Les expéditions d'Odin sont peut-être fabuleuses, comme l'ont pensé de judicieux historiens; mais les conquêtes de ses descendans sont incontestables, bien qu'elles-mêmes ressemblent à des fables, tant elles sont accompagnées de merveilleux et de prodiges. Pendant plus de dix siècles, les Scandinaves, possédés d'une fureur guerrière, firent des incursions dans toute l'Europe. La terre manquant, pour ainsi dire, à leur courage impétueux, ils firent de l'humide élément le théâtre de leurs plus brillantes expéditions. Plus d'une fois ces hardis pirates rendirent de grands services à la géographie et à l'art nautique par la relation exacte et détaillée de leurs voyages [1]. Les Scandinaves jetèrent les fondemens de l'empire russe [2]; ils abordèrent en conquérans l'Écosse,

Biarmie, la Fimmarkie, le Queenland, la Gothie, la Suède, la Norwège et le Danemarck.

[1] Suhm, sur les navig. des Norwégiens du temps du paganisme. *Herrauds Saga, Orvar odd's, Saga, Orkneyinga Saga, Nials Saga.*

[2] Malte-Brun, Précis de la géograph. universelle, t. 1, l. 17, p. 388.

l'Irlande [1], les Orcades, les Hébudes [2]. Au neuvième siècle, leurs navigateurs visitèrent l'Islande, et découvrirent le Groenland [3]. Les premiers qui abordèrent cette île rapportèrent qu'ils y avaient vu des rochers de glace et des géans marins [4]. Enfin, au dixième siècle, ils découvrirent l'Amérique, et en firent une description si naïve et si détaillée, qu'on ne peut leur contester cette découverte [5].

Jamais le cœur humain ne fut entraîné par un fanatisme plus impétueux que celui du courage dans le soldat scandinave [6]. Sa vie n'était

[1] Murray, *de Coloniis scand. in insulis Brit.*, p. 71, *in comment. Gotting.*, t. 3. — Dalrymple, *Annals of Scotland*, t. 1, p. 138.

[2] *Orkeneyinga Saga, seu Historia Orcadensium, ex edit. Jon. Jonaci. Hafniæ*, 1730, p. 23 et suiv.

[3] Torfæus, *Norweg. Hist.*, t. 2, l. 2, c. 2. — Annales de Groenland, *mss. Arn. mag.*, n° 758, p. 46. — Malte-Brun, Précis de la géographie universelle, t. 1, l. 17, p. 390 et suiv.

[4] Torfæus, *Groenlandia Antiq.*, 25, 44, 105.

[5] A la fin du dixième siècle, ou plutôt au commencement du onzième. Kalm, *de Itin. prisc. Scand. in Americam.* Abo, 1757. — Suhm, sur les navig. des Norwég. du temps du paganisme, dans les Mémoires de la Société de Copenhague, t. 8, p. 80 et suiv.

[6] *Voyez* les *Saga*, et les poésies scandinaves recueil-

pour lui qu'une belle occasion de mourir les armes à la main; c'était peu de chercher un trépas héroïque, il fallait encore braver l'ennemi qui le donnait, rendre plus ingénieuse la rage des bourreaux, leur indiquer de nouvelles tortures[1], paraître moins leur victime que leur confident et leur complice, désavouer la pâleur et les souffrances par le sourire du dédain, et le corps tout sanglant tomber en exhalant un chant de triomphe pour dernier soupir[2].

C'était une honte de pleurer, même la perte d'un parent ou de l'ami le plus cher; le sang et non les larmes devait seul répondre des regrets et de la fidélité[3].

Quand les Scandinaves étaient trop nombreux, et que leur pays ne pouvait plus leur

lies par Thormode Torfæus en ses Antiquités septent. — Barthol., *de Caus. contemn. mort.* — Wormius, *Litt. runic.* — Joh. magnus, *Hist. Suec.* — Saxo Gram., *Hist. Dan.* — *Verelius in not. ad Hervarar Saga*, etc.

[1] Barth., *loc. cit.* — *Jomswilkinga Saga.* (On en trouve un bon extrait dans la Bibl. univ. des Romans, avril 1777, p. 8.) — Le Voyageur français, t. 21. — Mallet, Introduction à l'Histoire de Danemarck.

[2] Barthol., *loc. cit.* — Mallet, lieu cité.

[3] Northern. Antiq., v. 1, p. 117. — Strutt, tom. 1, p. 196.

suffire, on nommait par la voix du sort ceux qui devaient aller former des établissemens en des contrées étrangères, dont ces belliqueux exilés s'emparaient à main armée [1].

Le jeune Scandinave, qui marchait pour la première fois au combat, ne portait qu'un bouclier blanc appelé le *bouclier de l'attente* [2]. Quand il s'était distingué, il obtenait l'insigne honneur d'y faire graver les marques de sa bravoure [3]. Si un guerrier sortait des rangs pour combattre au front de l'armée, il était anobli, et s'il était déjà noble, on le proclamait chef d'une légion. Mais s'il fuyait sans avoir été assailli par moins de quatre adversaires, il était déclaré infâme, et n'avait plus droit de paraître dans les assemblées publiques; ses parens le repoussaient de leurs demeures, et si dans la nuit il osait se glisser jusqu'à la porte de sa maîtresse, celle-ci restait insensible à la

[1] Speed's Chronic. — Strutt, t. 1, p. 195.

[2] Strutt, t. 1, p. 203. Il en était de même des Goths et des Cimbres. *Voyez* Pomp. Mela, *de Situ Orbis*, l. 2, c. 2. — Procop., Hist. Goth., l. 2. — Val. Max., l. 2, c. 6, *de Dictis memor. Antiq.*

[3] La plus douce occupation du Scandinave était de peindre son bouclier, et d'y graver les emblêmes de ses exploits. (*North. Antiq.*, v. 1, p. 242.)



voix de son amant exposé au souffle meurtrier de l'aquilon. Couché sur un lit de frimas, à la lueur des étoiles scintillantes, il soupirait, la tête tristement baissée, et ses dogues fidèles semblaient seuls compâtir à sa douleur. Dès le point du jour, il se cachait dans les forêts, et gravissant les rochers couverts de noirs sapins, il perçait le timide chevreuil de ses flèches déshonorées.

Si le Scandinave, accablé par le nombre, était emmené captif, il refusait la liberté que lui offrait un ennemi généreux, et ne voulait être délivré que par un coup d'épée.

L'histoire nous a conservé ces mots d'un roi du Nord pris par un rival qui lui proposait de briser ses fers[1] :

« Qu'est-ce que l'avenir peut me garder encore pour compenser mes malheurs et ma honte ? Toutes les coupes du festin me seraient amères désormais, tous les chants des Scaldes seraient funèbres pour moi. Irais-je baisser un front humilié devant la harpe qui juge les héros, et devant les trophées de mes pères qui pendent aux voûtes de mon palais ? Ah ! quand tu me rendrais mes trésors, quand

[1] Ce roi est Frothon. Il était si brave, qu'il défia Odin lui-même.

tu reconduirais sous mes pavillons mon amante et ma sœur, tes bienfaits ne me rendraient pas ma gloire, et n'imposeraient point silence aux siècles futurs, qui diraient toujours que je connus un vainqueur. »

La religion des Scandinaves était bien capable de leur inspirer tant de courage[1].

[1] Cette belle mythologie a un ensemble régulier; les révolutions du monde intellectuel et matériel se succèdent comme les épisodes d'un grand poëme qui commence à la naissance du monde et se termine à sa destruction. Ce serait une grande erreur, que de ne voir dans cette religion que les rêves incohérens et inexplicables d'une imagination sauvage. La lutte continuelle des dieux de la lumière contre les dieux des ténèbres explique d'une manière sublime le contraste du bien et du mal qui se fait remarquer trop souvent dans la nature. Sous ce rapport, un tel système offre plus de ressources au poëte que la mythologie des Grecs et des Romains. Car, après la révolte des géants, qui ne forme qu'une action instantanée, Jupiter règne paisiblement dans l'Olympe, et n'a plus à craindre que la mauvaise humeur de Junon ou les cajoleries de Vénus. Mais en admettant, comme les Scandinaves, un bon et un mauvais principe agissant toujours l'un contre l'autre, le poëte trouve sans cesse dans un état de guerre et de rivalité les puissances surnaturelles. Dès-lors il peut les supposer divisées sur les grands événemens qu'il décrit, leur faire prendre un parti contraire dans la cause

Le Dante n'aurait-il point eu connaissance de l'Edda, quand il traça pour son Enfer un plan pareil à celui qu'Odin imagina, et quand sa muse, prenant les attributs des Furies, chassait l'Espérance loin des abîmes éternels, où il livrait les réprouvés à des supplices qu'on reconnaît dans la religion scandinave?

Le *Niflheim* était composé de neuf mondes[1], réceptacles affreux des criminels, des lâches, et de ceux qui mouraient sans gloire[2]. Dans

dont il s'agit, et allier leurs dissensions aux querelles de ses héros.

Les autres conceptions de l'Odinisme ne sont pas moins élevées. On y voit la nature aveugle organisée par l'intelligence, le trouble introduit par l'avarice, l'harmonie du céleste séjour détruite par la mort du Dieu de la paix, le désordre moral amenant la fin des siècles, les Dieux bienfaiteurs victimes d'un destin inflexible qu'ils connaissent, et que cependant ils bravent, la mort assise sur l'univers en deuil, le plus grand des Dieux renaissant des cendres de cet univers incendié par les mauvais génies, et posant sur des bases éternelles un meilleur ordre de choses.

L'Odinisme admettait des peines et des récompenses. Le Niflheim et le Valhalla sont le Tartare et l'Élysée des Scandinaves.

[1] Snorron, *Edda myth.* — Mallet, Introduction à l'Hist. de Danemarck.

[2] Snorron, *Edda myth.* — Barthol., *Antiqu. Dan.*, l. 2, c. 4, p. 317.

le premier réside Héla, ou la Mort; la moitié de son corps est bleue, le reste a la couleur de la chair vivante, et ces deux nuances marquent le passage de l'existence à la dissolution.

Le seuil de sa porte est un précipice; ses esclaves sont l'Attente et la Lenteur; à sa table est la Famine, et dans sa couche est la Maigreur [1]. Près de là se découvre le sombre *Nastrond*, ou *le rivage des cadavres* [2].

Là s'élève une maison, dont les fenêtres sont ouvertes du côté du nord, et laissent pénétrer le grésil et les rafales; ses cloisons sont tressées de serpens [3], dont les têtes tournées vers l'intérieur lancent des dards, mêlent des sifflemens au bruit de l'ouragan, et distillent des poisons qui s'écoulent en un lac verdâtre, où sont jetés les assassins, les parjures et les adultères [4], qu'engloutissent et rejettent vivans des monstres épouvantables [5].

[1] Edda mythol. — La doctrine de Vola.

[2] La Voluspa, strop. 36 et 37. — Spegel: *Gloss. Sveogoth.*

[3] *V.* la seconde Edda et la version de G. Andréa.

[4] Edda myth. — Spegel, Gloss. Sveog.

[5] Au-dessus des assassins, des parjures et des adul-

Plus loin est une forêt de fer[1], dont la mousse est une rouille épaisse. Le vent froisse les rameaux bruyans. C'est là que sont enchaînés les géants, ennemis du ciel; mais un jour secondés de Surtur, prince des mauvais génies[2] ils doivent rompre leurs chaînes, et détruire le ciel et la terre; alors arrivera le crépuscule, ou le dernier jour des Dieux prédit par la Voluspa[3].

Cette forêt métallique est environnée de trois côtés par une mer couverte de brouillards épais et de glaces vagabondes, sur les-

tères, vole un dragon noir qui les dévore et les vomit sans cesse. Ils expirent, ils renaissent tour à tour dans ses vastes flancs, et leur nouvelle vie n'est que le prélude d'un nouveau trépas. Ceux qui sont poussés au rivage sont déchirés par le *Managarmor*, ou le chien des ténèbres, qui s'y traîne lentement, en jetant à droite et à gauche son informe et lourde tête. De ces lieux réprouvés s'échappent des fleuves impurs nommés *le Séjour de la Mort, l'Ennemi de la Joie, la Tempête, la Perdition, le Rugissement, l'Abîme, l'Agonie, le Tourbillon*.

[1] *Edda mytholog.* — Barth., Antiq. Danem., liv. 2.

[2] Bartholin et Andrëa sur ce passage de l'Edda. — La Doctr. des *Vola,* strophe 44.

[3] *L'Edda myth.* — Verelius et Andrëa sur ce passage, et les poésies de Sined, en allem.

quelles se tiennent les ombres des débiles vieillards et des guerriers pusillanimes [1].

Voici maintenant quel lieu de délices était promis aux valeureux Scandinaves.

Comme on l'a vu précédemment, Asgard était le pays des Ases, qu'Odin avait entraînés à sa suite. Ce peuple, qu'il établit dans le Nord, regretta long-temps la douce température et la fécondité d'Asgard, situé entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne [2]. Les vieillards, comme il est d'usage, vantaient sans cesse l'ancien temps et les charmes de la primitive patrie dont un conquérant les avait privés. Bientôt des récits exagérés, des tradi-

[1] *L'Edda mythol.* — Spegel, Gloss. Sveog. — Mallet, Introd. à l'Hist. de Danemarck.

Vers ces rives sont le loup *Fenris* et le serpent de *Midgard*, engendrés par la géante *Angerbode*, messagère de malheur. A chaque instant ces deux monstres font des tentatives pour dévorer les autres, et leurs efforts causent de fréquentes éclipses, pendant lesquelles règnent sur ces tristes plages l'obscurité, l'angoisse et la confusion. Alors le dieu *Loke*, le Satan, l'Encelade de la mythologie scandinave, veut, à la faveur de ces ombres subites, soulever la montagne qui l'oppresse, et ses mouvemens produisent des tremblemens de terre.

[2] Strab., *Rer. geogr.*, l. 2. — Pline, l. 6 et 17. — Loccenius, *Antiq. Sveogoth.*

tions mensongères, firent de cette patrie perdue un lieu de prédilection, que les divinités et les héros étaient seuls dignes d'habiter. Odin mit à profit ces regrets, et y mêla la douceur de l'espérance; il persuada à ses sujets que, s'ils mouraient en braves, leurs ames s'envoleraient à Asgard[1]. Ainsi fut créé l'Olympe scandinave.

Selon l'Edda et l'*Hamavaal* d'Odin, le palais du Valhalla s'élevait à Asgard, vers l'extrémité méridionale du ciel; c'était là que résidaient les héros après leur mort, et ils y prenaient leurs rangs d'après le nombre des ennemis qu'ils avaient tués[2]. Nul ne pénétrait dans le Valhalla, s'il n'avait point péri de mort violente; aussi les femmes qui accouchaient d'un fils demandaient-elles aux Dieux qu'il mourût dans les combats; et souvent, ainsi qu'on l'a vu, les guerriers et les vieillards, qui se sentaient malades, s'étranglaient ou se

[1] *L'Edda myth.* — Barth., *Antiq. Dan.* — Rudbeck, *Atlant.,* t. 1, 2 et 3. — Mallet, Introduction à l'Histoire de Danemarck. — Histoire d'Odin, par Saxon et autres.

[2] *L'Edda myth.* — Barth., *de Caus. contem. mort.* — Les *Saga,* ou histoires rapportées par Saxon le gram., par Wormius, Snorron, Torfæus, Olavius, Biorner, etc.

perçaient de leurs épées pour échapper à l'ignominie d'une mort naturelle[1].

Dès l'aube du jour, la bergère Gygur, assise sur une colline, réveille les hôtes heureux du Valhalla aux sons de la harpe. Bientôt *Fialar*, ou le *coq rouge*[2], perché sur un palmier d'or, fait entendre son chant matinal: c'est le signal des jeux guerriers. Aussitôt les habitans d'Asgard sortent de leurs pavillons; ils sont couverts de leurs armes, c'est le seul bien qu'ils aient voulu garder de tous ceux qu'ils eurent sur la terre. Leur foule héroïque traverse cinq cent quarante portes resplendissantes[3], pour se rendre, au son des clairons, dans la lice préparée pour le combat. Là ils s'attaquent mutuellement, se font de larges blessures, et se donnent le trépas[4]; mais ce trépas est aussi court qu'un léger sommeil, et

[1] Stalenb., page 76, not. 2. — Peloutier, Hist. des Celtes, t. 2, c. 12, p. 302, not. 31.

[2] *L'Edda myth.*

[3] *L'Edda myth.* — La doctrine des *Vola*, str. 35. — Keysler, *Antiq. septent.* — Loccenius, *Antiq. Sveogoth.* — Barth., *Antiq. Dan.* — Torfæus, *Ant. sept.* — Mallet, Introduct. à l'Histoire de Danem. — Worm., *Litt. runica.*

[4] *L'Edda myth.* — Mallet, lieu cité.

interrompt à peine leur immortalité. Car aussitôt que l'heure du repos et du festin est arrivée, la lyre de Braga[1] les ressuscite. Des vierges roses comme l'aurore pansent les plaies de tous ces guerriers, qui n'éprouvent que des sensations voluptueuses sous la main de ces riantes beautés.

Les braves retournent dans les salles du Valhalla, où le banquet est préparé. Les chairs brûlantes du sanglier Serimner, qui renaît sous le couteau qui le divise[2], sont servies sur les disques des boucliers, et les Valkiries, couvertes d'armes blanches[3], font couler la bière et l'hydromel dans les crânes des vaincus[4]. Vidant à la lueur de mille flambeaux ces coupes écumantes, et qui sont cou-

[1] *L'Edda myth.* — Snorron, Resenius et Mallet.

[2] Selon l'Edda, le cuisinier qui prépare le sanglier Serimner le retrouve tous les jours en entier. *Voyez*, sur ce passage, Snorron, Keysler, Resenius, etc.

[3] *L'Edda myth.* — La doctrine des Vola. — Keysler, Bartholin, Loccenius, Wormius, Torfæus, et autres en leurs Antiq. du Nord. — Poésies de Gray. — Mallet, Intr. à l'Hist. de Danem.

[4] Tous les auteurs précédemment cités, et de plus Peloutier, Histoire de Celtes. — Puffendorf, Histoire de Suède, etc.

vertes de rayons et de célestes couleurs, ils savourent à longs traits l'allégresse et l'oubli des maux d'ici-bas.

Pendant le repas, les fées célèbrent sur la harpe les exploits des convives; elles racontent les guerres des Dieux et des Géants[1], la victoire du dieu Thor contre le grand serpent, la descente d'Hermode aux Enfers[2], les délices du voluptueux séjour de *Gimle* et de *Glœsiswal*[3]. Pendant ces concerts, Iduna offre aux assistans des pommes qui entretiennent en eux une éternelle jeunesse[4]. Autour de la table folâtrent les bons génies et les compagnes de Frigga.

Odin, le plus puissant des immortels, est

[1] *L'Edda myth.* — Keysler, *Antiquit. septent.* — Mallet, Introd. à l'Hist. de Danemarck.

[2] Les fables de l'Edda. — La descente d'Odin aux Enfers dans les poésies de Gray. — M. Mallet, Introd. à l'Hist. de Danem. — Poésies de Sined, et Remarques sur ces poésies.

[3] *L'Edda mythol.* — La doctrine des *Vola* dans les poésies de Sined. — Keysler, *Antiq. septent.* Spegel, *Gloss. Sveog.* — La doctrine des *Vola* dans Sined.

[4] *L'Edda myth.* — Bartholin, Wormius, Keysler, Resenius, Mallet, Saxon et autres sur ces divers passages de l'Edda.

assis sous le frêne Ydrasil. La mémoire et l'esprit, sous la forme d'un corbeau et d'un écureuil, viennent tour à tour raconter à son oreille ce qui se passe chez les mortels. Ce Dieu ne daigne pas toucher aux portions du festin qui lui sont servies; mais il savoure le breuvage qui inspire l'art des vers. Ce breuvage composé par deux nains, avec du miel et le sang de *Weiser*, était gardé par la belle *Gunloda*; Odin la séduisit, s'enivra près d'elle de la boisson divine, et se transforma tout-à-coup en un aigle audacieux [1].

Tel est le paradis des Scandinaves; un grand pont, formé de l'arc-en-ciel, est son unique entrée. La garde est confiée à *Heimdal*, dont les dents sont d'or pur. Ce Dieu vigilant voit dans la nuit comme dans le jour; il dort plus légèrement qu'un oiseau; il entend croître l'herbe des prés et la laine des agneaux [2].

Après le courage, nul sentiment plus que l'amour n'avait d'empire sur le cœur des Scan-

[1] *Edda Isl. myth.*, 65. — Mallet, t. 2, pag. 259. — Gråberg, p. 53, § 16.

[2] *L'Edda myth.* — Remarques sur la doctrine des *Vola*, à la fin du recueil de Sined.

dinaves[1]. Il est étonnant que dans les frimas du Nord, le délire et les transports de cette passion se soient élevés à un degré aussi brûlant que dans l'Orient et sous le ciel embrasé de la zône torride; c'est pourtant ce que prouvent les annales des Scandinaves. Mais combien plus poétique et plus intéressant doit paraître chez eux l'amour que chez les Orientaux, dont l'exaltation n'est que le résultat physique du climat! C'est aux flammes de leur soleil et non point au feu pur et sacré du sentiment que cet amour allume pour ces derniers son flambeau. Alors même qu'ils sont entraînés par un instinct fougueux vers l'objet de leurs désirs, cet objet charmant n'est à leurs yeux qu'un esclave soumis par la nature au despotisme de leurs sens; ils veulent, jouissent et dédaignent. De ce court instant sont bannis les délais de la pudeur, l'ivresse de l'attente, et le bonheur d'imaginer.

Pour les Scandinaves, au contraire, comme pour toutes les nations celtiques, l'amour était une douce superstition et une idolâtrie. Les

[1] *Voyez* les *Saga* recueillis par Wormius, Snorron, Bartholin, Biorner, etc. — Mallet, Introd. à l'Hist. de Danemarck.

guerriers les plus barbares tombaient aux genoux des femmes, et leur adressaient des vœux et des prières comme aux arbitres de leurs destinées [1]. C'est parmi eux, c'est parmi les Francs, qui, dans les bois de la Germanie, partageaient cette tendresse pour un sexe qu'ils divinisaient, que naquirent ces préceptes de galanterie, dont notre vieille France hérita, et dont s'embellit le code de la chevalerie.

Odin, ce terrible conquérant, dont la législation est l'effroi de l'humanité, et que ses sujets surnommèrent *l'inhumain*, *l'exterminateur*, *le foudroyant*, *l'incendiaire*; Odin, en parlant des femmes, sentait apaiser ses fureurs, et, comme s'il eût voulu se réconcilier avec la nature, il disait à son peuple [2] :

« Adorez les femmes, sans lesquelles vous
» ne pouvez donner la vie ni goûter les dou-
» ceurs de celle que vous avez reçue; regar-
» dez-les comme des divinités visibles, et
» comme les images et les oracles des divini-
» tés invisibles; que leur amour soit le prix

[1] Barthol., Antiq. Dan. — Mallet, Intr. à l'Hist. de Danem., t. 1. — Peloutier, Hist. des Celtes, t. 1 et 2. — Millot, Intr. à l'Hist. des Troubadours.

[2] Ces paroles sont tirées de l'*Hamavaal*.

» des belles actions, et leur indifférence la » punition des mauvaises. »

Si le luth des anciens n'oublia pas le dévouement de Léandre, traversant à la nage et à la lueur des éclairs le détroit d'Abydos pour sourire à la jeune prêtresse de Vénus, combien de fois les précipices et les écueils de la Scandinavie ont appris à la harpe du Scalde de pareilles aventures! Que de fois dans cette contrée, l'amant, pour se rendre aux pieds des tours où le flambeau du sapin résineux était allumé par une main chérie, a-t-il franchi le pont de glace à peine formé sur les cataractes mugissantes! Que de fois la barque a-t-elle disparu sous la triple chute de Trolhata, dans les gouffres de Lobræ et de Malstrone, ou parmi les cascades de Himelkar! Oh! que de fois ses rennes et son traîneau furent-ils perdus sous les avalanches détachées des roches pendantes sur sa tête, quand, aux lueurs mystérieuses de l'aurore boréale ou du *soleil de minuit*[1], il allait chercher des plaisirs promis! Que de fois enfin cet amant audacieux n'a-t-il pas enlevé, au milieu des

[1] *Voyez*, sur le phénomène du soleil de minuit, Skjoldbrand, Voyage pitt. au cap Nord, 2e cahier. — Acerbi, t. 2, p. 137.

gardes vaincus, la beauté qu'un tyran opprimait! Presque tous les premiers rois de la Suède, du Danemarck et de la Norwège se sont signalés par de pareils exploits, et ils se seraient crus déshonorés en épousant une femme qu'ils n'auraient point ainsi ravie ou méritée par un coup d'éclat [1].

Quand un souverain, qui possédait une fille, jeune et belle, voulait faire tenter une entreprise téméraire, il n'avait qu'à publier que son héritière serait l'épouse du héros qui réussirait; aussitôt les salles hospitalières de son palais se remplissaient de concurrens, qui tous briguaient les périls que l'amour devait couronner [2].

Cet amour ne régnait pas avec moins de puissance dans le cœur des femmes; il leur inspirait une sorte d'héroïsme qui leur faisait envisager comme naturelles les actions les plus magnanimes. La belle Avilda arma mille femmes intrépides, et parcourut la Baltique

[1] Le Voyageur français, t. 21, p. 275, de la Suède. — Les *Saga* recueillis par Snorron, Wormius, Bartholin et autres.

[2] *Regnara Lodbrog Saga*. — *Knitlinga Saga*. — *Hervarar Saga*, et autres rapportés par les auteurs précités. — Le rec. de Biorner. Stockholm, 1737.

avec elles pour chercher et secourir le roi Alfius, son époux [1].

Un prince de Suède, écarté du trône par une marâtre, était réduit à garder les troupeaux. Il languissait dans cet état abject, lorsque Svanthuite, fille du roi de Danemarck, vint trouver dans les champs cet infortuné qu'elle aimait, lui présenta un glaive, l'anima par ses discours, et lui fit reconquérir la couronne usurpée [2].

Si de pareils traits sont dignes des Lacédémoniens, le suivant nous rappelle Sapho, et ces tendres amantes de Mytilène, qui tentaient le saut de Leucade pour se délivrer d'une passion funeste.

Nidda aimait Altimer [3]; celui-ci fut inconstant. L'ayant un jour rencontré sur le bord d'un torrent, elle lui dit: O toi que mon ame contempla tant de fois dans mes songes, trop

[1] Montbron, dans ses remarques sur le poëme des Scandinaves.

[2] *Voyez* le Voyageur français, t. 21, p. 274.

[3] Le fonds de cette aventure est rapporté par M. le comte de Montbron dans ses remarques sur le poëme des Scandinaves. J'ai pris la liberté de faire parler Nidda, afin d'avoir occasion de placer dans ce discours quelques traits relatifs aux mœurs, aux usages, et aux superstitions des Scandinaves.

cher objet des pensées de mon jeune âge, vois-tu la cime de ce roc élevé sur l'abîme; c'est là que je reçus tes sermens; c'est là qu'il faut te les rendre, puisque la fée aux larmes d'or n'a pu nous réconcilier [1] malgré mes nocturnes prières! » Altimer la suivit, et elle ajouta: « Pouvais-tu croire, ingrat, que je consentisse à vivre sans t'aimer? ta tendresse et ta constance se sont changées en perfidies, et les douceurs d'amour sont devenues d'amers poisons. Ton cœur ressemble au sol de l'île Dimen; lorsqu'on y conduit des brebis blanches, elles deviennent noires en peu de temps [2]; mais le mien emporte dans la tombe ton image adorée. Il n'est plus d'aurore ni de printemps pour la fille de Graïnar, et jamais la voix d'un amant ne me dira dès le matin: Éveille-toi, jeune chasseresse, et viens dans les forêts de Nidaros; le lac est bleu et paisible au fond du vallon, et tout nous promet un beau jour. »

[1] La déesse *Freya*, protectrice des amans. *Voyez l'Edda myth.* — Bartholin, Snorron, Wormius, Resenius, et autres en leurs écrits sur l'Edda. — Keysler, *Antiq. sept.* — Mallet, Introd. à l'Hist. de Danem.

[2] Cette île est une des îles Fero. *Voyez* ce que dit sur ce phénomène M. le comte de Montbron, notes sur le poëme des Scandinaves, t. 2.

A ces mots elle s'élance, l'onde amère a roulé sur son beau corps, et le chevreuil du rivage tressaillit en voyant passer une ombre [1].

Les *Saga* et les poésies scandinaves sont remplies de semblables anecdotes [2]. On y voit une amante, tantôt se couvrant d'armes pesantes pour accompagner à son insu celui qu'elle adore; tantôt assise des jours entiers parmi les roseaux du fleuve, pour attendre le retour de son guerrier; tantôt mourante de douleur au récit du messager qui lui apprend qu'elle l'attend en vain.

Les sombres plages du golfe Bothnique, les bords du Glomer, et mille autres lieux conservèrent long-temps des pierres couvertes de mousse et d'anémones blanches [3]; c'étaient des tombeaux où le chasseur lisait les doux noms de ces victimes de la fidélité.

Les climats de la Scandinavie, si tristes,

[1] Les Écossais croient encore que si un animal tressaille sans cause apparente, c'est qu'il voit passer un fantôme. Macph., Rem. sur Ossian.

[2] Wormius, *litt. runic.* — Poésies de Sined. — Chants galliques d'Ossian.

[3] Au printemps, le sol des forêts de la Norwège et de la Finlande est couvert d'anémones blanches ou bleues. Skjoldbrand, Voyag. pittor. au cap Nord, 2e cahier.

mais si pittoresques, semblaient en harmonie avec les amours mélancoliques de ces jeunes amantes. Des nuits sublimes éclairées par les feux du météore [1]; les forêts de sapins s'élevant par étages sur les montagnes, et dessinant leurs noires pyramides sur l'albâtre des neiges, ou sur les flancs pourprés de rochers de granit [2]; les collines stériles où croissent seulement la bruyère et l'angélique [3], le bruit lointain des cascades [4], tout dans ces contrées donne au sentiment le ton et la couleur de la nature. Souvent du milieu de ces déserts, on entend un oiseau, dont le chant est incomparablement plus doux que celui du rossignol;

[1] Voyez quel effet magnifique produisent dans le Nord les aurores boréales. Mairan, Traité des aurores boréales. — Malte-Brun, Précis de la géog. univ., t. 2, p. 377. — Skjoldbrand, Voyage pittor. au cap Nord.

[2] Pinkerton, Géog. mod., t. 3. — Descr. de la Finlande suédoise dans les Annales des Voyag. publ. par Malte-Brun. — Skjoldbrand, lieu cité. — William Coxe, Voyag. en Danem., Suède, etc., part. 1 et 2.

[3] Retzius, *Fauna suecica*, p. 51. — Pinkerton, Géog. mod., t. 3.

[4] Will. Coxe, part. 1 et 2. — Acerbi, Voyag. au cap Nord, t. 1, p. 26, t. 2, p. 371. — Skjoldbrand, lieu cité. — Pinkerton, t. 3.

sa mélodie est si plaintive, qu'elle rend, dit-on, le souvenir des anciens chagrins, et fait répandre des pleurs involontaires [1].

Que dirais-je maintenant du goût des vers, qui était comme inné chez les Scandinaves? Ce qu'on a rapporté de la beauté de leur poésie, sera sans doute contesté par ceux qui pensent que ce talent ne peut être que le résultat de la civilisation. Mais outre qu'il nous reste de quoi persuader les esprits les plus incrédules, puisqu'il n'est point de matière qui, plus que la littérature runique, ait exercé les savans du Nord [2], on peut assurer que c'est une grande erreur que de croire les beaux vers étrangers aux nations bardares et guerrières.

Il est, sans doute, plus d'un genre de poésie qui n'a pu prendre naissance qu'au sein d'une société policée, tels que la comédie, les ouvrages didactiques, les épîtres, les épigrammes; mais est-ce donc là cette véritable poésie qui maîtrise les ames et les pousse à l'héroïsme?

[1] Skjoldbrand, Voy. au cap Nord, 2e cah., in-f°.

[2] Consultez entre autres Wormius, *litt. runica.* — Snorron, en ses divers ouvrag. — Bartholin, *Ant. Dan.* — Mallet, Introd. à l'Hist. de Danemarck.

La société revendique l'élégance et la pureté du langage, la finesse du goût, la légéreté et la grâce des conceptions spirituelles et badines; la nature réclame la vigueur et la majesté des idées, l'élan des passions et l'enthousiasme sans lequel il n'est point de véritable poésie.

Si la poésie, dans son style hardi, extraordinaire, représente la nature dans ses transports, et se manifeste comme elle par de vives et impétueuses saillies, en sorte qu'on peut définir ce divin talent une juste expression de la nature inspirée; si les sources du génie poétique sont une profonde sensibilité et une grande vivacité d'imagination, chez quel peuple les vers durent-ils avoir plus d'énergie et de vérité que chez les Celtes et les Scandinaves, eux qui ne vivaient que pour la gloire et l'amour; eux qui sans cesse émus par les frémissemens de ces fortes passions, et qui, pleins de mélancolie et de fierté, les deux sentimens les plus capables d'attendrir ou d'élever un cœur, erraient toujours parmi les tempêtes et les sombres forêts, spectacles imposans et solennels dont l'influence est infaillible sur les êtres sensibles!

Maintenant, au contraire, nous sommes

retenus dans le cercle étroit d'un monde où les facultés physiques et morales, comprimées par les préjugés et l'éducation, n'ont plus cette mâle liberté du désert, et cette véhémence d'un être fortement affecté. Est-il donc besoin d'unir l'exemple à l'observation, et faut-il montrer l'enfance de tous les peuples, bercée par la poésie, cette ancienne institutrice du genre humain[1] ? Les premières histoires d'Europe et d'Asie, celles des Incas du Pérou, de la Virginie, et de mille autres lieux, ne furent rédigées que sur des traditions poétiques[2]. L'antiquité est toute enivrée des harpes du prophète et des accens du lyrique. Ici Moïse et les Israélites célèbrent dans un cantique le passage de la mer Rouge; là c'est Orphée, c'est Linus, c'est Amphion rassemblant aux sons du luth les hommes encore

[1] Vossius, *de Poetis græcis*. — Dict. histor. des cultes relig., au mot *cantique*, t. 1.

[2] Cæs., *de Bell. gall.*, l. 6. — Tacit., *de mor. German.* — Pomp. Mela, Cosmogr., l. 3, c. 2. — Schilter, t. 2, *ad Epinic. Ludov.*, *reg. Francorum.* — Aventin, l. 1, *Ann. Boj.* — Trithem., l. 2, *Hist. Francor.* — Jornandes, *de Reb. Getic.*, c. 5. — Paul Diac., *de Gest. Longob.*, l. 1, c. 27. — Goldast, *in Epist. ad Schellenb.* — Joh. Macpher. sur les Bardes. — Dict. histor. des cultes relig., au mot *cantique*.

épars et sauvages ; c'est Homère qui, sans autre maître que son génie, sans autre école que la nature, élève sa voix sublime par-dessus tous les siècles. Le barde que l'on a comparé à ce poëte immortel, le vieillard qui n'improvisa que sur les bords des torrens, et dont Macpherson a récemment fait connaître les chants, Ossian, est surtout une des preuves les plus éloquentes qu'on puisse invoquer ici [1].

Quant aux Scaldes, qui étaient les chantres

[1] Il est vrai que selon quelques savans incrédules, ces chants galliques étaient une fraude ingénieuse de Macpherson, qui les avait composés lui-même. Mais sans rappeler comment ce septicisme fut combattu dans les dissertations de Campbell, de Césarotti, de Hill, de Sinclair, il semble que dans cette querelle littéraire les faits doivent triompher des simples objections. Or, il est certain que les voyageurs, en parcourant l'Écosse, retrouvent encore aujourd'hui la poésie héroïque des Bardes dans les ballades et les hymnes du montagnard. M. Smith, postérieurement à Macpherson, a recueilli dans cette contrée intéressante plusieurs poëmes échappés à celui-ci, et qu'il a publiés en 1780. De ces poèmes, dont on n'a pu contester l'antique origine, et qui sont comparables par leurs beautés à ceux attribués à Ossian, il résulte une présomption bien capable d'établir l'authenticité de ces derniers. (*Voyez* pour et contre John Smith, Antiq. galliques, 1780. — Le docteur Blair, Dissert. — Mist. Grant, Essai sur les Superst. des Écossais.

des Scandinaves, ils paraissent avoir eu plus de célébrité que ceux des peuples celtiques et gothiques[1]. Sans prétendre avec M. Rudbeck[2], que les Grecs et les Latins empruntèrent beaucoup aux ouvrages des Scaldes, il suffit de dire que bien que la poésie soit très-ancienne dans le Nord, on ne doit guère en chercher les traces dans les siècles qui précédèrent Odin. Ce héros, venu d'Orient avec les *Ases*, avait pris dans ce pays le goût des métaphores et des allégories. Il reçut le surnom de *Liodasmider*, c'est-à-dire, *faiseur de Chansons*. Les Scandinaves, qui appelaient la poésie le nectar d'Odin, prétendaient que ce conquérant savait des airs si tendres, que les montagnes

— Will. Shaw, Rech. sur l'authentic. des poëmes attribués à Ossian. — Clarke, Diss. cont. Shaw. — Le doct. Johnson, en sa relation aux îles occident. de l'Ecosse.

[1] *Voyez* Torner, *de Scaldis*. — Snorron, *in Præf. ad Heims Kringla Saga*.—Toland, *Act. erud. ad ann.* 1729, p. 359.

[2] Rudb. *Atlant.*, t. 2, c. 6. — Quelques-uns encore plus injustes envers les Scaldes, que Rudbeck n'est exagéré pour eux, ont écrit que ces chantres du Nord avaient appris la poésie des Troubadours de la France. Cette opinion a été combattue par Gråberg, *Saggio istorico su gli Scaldi*, p. 6.

s'entrouvraient, et que les ombres sortaient des tombeaux[1].

Les Scaldes[2] transmettaient les actions d'éclat à la postérité, et leurs chants furent longtemps les seules chroniques de la Norwège, de la Suède et du Danemarck. Ils suivaient les héros au combat, afin de voir par leurs propres yeux ce qu'ils devaient raconter[3]. Le roi Olaf Tryguason dit, en donnant le signal d'une grande bataille[4] : « Arbitres de la gloire, vous qui la partagez en la célébrant, vous ne chanterez point ce soir ce que vous aurez entendu, mais ce que vous-mêmes aurez vu. »

Durant les marches des guerriers, dans les camps et dans la mêlée, et surtout dans les expéditions maritimes, résonnait toujours la

[1] Torfæus, *Ser. Dynast. et reg. Dan.*, l. 2, c. 4. — Snorron, *Ynglinga Saga*, c. 6. — M. de Montbron, notes sur le poëme des Scandinaves.

[2] *Skald* ou *Skiald* vient du mot svegothique *skalla* ou *skialdre*, qui signifie *résonner*, *retentir*, etc. Le mot *Barde* vient d'un mot celtique de même signification.

[3] Wormius, *Fast. Dan.*, l. 1, c. 6. — Loccen., *Antiq. Sveogoth.*, l. 11, c. 15. — Koler, Dissertation de Scaldis, p. 6.

[4] Verelius, *in notis ad Hervarar Saga*, pag. 178, édit. 1672.

voix des Scaldes pour exalter la valeur et la tenir élevée dans la haute région de l'ame [1]. Le matin du jour qui éclaira la bataille de Stilastad, trois Scaldes éveillèrent le camp au son de la harpe, et Thormod, l'un d'eux, fit entendre ces paroles, que les autres accompagnaient en imitant le bruit sourd des forêts et des flots avant la tempête [2] :

« Le jour va luire, enfans des braves, et le moment de nos travaux approche! Levez-vous, compagnons; que votre bravoure prévienne la voix des chefs, et vous montre à l'aurore foulant la bruyère de ces rives, couverts de l'acier des combats! Toi, vaillant Evar, dont l'épée fait de si larges plaies! toi, Germanor, dont l'arc est si terrible! vous tous, ô mes héros! vous qu'on ne vit jamais fuir ou céder, écoutez les paroles de Thormod! Ce n'est point à la chasse du cerf timide; ce n'est point aux délices du banquet, ni aux plaisirs de l'amour, que sa voix vous convie aujourd'hui, mais au choc des boucliers et des lances;

[1] Koler, Dissert. de Scaldis. — Torner, de Scaldis. — Gråberg, *Saggio istorico su gli Scaldi*, p. 26, § 6.

[2] Les Germains imitaient dans leurs *bardits* le bruit des vagues se brisant contre les rochers. Tacite, *de Morib. German.*

mais au carnage, à la mort, ou plutôt à l'immortalité [1]. »

Ces poëtes remplissaient aussi des fonctions pacifiques, soit qu'ils instruisissent la jeunesse, ou qu'initiés aux mystères de la religion, leur chant ajoutât à ses pompes [2]; soit que, médiateurs entre les rois et les familles divisées, ils sussent calmer les ressentimens et rompre le cours des haines héréditaires [3]; soit que, dans les fêtes nuptiales [4] et dans les funérailles [5], leur harpe, se conformant à la joie ou à la douleur, se plût à accroître ces sentimens en des cœurs dociles à la mélodie. Souvent même ils allaient, au nom de leur

[1] Snorro, *Olafs Helges Saga*, c. 220. — Barth., *Antiq. Dan.*, pag. 179. — Stephanius, *Notæ ad Sax. gram.*, pag. 82.

[2] *Brower, Pontanus, Spangenberg,* disent que les Bardes étaient initiés aux mystères de la religion ; mais *Struve* et *Toland* disent le contraire.

[3] *Har. Harf Saga*, c. 26 et 39. — Schützens, sur la manière de penser des anciens poëtes.

[4] Snorro Sturles., *Præf. ad Heims Kringla.* — Stephan., *Notæ ad Sax. gram.*, p. 12.

[5] Les Francs avaient aussi des Bardes à leurs cérémonies funèbres. Forcatulus (*de Gall. imp.,* et Philip., l. 5) parle d'un chant funéraire composé pour la mort de Pharamond.

roi, demander la main d'une princesse que sa beauté rendait célèbre, et qui, séduite par leurs accords, les suivait sans hésiter. C'est ainsi que la princesse Astrid fut attirée sur le trône de Suède par les chants d'un Scalde ambassadeur [1].

Les Scaldes étaient quelquefois tourmentés d'un esprit prophétique. L'un d'eux, chantant un jour devant un roi breton, devina où était le tombeau du grand Arthur, qu'on n'avait pas encore découvert [2].

De quels honneurs, de quelles prérogatives [3] devaient jouir parmi des hommes enthousiastes de gloire et ivres d'amour, les poëtes dont les chants pouvaient assurer ainsi l'immortalité des héros et le bonheur des amans!

Saxon le grammairien, et Pontanus, disent que les États du Danemarck proposèrent la couronne de ce royaume au Scalde qui composerait les plus beaux vers sur un sujet indi-

[1] *Olafs Helges Saga*, c. 92. — *Voyez* à la fin de l'ouvrage la note première du dix-septième récit.

[2] Strutt, *Angl. anc.*, t. 1, p. 297.

[3] Macph., sur les Bardes. — Mallet, Introd. à l'Hist. de Danemarck, p. 238.

qué [1]; Hiaru, célèbre Scalde, fut proclamé vainqueur, et reçut la couronne.

Les chefs scandinaves étaient si orgueilleux et si jaloux d'être célébrés par leurs poëtes, qu'un jour Harald *le brave*, écoutant les vers que le Scalde Arnor avait composés pour lui et pour Magnus de Norwège, et ceux-ci lui paraissant plus beaux, il s'écria avec l'accent de la douleur [2] :

« Roi des concerts! ô Scalde! que Magnus est heureux de t'avoir inspiré de si nobles chants! mais, hélas! ceux que tu m'as consacrés ne sont que les restes d'un génie épuisé sur la gloire d'autrui; ils ne dureront point parmi les hommes, et avec eux passera le souvenir de mes exploits. A peine aurai-je cessé de vivre, que nul voyageur ne demandera au pâtre de ces vallées où se voit la tombe d'Harald *le brave*; cependant Magnus, grâce à tes vers, sera l'entretien des héros, tant que le Nord sera peuplé. »

[1] *Saxo gram.*, l. 5, fol. 52, *edit. princ.*, 1514. — Pontan., l. 1, p. 23, édit. 1631. — Le même fait est aussi rapporté par le professeur Meursius, *Hist. Dan.*, l. 2, p. 22.

[2] Torfæus, *Dynast. et reg. Dan.*, l. 1, c. 6.

Le grand Alfred, voulant connaître la position de l'armée des Danois, crut pouvoir pénétrer dans leur camp avec sécurité sous le costume et le nom d'un Scalde, tant les fonctions de ces poëtes étaient honorées. Alfred, la harpe en main, s'avance parmi les tentes de ses ennemis, qui le reconnaissent pour un Saxon; n'importe, on le croit un Scalde, sa personne est sacrée. Tandis qu'il captive les guerriers par la douceur de ses chants, son œil observateur a tout examiné. Il revient à la tête de ses soldats, et son plan d'attaque lui vaut la victoire [1], ou plutôt il la doit à la poésie. Ce fut par un pareil stratagème qu'Anlaff remonta sur le trône, dont l'avait dépossédé Athelstan [2].

Les rois prodiguaient les trésors et les faveurs pour attirer les Scaldes à leurs cours [3]. Souvent, comme le roi Lysten, ils leur don-

[1] Rapin Thoyras, *Hist. of Engl.*, vol. 1, l. 4, et la note deuxième du dix-septième récit à la fin de l'ouvrage.

[2] Malmesbury, l. 2, c. 6. — Rapin Thoyras, lieu cité, l. 4, p. 101.

[3] *Olafs Tryguas. Saga*, c. 89. — *Olafs Helges Saga*, c. 41. — Toland, Act. erud. — Gråberg, *Saggio istorico su gli Scaldi*, p. 10.

naient la main de leurs filles [1]; ils les faisaient asseoir près d'eux à leurs festins, de préférence aux plus grands seigneurs [2]. Leur admiration allait même jusqu'à l'abus, puisqu'elle leur faisait absoudre les crimes que ces chantres célèbres commettaient. Sous le règne de Bero et d'Hakon, un Scalde condamné à mort, obtint sa grâce à cause de ses vers [3]. Éric Blodoxe, pleurant encore son fils immolé par Égill, ayant entendu un hymne de ce Scalde, ne voulut point qu'il mourût, et cet hymne fut appelé *la Rançon d'Égill* [4]. Halfred, qui avait par un grand meurtre ensanglanté le palais d'Olaf, dut aussi son pardon à ses talens [5].

Les souverains, pour la plupart, cultivaient eux-mêmes la poésie, et se plaisaient à mêler aux voix des Scaldes leurs voix royales et guerrières. Plusieurs sont cités avec honneur dans la littérature runique. Harald, aux beaux cheveux, honora d'une élégie le tombeau de

[1] Torfæus, *Dyn. et reg. Dan.* l. 1, c. 6.

[2] *Egils Saga ap. Barthol., Antiq. Dan.*, l. 1, c. 10. — Schlozer, *Allgr. Nord. Gesch.*, t. 5, p. 567. — M. de Montbron, Notes sur le poëme des Scandin.

[3] Olav. dans Steph., Rem. sur Sax. le gr., p. 13.

[4] Olavius, *ibid.* — Torf., Hist. nouv., t. 2.

[5] Olavius, *ib.*

Snafrid, son épouse [1]. Hakon, son fils, et cet Olaf Tryguason, dont j'ai déjà parlé, improvisèrent un chant ingénieux pour répondre aux Scaldes Ewind et Alfred [2]. Olaf composa un hymne après la victoire d'Erling [3]. Regner, ayant été pris par Ella, et renfermé dans une tour pleine de vipères, fit un chant de mort qui fut justement admiré [4].

Les Scaldes improvisaient avec une merveilleuse facilité sur toutes sortes de sujets [5]. Leur poésie était énergique, imitative et abondante en images frappantes et en expressions animées. Ils se plaisaient à y mêler des allégories, des fables, des allusions, et surtout des énigmes et des proverbes [6].

1 Disc. sur les Bardes, en tête du recueil des poés. de Sined, publ. en allem. Vienne, 1791.

2 Discours sur les Bardes, § 6.

3 Snorron, chant d'Olaf, c. 187.

4 J'ai donné une traduction de ce chant dans les notes de la Première Epoque de la Gaule poétique.

5 Toland, *Acta erud. ad an.* 1729. — *Olafs Helges Saga,* c. 170. — *Hist. Her. et Bosæ,* c. 11, p. 49. — Wor. *Litt. Run.,* p. 195. — *Olav., in Ep. ap.* Wor., *Litt. Run.* — Gråberg, *Saggio ist. su gli Scaldi,* p. 17.

6 *Fast. Dan.,* l. 1, c. 6. — Mallet, Intr. à l'Hist. de Danem. — Torfæus, *in Hist. Norv.*

La concision et la hardiesse de leur style rendent presqu'impossible une bonne traduction de leurs chants. Souvent ils n'employaient qu'un mot pour une grande pensée [1]; d'autres fois ils se servaient de périphrases et de métaphores pour s'exprimer poétiquement: ainsi, par exemple, ils appelaient un roi, *la colonne du peuple* et *le gardien de la mer*; un combat, *le jugement des glaives* ou *le nuage des flèches*; un fils, *le bouclier du père*; un guerrier, *le destructeur des peuples*; une hache, *la main du meurtre*. Pour eux, les armes étaient *l'écorce de la guerre*; le sang était *la sueur des combats*, *la pluie des épées*, *le bain des cadavres*, *la boisson des corbeaux*, et ils disaient que ces oiseaux étaient *les cygnes d'Odin* et *les colombes du soldat*; la mer était *le camp des vaisseaux*; une forêt, *la chevelure de la terre*; la lune, *un être compatissant*; la nuit, *le voile des soucis*; le sommeil, *une halte dans le désert*; l'amour, *un orage entrecoupé de l'arc-en-ciel* [2].

Il est étonnant qu'un peuple guerrier, im-

[1] Loccenius, *Ant. Sveogoth.*, l. 2, c. 13.

[2] Voyez *l'Edda myth.* — Worm., *Lit. run.* — Les *Saga* recueillis par Snorron, Saxon le gram., Verelius, Olavius, Petreïus, Bartholin, Torfæus, etc.

pétueux et presque barbare, ait pu astreindre son génie poétique à des règles compliquées, à un mécanisme de vers non moins difficile, aussi minutieux que ceux de nos rondeaux, de nos sonnets et de nos acrostiches [1]. Ils possédaient cent trente-six espèces de vers [2], qu'ils employaient selon les genres de poésie et les circonstances qu'ils célébraient : tantôt ils assignaient à leurs syllabes finales et identiques un retour plus ou moins fréquent, et combinaient avec beaucoup d'adresse le redoublement de leurs sons et les effets qu'ils devaient produire [3]; tantôt ils distribuaient leurs strophes plus ou moins longues [4]. Si c'était un chant de guerre ou un hymne religieux, leur rhythme

[1] Voyez-en des exemples dans Hickes, Gram. angl., c. 23. — Schilters, *Thes. Ant. Tent.*, t. 1. — Wormius, *Lit. runic.* — Poésies d'Opitzs, en allemand. Breslau, 1690.

[2] Worm., *app. ad Litt. run.* — Il paraît cependant que les Scaldes n'ont connu l'usage de la rime que passé le 10e siècle; et à cette époque leurs chants n'avaient plus les mêmes répétitions. C'est dans le cinquième siècle qu'ils fleurirent.

[3] Worm., *loc. cit.* — Loccenius, *Ant. Sveog.*, l. 11, c. 15.

[4] Stephanius, *notæ ad Sax gram.*, p. 11. — Loccenius, *loc. cit.*

était mâle et sévère, et divisé par des chœurs et des refrains que saisissaient toutes les voix de l'assemblée [1].

Ce que nous savons de la littérature des Scaldes, doit nous faire vivement regretter d'avoir perdu la plus grande partie de leurs vers. Où sont les chants du fameux Starkotter, l'Hercule du Septentrion, qui célébra ses propres victoires et ses diverses aventures [2]? Où sont les chants composés sur Attila [3], ceux du roi Biar, dont il ne reste que cette épitaphe : *Biar tomba, rit et mourut* [4]? Où sont les chants qu'Alboing fit sur les Gépides, ceux qu'Éginhard recueillit parmi les Saxons, et tous ceux enfin qu'avait rassemblés la bibliothèque de Tolède?

Cependant nous possédons encore quelques morceaux anciens, qui peuvent donner une idée du génie et des mœurs scandinaves; tels sont entr'autres l'Edda, qui est un manuel de la mythologie du Nord, et qui contient

[1] Wormius, *loco citato*.

[2] Les vers de Starkotter sont perdus. On en trouve seulement quelques fragmens dans Saxon le gram., l. 7, f° 57 et suiv.

[3] Avent., *Annal. Boj.*, l. 2, p. 130.

[4] Torf., *Serv. Dyn. et reg. Dan.*, l. 1, c. 7.

une foule de poëmes dans les éditions de Snorron et de Resenius, le dialogue de Hiald et de Biarkos avant le combat, le chant de mort de Regner Lodbrog, les fragmens d'une ode d'Harald, les ouvrages d'Egill et d'Eiwind, la vie d'Odd l'*arbalétrier*, un recueil de vers danois publiés par Vellejus[1]. Enfin, il nous reste un grand nombre de passages poétiques recueillis par Saxon, Olaüs Magnus, Bartholin, et récemment par M. Grâberg.

Au surplus, ce ne sont pas seulement ces antiques productions qui justifieront ce que je viens de dire sur la poésie des Scandinaves, mais encore les témoignages de ceux qui ont parcouru la partie septentrionale qu'ils habitèrent. Le même goût pour les vers, des mœurs et des amours aussi poétiques, s'y retrouvent actuellement sous les cabanes où la civilisation n'a point pénétré, et où règne l'ignorance des premiers siècles.

En Norwège, et surtout en Finlande, dans l'Ostro-Bothnie et le Canajaberg[2], des voya-

[1] Barth., *Antiq. Dan.*, l. 1, c. 10. — Biorner, dans son *Schediasma de Varegis*. Stock., 1743. — Worm., *Litt. run.* — *Saxo gram.*, Hist. — Les poésies de Sined. — Les poésies de Gray, etc.

[2] Acerbi, Voyage au cap Nord, t. 1, p. 82.

geurs ont entendu les habitans des campagnes réciter des vers runiques et improviser, selon l'expression d'Acerbi, avec autant de facilité que les improvisateurs italiens[1]. Il n'y a point de noces, de banquets, d'assemblées, où ces hommes de la nature ne composent quelques chansons. Ils ont conservé, sous le nom de l'*harpu*, la harpe des Scaldes et des Bardes. Cet instrument, qui ne porte que cinq cordes de métal, et qui ne connaît que cinq notes, répète souvent les mêmes sons, et produit par cela même une harmonie touchante et mélancolique, surtout quand il exécute la *runa*[2]. Cette pièce, de la plus ancienne mélodie, a autant d'empire sur les Finlandais, que *le ranz des vaches*, *la Tyrolienne*, *le Pisme*, *le Chant des regrets*, en exercent parmi les Suisses, les Grisons, les Illyriens et les paysans du Languedoc.

En Islande, en Norwège, en Finlande, et même en Laponie, les paysans les plus sauvages charment leurs travaux par des airs et des

[1] Acerbi, lieu cité. — Toland (*Acta erudit. ad ann.* 1729) avait dit la même chose des Scandinaves.

[2] Acerbi, Voyage au cap Nord, t. 1, p. 54. — Skjöldebrand, Voyage pitt. au cap Nord, 1er cahier.

paroles rimées qu'ils chantent sans préparation[1].

Les batteurs de bled, les mouleurs de grain, et surtout les amans et les bergères, ont souvent étonné les étrangers par la grâce et la vivacité de leur génie poétique[2].

Voici la chanson d'une paysanne de la Finlande, qui en avait composé l'air et les paroles pendant l'absence de son amant.

« Ah! si mon bien-aimé paraissait! Le sang d'une bête féroce eût-il jailli sur son visage, ma bouche le couvrirait des plus tendres baisers. Un serpent se fût-il entrelacé à sa main, je la presserais amoureusement, et je la tiendrais sur mon sein. Hélas! pourquoi le vent si rapide n'a-t-il pas un esprit et un langage pour porter une pensée à mon ami? Pourquoi ne peut-il pas échanger les paroles entre deux cœurs fidèles? etc[3]. »

[1] Acerbi, lieu cité, p. 54 et suiv. — Skjoldebrand, lieu cité. — Pinkerton, Géog. mod., t. 3.

[2] Acerbi, lieu cité. — Les Danois nomment encore aujourd'hui la poésie *Skaldekoust* ou *Skialdrekoust*, c'est-à-dire *art scaldique*.

[3] Cette jolie chanson est en vers dans l'original; elle commence ainsi :

Jos mun tullumi tulissi
Ennen nâh tyni nakyssi.

Le morceau suivant est le couplet d'une ballade que chantait une nourrice en berçant son enfant.

« Dors, dors, aimable oiseau de la prairie ; prends ton repos, rouge-gorge, prends ton repos ; Dieu t'éveillera ; il t'a préparé un joli rameau pour t'y reposer, un rameau penché sous le poids de la rosée et des fleurs. Le sommeil est à la porte, et dit : N'y a-t-il pas un petit enfant endormi dans son berceau, un petit enfant emmailloté, un petit enfant reposant sur le sein d'une mère ou sous la toison d'un agneau ? etc. [1] »

Je terminerai ce récit par quelques chants des anciens guerriers scandinaves ; ils ne sont point originaux, mais j'ai cherché à reproduire, dans ces libres imitations, les mœurs, les goûts, les images favorites, les maximes habituelles de ces peuples, dont la guerre et l'amour occupaient toute la vie au milieu de leurs campagnes sauvages. Sous ce rapport, ces espèces d'hymnes sont historiques, offrant le Scandinave dans les diverses positions où l'on peut le peindre avec quelque fidélité : elles ne seront pas sans quelque intérêt pour le lecteur.

[1] Acerbi, Voyage au cap Nord, t. 1, p. 99.

Chant d'Halmar pour l'instruction des jeunes guerriers.

« Malheur au jeune homme que fait pâlir la lueur de l'épée ! rien n'est à lui sur la terre !

» Le pirate descend sur le rivage que laboure le mortel sans valeur, en disant : Les champs que tu cultives sont à moi, et je veux reposer cette nuit sous ta cabane. Malheur au jeune homme que fait pâlir la lueur de l'épée, rien n'est à lui sur la terre !

» Qui défendra la beauté dans le moment du péril? Qui la sauvera du cercle de remparts où la retient un ravisseur ? Sera-ce toi, dont la javeline fatigue un bras énervé ? Toi qui crains de nager dans les froides eaux du lac, aux lointains rivages ? Ah ! renonce à posséder la souveraine de ton cœur. Malheur au jeune homme que fait pâlir la lueur de l'épée, rien n'est à lui sur la terre !

» Un jour, je m'en souviens, c'était dans la saison où les castors abondent dans lès rivières de la Norwège, j'écoutais avec ravissement une fille douce comme le rayon qui réchauffe le voyageur engourdi par les neiges d'Hadémora ; je lui contais à mon tour com-

ment j'avais terrassé le blond Sisward, et conquis ses troupeaux de rennes. Malheur au jeune homme que fait pâlir la lueur de l'épée, rien n'est à lui sur la terre !

» La nuit vient promptement nous surprendre durant ces entretiens de gloire et d'amour, où l'on oublie quelle heure marquent les astres solitaires ; le flambeau résineux qui nous éclairait fit voler sa dernière étincelle sur la couche de joncs où murmuraient nos soupirs et nos baisers ; tout-à-coup la flamme s'élève et mugit, l'incendie remplit de tourbillons l'enceinte où nous étions enfermés ; mais j'étais brave, et je m'écriai, en prenant dans mes bras ma maîtresse étonnée : Malheur au jeune homme que fait pâlir la lueur de l'épée, rien n'est à lui sur la terre !

» Heureux de mon fardeau, je franchis les poutres ardentes ; mais la tour où nous étions n'offrait plus d'issue que du côté où la mer baignait ses piliers ; je m'élance dans les vagues que l'embrasement colore, je nage à la clarté des feux sombres et j'atteins une île de la Baltique : là, sous des sapins aussi beaux que les austères monumens d'Upsal, à la vue de la Baltique enflammée, je presse, dans la joie de mon cœur, dans tout l'orgueil de ma vail-

lante jeunesse, celle qui trouve un si noble appui sur le sein qu'elle embrasse, tandis qu'elle me répète, avec un sourire divin: Malheur au jeune homme que fait pâlir la lueur de l'épée, rien n'est à lui sur la terre!

» O mon amante! récompense-moi toujours ainsi de mes exploits; car nul autre prix du courage que tes baisers, quand je reviendrai d'un combat naval où j'aurai bravé le glaive des guerriers et la foudre d'Odin lui-même[1];

[1] Il n'y avait rien d'irréligieux dans l'exclamation du héros qui bravait ainsi la foudre du puissant Odin. Une telle audace plaisait à ce législateur féroce, qui n'imaginait rien de plus agréable dans son Olympe sanglant, que des luttes et des combats. J'ai lu dans un *Saga* cette singulière apostrophe du roi Frothon : « *Où est donc à présent celui que l'on nomme Odin, ce guerrier si valeureux et si bien armé? Ah! si je puis le rencontrer cet époux redouté de Frigga! En vain se couvre-t-il d'un bouclier resplendissant; en vain est-il monté sur un grand coursier, je ne le laisserai pas sortir sans blessure de son magnifique palais, car il est permis d'attaquer et de combattre un Dieu guerrier.* » Ne croit-on pas entendre les Diomède, les Ajax, qui défiaient, qui blessaient les immortels.

Dieu, rends-nous la lumière et combats contre nous.

. . . .

Que n'es-tu donc mortel, puisque tu m'as blessé ?

. . . .

quand, en m'élançant au rivage, mon pied repoussera sur les flots la nacelle sanglante, viens étancher mes sueurs, viens délacer ma cuirasse pour sentir palpiter mon cœur; alors je redirai, en te pressant dans mes bras: Malheur au jeune homme que fait pâlir la lueur de l'épée, rien n'est à lui sur la terre!

» Voilà comme le héros sait plaire et jouir; son audace arrête un sort contraire; quand il voit les mauvais génies traverser les airs, son seul regard les trouble et déconcerte leur entreprise[1]; et quand il meurt enfin, la froide pitié, les larmes qui sèchent si vite, les fleurs qui ne durent qu'une aurore, ne sont point les stériles hommages décernés à ses dépouilles. Inhumé avec ses armes et ses trophées, il brave la mort, même au fond du cercueil; et si les torrens orageux ont entraîné le sable qui le couvrait, le voyageur surpris aperçoit des ossemens gigantesques et des armes pesantes, sa faible main ne peut soulever la lance du héros des siècles passés. Oh! qu'il était redoutable, dit-il, celui qui mania ce fer dans les batailles; puis il recouvre religieusement ces restes pour

[1] *Voyez* le *Hamavaal,* ou *Discours sublime d'Odin* rapporté dans Mallet, Introd. à l'Histoire de Danem., t. 2, p. 261, in-12.

l'enseignement et l'exemple de la postérité. Malheur au jeune homme que fait pâlir la lueur de l'épée, rien n'est à lui sur la terre ! »

Chant d'Eskil, rejoignant la belle Hedwige, après un combat sanglant.

« J'ai lavé ma chevelure dans le torrent du Dahl, et ses flots ont apaisé ma soif dévorante.

» Fille d'Halfadan, ô rêve de ma vie ! toi qui viens à ma rencontre, aussi prompte que la nue effleurant les montagnes de Kiolway, je t'ouvre de loin mes bras ; ils ne sont pas souillés du sang que je versai dans la bataille, dont tu as entendu de ces rescifs solitaires le rugissement et le fracas. Vois, au lieu du carnage, vois à ces bras amoureux les cercles d'or et d'opale qui brillaient aux tiens, et que tes doigts ont détachés pour me donner un gage de tes paroles caressantes.

» J'ai lavé ma chevelure dans le torrent du Dahl, et ses flots ont apaisé ma soif dévorante.

» Blonde Hedwige, toi qui souris plus d'une fois en rougissant à mon adroite prudence, quand, m'éloignant à regret de l'asile du bonheur, j'effaçais sur les neiges, des vestiges dont se fût éveillé le soupçon de ta nourrice Brin–

kilda, entends aujourd'hui ma voix ! Elle n'est plus, comme au point du jour, menaçante et terrible, alors qu'elle arrachait nos guerriers au sommeil pour les entraîner contre les audacieux enfans d'Angeln. Tempérée par mes longs soupirs, amortie aux feux de l'amour, elle dit à ton oreille : O femme ! souviens-toi de cette couche de roseaux où tu vis un homme trop heureux ! couche flexible et mille fois préférable au lit du puissant Éric, orné des pelleteries d'Helsingor.

» J'ai lavé ma chevelure dans le torrent du Dàhl, et ses flots ont apaisé ma soif dévorante.

» Soit que la lune argente le nuage, ou que le météore rayonne sur les branches des sapins ; soit que le soleil enflamme les eaux du lac, le printemps et l'hiver, en tout temps, en tout lieu, il m'est agréable de rechercher la beauté dont le souvenir m'occupa des jours entiers sur la pierre de Danemore ; mais l'instant le plus doux pour la revoir c'est au retour du combat, dans ce moment voluptueux où le héros, fier de sa force, mesure à grands pas la bruyère en balançant sa javeline. Sa poitrine s'élargit avec orgueil, une étincelle de son courage fait pétiller l'amour d'un feu nouveau.

» Fille d'Halfadan, l'orage de mon épée a grondé, sois l'arc-en-ciel de mon repos. »

Chant de Thorvald, après avoir fui pendant le combat.

« Un vent sinistre ébranle les sapins de Smaland, et les dogues du chasseur ont hurlé sur la montagne.

» Le choc des lances et des boucliers n'est plus répété par les échos, l'on n'entend sur le champ de bataille que le bruit du ruisseau rocailleux qui tresse dans ses ondes le sang de mille guerriers. Les vainqueurs, chargés de butin, reviennent dans la cité de Calmarie, et moi, plus timide que le cerf, j'ai fui à l'approche des ennemis, effrayé par la lueur des épées.

» Un vent sinistre ébranle les sapins de Smaland, et les dogues du chasseur ont hurlé sur la montagne.

» Qu'ai-je fait, indigne héritier de Fillar? Comment, en un seul jour, ai-je oublié tous les exploits de mes aïeux, dont les noms sont gravés sur les obélisques de Lunden? Ombre de mes pères, j'abaisse sous le poids de votre courroux un front avili, et des yeux pleins de

trouble et de honte. Épargnez-moi cet accent qui maudit, ce regard qui foudroie ; je suis assez puni, l'on ne me verra pas revenir en triomphe avec les compagnons de ma jeunesse.

» Un vent sinistre ébranle les sapins de Smaland, et les dogues du chasseur ont hurlé sur la montagne.

» De ce rocher, que fréquentent à minuit les nornes invisibles, je vois le palais, où la foule des braves est assemblée. D'où vient l'éclat rougeâtre que jettent leurs boucliers ? Est-ce le reflet des flambeaux de la fête, ou la lueur des derniers rayons du soleil ? Eh ! que m'importe, hélas ! Jamais à la clarté des pins brûlans je n'entendrai la harpe du Scalde, en vidant les coupes d'or du banquet ! Jamais la mourante lumière de cet astre à son déclin ne me conduira vers le lit solitaire, où repose la beauté qu'un doux rêve entretient de son amant ! Jamais une maîtresse aux longues paupières ne fera courir la navette dans un tissu réservé à mes vêtemens ! Jamais ses douces mains ne teindront ma tunique avec les mousses de nos forêts !

» Un vent sinistre ébranle les sapins de Smaland, et les dogues du chasseur ont hurlé sur la montagne.

» Ah! puisqu'il n'est plus pour toi de gloire et d'amour, meurs donc, lâche guerrier; tombe sur ton épée, et que tes compagnons, voyant ta blessure, te couvrent d'un peu de terre, en disant : Son sang apaise le courroux des Dieux; il n'a pas craint la mort; il est digne de nous.

» Puissances du Vahalla, que mon trépas nous réconcilie! recevez mon sang pour la rançon de mon ame, et sauvez-la des rafales du triste Niflheim et des vipères de Nastrond.

» Un vent sinistre ébranle les sapins de Smaland, et les dogues du chasseur ont hurlé sur la montagne. »

Chant de mort de Walfader, fait prisonnier par un parti ennemi, qui l'a condamné aux plus affreux supplices.

« Je vais mourir : telle est la volonté d'Odin! Dieu sanglant et superbe, tu n'entendras point les cris, la prière, la plainte déshonorer mes derniers instans; rien dans mon cœur inébranlable n'est indigne de toi-même et de moi. Mes bourreaux manqueront plutôt de patience et de force, que je ne manquerai de courage et de fermeté; aussi ne pourront-ils rien publier à ma honte, et tous ceux qui m'auront

vu mourir diront avec orgueil à leurs enfans : *Nous avons connu* WALFADER.

» Quelle est donc cette mort, dont les enfans et les femmes ont tant de frayeur ? C'est un précipice couvert de ténèbres. Le lâche qui l'approche d'un pied chancelant, roule au fond, et gémit sous des frimas éternels ; mais celui qui, sans frémir, s'élance d'un bord à l'autre, et franchit ainsi l'ombre qui couvre l'abîme grondant, se trouve tout-à-coup dans un monde nouveau ; il aperçoit les toits d'or du palais d'Asgard, ses champs azurés, ses fontaines d'hydromel, et la lice des combats sans fin, héroïques amusemens des Dieux et des héros.

» Un guerrier s'avance : ses yeux enflammés de colère semblent rouler en tourbillons tous les feux d'Alfheimur [1] ; ma vue l'irrite ; il brandit contre ma poitrine une épée altérée de mon sang. Quel es-tu, jeune homme aux armes noires ? Si j'en crois le souvenir de mes jours heureux, je te vis sur la rive orageuse de Samsoë, quand trois de tes frères tombèrent sous ma lance, et que tu disparus devant

[1] Le séjour des génies lumineux.

ma colère, entraîné dans la foule de tes compagnons fugitifs.

» Aujourd'hui qu'un imprudent sommeil sur la montagne du torrent m'a livré sans défense à ta famille, tu viens réclamer ta part dans la vengeance. Celui qui ne put être vaillant guerrier a toujours assez d'audace pour être un bourreau. Rassuré par mes chaînes, mesure celui qui te fit trembler autrefois, cherche une place à ta fureur sur mon corps sans cuirasse et sans bouclier, frappe et fais une issue à mon ame prête à s'échapper toute rayonnante d'une gloire immortelle.

» Soldat, ton bras n'a point molli, et le coup que tu m'as asséné t'aurait valu quelqu'honneur, s'il eût été donné sur un champ de bataille[1]. Ton épée tranchante a brisé l'ivoire de mes dents, mes lèvres sont mutilées, tous les os de mon visage ont crié sur le fer qui les a broyés. Un ruisseau de sang coule sur mes traits; filles de mon pays, nulle d'entre vous, je gage, ne voudrait maintenant me donner

[1] Les Scandinaves faits prisonniers dans la bataille, et condamnés à périr, mettaient toute leur gloire à braver leurs bourreaux et à exciter leur rage. *Voyez* Barthol., *de Caus. contemn. mort.* — Gråberg, *Saggio istor. su gli Scaldi*, p. 71 *et seq.*

sans répugnance un baiser [1]. Pour moi, je me crois le plus beau des mortels, et digne d'aller habiter parmi les Dieux, qui, tout défiguré que je suis, reconnaîtront en moi le brave fils d'Adestan, le vainqueur de la mort, celui dont l'ironie a fait le supplice des bourreaux.

» Mais du haut de la colline, les dogues affamés, qui gardent pendant la nuit les pavillons du féroce Halding, aboient en s'élançant contre moi, plus noirs que la nuit qui couvre par un temps pluvieux les vallons du Daneborg. Mes entrailles vont bientôt repaître leur furie [2]. Vous qui êtes témoins de mes tourmens, dites bien aux races futures, dites que

[1] Ceci est purement historique. *Un guerrier de Jomsborg, fait prisonnier, eut la mâchoire emportée par un coup de hache; mais sans s'émouvoir il dit : Les filles du Danemarck ne m'embrasseront point facilement, si jamais je retourne dans mes foyers.* Bartholin rapporte beaucoup de traits semblables. (*de Caus. contem. a Dan. gentil. mort.*)

[2] Le détail d'un si horrible supplice, raconté par celui qui le supporte, sera sans doute critiqué de ceux qui n'ont pas étudié les mœurs des Scandinaves. Tout ce que je dis ici, loin d'être invraisemblable, est le résumé des maximes de ce peuple héroïque, dont le chef, Odin lui-même, se donna volontairement la mort. Nous avons une ode authentique composée par *Regner*

nul soupir n'a trahi ma constance, et que mon sourire affronte la douleur [1]. Jamais sourire ne vint, sans épouvanter, errer sur de plus larges plaies.

» Quel est celui à qui mon sort fait pitié? Est-ce toi, faible mortel qui, redoutant l'éclat des armes plus que le sinistre météore, livres à l'ennemi tes foyers, quand ton vieux père, dont le bouclier couvre ta fuite et ta peur, tombe mortellement blessé à la place où la nature et l'honneur t'ordonnaient de périr pour lui? Quel est celui qui me plaint? Est-ce toi qui, errant de ville en ville, proscrit, infâme,

Lodbrog, pendant que les vipères, dont on avait rempli sa prison, lui dévoraient les entrailles. Tous les historiens qui ont parlé de cette pièce singulière, à l'exception de *Blair*, dans sa *Dissertation sur les poésies d'Ossian*, ont soutenu qu'en effet *Regner* avait chanté ces stances terribles pendant son supplice, et ils ont cité mille traits de ce genre, qui prouvent combien les Scandinaves mettaient d'orgueil et d'honneur à braver les tourmens et la mort. *Voyez* Gråberg, *Saggio ist. su gli Scaldi*, *p.* 65—84.

[1] Tous ces faits sont également historiques. Il fallait qu'un soldat scandinave mourût en riant. *Voyez Halfs Recka Saga*, *c.* 13.—*Grettis Saga*, *c.* 71.—*Saxo gram.*, l. 2, p. 17.—Barthol., *Aut. Dan.*; l. 1, c. 11.

avili, traînes à ta suite dans les forêts l'épouse qui rougit de toi, et les enfans menacés du funeste héritage de ton nom? Est-ce toi qui, au jour du péril, n'as point arrosé de ton sang et la tombe sacrée de tes pères, et le berceau de ton nouveau-né, et la couche où la beauté te croyait digne des mystérieux trésors de son cœur? Est-ce toi dont les mains souillées par d'ignobles chaînes, versent la bière dans les festins de ton vainqueur? Ma mort te fait pitié, ta vie me fait horreur.

» Mais je me sens mourir: déjà étranger aux tortures des bourreaux, je me dégage de la dépouille que je leur abandonne; déjà je n'entends plus les cris des barbares, un nuage m'entoure pour m'enlever dans un autre séjour, je suis sur la route des cieux; enfans des hommes, dites ce que vous savez de *Walfader.* »

Les Scandinaves apportèrent dans les divers pays qu'ils envahirent, les coutumes, les superstitions, le courage, l'amour et la poésie dont nous venons de donner une légère idée. Maintenant il serait intéressant de suivre ces peuples téméraires dans toutes les expéditions

qu'ils tentèrent dans la plupart de nos provinces, mais ce sujet nous conduirait trop loin, et je me bornerai à parler de la plus célèbre de ces expéditions, je veux parler du siége de Paris.

DIX-HUITIÈME RÉCIT.

SIEGE DE PARIS PAR LES NORMANDS.

Depuis long-temps les Scandinaves s'efforçaient de pénétrer en France. Charlemagne voyant de loin croiser leurs flottes, et présageant leurs invasions, ne put retenir ses pleurs. *Hélas !* s'écria-t-il, *si malgré toute ma puissance ils insultent mes frontières, qu'oseront-ils quand je ne vivrai plus ?* [1]

Tout servit, en effet, l'audace de ces aventuriers après la mort de cet empereur, qui était la seule colonne de l'édifice politique élevé par son courage et son génie.

La faiblesse de Louis-le-Débonnaire, son héritage laissé à ses trois enfans, et mutilé dans

[1] Eginh., *Vita Carol. magn.*, t. 2, p. 100. — Aimon. Contin., c. 7, l. 5 et l. 4, c. 90. — Mon. Engolism., t. 2, p. 85. — *Chron. de Gest. Nort. ap. Chesn.*, t. 2, p. 524.

leurs guerres domestiques [1]; la bataille qu'ils se livrèrent dans les champs de Fontenai, et où périrent tant de braves [2], que les vainqueurs, consternés d'un succès déplorable, ordonnèrent qu'il serait expié par le jeûne et la prière [3]; le mépris des lois et des institutions fondamentales; l'ambition des seigneurs qui se rendaient indépendans et se créaient des souverainetés particulières des gouvernemens qui leur étaient confiés [4], voilà quelles furent les calamités dont profitèrent les Normands; voilà les vastes brèches par où l'empire fut entamé.

[1] *Voyez* à ce sujet les vers de Flore, diacre de l'église de Lyon, dans Mabillon (*Annalecta*, t. 1, p. 391), Nithard, *Hist.* — Herman., *Contract. Chr.*

[2] On en porte le nombre à *cent mille*. *Voyez*, sur cette fameuse bataille, Nithard, l. 2, *Hist.*, an. 841. — *Chron. Lamberti Schafnaburgensis.* — *Mariani Scoti Chron.* — *Chr. Virdunens. ap. Labbeum*, t. 1. — *Chron. Sigeb. Gemblac.* — Cette bataille s'est donnée en 841; elle a été l'objet d'une dissertation très-savante de l'abbé Lebeuf, en son Recueil de divers écrits, t. 1, p. 127.

[3] Nithard, *loc. cit.* — *Annal. Fuld.* — *Voyez* des vers latins sur cette bataille dans l'abbé Lebeuf, en ses *divers écrits*, et dans D. Bouquet, t. 7, p. 34.

[4] Potgiess, l. 2, c. 10. — Roberts., note 9, Histoire de Charles-Quint, Introduction.

Au milieu des dissensions et des troubles anarchiques, l'histoire respire un instant; elle contemple un règne innocent et pur, celui de Louis III et de Carloman, dont la tendresse fraternelle semble un doux fruit de l'âge d'or. Trouvant place sur le même trône, parce qu'ils s'y tenaient embrassés [1]; se croyant assez de sujets, parce qu'ils voulaient les rendre heureux, ces deux jeunes princes d'une beauté parfaite régnèrent et triomphèrent ensemble, sans que ni l'ambition ni la gloire leur fît jeter un regard jaloux sur un sceptre et sur des lauriers [2]. Tout fut commun entre eux pendant leur vie, et leur mort fut également tragique et prématurée. Louis, emporté par son coursier à travers un portique, et ne s'étant point assez baissé pour le franchir, fut renversé baigné dans son sang [3]. Peu de temps après, Carloman, chassant dans la forêt d'Yveline, fut atteint d'une flèche qu'un imprudent

[1] Nith., *Hist.* — *Reginon in Chron.* — Tabl. histor. des rois de France, t. 1, p. 54.

[2] *Annal. Bertin.* — *Annal. Metens.* — Cordemoy, Hist. de France, t. 2, p. 350.

[3] *Annal. Bert.* — Paul Emil., *Hist.* — Cordemoy, p. 351. — Velly, Hist. de France, t. 2, p. 160.

veneur avait lancée à un sanglier. Le prince, pour sauver ce serviteur malheureux, persuada à sa cour éplorée qu'il avait été blessé par une bête furieuse [1].

Ainsi, le règne de Louis et de Carloman fut de courte durée, et il faut revenir aux récits des fureurs que, pendant plus de soixante ans, exercèrent parmi nous les Normands [2].

Toutes les provinces de l'empire furent successivement dévastées par eux : on voyait partout des villes en ruines, des forêts à moitié incendiées, des hameaux abandonnés, des troupes de captifs traînant le poids de leurs fers à la suite d'un vainqueur effréné.

Les fleuves de la France, et surtout la Seine et la Loire, jonchaient leurs bords dépeuplés de débris et de cadavres [3].

[1] *Chron. de Gest. Norm.* — *Annal. Metens.* — Cordemoy, t. 2, p. 365. — Velly, t. 2, p. 161. — Millot, Elém. de l'Hist. de France, t. 1, p. 193.

[2] *Chron. Fontanell. ap. D. Bouq.*, t. 7, p. 40. — *Annal. Fuldens.* — *Annal. Metens.* — *Vita S. Faronis*, *sæcul. 2 Bened.*, *p.* 624. — *Chron. de Gest. Norm. ap. Chesn.*, t. 2, p. 524. — *Chron. Ademari.* — *Annal. Bertin.* — *Lib. Mirac. S. Germ. episc. par. inter acta SS. ord. Bened.*, *part.* 2, *sæc.* 3, p. 105. — *Chron. Aquitan. ap. D. Bouq.*, t. 7, p. 223. — *Herm. Contr. Chron.*

[3] Les autorités précitées. *Voyez* Mézeray, Hist. de

Paschase Ratbert, qui traduisait alors les plaintes de Jérémie, interrompit son travail à la vue de tant d'infortunes. *Ah! pourquoi*, dit-il, *consacrer mes veilles à chanter des maux qui nous sont étrangers? c'est à la patrie désolée qu'il faut réserver nos soupirs*[1].

Le diacre Flore, Abbon et quelques autres, couvrant leurs lyres des crêpes du deuil, déplorent dans les vers qui nous ont été conservés les ravages et les cruautés dont ils furent les témoins[2].

A l'aspect des Normands, le peuple éperdu se pressait dans les temples, où l'on n'entendait que ces mots pour toute prière : *Dieu protecteur, sauvez-nous de la fureur des Normands*[3]; mais ces pirates forcenés, poursuivant leurs victimes jusqu'aux pieds des autels, massacraient les prêtres, les enfans, les femmes, les vieillards[4], puis dégoûtans de car-

France, t. 4, in-12. — Cordemoy, Histoire de France, t. 2, p. 100 et suiv. — Velly, t. 2.

[1] Bibl. PP., t. 14, p. 817, ed. Lugd.

[2] *Mabill. Analect.*, t. 1, p. 321. — *Abbo, de Bell. paris. urb. carm.* — *Lib. de mirac. S. Bened. ap. Chesn.*, t. 3, p. 446.

[3] *A furore Nortmanorum, libera nos, Domine.*

[4] *Chron. Fontanel.* — *Fragm. hist. Britan. Armoricæ.*

nage, et chargés de butin, ils remontaient sur leurs navires, et revenaient bientôt de nouveau la flamme et le fer dans les mains.

C'était surtout à l'église que ces idolâtres se montraient redoutables, et jamais le culte d'Odin ne reçut plus de sacrifices qu'en ces temps désastreux, qui rappelaient les persécutions des Dèce, des Dioclétien, des Galérius. Les chrétiens fugitifs redemandaient aux antiques forêts des Gaules les grottes et les catacombes, où les premiers fidèles adoraient dans l'ombre celui qui créa la lumière [1].

Les cénobites, quittant leurs monastères aux approches des Normands, retiraient des tombeaux les corps de leurs saints martyrs pour les aller cacher dans le fond des déserts [2].

— *Chron. de Gestis Norm. in Franc. apud Chesn.*, t. 2, p. 524. — Mézeray, Abrégé chron. de l'Hist. de France, t. 4, in-12.

[1] D. Bouquet, Hist. Franc., *index chronol.*, t. 7, *initio*. — Mézeray, Abrégé chronologique, t. 4. — Fleuri, Hist. ecclés., neuvième et dixième siècles.

[2] *Chron. Fontanell. apud D. Bouquet*, t. 7. — *Lib. miracul. S. Germ.*, *episc. par. inter acta SS. ord. Bened.*, *part.* 2, *sæc.* 3, p. 105. — *Chr. Becc. in append. ad Lanfranc.* — D. Félibien, Hist. de S. Denis. — *Mirac. S. Genov. ap. Boll.*, *januar.*, t. 1, p. 149.

Ces translations célèbres, dont il est souvent parlé dans les annales du neuvième et du dixième siècles, firent croire à beaucoup de prodiges; et la religion chrétienne, toujours victorieuse sous le glaive et dans les larmes, retrouva, avec de nouveaux malheurs, des triomphes et des miracles nouveaux.

On racontait, par exemple, qu'au sortir du sépulcre les ossemens des martyrs avaient rendu la vue aux aveugles et la parole aux muets. On disait que pendant les marches nocturnes des fervens solitaires, qui, au clair de la lune, et vêtus de robes blanches, emportaient ces dépouilles sacrées, on vit plus d'une fois apparaître dans les airs des nuages sanglans et des armées de feu [1].

Quand des religieuses, abandonnant leurs abbayes [2], emportaient aussi à la faveur des ténèbres les cendres de leurs vierges martyres, ces restes saints, objets de la vénération pu-

[1] *Lib. mirac. S. Germ., episc. par., loc. cit.* — *Abbo, de Bell. paris. carm.* — D. Bouquet, *loco cit.* — Le P. Dubois, Hist. ecclés. Paris, t. 1. — *Chron. S. Vincentii de Vult.* — Mézeray, ib., t. 4.

[2] D. Bouquet, t. 7 et 8. — Toussaints du Plessis, nouv. Annales de Paris.

blique, manifestaient leur influence par de plus doux miracles. On assurait que les sentiers que suivaient ces vestales du christianisme, chargées de leurs précieux fardeaux, se couvraient spontanément de violettes et de lis ; que les étoiles répandaient sur leur exil une clarté plus vive, et que des colombes leur servaient de guides à travers les bois et les vallées.

Mais quand tout fuyait devant les Normands, et que la France saccagée devenait une effrayante solitude ; quand la plupart de ses villes étaient consumées par les flammes [1], que les autres n'offraient plus que des enceintes désertes [2], où venaient paître les chevreuils et mugir les taureaux sauvages, Paris était le boulevard de la patrie et l'écueil où se brisaient les courses de ces féroces étrangers [3]. Cette

[1] *Chron. Fontanell. apud* D. Bouquet, t. 7, p. 43. — *Annal. Bertin. ap.* D. Bouq., t. 7, p. 71. — *Ann. Met.* — *Chron. Engolis.* — *Ann. Fuld.*

[2] *Chron. de Nortm. Gest.* — *Chron. Adem.* — D. Bouquet, t. 7 et 8. — Cordemoy, Hist. de France, t. 2, in-f°.

[3] *Abbo, de Bell. paris. urb. Carm.* — *Annal. Vedastini.* — Félibien, Histoire de Paris, t. 1, liv. 3. — Cordemoy, t. 2, p. 368 et suiv.

ville, qui naguère avait soutenu vaillamment les attaques de Labiénus, lieutenant de César, justifia, dans le siége qu'en firent les Scandinaves, l'honneur d'être la capitale d'une grande nation, et mérita dès-lors par sa conduite magnanime les destins glorieux que le ciel lui réservait, et qui en font aujourd'hui la plus belle cité de l'univers.

Attaques hardies, stratagêmes ingénieux, actions d'éclat, traits sublimes, dévouement, persévérance [1]; tout ce que l'antiquité a loué dans Codrus, dans Léonidas, dans Scévola; tout ce que l'amour national peut inspirer de plus généreux aux cités les plus fidèles, se réunit dans ce siége mémorable.

Les Scandinaves, en arrivant du Nord, disaient avec orgueil : *Nous venons de la patrie des hommes* [2]. Vaincus sous les murs de Paris, ils s'en retournaient étonnés et confus parmi leurs frères, qui venaient à leur tour échouer sur ses bords invincibles, et qui, en les

[1] *Abbo, loc. cit.* — Félibien, lieu cité. — Mézeray, t. 4, p. 99. — Velly, t. 2, p. 164.

[2] Le nom le plus général et le plus ancien donné à la Scandinavie est celui de *Mannaheim*, c'est-à-dire, *patrie des hommes*. *Voyez* Egvind Skaldaspiller apud Snor. *Heimskringla*, t. 1, c. 9, p. 10.

abandonnant, étaient remplacés par des armées nouvelles [1].

Je vais raconter avec exactitude ce siége qui dura plus de deux ans. La poésie y trouvera des beautés que ne pourraient éclipser les plus célèbres pages des histoires ancienne et moderne.

Paris était encore renfermé dans l'île qu'entourait un mur flanqué de tours [2]. Sur les deux bras du fleuve s'élevaient deux ponts, dont les extrémités étaient défendues par des forteresses [3]. Hors de cette île, et sur les deux rives

[1] *Chron. S. Vedast.* — *Villelm. Gemet., hist. Norm.*, l. 2. — Félibien, Hist. de Paris, t. 1, l. 3. — En 820, les Normands se présentèrent à l'embouchure de la Seine pour la première fois; en 841, ils pénétrèrent par cette rivière dans l'intérieur du royaume; en 845, ils la remontèrent sous la conduite de Ragenaire. Ils y revinrent en 851, en 852, en 855, en 856, en 858, en 861, en 876.

[2] Les auteurs ne s'accordent pas sur l'espèce de clôture qui défendait alors Paris. Quelques-uns prétendent que la première enceinte de cette ville est postérieure aux attaques des Normands; mais les autres, dont je partage l'opinion, assurent qu'elle existait avant leurs invasions. *Voyez* de la Marre, Traité de la Police, t. 1. — Daniel, Histoire de la milice franç., t. 2, p. 55. — M. Bonami, Mémoires de l'Acad. des Inscript. et Belles-Lettres, t. 17, p. 291.

[3] *Abbo, de Bell. paris. urb. Carm.*, l. 1. — Velly,

opposées, s'étendaient de grands faubourgs. Une partie de celui du nord était protégée par une enceinte [1]. Cette ville était commandée par Eudes, qui en était le gouverneur et le comte, et par Robert, son frère. Tous deux furent depuis couronnés rois de France [2].

Paris ayant déjà été assiégé plusieurs fois par les Normands, qui s'en étaient éloignés [3], ses habitans craignaient une surprise, et veillaient tour à tour sur les remparts.

Le 20 de novembre 885 [4], les sentinelles découvrent au loin des tourbillons de poussière, d'où partaient des bruits confus et de

t. 2, p. 164. — Daniel, Hist. de France, t. 1, in-f°, p. 844. — Lebeuf, Dissert., t. 1, p. 35 et 36. — D. Bouquet, t. 8, p. 4, note A. — Le président Fanchet dit qu'il y avait quatre forteresses, deux à chaque pont; mais c'est une erreur.

[1] De la Marre, lieu cité. — M. Bonami, lieu cité. — Félib., Hist. de la ville de Paris, t. 1, l. 3.

[2] Luitp., l. 1, c. 6. — *Annal. Fuld.* — *Annal. Metens.* — Cordem., t. 2, p. 383.

[3] *Voyez* la note première du dix-huitième récit à la fin de l'ouvrage.

[4] Toussaints du Plessis, dans ses Annales de Paris, fait arriver les Normands sous les murs de cette ville le 25 novembre 885, et fait commencer le premier assaut le 27 du même mois.

longues clameurs. C'était le peuple des campagnes et des faubourgs qui, ayant signalé une nouvelle flotte de Normands, accourait avec leurs troupeaux et leurs trésors chercher un refuge dans la cité. Bientôt aux derniers feux du soleil, qui plongeait dans les eaux de la Seine, on a vu blanchir les voiles nombreuses des pirates, étinceler leurs lances et leurs pavois. On comptait sept cents nefs, qui portaient ensemble quarante mille hommes commandés par plusieurs souverains, dont le plus puissant était Sigefroy [1].

Ils débarquent sur la rive droite, près des toits solitaires où les veneurs de nos rois renfermaient les équipages de la chasse aux loups, ce qui faisait appeler ce lieu *Lupara* [2], d'où est venu le nom de Louvre. Leurs bataillons s'étendaient jusqu'à la vallée de Misère [3].

Le lendemain, dès le point du jour, les

[1] *Abbo, loc. cit.*, v. 38 et seq. — Cord., t. 2, p. 368. — Velly, t. 2, p. 164. — Fél., t. 1, p. 102.

[2] Bonami, lieu cité, p. 690 et 691.

[3] Le quai de la Mégisserie. *Voyez* Jaillot, et l'ouvrage intitulé *Paris ancien, moderne,* etc., t. 1, p. 69, in-4°, à Paris, chez Barrois l'aîné; 1813.

barbares s'avancent en ordre de bataille vers la grosse tour, appelée depuis la tour du grand Châtelet, et bâtie à la tête du pont, qui menait de la rive du nord à la cité. Là ils commencent l'attaque en lançant des milliers de flèches, et en déchargeant leurs frondes sifflantes sur ceux qui défendaient cette importante fortification.

Eudes fait ouvrir les portes, et secondé de Robert et d'Ébole, il s'élance à la tête des Parisiens sur les Normands, qu'il combat jusqu'à la nuit.

Le jour suivant, ceux-ci reviennent au même endroit, et voient avec surprise la tour du pont exhaussée de deux étages en charpente [1]. Désespérant de vaincre un tel peuple, ils se retirent; mais leurs femmes les accablent de reproches, et s'opposent à leur retraite [2]. Pleins de dépit et de honte, ils recommencent leurs attaques. Les assiégés répandent sur ceux qui osent entreprendre l'escalade, des flots d'huile bouillante et de bitume enflammé. Ébole, favori du comte Eudes, se distingua entre tous par la force de son

[1] Abbo, *ib.*, v. 76, 77, 81 et seq.

[2] Fauchet, 2e part., p. 397.

bras; la flèche partie de l'arc qu'il a tendu perce plusieurs guerriers à la fois[1].

Les Normands, furieux d'une résistance qu'ils n'avaient point trouvée ailleurs, et dans le besoin d'assouvir leur rage accrue par l'obstacle, se répandent dans les faubourgs et dans les hameaux voisins[2], ils font des esclaves de tous ceux qui n'avaient pu se retirer dans la cité; ils livrent aux flammes leurs habitations et un grand nombre de monumens qui ornaient les dehors de Paris[3]; ils détruisent l'aqueduc superbe qui, comme une longue suite d'arcs de triomphe, dominait la colline méridionale[4]; ils ravagent le palais des Thermes[5], et ces jardins champêtres, où

[1] Abbon, et d'après lui Félibien, Cordemoy et quelques autres, disent qu'Ebole, ou Ebles, avait percé sept hommes d'une seule flèche. Les Normands perdirent trois cents hommes dans cette attaque.

[2] *Abbo, loc. citat.*, l. 1, v. 173 et seq. — Mézeray, Abrégé chron., t. 4, in-12, p. 100.

[3] De la Marre, Traité de la Police, t. 1, p. 73. — Bonami, Mémoires de l'Acad. des Inscr., t. 15, p. 657, et t. 17, p. 292.

[4] Duboulay, Hist. univers. Paris, t. 2, p. 483. — Bonami, lieu cité, t. 15, p. 680.

[5] Duboulay et Bonami, lieux cités.

les rois de la première race venaient eux-mêmes cultiver les lis, et languir d'amour sous l'épais feuillage des figuiers et dans les bras de leurs courtisanes [1].

Les barbares, poursuivant leurs ravages, s'étendent depuis la porte funeste où rompit naguère le chariot d'or que l'infâme Chilpéric avait pris à ses peuples, et dont il fit la dot de Rigonte, promise au roi Recarède [2], jusqu'aux murs du célèbre monastère de Saint-Germain, qui, du côté du couchant, dominait les prairies [3]. Les cloîtres sombres, les longs corridors, les voûtes sépulcrales de cette abbaye abandonnée et silencieuse frappent les Scandinaves d'une terreur secrète. Prêts à franchir le seuil de l'église, ils s'arrêtent comme contenus par une force surnaturelle. Tout-à-coup une de leurs prophétesses se sent agitée par un trouble inconnu, et avec le long sceptre dont un respect superstitieux avait armé ces femmes singulières [4], elle écarte

[1] Duchesne, Hist. Franc. t. 1, p. 494. — Legrand d'Aussy, Vie privée des Français, t. 1, p. 149.

[2] Greg. Tur., l. 6, c. 45.

[3] De la Marre, Traité de la Police, t. 1. — Félibien, Histoire de Paris, t. 1.

[4] Barthol., *de Causis contemn. mort.*

les ronces qui couvraient un tombeau où elle reconnaît avec surprise une inscription runique; elle approche, et les cheveux hérissés d'horreur, elle lit ces mots à la horde stupéfaite :

« Ragenaire, chef des Scandinaves, ayant
» osé pénétrer dans le temple du Seigneur, y
» fut flagellé par une main invisible, et tomba
» mort au milieu de ses guerriers, qui, en
» fuyant ces bords miraculeux, lui ont laissé
» ce monument[1]. »

A ces paroles foudroyantes, que traînent lentement les échos de la gothique enceinte, les guerriers pâlissent, et craignant de lever les yeux sur les portes du temple, ils s'éloignent précipitamment de ces lieux marqués par la vengeance divine.

[1] Ce miracle est attesté par plusieurs chroniques et monumens ecclésiastiques. *Voyez* entre autres *Libr. miracul, sanct. German., episc. Paris. inter acta SS. ord. Bened., part.* 2, *sæc.* 3, p. 105. — D. Bouquet, Rec. des Hist. de France, t. 7. — Félibien, Hist. de Paris, t. 1, l. 3, p. 105. — Au reste, on raconte plusieurs miracles opérés à cette époque à l'abbaye de Saint-Germain, et qui, dit-on, épouvantèrent souvent les Normands. Abbo, l. 2, v. 87, 358, etc. — Toussaints du Plessis, nouv. Annales de Paris, p. 179.

Sigefroy, à demi-vaincu par ces prodiges, délibère s'il doit continuer le siége de la ville héroïque. L'orgueil l'emporte enfin sur la crainte ; il ordonne à ses Scaldes de ranimer le courage des guerriers par le récit de leurs anciens exploits. Ce chef intelligent trace un camp sur la rive droite, et l'on creuse un fossé à l'entour. Il fait construire ensuite des machines de guerre de toute espèce ; entre autres mille mantelets, sous chacun desquels six hommes pouvaient combattre à couvert, et trois chariots à seize roues, qui portaient de grands édifices capables de contenir chacun soixante soldats [1].

Tout étant prêt, l'assaut commence dès l'aurore, les chariots des Normands sont dirigés vers la grosse tour du grand pont ; les béliers et la catapulte ébranlent si fortement les murailles, que dans toute la ville les cris des femmes et des enfans se mêlent au son des cloches et des trompettes. Les Parisiens, intrépides à leurs postes, lancent sur les machines des Normands des quartiers de rochers, du

[1] Abbo, l. 1, v. 205 et seq. — Félibien, Hist. de Paris, t. 1, l. 3, p. 103. — Cordemoy, Hist. de France, t. 2, p. 371. — Mézeray, Abrégé chron., t. 4. — Velly, t. 2, p. 164 et 165.

plomb fondu, des torches allumées, et font jouer contre les chariots qu'ils brisent, de grosses poutres hérissées de pointes de fer [1].

Sigefroy ordonne à ses soldats de former la tortue, en couvrant leurs têtes de leurs boucliers, et d'essayer de poser des échelles autour de la forteresse [2]. Le fossé qui l'environne s'oppose à leur bouillante ardeur; ils y jettent pour le combler des pierres, des fascines, des débris; mais les matériaux manquant pour aplanir ce fossé, les forcenés, par une atrocité inouie et qu'on aurait peine à croire, si elle n'était attestée par des contemporains, font approcher tous les captifs qu'ils avaient faits aux environs de Paris, et les égorgent pour remplir le fossé de leurs corps [3]. Alors ils s'élancent à l'assaut sur ces degrés palpitans; ils foulent les cadavres entassés dans ce vaste cercueil, et font venir à sa

[1] Abbo, *ibid.* — Félibien, lieu cité, p. 104. — Histor. eccl. Paris. — Daniel, Hist. de la milice française, t. 2. — Velly, lieu cité, p. 165.

[2] Abbo, *de Bell. paris.*, l. 1, v. 227, 249, 250.

[3] Abbo, *loco citato,* v. 309 et 310. — Félibien, t. 1, p. 104, l. 3. — *Histor. eccles. Paris*, t. 1. — Cordemoy, t. 2, in-f°, p. 372. — Toussaints du Plessis, nouv. Annales de Paris, p. 175, vol. in-4°.

surface un sang écumeux et fumant. A ce spectacle, les assiégés frissonnent d'épouvante. L'évêque Goslin, couvert de ses ornemens pontificaux, lève ses mains vers le ciel, puis saisit un javelot, le lance contre les Scandinaves, et renverse mort un de leurs chefs [1]. Eudes veut de plus près frapper les ennemis; altéré de leur sang, il commande une sortie, et à la tête des Parisiens il fait jusqu'à la fin du jour des prodiges de valeur.

Les Normands, de plus en plus étonnés, et las d'employer inutilement la force, veulent recourir aux stratagèmes. Ils chargent plusieurs barques de matières combustibles, et y laissent des brandons allumés, après les avoir conduites contre les piliers du pont de bois [2]. L'alarme est générale parmi les assiégés, à la vue des feux rapides prêts à consumer ce pont qui, vers la rive du nord, joint la cité à la grosse tour. Soudain trois Français, se dévouant au salut de leurs concitoyens, se jettent dans le fleuve, afin d'écarter des piliers

[1] *Abbo, de Bell. paris. urb.*, ibid. — Félib., Hist. de la ville de Paris, t. 1, l. 3, p. 104. — Hist. eccl. Paris, t. 1, in-f°.

[2] Ce pont était construit à l'emplacement du pont Saint-Michel. *Voyez* de la Marre et Félibien.

les nacelles incendiaires [1]. Leurs mains qu'ils osent y porter pour les repousser ou les entraîner sous les eaux, sont brûlées par les flammes, et tandis que ces hommes généreux sont suffoqués par les tourbillons de fumée que les matières embrasées exhalent tumultueusement en s'éteignant dans les eaux, les assiégeans lancent contre eux mille et mille flèches acérées. La mort siffle, gronde, mugit autour d'eux sous mille aspects divers; mais triomphans des ondes, du fer et des flammes, ils remontent sanglans et noircis parmi leurs frères, qui les arrosent des pleurs de l'admiration et de la reconnaissance [2].

Cependant l'hiver allait finir, et la Seine enflée par la fonte des neiges et par les pluies, inonda bientôt les rivages, et parut à son tour assiéger les deux ponts des deux côtés de la ville [3]. Celui de la rive méridionale, plus petit

[1] Abbo, *loc. cit.*, v. 375 et 379. — Hist. eccl. Paris, t. 1. — Félibien, Hist. de Paris, t. 1, l. 3, p. 105.

[2] Ces hommes courageux furent secondés par le hasard qui poussa les barques contre un massif de pierres, où elles se brisèrent. *Vid.* Abb., *loc. cit.* v. 416 et seq. — Félibien, lieu cité, et Cordem., t. 2, p. 372.

[3] *Abbo, de Bell. paris. Carm.*, l. 1, v. 551. — Félibien, lieu cité, p. 105.

et moins solidement construit que l'autre, était surtout fortement ébranlé.

Les Normands contemplaient avec une horrible joie le rapide accroissement du fleuve. Comptant sur lui et laissant agir son cours impétueux, ils suspendent leurs assauts et deviennent spectateurs. On dirait qu'ils accueillent des auxiliaires et des compagnons long-temps attendus, en les voyant applaudir ces flots mutinés, qui viennent frapper avec fracas le pont chancelant. L'édifice ébranlé ne pouvant résister à l'humide attaque, se rompt et se disperse en éclats sur les vagues écumantes [1]. Cette chute interdit toute communication entre la ville et la petite tour en bois qui défendait l'accès du pont. Eudes en avait donné la garde à douze seigneurs [2]. Aux premières secousses qui se firent ressentir, ces héros, invités par leurs frères d'armes à rentrer dans la ville, étaient restés volontairement dans cette tour, où ils s'étaient renfermés en jurant de ne l'abandonner qu'à la mort.

Les étrangers l'investirent comme une proie

[1] *Chron. S. Vedasti.* — *Abbo, ib.* v. 551. — *Histor. eccl. Paris.* — Cordemoy, t. 2, p. 373.

[2] Abbo, *ib.*, v. 552 et seq.

assurée; dix mille d'entre eux en forment l'attaque; mais ni la vue de tant de lances dressées vers eux, ni la faim qui les menaçait, ni l'évidence de leur perte prochaine, ne purent engager ces douze Français à quitter leurs postes, et leurs bras terrassaient tous ceux qui gravissaient jusqu'à leur portée.

Alors les assiégeans rassemblent les débris du pont, qui couvraient le rivage, et en forment un grand bucher autour de cette forteresse [1], qui bientôt est enveloppée de flammes. A l'aspect du danger, les guerriers qu'elle renferme se rappellent que cette même tour sert de volière à des faucons, appanages de leur noblesse et compagnons de leurs plaisirs. Alors ils se hâtent de délivrer ces oiseaux [2], qui s'envolent vers la ville. La tour embrasée s'écroule, et ses sublimes défenseurs périssent tous dans cet incendie, à l'exception d'un seul qui, d'après ce qu'en dit Abbon, était d'une beauté si grande, qu'on ne pouvait la comparer qu'à son courage [3]. Ce héros, par un mi-

[1] Ils se seraient défendus plus long-temps encore, si le vase dans lequel ils puisaient de l'eau pour éteindre les flammes n'eût point échappé à l'un d'eux.

[2] *Abbo, loc. cit.* — Cordem., t. 2, p. 373.

[3] *Abbo, loc. cit.* — Fél., t. 1, l. 3, p. 105. — Cord.,

racle, était resté debout sur les ruines; il se montre à l'ennemi lançant sa dernière flèche, et comme porté par des tourbillons de flammes. A son port majestueux, à sa blonde chevelure, à l'exaltation de ses nobles traits, l'ancienne Grèce l'eût pris pour un Dieu descendant de l'Olympe, ou l'eût comparé à son bel Apollon, lorsque, vainqueur du serpent Pithon, il respirait dans un calme divin l'orgueil d'un triomphe éclatant.

Les Scandinaves qui, à la résistance des assiégés, croyaient voir sortir de cette tour embrasée une foule de combattans, demeurent interdits en ne voyant qu'un seul homme. Sa grâce et son air surnaturel ont vaincu leur férocité, et par un mouvement spontané, ils baissent la pointe de leurs lances, et lui crient qu'ils lui laissent la vie et la liberté [1]. Non, non, dit-il, je ne reçois point l'affront d'être épargné; levez vos armes, et combattez. Il dit, et tirant son épée, il fond dans l'épaisseur de leurs bataillons; percé de coups, il meurt en se tournant vers les murs de Lutèce.

t. 2, p. 373. — Abbon met ces douze guerriers au nombre des martyrs, l. 1, v. 564.

[1] Abbo, *loco citato*.

Ainsi périrent les douze défenseurs de la forteresse. Quelques historiens nous ont conservé leurs noms, et l'on doit les proclamer ici. Ces héros se nommaient ERMENFROY, ARNOLDE, SOLIE, ÉRILAND, GOZBERT, ÉRIVÉE, VIDON, ODOACER, ARRADE, ERVIC, ÉMAR et GOSVIN [1].

Cependant l'empereur Charles, qui était alors en Germanie, apprend la résistance de Paris, et rougit enfin de ne l'avoir pas secouru. Il lui envoie un renfort de quelques mille hommes, sous le commandement de Henri, duc de Saxe [2]. Ce général arrive pendant la nuit près des murs de Paris, surprend les Scandinaves qui ne veillaient que du côté de la ville, et en tue un grand nombre aux avant-postes. Les Parisiens, au bruit de ce combat nocturne, courent aux armes, et croient que les Normands veulent tenter un assaut. Mais, aux premiers rayons du jour, Eudes, qui reconnaît les bannières impériales, sort de la ville l'épée à la main, et appelle à sa suite les

[1] *Voyez* à la fin de l'ouvrage la note 2 du dixième récit.

[2] *Abbo, de Bell. paris. urb. Carmin.*, l. 2, v. 3, *et seq.* — *Chron. S. Vedasti.* — *Continuat. Annal. Fuld. apud D. Bouq.*, t. 8, p. 46.

plus braves guerriers de la garnison. Sans voir si ces derniers marchaient de près sur ses traces, ce chef se précipite au milieu des ennemis et s'en trouve enveloppé, séparé de ses compagnons. Sans être intimidé, il soutient lui seul pendant quelque temps l'effort de plusieurs légions, renverse des rangs entiers, se fait un rempart de morts et de mourans; rejoint par les siens, il se fait jour vers le duc Henri, et ces deux chefs, ayant surmonté tous ces obstacles, rentrent avec leurs troupes réunies dans les murs de Paris [1].

Sigefroy, né vaillant et généreux, admirait depuis long-temps en secret les exploits des Français. Cette dernière action achève de leur soumettre le cœur du roi scandinave : « Non, s'écria-t-il, je ne puis consentir désormais à combattre de semblables héros [2]. Ah! loin de désirer encore la ruine et l'esclavage de cette foule de braves, que ne puis-je être leur frère, leur ami, et boire avec eux l'hydromel dans la salle des fêtes! »

[1] Abbo, l. 2, v. 61. — *Contin. Annal. Fuld.* apud D. Bouq., t. 8, p. 46.

[2] Abbo, l. 2, v. 61 et 66. — Cordemoy, Hist. de France, t. 2, in-f°, p. 374.

Il dit, mais les chefs qui l'entourent refusent d'abandonner les rivages fumans du sang de leurs compagnons, et où tant de fois ils crurent pendant la nuit voir apparaître les Valkiries, leur demandant, au nom d'Odin, de la vengeance et des trophées.

Quant à Sigefroy, après avoir juré la paix dans les mains du gouverneur de Paris[1], il se sépare des autres rois normands, et descend la Seine suivi de ses seuls guerriers[2].

Si le poëte racontait ces glorieux événemens, que de beaux vers échapperaient à sa lyre, en voyant s'éloigner cette flotte scandinave, dont le départ est un aveu manifeste de la supériorité française !

Qu'il lui serait facile de supposer que les Devineresses et les Scaldes qui entouraient Sigefroy dans sa nacelle, et qui partageaient l'admiration de ce monarque pour une ville magnanime, éprouvèrent des pressentimens secrets et une inspiration soudaine en voguant

[1] Abbo, *loc. cit.* — Hist. eccl. Paris, t. 2. — Cordemoy, lieu précité.

[2] Abbo, *loc. cit.* — Félibien, t. 1, l. 3, p. 106. — Cordemoy, lieu dit.

entre les deux bords que Paris devait couvrir un jour de tant d'admirables édifices!

« Pourquoi, chanteraient-ils sur la harpe sonore, pourquoi ces ondes ralenties semblent-elles toucher avec orgueil leurs nobles rivages? Pourquoi ces chênes, ces sapins[1] semblent-ils élever ici avec plus de fierté que nulle part, et leurs cimes altières, et leurs pompeux ombrages?

» Sol héroïque des Français, un germe de gloire fermente en toi! Plages désertes de Lutèce, votre silence mystérieux est l'attente des merveilles qui doivent vous couronner? Un jour viendra qu'en ces lieux où nos rames ne fendent aujourd'hui qu'un ciel humide et que la verte image de ces forêts marécageuses, le marinier verra flotter l'image des palais et des jardins plus beaux que ceux qui sont promis aux ames des braves dans l'immortel pays d'Asgard. »

A ces accens, la fée du fleuve, couronnée de boutons de lis, tressaille dans sa couche de roseaux; elle voit fuir les Scandinaves, et veut les poursuivre et les épouvanter de sa

[1] Le Louvre, les Tuileries, et les plus brillans quartiers de Paris n'étaient alors que des forêts et des marécages.

gloire future, afin de les comprimer par un souvenir de terreur dans leurs climats septentrionaux. Inspirée par les hymnes prophétiques des Scaldes, elle profère des noms magiques, alors sans signification, mais depuis devenus chers à la France, les noms du Louvre, de Philippe-Auguste, de Louis XIV. En même temps elle déploie le long du rivage les vapeurs du fleuve et des marais, et ces voiles humides cachent momentanément, sous une architecture aérienne, les bois et les incultes lieux. Soudain un rayon de soleil frappe ces tentures fantastiques plus brillantes que les draperies diaphanes, que les jeunes princesses de Larisse et d'Argos étendaient près des fontaines. Le brouillard qui, sous ses portiques nébuleux, s'engouffre en rapides tourbillons, prend aux feux de l'astre du jour des formes et des couleurs. O prestige! ô merveille! et qui pourtant se réalisera pour les siècles à venir! Ces vapeurs resplendissantes, ces images éthérées, figurent, sous l'emblême de trois légions, trois époques de gloire, trois générations de héros. Les premiers guerriers s'avancent couverts d'acier et de pavois armoriés, ils tiennent dans leurs mains les palmes de l'Idumée et l'oriflamme de l'apôtre martyr;

sur leurs cœurs est une croix, symbole de leur vœu. Ce sont les vainqueurs courtois et les preux chevaliers. La seconde phalange est composée de guerriers ardens, impétueux; ils sont vêtus de riches étoffes; leurs feutres sont ombragés de cent plumes flottantes, leur épaisse chevelure est aussi terrible que la crinière des lions, leurs coursiers fument encore, trempés des eaux du Rhin qu'ils ont franchi sous le feu des mousquets; mais ils ont souri : désarmés par les beautés d'une cour immortelle, ils laissent voir les aimables héros de Louis-le-Grand. La troisième légion, vingt fois plus nombreuse que les autres, marche avec la vélocité et le fracas des chars de guerre. Tous les foudres du ciel semblent s'être concentrés dans les nuages ténébreux où roule et tonne une formidable artillerie. Quelle audace! quels exploits! Les voilà donc ces futurs conquérans de la Batavie, de la Belgique, du Piémont, de l'Italie, de l'Égypte, de la Germanie, et qui des bords du Tage et de l'Èbre s'élancent aux bords du Niémen et de la Newa, où leur imprudent courage ose réveiller dans les antres glacés de la Moscovie l'implacable démon des hivers! Mais soudain l'aquilon souffle sur ces images, le prestige s'évapore, et l'on

n'entend plus que l'aviron du Scandinave qui frappe les ondes rembrunies par la verdure qui couronne ces rives sauvages. Plus de neuf siècles s'écouleront avant que ces fiers enfans du Nord puissent reparaître sous les murs de Paris; mais enfin ils y reparaîtront, lorsque des frimas meurtriers, des guerres sans fin, des fléaux destructeurs, auront livré à leurs bataillons nombreux nos frontières sans défense. Un prince magnanime, plus puissant que Sigefroy, respectera comme lui le malheur d'un peuple brave et généreux, et il dira : *Il faut pour le repos du monde que la France soit forte et puissante* [1].

Cependant les Normands, restés sous les murs de Paris, s'excitaient à de nouveaux assauts, et tout annonçait que cette capitale ne pourrait encore leur résister long-temps; car, exténuée par ses propres victoires, elle avait perdu dans plusieurs sorties un grand nombre de ses défenseurs, et, cernée depuis long-temps, elle ne pouvait entretenir ses magasins épuisés [2]. De plus en plus l'avenir lui paraissait menaçant. Ce fut en ce temps que mourut

[1] Paroles de l'empereur Alexandre.

[2] Abbo, l. 2. — Félibien, t. 1, l. 3, p. 107.

l'évêque Gozlin, victime des fatigues qu'il avait souffertes pour le salut de son troupeau [1]. Son zèle apostolique et ses soins touchans soutenaient l'espérance des Parisiens; et comme sa vie semblait animer toute la population de la cité, sa mort parut aussi la frapper tout entière, et la stupeur où elle fut plongée n'était interrompue que par des gémissemens et des cris [2].

Au milieu de cette désolation générale, Eudes assemble les citoyens, et après les avoir invités à supporter avec constance les maux dont ils étaient menacés, il leur annonce qu'il veut aller lui-même implorer des secours de l'empereur [3], et leur promet que bientôt il viendra les délivrer. Il part, en effet, à la faveur de la nuit, suivi de Henri, duc de Saxe, et laisse le commandement de la ville à Robert, à Ébole et aux comtes Roger Adelelme.

Des dangers plus imminens que tous ceux

[1] Hist. ecclés. Paris, t. 2. — Chron. S. Vedast. — Félib., t. 1, l. 3, p. 107. — D. Bouq., Recueil des Histoires de France, t. 8.

[2] Abbo, l. 2, v. 70.

[3] Abbo, l. 2, v. 163. — Félibien, t. 1, l. 3, p. 106. — Cordemoy, t. 2, p. 374.

qu'elle avait déjà bravés assaillirent à la fois cette ville infortunée.

Les munitions manquèrent; les cadavres de tant de guerriers morts sur la brèche, et inhumés dans une étroite enceinte, avaient corrompu l'air, en sorte que les trois fléaux les plus épouvantables, la famine, la peste et la guerre ravagèrent à la fois Paris au-dedans et au-dehors.

Alors succédèrent aux faits d'armes et aux attaques impétueuses l'héroïsme de la piété, de la tendre compassion, et le triomphe de tous les sentimens qui protégent et honorent l'humanité. Ce n'était plus aux portes de la ville, et le fer à la main, que les Parisiens allaient chercher la mort; c'était vers le lit d'un père, d'une épouse, d'un fils, qui, dans ses caresses et ses derniers adieux, exhalaient le mal contagieux dont ils étaient infectés. Toutefois si ces héros, quoique privés d'alimens, et le sang presque tari par le brûlant poison qui les dévorait, entendaient résonner la trompette, aussitôt leur énergie s'éveillait dans leurs corps languissans, et du haut de leurs murailles, ces pâles guerriers, dont les yeux étincelaient encore de l'amour des combats, effrayaient les Scandinaves, et les repous-

saient vaillamment. Ces Français, tristes et mourans, se ranimant aux sons de l'airain belliqueux, ressemblaient à ces feux qui, presque éteints dans les foyers solitaires, s'avivent au souffle qui les excite et de la cendre qui les couvre, et renaissent en pétillant.

Plus d'une fois, pendant la nuit, les Parisiens, malgré leur faiblesse, portaient dans le camp des ennemis le désordre et le trépas [1], ou se couvrant des armes de quelques prisonniers, et abusant ainsi les Normands, ils se mêlaient à leurs jeux, faisaient asseoir la peste à leurs banquets, et tout-à-coup tirant leurs glaives, ils commençaient de grands sacrifices [2].

Cependant la famine, la contagion amoncelaient tous les jours des cadavres dans Paris, et les tombeaux manquaient, lorsqu'un matin, les assiégés virent flotter sur la montagne de Mars [3], au nord de la cité, les drapeaux de

[1] Abbo, l. 2, v. 166, 168 *et seq.*

[2] *Chron. S. Vedast.* — Abbo, *ibid.* — Félib., t. 1, l. 3, p. 107. — Cordemoy, t. 2, p. 375.

[3] Montmartre, qu'Abbon appelle le mont de Mars, et que d'autres appellent le mont des Martyrs. *Voyez* de la Marre, Traité de la Police, t. 1. — Cordemoy,

trois corps de cavalerie qu'Eudes amenait à leur secours. A ce spectacle, les Parisiens oublient leurs souffrances, courent aux armes, et poussent des cris de joie dans cette enceinte, où régnait peu d'instans avant le silence de la mort [1].

Adelelme sort de la ville pour aller avec une partie des citoyens à la rencontre d'Eudes, tandis que Robert et Ébole gardent les postes avec le reste des guerriers [2].

Eudes, du haut de la montagne où il s'était arrêté quelques instans, fond comme un torrent dans la campagne; rien ne peut s'opposer à son cours, et il entre dans la cité avec des vivres et des armes.

La cavalerie, que ce héros consolateur avait guidée avec tant d'adresse, n'était que l'avant-garde d'une puissante armée, qui marchait sous les ordres de Henri, duc de Saxe, et qui en grande partie était composée d'Allemands.

t. 2, p. 375. — Félibien, Histoire de Saint-Denis, au commencement du tome premier.

[1] Abbo, *ibid.*, l. 2, v. 195 *et seq.* — Félibien, Hist. de Paris, t. 1, l. 3.

[2] Abbo, *ibid.* — Félib., t. 1, p. 107. — Cordemoy, t. 2, p. 375.

Henri croyant faire lever facilement le siége de Paris, s'avance en plein jour contre les Scandinaves qui lui préparaient un stratagême. Ces barbares se tiennent derrière les palissades de leur camp, après avoir couvert le fossé qui les défendait, de branchages légers, de paille et de gazon.

Le duc se présente devant eux ; il les provoque tellement par l'insulte et la raillerie, que ce général se laissant aller à sa fougue imprudente, veut s'élancer dans leur camp, tombe renversé sous son coursier dans le fossé profond qu'un artifice dérobait à sa vue, et meurt percé des flèches que les Normands lui lancent [1].

Ses guerriers jurent de venger son trépas, et d'arracher son corps à l'ennemi; une action terrible s'engage dans toute la longueur des deux armées ; les assiégés accourent se mêler à ce combat, qui fut sanglant des deux côtés. Les Parisiens rentrent avec honneur dans leurs murs ; mais les troupes de Henri, découragées par la mort de leur chef et par la perte qu'elles éprouvent, s'éloignent de Paris sans

[1] Abbo, l. 2, v. 217. — *Annal. Metens. apud D. Bouq.*, t. 8, p. 66. — *Annal. Vedast.*

rien tenter de nouveau pour sa délivrance.

Cependant voilà qu'un nouveau péril va mettre à de nouvelles épreuves la valeur des assiégés.

L'été dardait tous ses feux, et les eaux tarissantes du fleuve ne lavaient plus le mur peu fortifié qui ceignait l'île, de manière que les Scandinaves pouvaient l'aborder aisément.

Réunissant tous leurs efforts, invoquant tous leurs Dieux, les guerriers d'Odin traversent subitement la Seine [1], et vont à l'assaut avec tant d'impétuosité, que déjà les Parisiens voient les panaches, les casques, et bientôt les corps gigantesques des assiégeans s'élever au-dessus des créneaux. Au milieu du tumulte et de la confusion, les Français saisissent leurs armes; Eudes et Anscheric, digne successeur de Gozlin [1], se hâtent de les rassembler et de les conduire contre les ennemis qui pénètrent dans la ville. Un guerrier, nommé Gerbolde, se plaçant comme un rocher à l'entrée d'une des rues principales par où les Normands débouchaient en grand nombre, leur ferme le passage avec son bouclier et son épée. Pendant

[1] Cette attaque se fit du côté du levant, vers la pointe de Notre-Dame. *Voyez* les auteurs cités.

deux heures il arrête seul la furie de plus de six mille barbares[1]. Horatius Coclès fit admirer autrefois un semblable dévouement sur les rivages du Tibre; mais quand par-là ce dernier mérita une statue[2] et l'immortalité, pourquoi le héros qui l'égale est-il oublié parmi nous? Pourquoi les historiens daignent-ils à peine apprendre à la postérité le nom de l'intrépide Gerbolde? Paris a-t-il moins que Rome le droit d'illustrer son libérateur, et les Étrusques, repoussés par le bras du Romain, étaient-ils plus redoutables que les Scandinaves, dont le guerrier français a soutenu lui seul tout l'effort?

Les Parisiens, voyant l'ennemi dans leurs murs, ne comptent plus seulement sur leur courage, et c'est du ciel qu'ils attendent leur salut. Tandis que les infirmes et les malades se pressent autour du puits miraculeux creusé non loin du tombeau de saint Germain, qui lui communiquait, disait-on, sa vertu[3], des religieux vont chercher solennellement sous

[1] Abbo, *loc. cit.*, l. 1, v. 252. — Félibien, Hist. de Paris, t. 1, l. 3, p. 108. — Cordemoy, t. 2, p. 376.

[2] Tite-Live, l. 2. — Florus, l. 5.

[3] Abbo, l. 2, v. 87, 358. — Toussaints du Plessis, Annal.

les arceaux de la sombre cathédrale la châsse où était renfermé le corps de sainte Geneviève, et la promènent autour du temple [1], vers la pointe orientale de l'île.

A la vue des reliques de cette illustre bergère, qui tant de fois par ses prières avait protégé Paris, dont elle était la patrone, la confiance des Parisiens redouble [2]; ils rejettent de leur enceinte les phalanges que leurs portes vomissaient par milliers, et font une sortie vigoureuse, afin de resserrer l'ennemi entre la Seine et la ville.

Ici vient s'offrir un spectacle digne d'être consacré sur la toile, comme un de nos tableaux historiques où seraient peintes ensemble les mœurs, les croyances et la bravoure de nos ancêtres. Trente mille combattans, insatiables de carnage, brisent les boucliers et les glaives, et couvrent le fleuve de funérailles; au-dessus des remparts qui dominent cette mêlée rugissante, les lévites, couverts de leurs tuniques de lin, portent lentement les restes de la vierge de Nanterre. Les jeunes filles de Lutèce vont dépouiller de fleurs les

[1] On porta aussi le corps de saint Germain.

[2] Abbo, *loc. cit.* — Félib., t. 1, l. 3, p. 108.

jardins qui ornaient le port aux Colombes et l'île aux Treilles, et font voltiger les feuilles des roses devant ce *palladium* des Chrétiens, devant cette espèce d'arche sainte, ornée de saphirs et d'émeraudes. A ces tributs printaniers les jeunes élèves de l'église mêlent les odorantes fumées qui sortent de l'encensoir, et qui voilent à moitié de leurs nuages cette pompe auguste et sacrée, où tremblent les lumières de mille flambeaux.

Les enfans, les femmes, les vieillards qui suivent le cortége, répètent un hymne à la fois religieux et champêtre en l'honneur de la douce Geneviève.

« Descends du séjour étoilé, divine bergère, abaisse tes regards vers les rivages » que tes miracles ont rendus fameux, et qui » sont toujours abondamment fleuris, depuis » qu'on t'y vit conduire tes moutons. O toi, » qui jadis as sauvé nos murs de la famine et » de la guerre [1], daigne encore triompher en » ce jour, et que ta houlette disperse les bataillons des Normands, comme elle repoussa » l'armée d'Attila ! »

Mais quand cette invocation entretenait l'ar-

[1] *Vita S. Genovefæ.* — *Sigeb. Gembl. Chron.*

deur des Parisiens, de leur côté les Scandinaves étaient enflammés par les hymnes de leurs Scaldes, par l'espoir des délices du Valhalla, qui ne s'ouvre qu'aux vainqueurs, et par la crainte des gouffres de glaces où vont languir les ames des soldats sans honneur.

Jamais une bataille plus affreuse n'avait rougi les murs de Lutèce; le sol trop étroit ne pouvant contenir tous les guerriers, le fleuve devenait aussi le théâtre de leur fureur: son cours était traversé par des débris et des monceaux de morts; bouleversés par cette lutte inouie, ses flots convulsifs se débordent au loin en replis onduleux, et festonnent leur double rivage d'une écume sanglante.

Enfin, après des exploits incroyables et une audace vraiment surnaturelle [1], les Parisiens, sortant des eaux en vainqueurs, rentrent dans la ville impérissable, et la fumante humidité de leurs vêtemens semble étendre un nuage sur ces héros, dont Homère eût fait des demi-dieux.

Peu de temps après ce combat mémorable, l'empereur Charles vint en personne à la tête

[1] Abbo, l. 2, v. 282 *et seq.* — Félib., t. 1, l. 3, p. 108.

d'une armée pour secourir Paris [1]. Mais tandis que les Français, se livrant à l'allégresse, croyaient qu'il allait exterminer les Normands, ce monarque pusillanime, et dont l'esprit s'aliénait de jour en jour, fit, aux environs de Paris, et sans avoir combattu, un traité honteux par lequel ces barbares consentirent à s'éloigner, à condition qu'on leur donnerait, dans un délai fixé, sept cents livres d'argent et des terres chez les Bourguignons, qui se révoltaient contre l'autorité de l'empereur [2].

On ne saurait trouver des paroles assez énergiques pour exprimer quelle fut à cette nouvelle l'indignation de tous les Français [3], et surtout des Parisiens qui, désavouant hautement leur faible empereur, versaient des pleurs de rage.

Les plaintes, fermentant dans leurs cœurs ardens, s'aigrirent de plus en plus, et ils se

[1] Abbo, l. 2, v. 332 et 333. — Félib., t. 1, l. 3, c. 7, p. 108. — Toussaints du Plessis, p. 182.

[2] *Annal. Metens.* — Abbo, l. 2, v. 338 *et seq.* — *Chron. de Gest. Nortm.* — D. Martin Bouq., Recueil des Hist. de France, t. 8. — Crantz, l. 2, Norm., c. 6. — Félib., t. 1, l. 3, p. 108.

[3] *Chron. de Gest. Nortm.* — Félib., lieu cité. — Cordemoy, t. 2, p. 377. — Daniel, t. 3, p. 68.

décidèrent à continuer les hostilités contre les Normands. Ceux-ci, s'autorisant du traité, voulurent se rendre dans la Bourgogne, lâchement abandonnée à leur fureur, et ils se disposèrent à remonter le cours de la Seine et à passer sous les ponts de Paris. La garnison de cette ville refusa ce passage, en protestant que le traité ne s'expliquait point à cet égard. Les Normands insistèrent, et à force de rames firent avancer vers les ponts leurs huit cents bateaux; mais ils furent assaillis par une grêle de traits et de pierres. Ébole perça d'une flèche le pilote de la flotille, et bientôt le désordre se mit dans tous ces bâtimens, dont plusieurs chavirèrent sous les murs de Paris. Les Normands, contraints de céder, entreprirent de transporter leurs barques par terre et de gagner l'extrémité méridionale de l'île. Après de longs travaux, ils parvinrent à traîner leurs barques sur des roues et des machines construites à grands frais. Mais quand ils voulurent s'embarquer, les Parisiens firent une sortie en disant : *Ces barbares s'embarquent trop près de nos foyers; ne souffrons pas que les ondes qui lavent nos remparts inviolables portent les nefs de nos ennemis.* Repoussés par les Parisiens, les Normands sont forcés de

traîner plus loin leurs bâtimens, et ils ne purent les mettre à flot qu'à plus de deux lieues de la capitale. Toutefois une partie des assiégeans resta autour de la place, attendant qu'on leur comptât la somme stipulée pour leur éloignement; celui qui la leur avait promise, le faible Charles, s'éloigne humilié de la cité qu'il méconnaît, et dans toute la France qu'électrisait l'héroïsme des Parisiens, il trouve portout le silence du mépris. Ses sujets fuyaient sa présence; nul courtisan, nul flatteur ne vint honorer son passage. Peu de temps après il fut déclaré incapable de régner dans l'assemblée générale, qui se tint au palais de Tribur [1]. Sans asile, sans serviteur, l'infortuné, dont la raison s'égara tout-à-fait, manqua même des plus simples alimens, et envoya son jeune fils chercher du pain pour le descendant de Charlemagne [2]. Le sort en eut pitié: deux mois après cette dégradation il mourut.

Mais tandis que la fortune se jouait ainsi d'un empereur; inspirée par la renommée et la victoire, elle indiquait le comte Eudes aux

[1] *Annal. Metens.* — Mezer., t. 1, p. 103.

[2] Otto Frissing, l. 6, c. 9.

Français, comme le plus digne de les commander. Cet illustre défenseur de Paris fut en effet proclamé roi dans l'assemblée de la nation [1].

Cependant les Normands reviennent plus furieux que jamais sous les murs de la capitale, et leur armée se grossit de nouvelles bandes. Ils savaient que les provinces de la France, croyant désormais Paris invincible, avaient déposé dans cette ville des richesses immenses qui amorçaient l'avidité de ces pirates. De son côté, Eudes appelle au secours de Paris ceux de l'Aquitaine, de la Neustrie, et de plusieurs autres provinces [2]. On voyait venir de toutes parts des phalanges envieuses de concourir à la défense de Paris, afin de faire participer la France entière à la gloire dont se couvraient les Parisiens. Un grand nombre d'assauts et de sorties signalèrent de nouveau le courage des Normands et des Français; mais ces derniers eurent toujours l'avantage [3]. Parmi cette longue suite d'atta-

[1] Aimon., l. 5, c. 42. — Regin., *in Chron.* — Abbo, *de Bell. Paris. urb.*, l. 2. — Mézeray, *ibid.*

[2] Abbo, l. 2, v. 467. — *Annal. Vedast. apud* D. Bouq., t. 8, p. 87. — Toussaints du Plessis, p. 185.

[3] Abbo, *ibid.* — *Chron. S. Vedasti.*

ques, on remarque surtout celle que les Normands entreprirent au moment où les assiégés prenaient le repas du milieu du jour. On vint avertir le roi Eudes, qui était à table avec l'évêque Anscheric, que l'ennemi entrait dans la ville; saisissant la lance et le bouclier, il vole à eux, les repousse de la ville, et y rentre, après quelques heures de combat, avec un grand nombre de prisonniers [1].

Les Scandinaves, qui immolaient leurs captifs sur les autels d'Odin et de Frigga, attendent les représailles dans les fers des Français. Bientôt des gardes les conduisent à l'orient de la Cité, dans le temple où les Chrétiens adoraient la vierge mère.

A la vue du peuple assemblé, et dont les habits de deuil annonçaient les pertes qu'il avait faites dans un siége rigoureux; à la vue des guerriers français, dont la pâleur et les cicatrices rappelaient les combats et les fatigues que les Normands leur avaient fait supporter, ces étrangers, mesurant la vengeance à l'offense, se croyaient réservés aux supplices les plus affreux. Déjà, selon leur coutume, ils bra-

[1] *Chron. S. Vedasti.* — Abbo, l. 2, v. 485. — D. Bouquet, t. 8, p. 24.

vent ceux qui les escortent, et chantent en cœur un hymne en l'honneur de leur mort future. Anscheric les interrompt. « Ne rappelez point, leur dit-il, des trépas inhumains, des sacrifices barbares, et des divinités sans pitié dans un temple consacré au Dieu de clémence et de miséricorde. Son autel pacifique ne sera point souillé du sang des hommes. Si nous vous amenons dans cette enceinte, ce n'est que pour y sacrifier nos justes ressentimens en vous donnant la liberté et en vous nommant nos frères. »

Les assiégeans s'étaient éloignés des bords de la Seine pour piller les provinces voisines. Eudes sortit, escorté de mille guerriers, pour aller à la découverte. Il était déjà vers les hauteurs de Montfaucon, lorsqu'un de ses éclaireurs lui annonça qu'on découvrait dans la plaine une armée de Normands, composée de neuf mille hommes [1].

Le roi fait faire halte à sa troupe, en lui commandant de ne s'avancer que quand il sonnera du cor.

Ce héros monte seul sur la colline, et voit l'ennemi qui, sans défiance, venait de son

[1] Abbo, l. 2. — Velly, t. 2, p. 177.

côté, mais lentement et en désordre le long d'un bois.

Alors Eudes met un genou en terre, découvre sa belle chevelure, et, après avoir adressé sa prière à Dieu, il sonne du cor, et se jette avec impétuosité sur les Normands, qui, peu préparés à l'attaque, n'opposent d'abord qu'une faible résistance : par degrés la bataille devient plus terrible; mais les Français, animés par l'avantage du premier moment, se surpassaient eux-mêmes en intrépidité [1].

Au milieu de la mêlée, le chef de ces barbares déchargea un grand coup de hache sur la tête du roi français; mais son casque résista, et fit glisser le coup sur ses épaules couvertes d'acier [2].

On eût dit que l'Eternel, invoqué par Eudes, avait marqué cette journée pour récompenser Paris de tant d'énergie et de constance. Eudes, relevant son front courbé sous la hache du chef scandinave, plonge son épée dans le cœur du barbare, dont la mort fut pour ses soldats un signal de défaite. Ils se dispersent

[1] *Chron. S. Vedasti.* — Abbo, *ibid.* — *Chron. de Gest. Norm.* — Alb. Crantz, Norm., l. 2.

[2] *Chron. S. Vedasti.* — Abbo, *ibid.*

de toutes parts, et les Français qui les poursuivent, les immolent presque tous.

Cette victoire, que le petit nombre de nos guerriers rendait miraculeuse, mit fin au siége de Paris, que les vaincus abandonnèrent.

Vingt-cinq ans après tant de prodiges, Eudes étant mort, et Charles-le-Simple ayant été rétabli sur le trône de ses pères, une nouvelle armée de Normands remonta la Seine, et vint assiéger Paris, sous la conduite du fameux Rollon, le plus hardi et le plus heureux des guerriers du Nord[1].

Forcé de quitter sa patrie avec les guerriers désignés par le sort pour fonder des colonies sur le sol de la victoire, Rollon était descendu sur les côtes de l'Angleterre, où il prit à main armée des cités et des ports. Il eut sur les rives de la Tamise un songe qui, interprété par les vieillards, l'engagea à chercher en France un établissement glorieux[2]. Sa

[1] *Villelmi Gemeticensis mon., Hist. Nortm.*, l. 2, c. 10, 13 et 14.—*Chron. Adem. Brev. Chron. S. Martin. Turon. apud Chesn.*, t. 3. *Script. franc.*, p. 358, et D. Bouq., t. 8. — Dudon de S. Quentin, dans Duchesne, Hist. de Norm., p. 78.

[2] *Willelm. Gemetic.*, l. 1, c. 5.

flotte, poussée par la tempête sur les rives du Rhin, fut assaillie par les peuples du Hainaut et de la Frise; il les soumit, et poursuivant son entreprise, il arriva à l'embouchure de la Seine.

Je ne dirai pas comment ce chef, malgré sa bravoure, échoua, à trois reprises différentes, contre les remparts des Parisiens, qui ne démentirent, dans aucun des combats qu'ils soutinrent, la célébrité qu'ils s'étaient acquise. Abrégeant le récit de ces nouveaux assauts, j'arrive à l'événement qui les termina, événement dont l'importance, digne d'être consacrée par les muses, présente surtout à la scène lyrique un sujet à la fois héroïque, gracieux, merveilleux et mémorable.

C'est l'établissement des Normands dans la Neustrie, comme tributaires du roi de France, dont Rollon, leur chef, épousa la fille [1].

Je dis que ce sujet est héroïque, parce qu'il met en scène les deux peuples les plus belliqueux, les Français et les Scandinaves; que les premiers défendent une ville fameuse par

[1] *Will. Gem., loc. cit.* — *Chron. Adem.* — Cordemoy, Hist. de France, t. 2, p. 444. — Velly, t. 2, p. 194.

mille exploits, et que les autres veulent conquérir une patrie.

Ce sujet est gracieux, parce qu'au milieu de ces combats, l'amour, heureux médiateur, enflamme le cœur de l'intrépide Rollon pour la jeune et belle Giselle, fille du monarque français, et que cet hymen pacificateur, auquel deux nations applaudissent, motiverait les chants et les danses; que dans ces chants résonneraient la harpe du Scalde et les voix du Citharède, et que dans ces danses figureraient les jeunes prophétesses du Nord, dont l'inspiration et le délire favoriseraient le génie de nos lyriques, et feraient inventer au chorégraphe une foule de pas et d'attitudes pittoresques.

Ce sujet est merveilleux, parce que les Scandinaves étaient encore idolâtres à cette époque, et que le poëte, au moment de leur faire abjurer le culte d'Odin pour le christianisme, pourrait amener d'une manière dramatique les dernières apparitions des Valkiries, des fées, et de toutes les déités dont les peuples du Nord avaient rempli leur ciel idéal.

Enfin, le sujet que j'indique est mémorable, parce qu'il rendit Français les valeureux Normands, d'où sortirent les Guillaume, les Robert, les Tancrède et les Guiscard, que nous

verrons par la suite concourir puissamment à la gloire de la patrie commune, lorsqu'attachant plusieurs sceptres à leurs trophées, ils soumettront l'Apulie, la Calabre [1], la Sicile et l'Angleterre.

Rollon qui, depuis son baptême, se nomma Robert, et fut, sous ce nom, le premier duc de Normandie, est un personnage trop peu célébré. On ne peut voir, sans intérêt, ce héros qui, avant son hymen et sa conversion, n'était qu'un conquérant dévastateur et le plus féroce des barbares qu'il commandait, devenir, adouci par l'amour et la religion, le modèle des bons princes et des sages législateurs [2].

Sa mémoire est encore révérée en Normandie. Long-temps après sa mort, il suffisait à l'être faible d'invoquer son nom pour fléchir un persécuteur, arrêter les injustices, et contraindre ceux qui les commettaient à se rendre

[1] Guillaume de Preaux, *Gesta Guill. I.* — Claude du Moulin, Hist. générale de Normandie. — Antoine de Sale, Histoire des princes de Normandie en Sicile. — Pasquier, Recherches de la France, p. 32 et 740.

[2] *Villelm. Gemetic., Histor. Nortm.*, l. 2. — Chron. de Normandie, chap. 25. — Abrégé de l'Hist. ecclés., dixième siècle, art. 2, t. 4, p. 21. — Cordemoy, Hist. de France, t. 2, p. 443.

devant le juge. Telle fut l'origine de la clameur de *Haro* [1], mot corrompu où l'on trouve les restes d'une invocation à Rollon, et qui même, dans les derniers siècles, était encore la sauvegarde des opprimés.

[1] Répert. de Jurisp., v° clameur de *Haro*.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE

DU SECOND VOLUME.

SECONDE ÉPOQUE.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.